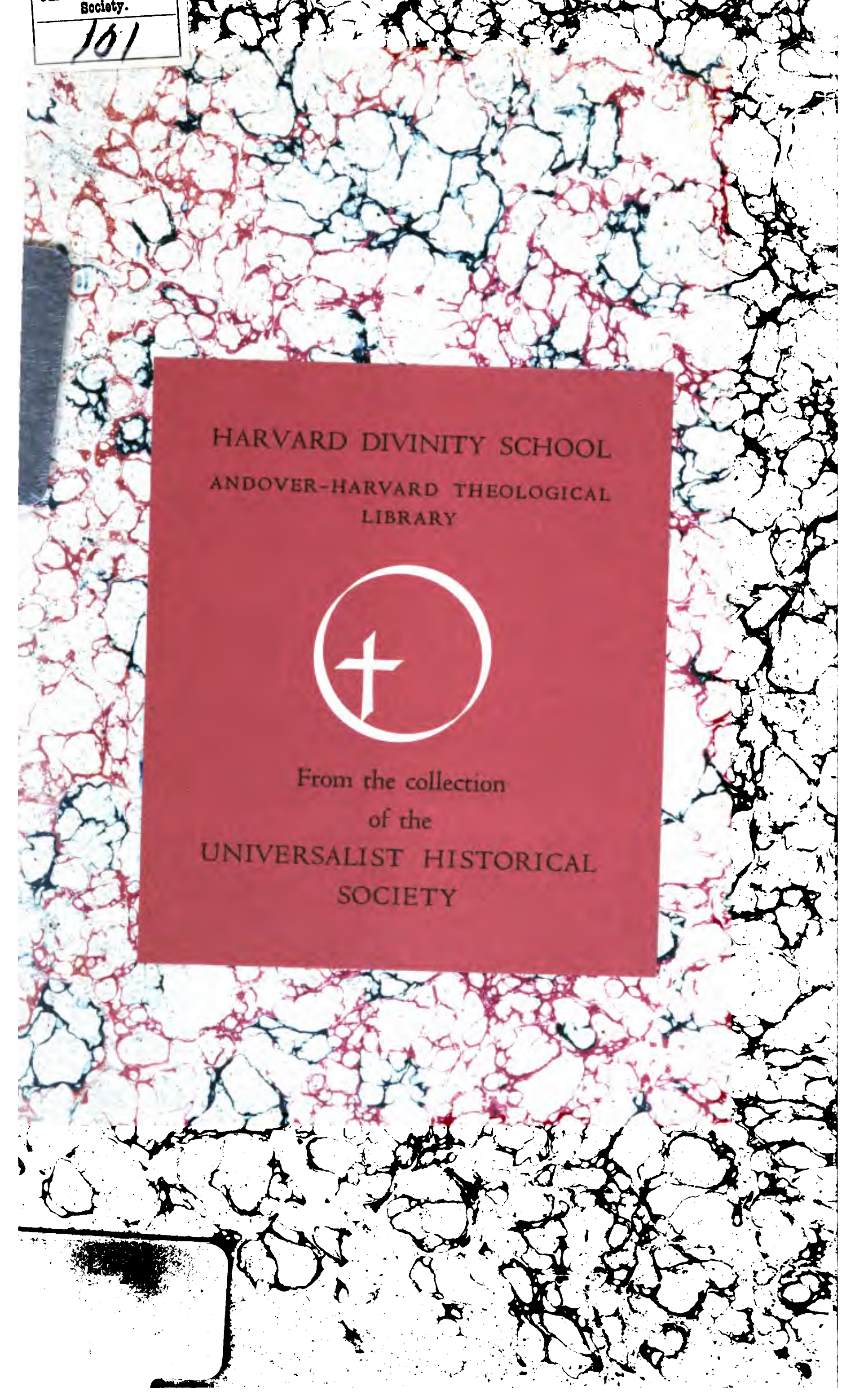
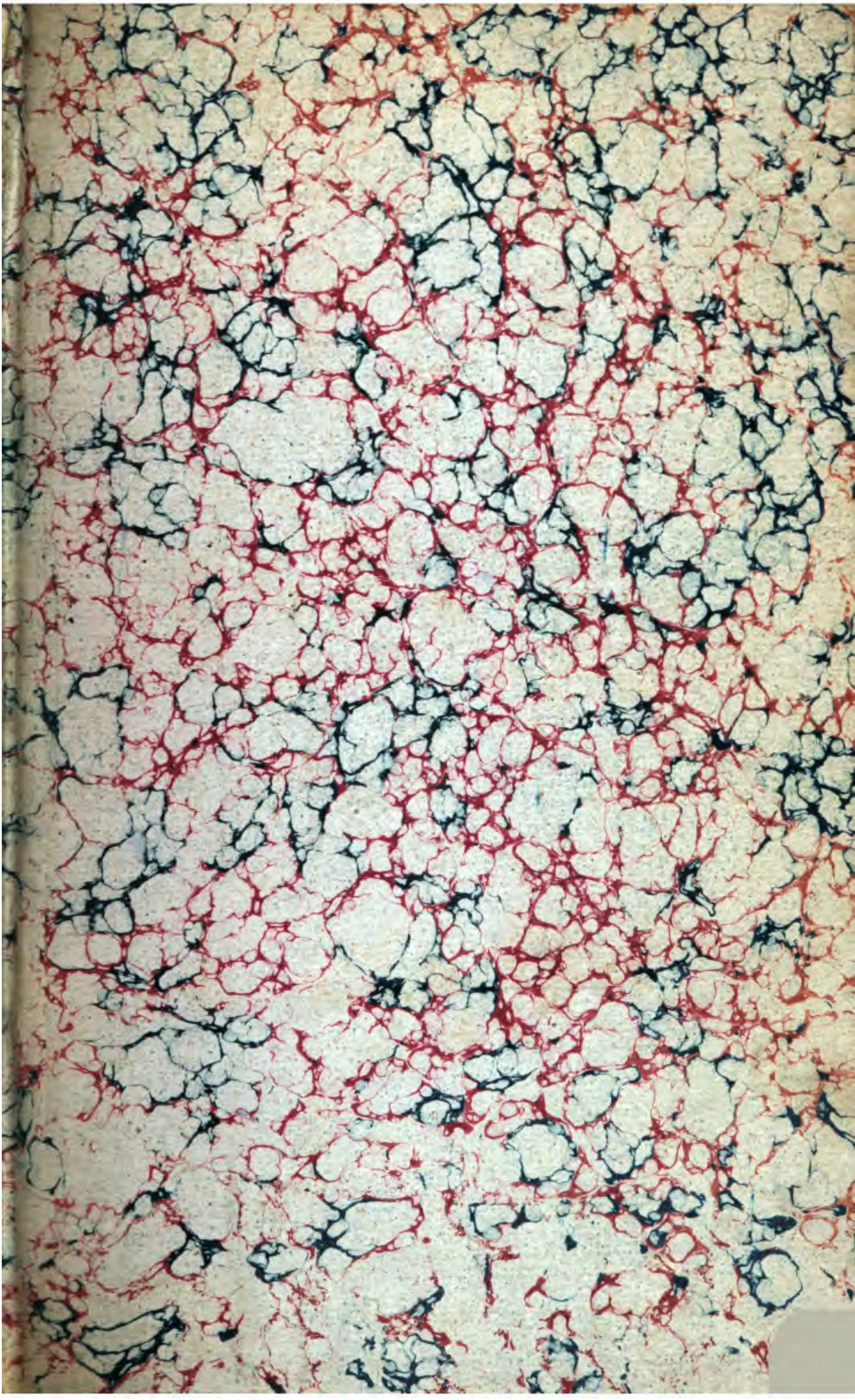



Society.
101
HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL
LIBRARY
From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY



HISTOIRE

DE

MARTIN LUTHER.

III.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR M. AUDIN,

MEMBRE DES ACADÉMIES ROYALES DE LYON, TURIN,
ET DE L'ACADÉMIE TIBÉRINE DE ROME;
CHEVALIER DES ORDRES DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND, DE SAINT-MAURICE
ET SAINT-LAZARE.

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

AVEC UN ATLAS

DE CARTES, GRAVURES, FAC-SIMILE, ETC.

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed
plurimorum mensium, exactæque historiæ.
BRANDOLINI, *Dialog.*

TOME TROISIÈME.

PARIS.

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Christine, 3.

—

1846

HISTOIRE

DE LUTHER.

CHAPITRE PREMIER.

LA GUERRE DES PAYSANS. — 1524-1525.

État des esprits en Allemagne en 1524. — Hardiesses de la parole nouvelle. — Carlstadt à Orlamunde, Strauss à Eisenach, Munzer dans la Thuringe. — Révoltes partielles des paysans. — L'association du *Bundschuh*. Confrérie du Tonneau. — Le manifeste de Luther adressé à la noblesse allemande pousse les populations dans la révolte. — Opinion de Menzel à ce sujet. — Mouvement insurrectionnel des campagnes. — Un prêtre, Schappeler, rédige le manifeste des paysans. — Effet de cet appel sur les masses. — Soulèvement d'une partie de l'Allemagne. — Caractère de la lutte.

L'anarchie menaçait l'œuvre de Luther : en vain le moine essayait d'arrêter le mouvement religieux dont il avait donné le signal : la révolte l'emportait. Luther disait autrefois à Spalatin : On pourra brûler ces feuilles légères de papier sur lesquelles j'écrivis mes thèses, mais l'esprit qui a soufflé sur ces thèses, jamais! Le docteur aussi avait fait jeter au feu les livres de Carlstadt, et l'esprit qui les avait dictés avait échappé aux recherches des

commissaires de sa grâce l'électeur de Saxe; il se répandait partout, et jusque dans le Wittemberg où Luther voulait régner en maître.

Réfugié à Orlamunde, paroisse qui dépendait de l'université de Wittemberg, Carlstadt brisait les images, les statues des saints, les tombes des vieux évêques de la Germanie, les tableaux des anciens maîtres, les vitraux coloriés, et montant en chaire, enseignait à ses auditeurs les rêves qu'il disait tenir du ciel. Luther s'écriait en riant : Encore un peu de temps, et le docteur introduira la circoncision dans son petit troupeau. Déjà la polygamie était prêchée publiquement à Orlamunde : l'Ancien Testament à la main, un paysan demandait naïvement à l'iconoclaste s'il ne pouvait pas être le mari de deux femmes, et le docteur, hochant la tête, souriait sans pouvoir répondre (1).

Les grandes hardiesses de la parole humaine n'effrayaient plus : tout était mis en question : la prière, le culte public, la confession auriculaire, le purgatoire, les bonnes œuvres, la divinité du Christ et l'Évangile.

A Eisenach, Jacques Strauss, esprit de trouble, s'élevait, au nom de la société civile, contre le prêt à intérêt, contre l'impôt et les dîmes, et annonçait, au nom de Dieu, l'apparition prochaine d'un royaume spirituel où le pauvre rentrerait en possession des biens que ses princes temporels lui avaient

---

(1) Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. Berlin, 1842, t. II, chap. 6.

dérobés, et de ces beaux épis que la lance du Landsknecht, le satellite du seigneur féodal, avait abattus dans les champs du laboureur : des cieux nouveaux allaient s'ouvrir, une terre nouvelle s'épanouir, où la main du paysan pourrait cueillir tout ce que le soleil de Dieu y ferait croître et germer.

Non loin d'Eisenach, Munzer, plus audacieux, encore, à l'évangile de Luther substituait une révélation intérieure qui dans aucun cas ne pouvait tromper l'âme disposée à l'écouter docilement ; voix céleste qui se manifestait aux élus de Dieu, et mille fois préférable à cette lettre morte écrite en signes inintelligibles que papistes et luthériens ne comprenaient pas mieux les uns que les autres. Du haut de sa chaire il saluait en poëte inspiré sa Jérusalem future. Son langage était aussi clair que sauvage : pour fonder son église nouvelle, il fallait, disait-il, exterminer tous les mécréants : « Du sang, répétait-il, pour féconder la parole, et du sang de noble et de prêtre ! »

« Arrière, ajoutait-il, tous ces prêtres qui exigent du fidèle le prix de leurs messes papistes : ils sont pires que Judas (1). » A Strasbourg, Othon Brunfels déclarait que l'heure était venue de s'affranchir de cet impôt mosaïque connu sous le nom de dîme que le pauvre payait à son curé. Le prêtre devait se nourrir comme le commun des hommes, à la

(1) Proditores Christi sunt, Judâ pejores et sacerdotibus Baal, qui pro missis papisticis et canonicis peculis decimas recipiunt. — De Ratione decimarum Othonis Brunfelsii propositiones, p. 115.

sueur de son front, en travaillant à la terre, car travailler, c'était prier. Christophe Schappeler à Memmingen, Jacques Wehe à Leipheim, Balthasar Hubmaier, à Waldshut, Jean Wolz dans les villages qui environnent Hall, prêchaient la même doctrine. Luther avait enseigné que tout homme est prêtre : ces prédicateurs voulaient que tout prêtre fût homme, et comme fils d'Adam, soumis à la loi commune du travail. Les paysans donnaient raison à ces orateurs.

En général les paysans s'étaient déclarés pour Luther : l'évangile nouveau qu'apportait le docteur devait les délivrer du joug de leurs seigneurs, et ce joug était bien pesant !

A la mort du *Hausvater*, le seigneur héritait de la meilleure paire de bœufs du défunt ; à celle de la *Hausfrau*, de la plus belle robe qu'elle laissait dans sa garde-robe. On nommait ce droit le droit du *Todfall*. Tout paysan qui changeait de maître était obligé de payer le *Lehnsschilling* : le plus bel épi de son champ de blé, la plus belle grappe de ses vignes, les plus beaux fruits de son jardin, le plus doux miel de sa ruche appartenaient au seigneur : le mardi gras il devait à son maître un cochon, à la Saint-Martin une paire d'oies, à la Saint-Michel des poulets. Le seigneur temporel ou spirituel, dit Bœttinger (1), traitait ses paysans en véritables esclaves : matière et esprit, tout lui était soumis ; changeait-il de religion, le

(1) Böttinger, Geschichte von Deutschland. — Samuel Bauer, Geschichte des Bauernkriegs.

vassal était obligé sans murmurer de passer à la foi de son maître.

Ce souverain impitoyable dédaignait même de protéger sa propriété : le Stegreifritter traversait les champs de blé dont il arrachait ou brûlait les moissons ; le Landsknecht, après avoir dormi dans la hutte du villageois, repartait au lever du jour en emportant souvent jusqu'au gobelet de noce de son hôte. On permettait au paysan de pleurer, mais jamais de murmurer : puis venaient, il ne faut pas le dissimuler, les exigences du prêtre, seigneur spirituel, souvent tout aussi cruel que le maître temporel.

Aussi sous ce toit de paille qu'habite le pâtre du pied du Godesberg jusqu'à la cascade de la Traun, on n'entend à cette époque que des cris et des pleurs de désespoir : c'est partout l'enfer de Dante (1).

Longtemps avant Luther les paysans avaient essayé de s'arracher au double joug de leurs « tyrans. » En 1491 ils se soulèvent à Kempten contre leur abbé. En 1492, dans la Flandre, ils prennent les armes, au nombre de 40,000, après avoir peint sur leur drapeau un énorme fromage. Les frères du fromage se répandent sur les bords du Rhin et de la Moselle, où bientôt, grâce à l'activité des seigneurs spirituels et temporels de la contrée, ils sont battus et soumis (2).

---

(1) H. Krem, der Deutsche Bauernkrieg. Reutlingen, 1838, in-12, *passim*.

(2) Krem, l. c., p. 7.

Ils furent plus heureux quelques années plus tard dans le Holstein et sur les bords de la mer du Nord. Les princes danois pour les soumettre eurent recours à cette terrible garde noire, formée de soldats sans pitié que les paysans attaquaient en chantant :

« Garde à toi, bande noire, voici le paysan (1). »

En 1502 c'est le Rhin qui devient le théâtre de mouvements insurrectionnels, et du petit bourg de Niedergrombach appartenant à l'évêché de Spire, part le signal de la révolte.

C'est Joseph Fritz qui s'est constitué le chef des rebelles : aux paysans il donne pour se reconnaître un mot d'ordre et une enseigne. L'enseigne est une bande d'étoffe moitié bleue, moitié blanche, avec la figure de Jésus crucifié au milieu, et au-dessous du Christ un soulier lacé, *Bundschuh*. Le cavalier qui caracolait à travers leurs champs ensemencés, avait des bottes pour chaussure. A la botte du reître bien collante et ointe d'huile ils opposaient le gros soulier du laboureur, attaché par des courroies, et armé à la semelle d'énormes clous : de là le nom de *Bundschuh* que prit l'association (2).

« Qui va là ? » entendait-on crier à chaque instant sur la grand'route.

— *Bundschuh*, *Stiefel*, répondait le paysan ou le reître, et l'un des deux tombait mort.

Si le paysan tuait son adversaire, il disait en joignant les mains :

---

(1) „Hüt' dich Gard, nun kommt der Bauer."

(2) Krem, l. c., p. 8.

— Béni soit Dieu ! Qui est dessous doit être dessus (1).

Si le reître étendait à terre son ennemi, il s'écriait en jurant :

— A tous les diables l'âme noire du rustre !

Mais le lendemain un paysan passant sur la scène du combat, trempait son mouchoir dans le sang de son frère, courait au village, rassemblait les habitants en leur montrant le sang du martyr, et demandait vengeance. « Comme il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, disait-il ordinairement, il ne doit y avoir qu'un maître sur la terre. » La harangue terminée, on vidait de nombreux pots de bière à la mort des tyrans, des tyrans spirituels surtout que la parole de Luther avait blessés au cœur, mais que la hache du rustre devait empêcher de se relever. Ils ne maudissaient pas toujours leurs ennemis ; ils se croyaient assez forts déjà pour en rire hautement.

« Patience ! répétaient-ils, en empruntant les paroles d'un pamphlet qui courait les campagnes à cette époque, cela n'ira pas toujours comme à présent ; paysans et bourgeois sont las du jeu qu'on leur fait jouer depuis si longtemps : tout change (2). »

Un jour à Schœndorf, dans le Wurtemberg, un paysan nommé Conrad, dit à ses camarades de venir le trouver le dimanche suivant pour rire et boire à pleins verres. Conrad était un franc bu-

---

(1) Was unten ist, soll oben stehen.

(2) Ein ungewöhnlicher und der ander Sendbrief des Bauernfeyndts zu Karsthannsen, gedruckt durch Johann Locher, von München.

veur, sans souci de l'avenir, riant de tout, même de son curé. On fut exact au rendez-vous. Conrad était à cheval sur un large tonneau, la face enluminée par d'amples libations vineuses qu'il avait faites avec ses voisins, suivant sa coutume. De son tonneau il faisait le prophète, et promettait à tous ceux qui voudraient être de sa confrérie des terres au pied de la montagne de la famine, des troupeaux dans les paturages de la gueuserie, des viviers dans la mer de la mendicité (1). L'association fut bientôt formée; Conrad enrôla tous ceux qui aimaient à boire en cachette dès qu'ils avaient pris un groschen pour acheter du vin à l'abbé. En 1502, une confrérie s'était déjà formée, mais avait été obligée de se dissoudre, par ordre de l'empereur Maximilien.

Conrad ne voulait pas faire la guerre à l'empereur, mais rire : ses armes étaient un tonneau. Chaque ville eut bientôt des confréries à l'instar de Schœndorf. On riait, on dansait, on chantait, on s'enivrait : le pouvoir laissait faire. En 1514, le duc de Wurtemberg, qui comptait dans ses États un grand nombre de confréries du tonneau; augmenta l'impôt du vin. Conrad fit une vilaine moue d'abord, mais le rire revint ensuite plus fort, et il se mit dans la tête (il avait bu ce jour-là plus que de coutume) d'appeler son maître en jugement. Les assises devaient se tenir sur la place de Schœndorf; les juges étaient tout trouvés : c'étaient ses compagnons de table.

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 305, 306.

Il faut dire que le duc, avare et besoigneux, avait fait ce qu'on pratiquait autrefois à Constantinople, altéré les poids et les mesures. Or, banquier, marchand facteur privilégié du duché, il était sûr de faire de bonnes affaires, et il ne s'était pas trompé. Donc le tribunal est rassemblé: tout le village pour assistant; on apporte les pièces du délit: les poids limés par sa grâce. Conrad les pousse et les laisse tomber, ils vont au fond de l'eau. La foule bat des mains et éclate de rire; Dieu a prononcé la sentence; le duc est condamné. Huit jours après, on traduisait dans un grand nombre de villages, ducs, électeurs, barons, abbés, au tribunal de Dieu, et partout leur symbole, le morceau de fer jeté dans l'eau, était trouvé trop léger, et on criait houra! houra! Les confréries du pauvre Conrad se propageaient, mais ses associés n'étaient pas tous d'humeur aussi gaie que le paysan. C'était le moment où Luther apparaissait dans la chaire de Wittemberg, et venait délivrer l'Allemagne du « joug de la papauté. » Les disciples de Conrad se ralliaient autour du docteur parce qu'il faisait la guerre aux nobles et qu'il promettait aux pauvres les miettes qui tombaient de la table des mauvais riches. Conrad riait toujours, on lui coupa la tête pour le faire taire; mais le rire ne mourut pas: on riait en Carinthie, en Bavière, dans le Wurtemberg, dans la Saxe électorale surtout, cette contrée d'Allemagne où les fondations de Charlemagne étaient si opulentes. Luther continuait de poursuivre de sa colère les prélats qui s'engraissaient aux dépens de la Germanie; il les

nommait tout haut en chaire, des voleurs, des fripons. Or, ces prélats, souvent, nous le savons, les maîtres temporels des communes qui avaient à leur payer des redevances, des impôts, des droits de toute espèce, c'étaient des enfants de p....., suivant l'expression du docteur, des larves d'enfer, des secrétaires de Satan. Menzel reconnaît positivement que la parole de Luther n'était pas seulement une parole religieuse, mais une parole politique qui devait à la fin soulever les populations (1).

Entendez le Mirabeau des cloîtres : « Je suis évangéliste de Wittemberg, c'est le Christ qui me nommera de ce nom ; au jour du jugement, il dira que c'est sa doctrine et non la mienne que j'enseignai.

» Défiez-vous des évêques comme du Diable lui-même. S'ils vous disent qu'il faut se garder de s'insurger contre le pouvoir ecclésiastique, répondez :

» Vaudrait-il mieux se heurter contre le Seigneur et son Verbe ? Vaudrait-il mieux que le monde pérît, que les âmes fussent tuées dans l'éternité plutôt que de réveiller ces évêques de leur doux sommeil ?

» Non, non ! meurent évêques et monastères, et colléges plutôt qu'une seule âme.

» Mourir pour un tas d'idoles et de poupées qui

(1) Auch läßt sich nicht läugnen, daß Luther zuweilen Worte fallen ließ, in denen eine politische Beziehung hervortrat, und die nichts weniger als geeignet waren, einen im Volke vorhandenen Gährungsluft zu beschwichtigen. —Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 169.

ne sont bonnes qu'à s'engraisser dans la volupté aux dépens du travail et de la sueur des autres !

» Évéchés, colléges, monastères, universités, nids où s'engouffrent les richesses des princes (1) ! »

On ne joue pas impunément avec la bière de Munich, dit un vieux proverbe bavarois; la parole de Luther est bien autrement capiteuse. Son manifeste, après la tenue des états de Nuremberg, était un hymne de révolte magnifique.

Pendant tout le temps de la lutte de Luther contre Rome les paysans restèrent assoupis sous le joug de leurs maîtres. Ils attendaient l'issue de ce grand duel. Si Rome triomphait, ils auraient continué de demander le redressement de leurs griefs à la diète de Souabe ou à l'empire; essayé peut-être, si leurs voix n'avaient pas été écoutées, quelques soulèvements partiels : mais jamais la révolte n'aurait cherché une forme systématique. Maximilien avait plus d'une fois fait droit aux réclamations des paysans, et il est permis de croire que Charles-Quint leur eût rendu pleine justice. Luther vainqueur, l'opprimé prêta l'oreille aux savants qui parlaient de liberté et d'affranchissement, et il s'appliqua, dit M. Michelet, ce qu'on ne disait pas pour lui (2). Quelle pitié pouvait-il avoir désormais pour des maîtres que Luther du haut de sa chaire évangélique appelait des fils d'enfer? C'était un véritable combat d'archanges contre les démons que le paysan allait soutenir :

(1) Contrà falsò nominatum ordinem ecclesiasticum.

(2) M. Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 163.

succombait-il, le ciel s'ouvrait nécessairement pour l'esclave vaincu. Il prit donc les armes.

C'est dans la forêt Noire, près de la source du Danube, qu'éclata le premier mouvement insurrectionnel des campagnes. Le 24 août 1524 un pâtre, Hans Muller, de Bulgenbach, à la tête d'une troupe nombreuse de paysans, et précédé d'un drapeau aux trois couleurs, rouge, noire et blanche, entrait à Waldshut, réunissait les habitants et leur annonçait qu'il venait au nom de Dieu pour les délivrer de l'esclavage. Chaque membre de l'association évangélique dont il se constituait le chef devait payer une légère somme destinée à répandre au loin la révolte, à l'aide de messagers fidèles. Munzer arrivait dans ces contrées, à cette époque (1). Après un séjour de quelques semaines à Griesheim, il avait traversé le Hegau, le Kletgau, prêchant en chemin la rédemption d'Israël, et l'établissement d'un royaume céleste. La révolte gagna bientôt les comtés de Werdenberg, de Montfort, de Sulz, puis Reichnau, Constance, Stuhlingen. Les seigneurs alarmés s'adressèrent à la ligue de Souabe pour réprimer ces désordres : la ligue essaya de la prière et de la menace, mais les paysans restèrent armés. L'empire seul en d'autres temps aurait pu réprimer l'insurrection, mais il était affaibli à cette heure, impuissant, divisé. Luther avait énervé le grand corps germanique, tué cette nationalité puissante que Maximilien avait eu tant de peine à

(1) Schreiber, Taschenbuch für Süd-Deutschland, t. I, p. 72.

former : les grands vassaux avaient cessé de marcher unis avec leur maître.

Les paysans formulèrent les griefs dont ils demandaient insolemment le redressement au gouvernement impérial, à Eslingen. « Si les seigneurs, disaient-ils, ne veulent pas nous rendre justice de bonne volonté, nous l'obtiendrons de force. » Les seigneurs, pour échapper à la massue des rustres, durent se réfugier derrière les murs de Ratolphzell (1).

Longtemps Munzer s'efface devant Hans Muller de Bulgenbach, le chef avoué de la ligue évangélique ; car la révolte s'est formée et se recrute la Bible à la main. Il est beau à voir avec son manteau de pourpre formé d'une chasuble, son béret taillé sur une mitre d'évêque, et son cheval volé dans l'écurie d'un Abbé (2). Il marchait précédé d'un énorme drapeau, traîné sur une voiture ornée de rubans et de feuillages et ressemblant au corricolo napolitain. Arrivé devant un village, il descendait de cheval, demandait les clefs du cellier monacal, et buvait avec ses compagnons, dans des vases d'église, au succès de la sainte ligue. Il ne venait pas, disait-il, pour apporter la guerre, mais la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire aux abbés et aux seigneurs qui consentiraient à quitter leurs splendides habitations pour vivre comme le paysan

(1) Certis de causis, Bullinger adversus anabaptistas.

(2) Fuesslin's Beiträge zur Historie der Kirchen-Reformation, t. II, p. 68. — Walchner, Geschichte von Ratolphzell, p. 92. — Ranke, l. c., t. II, p. 193.

sous des toits de chaume. En attendant il faisait main basse sur l'argenterie des églises ou des châteaux, donnait à ses compagnons pour vêtements les plus beaux habits de la garde-robe seigneuriale ou abbatiale, et échangeait le cheval de labour des révoltés, contre le cheval du Mecklembourg qu'il trouvait dans les écuries de ses tyrans (1).

L'expédition terminée, le chef de la troupe rebelle assemblait les villages voisins, au son du tocsin, dans une vaste prairie, et un hérault montait sur un tonneau et faisait lecture à la foule silencieuse du manifeste de la ligue.

C'était un prêtre habile qui l'avait rédigé, Christophe Schappeler : il se composait de douze articles principaux.

Dans cette « doléance amiable, » les paysans demandaient :

I. Qu'on leur permît de choisir leur pasteur parmi ceux qui prêcheraient l'évangile dans toute sa pureté primitive sans addition de préceptes humains, et de le déposer au besoin s'ils en étaient mécontents ;

II. Qu'on ne leur fît payer la dîme qu'en froment, que la dîme du sang (du bétail), cessât d'être exigée parce que le Seigneur a créé les animaux à l'usage de l'homme ;

III. Qu'on ne les traitât plus en esclaves, comme la propriété de leurs seigneurs, rachetés qu'ils

(1) Schreiber, der Breisgau im Bauernkriege, im Taschenb. f. Süddeutschland, t. I, p. 235. — Ranke, l. c., t. II, p. 201.

étaient par le précieux sang du Christ, le pâtre aussi bien que l'empereur;

IV. Qu'on leur permît de chasser et de pêcher librement, puisque Dieu leur avait donné, dans la personne d'Adam, l'empire sur les poissons des eaux courantes, et sur les oiseaux du ciel;

V. Qu'ils pussent quérir dans les forêts du bois pour se chauffer, pour préparer leur nourriture et s'abriter;

VI. Qu'on allégeât les charges qui leur étaient imposées;

VII. Que le seigneur n'exigeât pas du paysan plus de services gratuits qu'il n'est stipulé dans le pacte mutuel;

VIII. Qu'il leur fût permis de posséder des fonds de terre;

IX. Que les impôts ne dépassassent pas les revenus des terres;

X. Que les champs et prairies distraits illégalement de la commune retournassent à la commune;

XI. Qu'on abolît le tribut qu'ils étaient obligés de payer aux seigneurs après la mort d'un père de famille, afin que la veuve et l'orphelin ne fussent plus réduits à mendier leur pain;

XII. Que s'ils se trompaient dans leurs doléances, on les reprît à l'aide de la parole de Dieu (1).

---

(1) Bensen, der Bauernkrieg in Ost-Franken. Erlangen, 1840.—Karl Hagen, der Geist der Reformation und seine Gegensätze. Erlangen, 1844, t. II, p. 135 et suiv.

Porté dans la vallée de l'Odenwald, nommée le Schupfergrund, le manifeste rédigé avec une modération étudiée, mit en branle toutes les campagnes. Un aubergiste de Ballenbourg, George Metzler, fut choisi pour chef des révoltés. C'était un homme perdu de mœurs qui avait passé une partie de sa vie dans les cabarets, et qui dans un seul jour buvait vingt à trente pintes de bière. Metzler consentait à faire la paix avec les seigneurs, à certaines conditions : le seigneur devait donner la plus grande partie de ses terres aux communes, renoncer aux corvées, abolir tous les droits féodaux, et marcher à la tête des paysans pour ruiner les princes spirituels de la contrée. Sa bande avait pris le nom de bande Blanche : une autre troupe que commandait Hans Kœlbenschlag portait le nom de bande Noire. Réunies, elles formaient une masse de plusieurs milliers de fantassins et de cavaliers qui se battaient admirablement, et presque toujours sans faire aucun quartier à leur ennemi vaincu.

La Souabe fut bientôt envahie : les comtes de Hohenlohe et de Lœwenstein, le baron de Rosenberg furent forcés de souscrire aux conditions que les vainqueurs leur imposaient. Quelquefois, comme devant le Grunbuhl, un chaudronnier sortait des rangs et s'adressant aux seigneurs qu'il apercevait sur le haut du monticule : Frère George et frère Albert, disait-il, venez à nous, et promettez de nous servir en véritables frères, car vous n'êtes plus désormais des seigneurs, mais de simples paysans : et les deux princes descendaient la mon-

tagne et venait toucher la main de l'orateur en signe d'alliance (1).

Malheur à qui résistait aux confédérés comme le comte de Helfenstein. La femme du prisonnier, fille naturelle de l'empereur Maximilien, s'était jetée à genoux, tenant dans ses bras son enfant en bas âge, et implorant le pardon de son mari. Les paysans restèrent sourds à ses larmes comme à ses prières; on forma dans le camp une double ligne de soldats armés de piques, à travers laquelle deux hommes poussèrent le malheureux comte qui périt de la main de ses sujets. Un de ses valets le suivait jouant du fifre comme s'il eût conduit son maître à un bal villageois (2).

C'était au tour de la noblesse d'implorer merci. De l'Odenwald aux frontières de la Souabe, elle se soumit, sans murmurer. Les Winterstetten, les Stettenfels, les Zobel, les Gemmingen, les comtes de Wertheim et de Rheineck, les Hohenlohe, livrèrent leur artillerie aux révoltés (3). Alors les deux grandes bandes, blanche et noire, se réunirent pour marcher contre le seigneur le plus puissant de la Franconie, l'évêque de Wurzbourg. En route les paysans virent venir à eux un capitaine renommé, Gœtz de Berlichingen (4), qui, en se plaçant à la tête des insurgés, allait trouver moyen de se venger de sa vieille ennemie, la ligue

(1) Ranke, l. c., t. II, p. 205.
(2) Bensen, l. c., p. 526.
(3) Chronik der Truchsessen, t. II, p. 195.
(4) Lebensbeschreibung des Götz, p. 201.

de Souabe. Wurzbourg ouvrit ses portes aux confédérés (1).

L'Allemagne était en feu : les couvents, dit un historien, tombaient comme des châteaux de cartes ; le paysan pensait que Dieu lui avait ordonné de ne s'arrêter que lorsqu'il ne resterait plus debout que des chaumières. La race des Franks et des Souabes se ruait sur les diverses contrées du monde germanique pour ébranler les institutions sociales jusque dans leur base. La révolte était à cette heure beaucoup plus religieuse que politique. C'est qu'elle avait cessé d'être dirigée par de simples paysans ; le prêtre était venu, le prêtre dirigeait les masses. Munzer, le chef des révoltés, était en Thuringe, du matin au soir parcourant les campagnes, et prêchant la délivrance d'Israël. Il disait que le Christ poétique de Luther avait fait son temps, ce Christ qui sentait le miel ; que le vrai Christ allait venir, qui voulait que la mauvaise herbe fût arrachée des champs dont elle étouffait la moisson. Il refusait de souscrire aux traités que les paysans avaient conclus avec leurs maîtres en Souabe et en Franconie. A l'entendre, le monde ne pouvait être régi par des princes. Sous le ciel de Dieu toute créature devait être libre, toute propriété commune, l'air comme l'eau, l'oiseau comme le poisson, la plante comme le rocher. Il ne reconnaissait aucune loi faite de main humaine : il n'y a qu'une grande loi à laquelle on doit obéir, répétait-il, la

(1) Johann Reinhard Würzburgische Chronik, in Ludwig Würzb. Geschichtschr., p. 886.

révélation intérieure, mais il nous faut un nouveau Daniel qui l'interprète et qui marche à la tête des nations régénérées comme Moïse: et Moïse et Daniel c'est moi (1).

Pendant que l'Allemagne était en proie à ces convulsions affreuses, que le sang de ses enfants coulait au pied du Harz, sur les bords du Rhin, et jusque sur les flancs des montagnes du Danube, un homme qui avait rendu des services signalés à la Réforme, mourait dans son château de Lochau, en proie à de terribles souffrances qu'il supportait avec résignation. Le prédicateur de la cour venait de frapper à la porte de l'agonisant, qui saluait le nouveau venu en se levant sur son séant. —Merci, disait Frédéric, duc de Saxe, au ministre, merci de votre bonne visite; l'Évangile prescrit de visiter les malades, et je suis bien malade, moi. Et faisant approcher le prêtre de son lit, il s'entretint d'une voix affaiblie de la révolte des paysans, de Luther, son ami de cœur, des destinées de la nouvelle doctrine, et de la vie future. Puis il appela ses domestiques : Mes enfants, leur dit-il, si j'ai offensé quelqu'un parmi vous, je le prie de me pardonner pour l'amour de Dieu. Nous autres princes, nous faisons souvent de la peine sans le savoir; il faut bien nous excuser. Il demanda alors un livre de piété publié par Spalatin, dont il lut quelques pages, reçut la communion sous les deux espèces (2), et rendit

(1) Thuringia sacra, t. II, p. 173 et suiv. — Strobel, Leben, Schriften und Lehren Thomä Münzers. p. 95.

(2) Spalatin, Leben Friedrichs des Weisen, p. 60.

couvents, quand il ne devine pas encore que le mouvement révolutionnaire sera dirigé par son implacable adversaire, Munzer, Luther se déclare franchement pour les paysans. Il s'adresse alors à la noblesse d'Allemagne (1), et ses conseils ressemblent à des transports de colère plutôt qu'aux avis d'un sage médiateur.

« A vous d'abord la responsabilité de ces tumultes et séditions, princes et seigneurs, à vous surtout évêques aveugles, prêtres insensés et moines (2).

» Vous qui vous obstinez à faire les fous et à vous ruer contre l'Évangile, tout en sachant bien qu'il restera debout et que vous ne prévaudrez pas.

» Comment gouvernez-vous? vous ne savez que pressurer, déchirer et dépouiller, pour soutenir votre pompe et votre pétulance. Le peuple et le pauvre sont soûls de vous.

» Le glaive est levé sur vos têtes, et vous croyez être assis si fortement sur votre siége que vous ne puissiez en être renversés.

» Aveugle sécurité qui vous rompra le cou, vous le verrez..... Dieu vous presse et vous menace; sa colère fondra sur vous, si vous ne faites pénitence.

» Voyez les signes du ciel, ces avertissements de Dieu! cela ne nous dénote rien de bien, mes chers

(1) Vermahnung an die Fürsten und an die Bauern. Witt., maii, 1525. —Ulenberg, Vita Martini Lutheri, p. 262 et suiv.

(2) Primùm nemini possum referre id tùmultûs quàm vobis principibus.

maîtres; ce sont des prédictions d'en haut, mes bons seigneurs, qui vous annoncent qu'on est las de votre joug et que le temps est venu où l'on s'apprête à le briser.

» Il faut changer. Gare à la colère de Dieu; si vous n'y mettez de la bonne volonté, on emploiera la force brutale.

» Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus, et quand vous anéantiriez tous les insurgés, d'autres apparaîtraient; Dieu en susciterait de nouveaux. Il veut vous châtier, il vous châtiera, mes bons seigneurs; ce ne sont pas les paysans qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vient vous visiter dans votre tyrannie (1).

» A un homme ivre on fait une litière de paille, au paysan il faut un lit encore plus doux. N'allez pas guerroyer avec eux, car vous ne savez pas comment cela finira (2). »

Les paysans enhardis par ce manifeste, et sûrs désormais de l'assistance de Luther, se levèrent en masse.

La Thuringe, l'Alsace, la Saxe, la Lorraine, le Palatinat, s'insurgèrent, comptant sur la parole du réformateur (3); les champs était couverts de

---

(1) Non rusticos esse qui nunc insurgunt contrà principes, sed Deum ipsum exercere vindictam quam tyranni ipsorum merentur. — Ulenberg, l. c., p. 262.

(2) Cedant furori popularium, nec acie cum illis confligant, sed animos illorum pertentent oblatâ transactione. — *Ibid.*

(3) Die Bauern setzten sich zwar anfänglich mit Luther in Verbindung. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 139. On peut voir dans l'ouvrage de

tentes rustiques, d'où s'exhalaient, au lieu de cris de guerre, des cantiques sacrés. Les paysans accouraient en chantant, armés de pieux qu'ils coupaient dans les forêts, et gardés dans leurs camps par d'épaisses murailles de chariots élevées en forme de retranchement : ils disaient que Dieu, le jour du combat, saurait bien les couvrir de son bouclier. Dieu semblait combattre pour eux : la victoire leur avait fourni des lances, des piques, des chevaux et jusqu'à du canon. Mais quelle artillerie eût valu cette parole ardente de quelques-uns de leurs chefs, qui balayait devant elle les campagnes, et les dépeuplait pour jeter les habitants dans la révolte ? Storch n'était plus. On dirait que la nature crée exprès des âmes pour les temps d'orage, et qu'elle les tient en réserve pour les montrer quand il est près d'éclater. Voici un homme tout nouveau qui se présente au nom du ciel pour remplacer le prophète absent : c'est un renégat du catholicisme, un moine prémontré en commerce avec le Seigneur qui lui révèle sa volonté dans des songes. Pfeifer ne va pas chercher ses inspirations dans la Bible, il raconte les merveilles de son sommeil, et ce récit soulève la multitude (1).

Écoutons l'une de ses visions :

« J'ai vu, dit-il, un nombre prodigieux de rats qui allaient se jeter sur une grange pour en dévo-

---

M. Hagen, professeur d'histoire à Heidelberg, comment Luther trompa les paysans. Le : Der Geist der Reformation und seine Gegensätze, de cet écrivain protestant, est un livre de conscience, où l'esprit de la réforme est presque toujours jugé impartialement.

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 190, 199, etc.

rer les grains! Princes, vous êtes ces rats qui nous opprimez; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Mais pendant le sommeil, je me suis élancé sur ces bestioles, j'en ai fait un grand carnage: aux armes donc! hors de vos champs! Israël, à vos tentes! voici le jour du combat; tombent nos tyrans et leurs châteaux! Un riche butin nous attend, que nous apporterons aux pieds du prophète qui le partagera fidèlement entre ses disciples. »

Le prophète, de son côté, descendait dans les mines de Mansfeld.

« Réveillez-vous, mes frères! réveillez-vous, criait sa voix, vous qui dormez, prenez vos marteaux et frappez la tête des Philistins. La victoire vient de se déclarer pour nos frères à Eichsfeld: gloire à eux! Que leur exemple vous serve de leçon. Balthasar, et vous Barthel, Krump, Walten et Bischof, à nous! Prenez soin de l'œuvre de Dieu. Frères, que vos marteaux ne restent pas oisifs; frappez à coups redoublés sur l'enclume de Nemrod, employez contre les ennemis du ciel le fer de vos mines, Dieu sera votre maître! Qu'avez-vous donc à craindre, s'il est avec vous? Quand Josaphat entendit les paroles du prophète, il se jeta la face contre terre. Frères, courbez vos fronts, car voici que Dieu vient en personne à votre secours. »

Alors on vit ces arsenaux souterrains vomir des bataillons d'hommes tout noirs de fumée, armés de pelles, de pioches, de fer rouge, et répondant à la voix qui les appelait par des cris de sang contre les nobles et les prêtres. Munzer,

comme un autre Satan, car on croit lire une scène de Milton, les compte, les range en ordre de bataille et leur indique le lieu du rendez-vous général. Aucun d'eux n'y manqua.

Au sortir des mines, il adresse à d'autres frères en révolte cet appel énergique :

« Vous dormez donc, chers frères? allons combattre le combat des héros ! la Franconie tout entière s'est levée, le maître va jouer son jeu, les méchants tombent. A Fulda, dans la semaine de Pâques, quatre églises de poison ont été renversées : les paysans de Klegen ont couru aux armes. Quand vous ne seriez que trois confesseurs de Jésus, vous n'auriez pas à craindre cent mille ennemis. A l'œuvre ! Dran, dran, dran ! voici le temps : les méchants seront chassés comme des chiens. Point de pitié pour ces athées ; ils vous prieront, vous caresseront, pleurnicheront comme des enfants ; point de pitié, c'est le précepte de Dieu par la bouche de Moise, V, 7. Dran, dran, dran ! car le feu brûle : que le sang ne se refroidisse pas sur la lame de vos épées (1). Pink, pank sur l'enclume de Nemrod ; que les tours tombent sous vos coups. Dran, dran, dran ! voici le jour ; Dieu vous précède, suivez-le. »

Placé entre les seigneurs qui l'accusaient hautement des troubles dont l'Allemagne était déchirée

---

(1) Lasset euer Schwert nicht kalt werden von Blut : schmiedet pink, pank auf dem Amboß Nimrod, werfet den Thurm zu Boden.—Luther's Werke, édit. d'Altenburg, t. III, p. 134. — Menzel, l. c., t. I, p. 200 à 202.

et les paysans qui l'invoquaient à la fois comme leur apôtre et leur libérateur, qu'allait faire Luther? Si, comme il le disait, ce n'étaient pas les paysans qui s'insurgeaient contre leurs seigneurs, mais Dieu qui venait châtier des oppresseurs impitoyables; pouvait-il sans renier sa parole, abandonner l'opprimé? Quel lit allait-il préparer à ces rustres malheureux pour lesquels il venait de demander une couche plus douce que la paille où l'on étend l'homme ivre? Quand sa voix implorait en cris lamentables, miséricorde pour l'esclave, l'esclave n'était pas conduit par un Spartacus en soutane. Avec Hans de Bulgenbach, Luther reste encore maître des consciences qu'il dirige et domine; mais si Munzer triomphe, Luther tombe de sa chaire, et cesse d'être l'ecclésiaste de Wittemberg, l'élu du Seigneur, le pur disciple du Christ: le « prophète du meurtre » est le maître spirituel de la Germanie.

Luther s'est chargé de répondre au manifeste des paysans (1).

« Mes frères, les princes qui s'opposent parmi vous à la propagation de la lumière évangélique sont dignes des vengeances de Dieu; ils méritent de tomber du trône. Mais ne seriez-vous pas aussi coupables, si vous souilliez vos mains et vos âmes du sang que vous songez à répandre? Je sais que Satan cache parmi vous, sous prétexte de l'Évangile, des hommes au cœur cruel, dont la langue

---

(1) Ermahnung zum Friede: auf die XII Artikel der Bauerschaft in Schwaben. Wittemberg, 1525, in-4°.

irritée essaye de me déchirer; mais je les méprise, et ne crains pas leurs fureurs. On vous dit que vous triompherez, que vous êtes invincibles. Mais le Dieu qui renversa Sodome ne peut-il vous écraser? Hommes du glaive, vous périrez par le glaive. En résistant à vos magistrats, vous résistez à Jésus-Christ. Vous dites : le joug de nos maîtres est insupportable : brisons-le, car ils nous ravissent la liberté d'entendre la voix du Seigneur. Mais la loi naturelle défend de se faire justice : vous le demandez, au nom d'une autorité qui vous fut déniée. Ne parlez pas de révélations qui autorisent votre révolte! Où sont les miracles qui les attestent? Quoi? l'esprit du Seigneur viendrait confirmer par des prodiges le larcin, le meurtre, le brigandage, l'usurpation du droit des magistrats! —Ils vous enlèvent vos biens, iniquité! Vous leur ravissez leur juridiction, iniquité! Que serait le monde, si vous triomphiez, qu'un repaire de brigands, où règneraient la violence, le pillage, l'homicide?... Jésus n'a pas besoin, pour être défendu, de la force brutale. Pierre tire l'épée : on voulait arracher la vie au Rédempteur, et l'Évangile à ses disciples. Que fait le Seigneur? Il ordonne à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau : bel enseignement que la patience doit être notre seule arme au jour des épreuves. Voyez si je n'ai pas toujours respecté le souverain. Sous sa protection puissante, j'entendais les cris de vengeance des papistes, et j'étais inébranlable. Du reste, je ne prétends pas justifier vos magistrats : je connais leur injustice, je la déteste, mais attendez, votre jour se lèvera.

« Vous demandez qu'on vous laisse entendre en liberté la parole de l'Évangile ; mais cette parole, on l'annonce en plus d'un endroit. Ne pouvez-vous pas changer de toit, et venir ici boire aux sources du verbe divin ? Venez, vous y trouverez Jésus. Vous voulez choisir vos pasteurs : vos magistrats sont là ; portez-leur vos vœux ; s'ils refusent de les écouter, alors vous êtes libres ; si on emploie la force contre vous, que le pasteur fuie, et avec lui son troupeau.—Plus de dîmes ! criez-vous. De quel droit les enlevez-vous à leurs légitimes possesseurs ? C'est pour les convertir en aumônes.—Mais est-ce d'un bien usurpé qu'on peut se montrer ainsi libéral ? — Vous voulez vous affranchir de l'esclavage, mais l'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves, et saint Paul établit des règlements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. Les droits de pêche, de chasse, de pâturage, sont réglés par la jurisprudence du pays. Vous allez jeter les hauts cris à la lecture de ma lettre, et vous direz que Luther est devenu le courtisan des princes ; mais, avant de repousser mes conseils, examinez-les : surtout n'écoutez pas la voix de ces nouveaux prophètes qui vous trompent : je les connais. »

Munzer, pour toute réponse, déchira une page du pamphlet qui a pour titre : *Contra falsò nominatum ordinem ecclesiasticum*, et l'envoya à Luther. C'était celle-ci :

— Attendez, messeigneurs les évêques, larves du diable ; le docteur Martin veut vous faire lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles : bulle luthé-

rienne. — Quiconque aidera de son bras, de sa fortune, de ses biens, à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est un bon fils de Dieu, un vrai chrétien, qui observe les commandements du Seigneur (1).

Osiander, le sacramentaire, regrette que Munzer n'ait pas connu ce passage du libelle de Luther contre Sylvestre Prierias :

— Si contre les voleurs nous employons la potence, contre les meurtriers le glaive, contre les hérétiques le feu, nous ne laverions pas nos mains dans le sang de ces maîtres de perdition, de ces cardinaux, de ces papes, de ces serpents de Rome et de Sodome, qui souillent l'église de Dieu (2) ?

— Pauvres paysans, ajoute Osiander, que Luther flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat et le clergé ! Mais quand la révolte grandit, et que les rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau (3). Et quand ils sont morts,

---

(1) Nunc attendite vos episcopi, imò larvæ diaboli, doctor Lutherus vult vobis bullam et reformationem legere, quæ vobis non benè sonabit, doctores. Doctoris bulla et reformatio : quicumque opem ferunt, corpus, bona et famam impendunt ut episcopi devastentur et episcoporum regimen extinguatur, hi sunt dilecti filii Dei et veri christiani, observantes præcepta Dei et repugnantes ordinationibus diaboli. — Op. Luth., t. II, fol. 120. Wittemb. — Osiander, Cent. 18, p. 87.

(2) Osiander, Cent. 161, etc., p. 109.

(3) Lutherus cùm eos inermes videret, nec satis potentes ad prævalendum, eos ad obedientiam hortatus est. Cùm verò turmatim confluentes paci minimè acquiescerent, sed bullam Lutheri trans-

savez-vous comme il chante leurs funérailles ? En se mariant avec une nonne (1) ! Et, à la voix d'Osiander, vient se joindre celle d'Érasme pour accuser Luther :

— C'est en vain que, dans votre cruel manifeste contre les paysans, vous repoussez toute idée de révolte ; vos libelles sont là, ces libelles écrits en langue vulgaire, où, au nom de la liberté évangélique, vous prêchez une croisade contre les évêques et les moines : c'est là que repose le germe de tous ces tumultes (2).

Cependant la révolte faisait chaque jour de nouveaux progrès, et Munzer menaçait le Wittemberg. Luther comprit la nécessité d'empêcher à tout prix le triomphe de son rival, même quand il eût dû renier sa logique, mentir à ses doctrines, changer de langage, et demander le sang de chrétiens qu'hier encore il voulait qu'on épargnât. Hier le paysan esclave était un opprimé digne de pitié, aujourd'hui le paysan n'est plus qu'un rebelle,

---

gredientes, non modò episcopos et clerum, sed alios etiam proceres impugnarent, aliam bullam edidit, quâ eos omnes tanquam feras mactandas esse statuit... — Osiander, Cent. 6, p. 103.

(1) Lutherus non aliter funera eorum canit quàm ipse monachus virginem Dei votam Boram sibi copulando. — Cent. 104, p. 100. — Voyez le savant ouvrage de Bretleius, traduit en latin par Guillaume Reynerius, sous le titre de : Apologia Protestantum, etc. Paris, 1665, in-4.

(2) Tu quidem libello in agricolas sævissimo suspicionem abs te depulisti, nec tamen efficis quominùs credant homines per tuos libellos, præsertim germanicè scriptos, in oleatos et rasos, in monachos, in episcopos pro libertate evangelicâ, contra tyrannidem humanam, hisce tumultibus datam occasionem. — Erasmi Hyperaspistes.

que la justice humaine doit poursuivre de ses colères ; hier Luther recueillait pieusement les larmes du pauvre, qu'il offrait à son Dieu en holocauste de propitiation : aujourd'hui c'est le sang du rustre qu'il va demander comme expiation et châtiment.

Écoutons-le bien, et ne perdons aucune de ses paroles nouvelles ; il va chanter sa marseillaise.

« Allons, mes princes, criait-il, aux armes! Frappez, aux armes, percez ! les temps sont venus, temps merveilleux, où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel, que nous autres avec des prières (1).

» Frappez, percez, tuez, en face ou par derrière : car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux : c'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez.

» Il ne s'agit plus de dormir, d'être patient ou miséricordieux : le temps du glaive et de la colère n'est pas le temps de la grâce.

» Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu parce que vous marchez dans son verbe ; mais votre ennemi, le paysan révolté, s'il succombe, n'aura en partage que la géhenne éternelle, parce qu'il porte le glaive contre l'ordre du Seigneur ; c'est un enfant de Satan. »

Mélanchthon s'unissait à son maître pour accabler les paysans. Il disait aux princes :

---

(1) Mirabile tempus, nimirùm ut principes multò faciliùs trucidandis rusticis, et sanguine fundendo, quàm alii fundendis ad Deum precibus cœlum mereantur. — Opera Luth.. t. II, fol. 130. — Wittemb., t. II, fol. 84, b.

— Ces rustres sont en vérité déraisonnables; que veulent-ils donc, ces hommes des champs qui ont encore trop de liberté? Joseph charge le dos de l'Égyptien, parce qu'il sait bien qu'il ne faut pas lâcher la bride au peuple (1).

Les révoltés, placés tout à coup entre la mort et l'apostasie, n'hésitèrent pas: la mort, c'était le martyre; l'apostasie, le châtiment dans l'éternité. Leur courage ne faillit pas, et, en face du gibet qu'on lui promettait, Munzer conserva toute sa fierté.

La lettre qu'il écrivit au comte de Mansfeld est un défi de sauvage.

« Au frère Albert, comte de Mansfeld, pour sa conversion (2).

« Frère, tu abuses d'un texte de l'apôtre pour nous prêcher la soumission aux magistrats. Tu es encore dans les langes de ce papisme qui nous faisait deux batonistes de Pierre et de Paul. Tu ne sais donc pas que Dieu, dans sa fureur, charge souvent les peuples de fustiger les princes, et de jeter à bas de leurs trônes les mauvais rois? C'est de toi et de tes pareils que la mère du Christ a dit: — Le Seigneur a déposé les puissants, et exalté les petits.

---

(1) Ja es wäre vonnöthen, das ein solch wild, ungezogen Volk als Deutsche sind, noch weniger Freiheit hätte ꝛc. — Pfizer, Luther's Leben, p. 816.

Comparer le langage de Mélanchthon à cette époque avec celui qu'il tenait le 3 février 1523. — Corpus Reformat., t. I, p. 600. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 140.

(2) Bruder Albrechten von Mansfeld zur Bekehrung geschrieben. — Leben, Schriften und Lehren Thomä Münzer's, von Strobel. Nürnberg, 1795, in-8, p. 98.

Dans ton gruau luthérien, et tes soupes à la Wittembergeoise, as-tu pu trouver ce qu'Ézéchiel prophétise dans son 37me chapitre? Et dans la fiente martinique, olfacté ce que le grand prophète a révélé : Que Dieu a ordonné aux oiseaux du ciel de se nourrir de la chair des princes, et aux animaux de s'abreuver du sang des grands? Ce peuple que tu opprimes n'est-il pas plus agréable, aux yeux de Dieu, qu'un impie qui s'engraisse de sa substance? Idolâtre qui prends le nom de chrétien! Et tu as à la bouche la parole de saint Paul: tu cours à ta perte. Au peuple désormais la souveraineté. Romps les liens qui t'unissent à nos tyrans; viens à nous; nos bras te sont ouverts. Si tu marches contre nous, viens encore, nous méprisons tes menaces et ton glaive. Bientôt la main de Dieu s'appesantira sur ton front. Thomas Munzer, armé du glaive de Gédéon (1). »

En même temps, le prophète faisait parvenir au comte Ernest, le frère d'Albert de Mansfeld alors à Heldrungen, cet insolent cartel:

« Comte, dis-moi donc, misérable sac à vers, (Madensack) qui t'a constitué le prince de ce peuple que le Christ a racheté de son sang? Prouve-nous que tu es véritablement chrétien: je t'offre un sauf-conduit pour venir ici démontrer ta foi. Il faut que tu te disculpes du crime de tyrannie; si tu ne viens

(1) Meshovius, de Anabapt., lib. I. C'est au même comte Albert que Luther adressa une lettre remarquable sur les œuvres et sur la communion sous les deux espèces. — Witt. IX, 235, rapportée par Wilh. Martin Leberecht de Wette, t. II, p. 341, Luther's Briefe.

pas, j'ameuterai contre toi mes frères, qui te traiteront comme un Turc. Tu seras exterminé de la terre, car Dieu nous a commandé de te précipiter de ton trône; tu n'es bon à rien ici-bas, tu n'es qu'un scandaleux balai (1) pour le serviteur de Dieu. Il nous faut aujourd'hui une réponse, ou nous l'irons chercher, au nom du Dieu des armées. »

Les deux frères ne manquèrent pas au rendez-vous.

Arrivons au dénouement de ce drame religieux qui saisit si vivement le cœur.

Le lieu de la scène était à Frankenhausen, où tous les princes s'étaient réunis. L'armée des seigneurs confédérés était commandée par le landgrave de Hesse et le duc Georges de Saxe, ce prince dont Érasme a vanté l'amour pour les lettres (2), et que Luther outrage à chaque page de sa correspondance. Le duc se vengea noblement du réformateur; il se battit en soldat.

Thomas Munzer avait choisi pour asseoir son camp un monticule, dont il avait entouré la base de débris d'arbres et de chariots, pour n'être pas entamé par la cavalerie.

Ce fut un spectacle curieux que le lever du soleil sur les deux armées. Celle des confédérés était rangée en bataille dans une vaste plaine. Ses deux ailes étaient défendues par des escadrons de cavalerie, dont les cuirasses scintillantes semblaient

---

(1) Denn du bist der Christenheit nichts nütz, du bist ein schändlicher Staubbesen der Freunde Gottes. — Strobel, l. c., p. 101.

(2) Eras. Ep. 19, lib. XIII.

inonder de leurs feux les parois de la montagne où s'étaient amoncelés les paysans. Au centre, l'infanterie présentait une masse noire, rompue à quelques intervalles, par des bannières où flottaient l'image d'un saint, ou les couleurs de la maison qu'elles représentaient. Quelques vieux canons arrachés des arsenaux où ils dormaient depuis longtemps, ou des fortifications qu'ils n'avaient pas défendues depuis des siècles, roulaient devant les lignes pour effrayer les paysans.

La montagne, dont tous les plis étaient sillonnés de révoltés, offrait un autre coup d'œil. Le regard eût cherché vainement un ordre, une combinaison stratégique, dans ces groupes irréguliers de combattants. On n'apercevait que des masses inégales séparées entre elles par quelque accident de terrain, et pareilles, dans leurs mouvements, à des nuages qui rouleraient l'un sur l'autre. Sans les cris de guerre qui, par instants, s'en échappaient; sans les étendards que le vent agitait au-dessus des têtes, et où était peinte la roue de la fortune (1), on eût pu prendre cette cohue de paysans pour un de ces auditoires que traînait après lui Munzer.

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui marchaient à la mort. Quelques coups de canon en auraient fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live. D'abord, la

---

(1) Gropp. Chron. de Wurzbourg.

harangue militaire, puis, la charge que sonnent les trompettes.

Munzer, d'un tertre où il s'était placé, parla ainsi à ses soldats :

« Les voilà devant vous ces princes qui abreuvent de vos sueurs et de votre sang, leurs courtisanes et leurs mignons. Dieu, dans le Deutéronome, ordonne aux rois de n'avoir que quelques chevaux, et que font nos princes? De veiller sur leurs sujets ils ne se soucient guères; la voix de leurs pauvres peuples, ils ne l'écoutent pas; ils se moquent de la justice; ils ne répriment ni l'homicide, ni le vol; ils n'aident ni la veuve, ni l'orphelin; ils ne prennent aucun soin de la jeunesse; ils oublient Dieu : pillage, incendie, tout leur est permis. Pensez-vous que Dieu puisse plus longtemps supporter leurs méfaits et leur tyrannie? non, non; il a frappé les Chananéens, il frappera ces mécréants..... Le moment de vous venger est arrivé.

« Ne vous abandonnez pas à des craintes charnelles, attendez sans peur l'ennemi : n'allez pas vous laisser effrayer par le canon, chaque boulet ennemi viendra s'enfoncer dans la manche de ma robe. Dieu est avec nous, vous le voyez bien à cet arc-en-ciel qu'il a fait lever au-dessus de nos têtes et que nous portons sur nos étendards : c'est le signe de notre victoire, le signe de la défaite de nos tyrans : conrage, ferme sur vos retranchements (1). »

(1) Voir la harangue entière de Munzer dans la Vie du Prophète, par Strobel, l. c., p. 110, 111.

Sa harangue achevée, Munzer, pour exalter le fanatisme des paysans, fit poignarder en présence de toute l'armée, un jeune cavalier, Maternus de Gehofen, un des parlementaires envoyés par le landgrave de Hesse aux rebelles. Pendant que l'adolescent se débattait contre les étreintes de la mort, les paysans sur un signe de leur général, se jetaient à genoux et entonnaient le cantique : « Viens esprit saint, descends sur nous. »

Komm heilig'r Geist an (1).

Le landgrave avait aussi préparé sa harangue : elle est plus courte encore que celle de Munzer, et tout aussi biblique : « Quiconque tirera l'épée, a dit le Seigneur, périra par l'épée, qui résiste aux princes, résiste à Dieu : un sujet doit ressembler à Sem, qui jetait un pan de sa robe sur la nudité de Noé (2). En avant :

Et il fit sonner la charge : l'artillerie joua, le boulet sifflait au-dessus de la tête des rebelles sans en atteindre un seul : les paysans qui regardaient Munzer priant sur un monticule, les mains élevées au ciel, crurent que sa prophétie s'accomplissait, et ils recommençaient leur cantique ; mais l'erreur ne dura qu'un moment, la cavalerie des princes venait de s'ébranler.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur, qui n'envoya pas son ange pour les dé-

(1) Menzel, l. c., t. I, p. 207.

(2) Ibid., p. 208.

livrer, suivant la promesse du prophète. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs qui se confiaient à leurs marteaux, opposèrent une vigoureuse résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun d'eux ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie (1).

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. — Voyons, lui dit le prince, qu'aimes-tu mieux du régime des princes ou du régime de tes paysans ? — Ma foi, monseigneur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grâce (2).

On amena dans le camp des vainqueurs, Munzer qu'on avait trouvé à Franckenhausen, étendu dans un lit qu'on lui avait prêté sans le connaître, tout sanglant, la poitrine à demi brisée et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un moribond ; mais le valet d'un gentilhomme du Limbourg, ayant par hasard aperçu une sacoche qui pendait à côté du lit du

(1) Occubuerunt videlicet illi honestè ac piè, pro gloriâ nominis divini, proque salute patriæ. — Sleidan, lib. XXII.

(2) Mathesius, in der fünften Predigt von Luther, p. 151 à 152.

malade, attaché à une escabeau, la fouilla et y trouva la lettre que le comte Albert avait adressée au prophète.—D'où te vient cette lettre, demanda-t-il au blessé, qui balbutia quelques mots inintelligibles entre ses dents.—Serais-tu Munzer, ajouta le valet en regardant dans l'œil l'homme couché: le moribond tourna la tête pour ne pas répondre, mais pressé de questions, il finit par avouer qu'il était le prophète (1). On ne lui donna pas le temps de s'habiller; il fut traîné à demi nu jusque dans la tente des vainqueurs. Sa vue les fit sourire; mais, au lieu de reproches, le landgrave de Hesse voulut essayer avec son prisonnier une controverse (2). Le prophète s'y prêta; ni l'un ni l'autre n'eut lieu de s'avouer vainqueur. De la torture, Munzer passa dans les cachots, où descendit aussitôt un prêtre catholique qui réconcilia l'anabaptiste avec l'Église, le confessa et lui administra la communion (3). Munzer, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'accuser Luther de tous ses malheurs. La religion, beaucoup plus que l'approche de la mort qu'il avait bravée si souvent, avait éteint sa fierté. Il tremblait, mais dans l'épouvante des jugements de Dieu. L'heure du supplice venue, il but

---

(1) Strobel, l. c., p. 123.

(2) Melanchthon's Historie Thomä Münzer's.

(3) Fidem romanam professus et totus factus est pontificius. — Joh. Rubel, ep. ad Lutherum.—Munzerus magnâ fertur fuisse ductus pœnitentiâ, multâ devotione, et errores revocâsse, et venerabile sacramentum præviâ confessione ritu catholico sub unâ specie accepisse, priusquàm ictum gladii subiret. — Cochlæus, in Comm. de act. et scriptis Lutheri, p. 111.

d'un trait une pinte de vin (1), puis il fit sa prière, et marcha la tête haute vers Heldrungen, lieu de l'exécution. Le prêtre lui ordonna de s'agenouiller et de dire le Credo. La voix du patient s'éteignit au premier mot du symbole. Alors le duc de Brunswick et le prêtre récitèrent la prière, dont Munzer répétait chaque mot à voix basse. Il semblait qu'une lumière surnaturelle était venue tout à coup reconforter son âme, Il se leva, promena de fiers regards sur la multitude, et adressa aux princes qui faisaient cercle autour du gibet, une exhortation qui mouilla leurs yeux de pleurs. Cela fait, il dit au bourreau : Allons! au prêtre qui l'accompagnait : Adieu! Le bourreau fit rouler à six pas la tête du rebelle. Un soldat la repoussa du pied. L'exécuteur la prit, la planta sur une pique que surmontait un écriteau où on lisait :

« Munzer, criminel de lèse-majesté. »

La rébellion des paysans s'éteignit dans le sang de leur chef. Ses disciples s'éloignèrent en hâte d'une terre où la mort les menaçait à chaque pas : les uns se réfugièrent en Moravie ; les autres, en plus grand nombre, dans la Suisse qui les accueillit avec pitié. Elle n'eut pas à se repentir de son hospitalité. Leur ardeur de révolte se dissipa en disputes religieuses. Zwingli ouvrit à Zurich et à Zollikon des assises, où anabaptistes et sacramentaires purent, en paix et sous l'abri de la magistrature, discuter les points fondamentaux de leurs croyances. Chaque secte ne manqua pas de s'attribuer la vic-

(1) Duos congios uno haustu ebibisse dicitur.

toire. Zwingli finit par triompher de ses adversaires, parce qu'il avait pour lui le sénat. Les anabaptistes durent une seconde fois s'exiler. Leurs débris, sous le nom de frères Moraves, vivent dispersés dans quelques provinces de la Hollande, réconciliés sinon avec la grande loi catholique, du moins avec le pouvoir dont ils ne troublent plus le sommeil.

Si nous élevions un cri accusateur contre Luther, notre témoignage serait suspect peut-être. Mais qui oserait contredire ces deux voix enemies de de notre culte, l'une du sacramentaire Hospinien, disant à Luther : C'est toi qui as excité la guerre des paysans (1); l'autre de Mennon Simonis, en appelant à la conscience des luthériens eux-mêmes, sur l'origine et la propagation de la sédition (2)? Nous avons entendu le dernier souffle de Munzer s'exhalant en malédictions contre le réformateur; Érasme, qui lui reproche en face d'avoir fomenté la révolte dans ses libelles contre les moines et les têtes rasées, et Luther lui-même dans tout ce que nous en avons cité. Que faut-il de plus pour formuler la sentence de l'historien?

— Au jour du jugement dernier, a dit Cochlée, Munzer et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther (3)!

---

(1) Lutherus belli germanici causa non levis. — Hist. Sacram., 2e partie, fol. 200-202.

(2) Quam peregrinas et sanguinolentas seditiones lutherani etiam ad introducendam et comprobandam doctrinam suam, annis aliquot proximis concitârint, id illud ipsis expendendum reliquimus. — Memno Simonius, lib. de Cruce.

(3) Cochl. Defensio Ducis Georgii, p. 63. Ingolst., 1545, in-4°.

Il est une logique que le peuple n'a pas besoin d'apprendre dans les livres, et qu'il a reçue en naissant d'un maître autrement grand qu'Aristote. Si vous dites à ce peuple : Il est écrit dans un livre révélé, que vous pouvez vous révolter en toute sûreté de conscience, contre ceux qu'on nomme les prêtres du Seigneur, le peuple ne cherchera pas même dans l'œuvre divine des textes pour légitimer sa révolte contre le pouvoir civil : pourquoi ne s'insurgerait-il pas contre le maître temporel qui lui refuse du pain, quand il vous est permis de vous insurger contre le maître qui vous dénie le pain de l'âme ? Pour le peuple, vivre matériellement est la loi suprême, et si vous avez l'anathème, il a la hache ou l'épée. Il n'y a pas deux logiques, parce qu'il n'y a qu'un Dieu : les thèses affichées sur l'église de Tous les Saints ont mis le marteau à la main des paysans.

Un historien protestant a osé écrire : « Si Munzer avait triomphé, son nom brillerait comme ceux de Stauffacher et de Tell ; la fortune l'a trahi, et il mourut attaché au gibet. Si Luther avait succombé, c'en était fait de cette auréole où la moitié de l'Europe aime à le contempler aujourd'hui (1). » C'est en 1793 que Hammerdœrfer écrivait ces lignes.

---

(1) Hätte Münzer Glück gehabt, so würde sein Name neben dem Stauffacher und Tell prangen. — Das Glück verließ ihn, und er starb unter dem Beile des Henkers. Wäre Luther nicht glücklich gewesen, wir würden ihn gewiß nicht in dem Lichte betrachten, in dem ihn jetzt wenigstens halb Europa sieht. — Geschichte der lutherischen Reformation, 1re partie, p. 57. Leipzig, 1793, in-8.

Dans les deux ans que Dieu permit aux paysans de châtier l'humanité, on compte cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées (1), et d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de vitrerie, de calcographie anéantis (2). S'ils eussent triomphé, la Germanie serait tombée dans le chaos : belles-lettres, arts, poésie, morale, dogmes, pouvoir, auraient péri dans la même tempête. La révolte issue de Luther fut une fille désobéissante, du moins son père sut la châtier. S'il y eut du sang innocent répandu, qu'il tombe sur sa tête. — Car, dit le réformateur, c'est moi qui l'ai versé, par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, et appartient au démon (3).

C'était du sang de paysan dont Luther n'avait aucune pitié, car ce sang ne lui était plus utile (4).

— A l'âne, du chardon, un bât et le fouet ; c'est

(1) Les paysans faisaient une guerre impitoyable aux celliers. Au monastère d'Erbach était une cuve qui contenait quatre-vingt-quatre muids de vin : ils la vidèrent presque tout entière. — Cochlée.

(2) Génepée porte le nombre des morts à 110,000 ; Cochlée, à 150,000. En deux ans, 26,000 paysans furent tués en Lorraine et en Alsace, 4,000 dans le Palatinat, 6,000 dans la Hesse, 8,000 dans le Wurtemberg.

(3) All ihr Blut ist auf meinem Halse, aber ich weise es auf unseren Herrn Gott, der hat mir das zu reden befohlen. Welche seynd erschlagen worden, sind mit Leib und Seele verlohren, und ewig des Teufels.—Tisch-Reden. Eisl. p. 276, b.—Op. Luth., t. III. Jen. germ. fol. p. 130, b.

(4) Vela vertit, prout erat fortunæ flatus. — Ulenberg, l. c.,

le sage qui l'a dit, écrit-il à Ruhel; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder? le bâton et la carabine; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéissent, sinon point de miséricorde; si on ne fait siffler l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants (1).

Poursuivis et traqués comme des bêtes fauves dans les forêts de la Germanie, les paysans imploraient inutilement la pitié des vainqueurs : on les brûlait et on les pendait. Quelquefois, un juge, ému de compassion, écrivait à son prince pour demander la grâce de quelques coupables; rarement le prince commuait la peine du feu ou du gibet : s'il était attendri, il croyait faire de la miséricorde en permettant qu'on coupât aux uns la main droite, à d'autres les oreilles. C'était un crime aux yeux de Luther, que de demander pardon pour les révoltés. «Parlez pour moi à Luther, dit l'une de ces âmes généreuses qui s'étaient senties touchées jusqu'aux larmes : on m'a dénoncé, on me fait un crime de ma pitié pour quelques malheureux paysans. Que voulez-vous? comment ne pas être contristé à la vue de tant d'innocents emprisonnés, des lois violées, des supplices affreux, infligés à ces malheureux? » (2)

---

(1) Der weise Mann sagt: cibus, onus, et virga asino; in einem Bauern gehört Haberstroh. Sie hören nicht das Wort und sind unsinnig, so müssen sie die Virgam, die Büchsen hören, und geschieht ihnen Recht. Beten sollen wir für sie, daß sie gehorchen, wo nicht, so gilt's hie nicht viel Erbarmens. Lasse nur die Büchsen unter sie sausen, sie machen's sonst tausendmal ärger. An Joh. Rühel. — De Wette, t. II, p. 669.— Menzel, t. I, p. 216 à 217.

(2) Velis me coram Luthero expurgare; delatus sum, ut audio,

Mais Luther restait impitoyable. « Un rebelle, écrivait-il à Gaspard Muller, ne mérite pas qu'on fasse avec lui de la logique : c'est avec le poing qu'il faut lui répondre jusqu'à ce que le nez saigne ; les paysans ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur ouvrir les oreilles à l'aide du mousquet. Qui ne veut pas ouïr un médiateur armé de mansuétude, ouïra le bourreau armé de son couteau : j'ai bien fait, moi, de prêcher contre de pareils garnements la ruine, l'extermination, la mort... L'Écriture les appelle des bêtes fauves. Laissez donc les paysans devenir des seigneurs ; le diable sera bientôt l'abbé du monastère ; que la tyrannie triomphe, sa mère en deviendra l'abbesse (1). »

Il faut le reconnaître avec un des organes les plus généreux du protestantisme moderne : la conduite de Luther pendant la guerre des paysans, blâmable en logique comme en morale, fut d'une habileté toute machiavélique. A l'exception de l'électeur Frédéric de Saxe, aucun prince germain

---

tanquam malè et iniquè egissem patrocinio meo pro rusticis. Videbam et audiebam innocentes captos, ordo verò juris non observabatur, tormenta adhibebantur. — Weller, im Alten aus allen Theilen der Geschichte, t. I, p. 167.

(1) Luther's Sendbrief an Caspar Müllern. — Walch, t. XVI, p. 99. Luther, dans sa correspondance, recommande aux princes d'être sans pitié pour les paysans, et il les menace de la colère de Dieu s'ils jettent de l'huile sur les plaies de leurs ennemis. — Nulla patientia rusticis debetur, sed ira et indignatio Dei et hominum. — Hos ergò justificare, horum misereri, illis favere est Deum negare, blasphemare, et de cœlo velle eradicare. Nicol. Amsdorfio, 30 maii 1525. Voyez encore sa lettre à Ruhel, du 23 mai, même année. — On peut consulter l'ouvrage de Pierre Gnodal : De Rustico tumultu,

n'avait encore osé se déclarer publiquement pour les doctrines nouvelles du moine de Wittemberg (1). Ce qui les retenait, c'était la peur des théories de liberté chrétienne qu'il prêchait dans ses livres. Que de fois en chaire et dans ses livres contre Rome, ne l'avait-on pas entendu soutenir, des textes évangéliques à la bouche, que la parole seule pouvait avoir raison de la parole? théorie dangereuse qui ne pouvait convenir à des despotes. Mais quand on le vit défendre la légitimité du *Faustrecht*, ce droit du poignet qui si longtemps avait régi la société teutonne, enseigner par l'organe de son disciple bien-aimé que le dos du paysan n'était propre qu'à porter la charge de l'âne; proclamer lui-même qu'à la monture qui régimbait, il fallait le bâton, et du plomb, si elle refusait de marcher; leurs yeux se dessillèrent, et ils ne virent plus dans Luther que l'apôtre du despotisme. Ce n'étaient pas, avouons-le, les théories sociales d'Eck ou de Cochlée. Si ces docteurs en-

---

l. III. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, chap. 4 et 5, p. 167 à 217. — Surtout un pamphlet de Cochlée : Adversus latrocinantes et raptorias cohortes Rusticorum, Mart. Lutherus ; Responsio Johannis Cochlæi Vuendelstini, MDXXV. Cochlée est quelquefois éloquent. Sous ce texte de Luther :

Idcircò et sanctus Paulus, R. XIII, talem in Rusticos fert sententiam : Qui potestati resistunt, hi judicium super se acquirunt...

Cochlée ajoute ce commentaire :

Hoc totum est verum, Luthere. At tu non debueras pediculos in pellicium populi sparsisse, ubi scribebas : Quousque teneamur superioribus obedientiam præstare ? Non debueras Cæsarem vocare saccum vermium et principes fatuos effeminatos, etc.

(1) Karl Hagen, l. c., t. II, p. 147.

seignaient avec l'Apôtre que le sujet doit obéir à ses maîtres, même méchants, ils n'érigeaient pas en dogme la déchéance politique des paysans; ils ne faisaient pas un article de foi de l'obéissance muette; ils ne donnaient pas comme un commandement d'en haut l'esclavage du chrétien; ils n'enchaînaient pas et la langue, et l'âme du sujet : ils ne disaient pas : A l'âne du chardon, un bât et le fouet : ils annonçaient au contraire que le pâtre, comme le prince, avait été créé à l'image de Dieu, et racheté par le sang du Christ.

« Sans doute, dit ici Hagen, c'eût été un véritable malheur pour l'Allemagne que le triomphe des idées de Munzer; mais ne craignons pas de réconnaître que Luther ne triompha de l'insurrection que par l'immolation du principe réformateur (1). »

Un triste spectacle pour l'humanité, c'est l'empressement de tous ces princes qui demain tomberont dans le luthéranisme, à accepter les théories despotiques du Saxon. Le landgrave de Hesse, le grand-maître de Prusse, les ducs de Brunswick, de Lunebourg et de Mecklembourg, le prince d'Anhalt, les margraves d'Anspach et de Baireuth, le comte de Mansfeld viennent les uns après les autres embrasser avec une faveur de néophyte ce nouvel évangile politico-religieux qui transforme en paria l'homme qui laboure les champs. Quel-

(1) Aber ebenso wenig dürfen wir läugnen, daß durch die Besiegung der volksthümlichen Tendenzen und durch das Mittel, welches Luther anwendete, um den Sieg zu erringen, der ganze Charakter der Reformation verändert ward, und zwar keineswegs zum Vortheil derselben. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 151.

ques-uns d'eux ne rougissent pas de mettre leur nom au code qui régira désormais le pays (1).

« Non, disent-ils, rien n'est enseigné dans l'Écriture en termes plus formels que l'obligation d'obéir aux princes de ce monde : quiconque se révolte contre son prince, se révolte contre Dieu : malheur donc à ceux qui désobéissent à leurs maîtres. Veux-tu ne rien avoir à redouter du pouvoir? fais ce que le pouvoir te commande. Résistes-tu? tremble, car Dieu lui a remis l'épée : le pouvoir vient de Dieu; ton maître, c'est le serviteur de Dieu, le vengeur de Dieu. La liberté chrétienne ne consiste pas à dénier les dîmes, le cens, l'impôt, la corvée, les droits seigneuriaux, mais à obéir aveuglément à tout ce que prescrivent les souverains de ce monde : voilà la doctrine de salut que doivent prêcher les prêtres à leurs ouailles : si les ouailles embrassent la liberté diabolique de la chair, c'est au péril de leur âme, de leur corps, et de leurs biens. »

Une chute en amène une autre. Ce n'était pas seulement le principe démocratique dont il s'était

(1) Den durchlauchtigsten hochgebornen Fürsten und Herren, Herrn Casimirn und Herrn Georgen, als den ältesten regierenden Gebrüder, Markgrafen zu Brandenburg ꝛc., meinen gnädigen Herrn Anzeigen, wie die gewesen Empörung und Aufruhr, nit den wenigsten Theil aus ungeschickten Predigen entstanden sind, und daß herwiederum durch frummen, gelehrt, geschickt, christlich Prediger viel Aufruhr fürkummen werden mög. Auch christenliche Unterricht, wie hinfüro in ihrer F. G. Fürstenthumben, Landen und Gebieten, von rechten, wahren christlichen Glauben und rechter wahrer christlicher Freiheit des Geistes gepredigt werden soll, damit ihrer Gnaden Unterthanen nit durch falsch widerwärtig Predigt zu Aufruhr und Verderbung ihrer Seelen, Leib, Lebung und Guts verführt werden. 1525.

montré si souvent l'éloquent défenseur, que Luther devait sacrifier dans sa lutte avec les « prophètes de meurtre, » mais son sacerdoce, dont il faisait l'apanage de tout chrétien, et jusqu'à sa foi sans l'œuvre, « belle perle » qu'il avait le premier découverte. Avec le sacerdoce incarné dans tout être régénéré par le Christ, prêtre ou laïque, comment briser le glaive des paysans rebelles qui avaient reçu l'huile sainte sur le Golgotha? C'est à l'aide de la Bible qu'il avait fondé son sacerdoce humanitaire; c'est à l'aide de la Bible qu'il devait l'effacer. Bugenhagen, une des lumières de l'école, imagina une théorie nouvelle sur la puissance cléricale, qui devait prévaloir dans l'église réformée.

« Il est bien vrai, disait Bugenhagen, que Dieu nous a donné son Christ, mais il l'a donné par la révélation évangélique : or, c'est au prêtre qu'il a remis l'évangile, c'est donc par le prêtre que le Christ nous est annoncé (1); par le prêtre que la parole du salut est répandue. Qui croit à cette parole obtiendra la vie éternelle : sainte parole dont le prêtre est le distributeur officiel. Donc c'est le prêtre, en réalité, qui ouvre et ferme les portes du ciel. Or, s'il appartient au prêtre de prêcher le verbe de Dieu, à lui la dispense des sacrements, l'enseignement, la prédication; fonctions spirituelles qu'il ne tient pas de lui, mais de Dieu; dons célestes qui ne sont efficaces que parce qu'ils sont une délégation divine. » « C'est l'esprit, ajoutait Bucer (2), c'est

(1) Disputation zu Flensburg, 1526.
(2) Von der wahren Seelsorge und dem rechten Hirtendienste.

la force suprême, c'est le souffle d'en haut qui descend et repose sur le prêtre. » Et Luther, allant plus loin que ses disciples, retire à l'homme ce sacerdoce vital qui s'assimilait au chrétien après le baptême, comme l'air aux poumons de l'enfant qui naît à la lumière, et au laïque le droit qu'il lui avait si souvent reconnu d'être juge de ses prêtres (1).

Avec la foi sans l'œuvre extérieure, comment prouver aux paysans qu'ils sont des enfants de perdition, eux qui se vantent d'être dirigés par une illumination intérieure, c'est-à-dire par un commerce surnaturel avec Dieu pour fonder leur Jérusalem nouvelle? Munzer n'a pas besoin de signe visible pour témoigner au monde de sa foi au Christ. Luther est donc obligé d'amender ses premiers enseignements: aussi le voyons-nous soutenir, dans un sermon sur le sacrement de l'autel, que la participation au corps du Christ, même sans la foi, est utile au salut. La foi seule n'est donc plus à ses yeux cette perle qu'il nous vantait si magnifiquement (2).

---

(1) Von den Schleichern und Winkelpredigern. — Luther's Werke, Walch, t. XX, p 2074, 2078, 2095.

(2) Während er und seine Anhänger früher behauptet hatten, daß der Glaube Alles sei, und nichts ohne denselben etwas bedeute, kam er nun auf die Ansicht der katholischen Kirche daß der äußere Genuß des Sacraments etwas nütze; auch ohne Glaube. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 466. Voir à ce sujet, le sermon Von würdiger Empfahung des heil. Sacraments. Ienæ, t. III, p. 161, et Melanchthon, über die Wiedertäuffer, Corpus Ref., t. I, p. 832.

Voici les titres de quelques ouvrages publiés par Th. Munzer, quand il était curé à Altstædt :

Ordnung und Berechnung des teutschen Ampts zu Altstädt durch Thomam Münzer Seelwarters, im vorgangenen Ostern aufgericht, 1523. Gedruckt zu

Quelle puissance que celle de Munzer! le curé d'Alstædt a forcé l'ecclésiaste de Wittemberg à renier ses doctrines : et cependant Luther nous disait qu'il les tenait du ciel, et que si un ange lui apportait un autre évangile que celui qu'il avait

---

Eilenburg. On en trouve divers fragments dans les Unschuld. Nachrichten de 1707, p. 611.

Von dem gedichteten Glauben auf nächste Protestation ausgegangen. Thomä Münzers Sälveerters, zu Altstädt, 1524, in-4°.

Deutsch ewangelische Meßze etwann durch die Bebstische Pfaffen in Latein zu großem Nachteyl des Christen Glaubens vor ein Opfer gehandelt und ietz verordnet, in dieser fehrlichen Zeit, zu entdecken den Grewel aller Abgötterey durch solche Mißbreuche der Messen lange zeit getriben. Thomas Münzer, Altstedt 1524, in-4°. (Analysé dans les Unschuld. Nachrichten, 1708, p. 393. Feuerlini Bibl. symb., part. I, p. 316.)

Deutsch Kirchen Ampt vorordnet, auffzuheben den hinterlistigen Deckel unter welchem das Liecht der Welt vorhalten war, welche yetzt wiederumb erscheynt mit dysen Lobbgesengen und götlichen Psalmen, die do erbawen die zunemenden Christenheit, nach Gottis unwandelbarn Willen, zum Untergang aller prechtigen Geperde der Gotlosen. Alstedt, 1524, in-4°.

Protestation oder Empietung Tome Münzers von Stolberg am Hartze, Seelwarters zu Alsted seine Lere betreffende, und zum Anfang von dem rechten Christen-Glauben und der Tawfe. 1524. (Analysé dans les Unschuld. Nachrichten. 1706, p. 29.)

Hoch verursachte Schutzrede und Antwort wider das geistlose sanfft lebende Fleysch zu Wittenberg. 1521. C'est un âcre pamphlet contre Luther. Munzer y donne à son rival les noms de fou, d'imposteur, d'écrivassier, de polisson, de perpolisson, de moine infâme, de docteur de mensonge, de pape wittembergeois, de dragon, de basilic, de serpent, de femme impudique, de diable, de chancelier de l'enfer. Il l'accuse d'aimer le vin, et de vider force bouteilles en joyeuse compagnie, chez Melchior Lothe à Leipzig.

On formerait une bibliothèque des ouvrages écrits sur la guerre des paysans. On consultera : — Sattler, Würtenbergische Geschichte. — Widemann, Chron., dans Mencken, t. III. — Haggenmüller, Geschichte der Stadt und Grafschaft Kempten. — Lang, Geschichte von Baireuth. — Lersner's Frankfurter Chronik. — Thuringia sacra. — Pauli Langii Chronica Numburgensia, dans Mencken, t. II. — Brower, Annales Trevirenses, l. XX. — Zauner, Chronik von Salzburg,

annoncé, il repousserait le messager divin. Cela s'explique : Luther a plus peur de Munzer que d'un séraphin : l'être invisible aurait repris son vol en laissant au docteur sa chaire de Wittemberg. Or c'est cette chaire que Munzer voulait dérober au Saxon.

---

t. IV. — Les lettres de Luther dans la collection de De Wette, t. III. — La correspondance de Capiton Hetzer, Sertorius, avec Zwingli, ep. *Zwinglii*, t. I. — La lettre de Zwingli à Badian, 11 oct. 1515, ep. t. I. — Die Historia Thomä Muntzers, des Anfängers der Düringischen Aufruhr, sehr nützlich zu lesen. Hagenau, 1525. — Aurback, Dissertatio de Eloquentiâ ineptâ Th. Muntzerii. Vitteb.. 1716, in-4°. — Weller, Altes aus allen Theilen der Geschichte, t. I. — Arnold, Kirchen- und Ketzergeschichte, t. II. — Plank, Geschichte protestantischen Lehrbegriffs, t. II. — Stark, Geschichte der Taufe und Taufgesinnten. — Warlich, Geschichte aus Obersachsen für einen deutschen Knaben, Müntzers Unruhe. Göttingen, 1786, in-12.

CHAPITRE III.

DISPUTE DE LUTHER AVEC CARLSTADT. — 1524, 1525.

L'extinction de la guerre des paysans n'a pas rendu la paix à Luther. — Nouvelles disputes qui naissent du principe du libre examen. — Réapparition de Carlstadt. — Pamphlets divers qu'il écrit pour ruiner la symbolique wittembergeoise. — Naissance du sacramentarisme. — Luther à Iéna prêche contre les prophètes. — Défi porté par Carlstadt à Luther. — Dispute des deux théologiens sur la cène à l'auberge de l'Ours noir. — Luther à Orlamunde où il retrouve Carlstadt. — Aux prises avec un cordonnier. — Il est chassé d'Orlamunde. — Carlstadt a donné le signal de nouvelles révoltes contre Luther. — Hardiesses du rationalisme.

La révolte des paysans était comprimée : le château avait vaincu la chaumière : mais tout n'était pas fini pour Luther. Sur le sang des cent mille rustres (1) versé dans l'Allemagne, flottait le code du libre examen que le moine saxon avait apporté aux peuples teutons, et qui devait entretenir incessamment les factions religieuses. Carlstadt, soldat aussi couard que piètre théologien, un moment s'était mêlé en Franconie parmi les révoltés, qu'il avait abandonnés au premier coup de canon, en se débarrassant de ses habits de guerrier, de sa cape de paysan

---

(1) Rusticorum res quievit ubique, cæsis ad centum millia, tot orphanis factis, reliquis verò in vitâ sic spoliatis, ut Germaniæ facies miserior nunquam fuerit. — Epistola Lutheri ad Briesmann, in Act. Boruss., t. I, p. 800.

et de son chapeau de feutre (1), pour reprendre son premier métier de pamphlétaire. Noircir du papier était sa vocation; jeter de l'encre à la tête de Luther ou de ses disciples, sa joie et son amusement. Il écrivait la nuit et le jour et imprimait lui-même les élucubrations de son cerveau malade. Il venait de publier deux dissertations destinées à combattre les doctrines de l'école Wittembergeoise : l'une sur le péché (2), l'autre sur la résignation chrétienne (3).

Dans la première il traite de la volonté divine. A Dieu il donne deux volontés : la volonté de l'éternité, la volonté du temps; l'une opère le bien, nous illumine et nous attire au Christ; l'autre opère le mal et s'accommode aux penchants du cœur. Qui parvient à accomplir la volonté de l'éternité, ne peut vouloir que ce que Dieu veut. Ce n'est jamais par la pratique extérieure qu'on obéit à la volonté de l'éternité. Dieu est un esprit, c'est donc en esprit qu'il doit être servi; c'est à l'essence de la lettre et non à l'écorce de la lettre qu'il faut s'attacher : la lettre est un tombeau (4).

Dans son second opuscule, il poursuit son argument spiritualiste et s'élève avec force contre la foi

(1) Bensen, der Bauernkrieg in Ostfranken, p. 79.

(2) Von Mannigfaltigkeit des einfältigen einigen Willen Gottes : Was Sünd sei. Andreas Bodenstein von Carlstadt. Ein neuer Lay.

(3) Was gesagt ist, sich gelassen und was Wort Gelassenheit bedeute und was in heiliger Schrift begriffen.

(4) Gott ist ein Geist, deshalben muß sich die geschaffene Creatur mit und durch den Geist mit Gottes ungeschaffenen Geist vereinen. Demnach mag und soll ein Jeder den Geist des Buchstabens, und nicht die Rinden oder Schalen des Buchstabens ergründen.

luthérienne. Il soutient que la foi ne peut exister sans l'amour : la foi sans l'amour est une foi de cadavre, une foi de papier; la foi comme l'amour ne doit jamais procéder de la crainte du châtiment, et ni l'une ni l'autre ne doivent aspirer à la récompense.

Mais c'est dans sa théorie en deux parties sur l'eucharistie, pamphlets d'une extrême virulence, qu'il s'étudie surtout à ruiner l'impanation de Luther.

Dans l'un il cherche à démontrer que c'est une grossière erreur de croire que la participation à la cène puisse opérer la rémission des péchés : la foi seule, unie à l'amour, peut réconcilier le pécheur avec Dieu. Si le sacrement opérait la rédemption, il s'ensuivrait que le sang du Christ répandu sur la croix, n'a été d'aucune utilité à l'humanité déchue. On ne saurait accorder à du pain et à du vin, le pouvoir de relever l'homme de sa déchéance (1).

Dans l'autre il examine les paroles de l'institution de la cène (2). Si l'on s'en rapportait, dit-il, à l'exégèse de Luther, le Christ, au lieu de son sang, pour racheter l'homme, n'aurait donné qu'un pain fait de la main d'un boulanger. Le Christ a parlé au futur et non pas au présent. Au repas eucharistique il n'avait pas encore ré-

(1) Von dem widerchristlichen Mißbrauch des Hern Brod und Kelch. Ob der Glaube in das Sacrament Sünde vergöbe, und ob das Sacrament ein Arrabo oder Pfand sei der Sünde Vergebung.

(2) Ob man mit Heiliger Schrift erweisen möge, daß Christus mit Leib. Blut und Seele im Sacrament sei.

pandu son sang : ce qu'il a dit ne se rapporte donc pas à la cène. S'il avait voulu énoncer que son corps est réellement sous les espèces du pain et du vin, il se serait expliqué en termes clairs et formels, surtout si l'on admet qu'il a voulu faire un article de foi de sa présence réelle dans le pain et le vin.

Il est inutile de relever tout ce qu'il y a dans cette déduction de faux et de ridicule. Luther eut raison d'en rire sans se dissimuler pourtant que le trope de son professeur avait de grandes chances de succès en Allemagne et surtout en Suisse. «Vous ne sauriez croire, écrit-il à Amsdorf, combien le dogme de Carlstadt fait de progrès (1). Reinhard, à Iéna; le curé de Cala; Strauss, à Eisenach, le prêchaient publiquement (2); à Wittemberg il avait fait de notables conquêtes (3); Nuremberg l'avait adopté; à Heidelberg, Martin Frecht l'enseignait, mais avec quelques précautions oratoires (4); plus hardis, Capiton, Bucer et Othon Brunfels, à Strasbourg, se ralliaient à l'opinion de l'archidiacre. A Zurich, Zwingli, après avoir connu l'exégèse carlstadienne, allait transformer en dogme la présence figurative du Christ dans le sacrement (5). Tous ces désor-

(1) Luther's Briefe, octob. 1824. — De Wette, t. II, p. 557.

(2) Ibid., ib.

(3) Melanch. Spalatino. Decemb. 1524. — Corpus Reform., t. I, p. 694. Nosti vulgus. Et hoc dogma arridet sensui communi.

(4) Martin Frecht an Wolfgang Richard in Ulm, 1524, in Beesenmayer's Sammlung von Auffätzen, p. 182.

(5) Oecolampad an Zwingli, 21 nov. 1524. — Ep. Zwinglii, t. I, p. 369.

dres intellectuels éclataient au milieu de la guerre des paysans contre leurs seigneurs. L'activité merveilleuse de Luther n'est pas un moment en défaut. Pendant que le canon tonne, il fulmine ses manifestes contre les révoltés, et se promène de ville en ville pour étouffer les germes d'une hérésie menaçante.

Au moment où une folle étude du texte sacré découvrait à Carlstadt le sens caché des paroles de la cène, un ange, comme on sait, en révélait le mythe à Zwingli. Alors naquit la secte des sacramentaires, qui nient la présence réelle dans le sacrement eucharistique, et l'oblation en chair et en sang du corps de Jésus-Christ dans la communion. Si les conditions de l'intuition de la vérité sont telles que les exige Luther, il faut admettre le témoignage de Zwingli. « Car savez-vous pourquoi les sacramentaires n'ont jamais eu le sens des Écritures ? — c'est qu'ils n'ont pas le diable pour adversaire ; si le diable n'est pas attaché à notre cou, nous ne sommes plus que de piètres théologiens (1). » Or, cet ange qui apparut à Zwingli, et dont Zwingli n'a pu dire précisément la couleur, était, suivant ces théologiens luthériens, un ange déchu, un ange des ténèbres : le démon. Comment se fait-il maintenant que Zwingli et les sacramentaires, en niant que le corps et le sang de Jésus-Christ sont reçus réellement

(1) Quòd sacramentarii sacram scripturam non intelligant, hæc causa est quia verum opponentem, nempè diabolum, non habent, qui demum benè docere eos solet... quando diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus. — Luth. Colloq. Isl. de verbo Dei, fol. 23. — Coll. Francf., f. 18.

dans l'Eucharistie, ne soient que des hérétiques qui ont brisé avec l'Église de Dieu (1)?

Quelques amis communs essayèrent, mais en vain, de réconcilier Carlstadt et Luther. Aucun d'eux ne voulait se prêter à l'entrevue qu'on voulait leur ménager : Carlstadt, pour ne pas recevoir de leçons de celui dont il avait été le maître; Luther, parce qu'il ne regardait plus son professeur que comme un vieil écolier et un charlatan bavard qui avait pour compère un chapelain, chargé du rôle de l'esprit dans les apparitions du Seigneur (2).

Cependant Luther, en parcourant les villes où s'était glissé l'anabaptisme, se dirigea vers Iéna encore tout troublé des prédications de Carlstadt, qui venait d'y fonder une imprimerie (3). Iéna n'avait jamais entendu le moine de Wittemberg. Il monta dans la chaire où la veille avait paru Carlstadt. L'église était pleine. Il prêcha contre les prophètes, moins en orateur chrétien qu'en lettré du seizième siècle, tout à fait à la manière d'Érasme, égayant son auditoire aux dépens des fanatiques, auxquels il jetait à pleines mains son rire railleur. Les yeux cherchaient le pauvre archidiacre, qui cette fois ne s'était pas caché derrière des débris de statue, comme dans l'église de Tous les Saints, mais était venu se placer en face

(1) Hæreticos censemus et alienos ab ecclesiâ Dei Zwinglianos et omnes sacramentarios qui negant corpus et sanguinem Christi ore carnali sumi in venerabili Eucharistiâ. — Lutherus.

(2) Luther's Briefe, De Wette, t. II. passim.

(3) An den Kanzler Brück. 7. Jan. 1524. — De Wette, l. c., t. II.

même de la fenêtre méridionale, concentrant sur sa tête une nappe de lumière éblouissante. Luther l'aperçut, et sa parole, qui s'ébattait çà et là, tomba tout à coup, comme un marteau de mineur, sur le chef de Carlstadt. Ce n'était plus une de ces peintures vagues et indécises, applicables, dans leur généralité, à tous ceux qui avaient rompu avec l'église de Wittemberg; mais la silhouette du malheureux rénégat, à laquelle il ne manquait rien pour la rendre reconnaissable, pas même les rares cheveux de celui qui posait en plein auditoire. Jamais martyre semblable. Carlstadt se levait, se rasseyait, se levait encore, s'agitait en possédé. Luther, sans prendre garde à toutes ces contorsions, à cette mimique de bras et de jambes par lesquelles on essayait de l'interrompre, continuait son discours, qui à chaque période devenait plus amer et plus insultant. Enfin Carlstadt, ne pouvant plus y tenir, alla se cacher derrière un pilier de la nef. La scène n'était pas finie.

Dès que Luther descendit de chaire, l'archidiacre se pencha à l'oreille du prédicateur, qui fit un signe de tête affirmatif. C'était un défi que Luther acceptait. L'auberge de l'Ours noir, où logeait le moine, était le lieu du rendez-vous.

A peine Luther était-il arrivé à l'auberge, qu'il reçut une lettre où Carlstadt lui demandait une conférence en termes formels, le signe muet ne lui paraissant pas suffisant.

— Qu'il vienne, dit Luther au messager; qu'il vienne, au nom du Seigneur : je suis prêt.

Il parut bientôt, amenant avec lui quelques-uns de ses disciples, Gérard Westenberg, de Cologne, entre autres. L'auberge n'avait jamis vu d'aussi nombreux buveurs. Luther était confondu dans la foule, assis à table, ayant à sa droite le bourgmestre qu'il avait mandé pour assister à la conférence.

Carlstadt vint se placer à ses côtés, et commença la dispute sur la Cène, d'abord avec assez de calme : on discutait à voix basse, et sans s'échauffer : mais quand Luther eut développé son opinion sur la présence réelle, assez haut pour que les convives applaudissent à son improvisation, Carlstadt ne se contint plus : alors s'établit entre les deux docteurs le dialogue suivant (1) :

Carlstadt. Il faut avouer, maître, que vous m'avez rudement mené dans votre sermon, en m'assimilant à ces esprits brouillons qui ne respirent que sédition et homicide. Je proteste de toutes mes forces contre une semblable comparaison : je n'ai rien de commun avec de pareils garnements. Entre nous, vous leur attribuez, sur la révélation intérieure, des idées qu'ils n'ont jamais eues (2). Je ne viens pas ici faire leur apologie : je parle pour moi. Je tiens pour un méchant homme,

(1) Op. Luth. Ienæ, t. II, fol. 462 à 466; Wittemb., fol. 209 à 312. Les actes de cette dispute ont été recueillis et publiés par le prédicateur Martin Reinhard d'Iéna, et recueillis dans l'édition de Walch, t. XV, p. 2423 et suiv.

(2) Carlstadt ne disait pas la vérité, ou il n'avait pas lu les sermons imprimés de Munzer : Voir Auslegung des andern Unterschieds Danielis des Propheten, gepredigt aufm Schloß zu Altstedt vor den tetigen theuern Herzogen und Vorstehern zu Sachsen, durch Thomam Münzern, Diener des Worts Gottes. Altstedt, 1524.

pour un menteur, quiconque voudrait me rendre responsable des doctrines de sang de ces fougueux prédicateurs. J'ai entendu ce que vous avez prêché : je veux parler seulement de ce qui a trait, dans votre discours, à l'eucharistie. Je soutiens que, depuis les apôtres, jamais on n'ouït, sur cette matière, doctrine pareille à la vôtre ; je le dis, voyez-vous, le front levé : j'ai prêché aussi sur l'eucharistie ; mais ma parole est fondée sur le roc de la vérité, et vous ne me démontrerez pas le contraire, voyez-vous.

LUTHER. Mon cher docteur, commençons ab ovo.

Vous ne me prouverez jamais que j'aie voulu vous désigner dans mon discours. Vous dites que vous vous y êtes reconnu, que vous avez senti le trait : à la bonne heure : il a frappé. Vous avez écrit d'assez mordantes épîtres contre moi ; dans quel but? Je ne le devine pas, puisqu'il n'y a pas de discussion entre nous. Vous vous plaignez que mes paroles vous aient blessé : tant pis et tant mieux ; tant mieux, puisque vous venez me déclarer que vous ne ressemblez pas à tous ces prédicants ; tant pis, si vous vous reconnaissez au portrait. J'ai parlé contre les prophètes ; je parlerai de nouveau. Si je vous ai blessé, je vous blesserai encore.

CARLSTADT. Vous avez beau dire ; vous avez voulu me désigner, en parlant sur le sacrement ; mais vous n'avez fait que pervertir l'Évangile, et je le prouverai : vous me faites injure en m'assimilant à ces esprits homicides ; je proteste, devant mes frères ici rassemblés, que je n'ai rien de commun avec eux.

Luther. Pourquoi cette protestation, docteur? J'ai lu les lettres que vous adressiez, d'Orlamunde, à Thomas Munzer, et j'ai vu que vous repoussez les doctrines séditieuses des prophètes.....

Carlstadt. Alors pourquoi chanter que l'esprit qui anime les prophètes est l'esprit qui a renversé les images et qui enseigne qu'il faut prendre et recevoir l'eucharistie de ses mains?

Luther. Mais je n'ai nommé personne : vous moins qu'un autre, docteur!

Carlstadt. Mais je suis suffisamment désigné; car je suis le premier qui enseignai publiquement la nécessité d'une communion immédiate. Vous soutenez que l'esprit qui parle ainsi est l'esprit qui souffle, par la bouche des prophètes d'Alstædt, le meurtre et la sédition : cela est faux. Quant aux lettres que je vous ai écrites, je suis prêt à en conférer avec vous.

Il y eut un moment de silence. Puis Carlstadt reprit ainsi la conférence.

— Si j'étais dans l'erreur, et que vous eussiez voulu faire une œuvre de chrétien, il fallait m'avertir d'abord charitablement, avant de venir, en chaire, me darder vos traits empoisonnés : vous criaillez sans cesse : charité, charité! Belle charité, vraiment, que de jeter une miette de pain au pauvre et de laisser sur le chemin son frère égaré, sans vouloir le ramener au bercail!

Luther. Quoi! je n'ai pas prêché l'Évangile? Qu'ai-je donc fait?

Carlstadt. Attendez; je vous dis, et je prouverai, que le Christ que vous enseignez dans votre

sermon sur l'eucharistie n'est pas le Christ qui a été attaché à la croix, mais un Christ fait de vos mains et à votre image; j'ajoute qu'il y a contradictions palpables dans vos enseignements.

LUTHER. Allons, docteur! montez en chaire, venez, à la face du ciel, comme cela convient à un honnête homme, et montrez en quoi j'ai erré.

CARLSTADT. C'est ce que je ferai; car, voyez-vous, je ne fuis pas le grand jour, comme vous le dites. Voulez-vous disputer à Wittemberg, à Erfurt, à table, dans un colloque amical? nous dirons nos raisons : on nous jugera. Je ne crains pas la lumière du jour; je demande seulement sûreté pour ma personne.

LUTHER. Est-ce que vous auriez peur? à Wittemberg, par exemple, n'êtes-vous pas en sûreté?

CARLSTADT. Oh! mais pas toujours. Dans une dispute publique nous nous traiterions trop mal l'un l'autre, et je sais, à mes dépens, que vous avez su vous attacher le peuple.

LUTHER. Eh, docteur, venez, je vous promets que personne ne vous molestera.

CARLSTADT. Hé bien, je disputerai en public, et je manifesterai la vérité de Dieu ou ma honte.

LUTHER. Dites vos sottises, docteur (1).

CARLSTADT. Ma honte que je porterai pour la glorification du Seigneur.

LUTHER. Et qui retombera sur vos épaules (2). J'aime bien vos menaces! Qui vous craint?

(1) Fiet; stoliditas tua manifestando veniet.

(2) Portabo lubens ignominiam, ut Deo suus constet honor. — Redundabit in te ignominia.

envers vous ; tandis que la violence est votre arme d'habitude. Si vous ne vouliez pas m'avertir seul, il fallait venir avec quelqu'un de vos amis.

LUTHER. Et c'est ce que j'ai fait, en amenant avec moi Philippe et Poméranus. dans votre hypocauste.

CARLSTADT. Cela est faux : vous êtes venu peut-être, mais jamais pour m'avertir, jamais pour me montrer des articles erronés, extraits de mes ouvrages ou de mes prédications.

LUTHER. Je vous apportai une cédule de l'université, où étaient notés les articles qui nous paraissaient condamnables.

CARLSTADT. Docteur, vous offensez la vérité : jamais je n'ai vu semblable cédule.

LUTHER. Je vous citerais mille faits, que vous m'accuseriez toujours de mensonge.

CARLSTADT. Si vous dites vrai, que le diable me mette en pièces (1).

LUTHER. Mais c'est moi qui vous ai porté à votre logis ces articles-là?

CARLSTADT. Eh mais, docteur, que diriez-vous si je vous montrais une lettre où Jérôme Schurff me dit qu'on pourrait, si je voulais, me montrer des erreurs où j'étais tombé. L'université ne s'était donc pas encore assemblée pour désigner ces articles?

Luther se tut : il y eut un nouveau silence que Carlstadt rompit bientôt pour adjurer les assistants de lui pardonner s'il mettait un peu trop de vivacité à se défendre.

---

(1) Wenn das wahr ist, was Luther sagt, so gebe Gott, daß mich der Teufel vor euch allen zerreiße!

LUTHER. Docteur, je vous connais : je sais que vous voulez voler dans les nues, marcher dans votre orgueil, vous exalter seul dans vos sublimités.

CARLSTADT. C'est vous qui m'en auriez donné l'exemple, vous qui ne cessez de vous montrer, qui chassez aux honneurs, à la célébrité.

LUTHER. Rappelez-vous qu'à Leipzig, je vous repris publiquement de votre arrogance : vous vouliez que je vous laissasse disputer le premier; je vous cédai cet honneur que je n'enviais pas.

CARLSTADT. Ah! cher docteur, quel front vous avez! Vous savez bien qu'au début de la controverse on agita s'il fallait ou non vous laisser disputer. J'en appelle aux conseillers du duc Georges et à l'université de Leipzig (1).

LUTHER. Finissons : j'ai parlé aujourd'hui contre les prophètes; je prêcherai de nouveau : nous verrons qui m'en empêchera.

CARLSTADT. Prêchez tant que vous voudrez, nous verrons ce que nous ferons, nous autres.

LUTHER. Allons, docteur, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le, et tout haut.

CARLSTADT. Je le ferai, et sans peur.

LUTHER. Vous n'oublierez pas de soutenir ces pauvres prophètes.

CARLSTADT. Toutes les fois que la vérité sera pour eux; s'ils tombent dans l'erreur, le diable leur servira d'acolyte.

---

(1) C'est la vérité. Après la dispute si malheureuse pour Carlstadt, Mélanchthon, dans une lettre à Œcolampade, vanta l'érudition théologique de l'archidiacre, qu'il devait immoler plus tard à ses sarcasmes. Voir t. II de cet ouvrage, chap. 20 et 21.

LUTHER. Vous écrirez contre moi, docteur, ouvertement?

CARLSTADT. Si cela vous plaît, docteur, on ne vous ménagera pas.

LUTHER. Tenez, voilà un florin pour arrhes, docteur.

CARLSTADT. Que je sois un vaurien, si je n'accepte pas la gageure, docteur!

Alors Luther tira de sa poche un florin d'or qu'il présenta à Carlstadt, en lui disant : Prenez et conduisez-vous bravement. — Vous le voyez, dit Carlstadt en montrant le florin d'or aux assistants, le docteur Martin me donne ce florin en gage et en signe de l'autorisation qu'il m'accorde d'écrire contre lui : Luther lui tendit la main. — Assurément, dit-il; et remplissant un grand verre de bière qu'il offrit à son adversaire : — A votre santé, docteur. Carlstadt prit le verre, et remplissant celui de Luther : — A la vôtre, dit-il ; mais cela est bien convenu : sous condition que vous ne tourmenterez plus mes pauvres imprimeurs, et que l'affaire vidée, vous ne mettrez aucun obstacle au nouveau genre de vie que je veux embrasser; car, notre querelle terminée, je veux vivre en labourant la terre.

LUTHER. Ne craignez rien, je laisserai en paix vos imprimeurs, puisque c'est moi qui vous provoque à m'attaquer; je vous ai donné un florin pour ne pas m'épargner; plus l'attaque sera vive, plus je serai content de vous (1).

(1) Il est évident que Luther manqua à sa parole : l'école protestante en convient.

CARLSTADT. Que Dieu vous soit en aide, je tâcherai de vous contenter. Cela dit, ils se touchèrent la main et se séparèrent (1).

Luther quitta Iéna et partit pour Cala, où la population venait de briser le crucifix de la cathédrale ; Luther en ramassa les débris qu'il plaça secrètement dans une chapelle fermée, puis il monta en chaire et prêcha sur les prophètes et sur l'obéissance aux magistrats.

Il prit ensuite la route de Neustadt (2), et arriva le 24 août à Orlamunde où il était attendu avec impatience. Il avait envoyé Wolfgang Stein au bourgmestre de la ville, pour le prier de convoquer le conseil et les citoyens, afin de conférer avec eux selon qu'ils en avaient manifesté le désir.

Le bourgmestre sortit accompagné des magistrats pour recevoir et complimenter le docteur aux portes de la cité. La figure du moine était sévère et presque colère. Il n'ôta pas son bonnet carré pour saluer ses hôtes, et se contenta d'incliner légèrement la tête. Le bourgmestre allait le haranguer, mais il l'interrompit sous prétexte qu'on aurait le temps de discourir au prétoire. Luther entra à Orlamunde, dans un char que suivaient de chaque côté les magistrats, et les conseillers.

Au prétoire le bourgmestre reprit sa harangue, remercia Luther au nom du conseil et du peuple

(1) Ulenberg, Vita et res gestæ Martini Lutheri, cap. 13, fol. 229-242.

(2) Ulenberg, l. c., p. 243. — Op. Luth. Witt., t. IX, p. 214.— Ienæ, t. I, p. 466.

de ce qu'il avait bien voulu venir les visiter, et le pria de prêcher la parole de Dieu.

Luther répondit qu'il n'était pas venu à Orlamunde pour prêcher, mais pour conférer avec le conseil et le peuple au sujet de quelques lettres qu'il avait reçues.

On se mit à table, on fit venir de la bière. Luther et les assistants échangèrent, suivant la coutume allemande, de nombreux toasts. Le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu dans la ville. On vit bientôt accourir une foule de citoyens qui désiraient voir et entendre le docteur de Wittemberg. Les uns et les autres priaient Luther de prêcher, car, disaient-ils, nous savons que nous vous sommes suspects, et que vous accusez notre foi; montez donc en chaire, et si votre parole est une parole de vérité, nos yeux se dessilleront et nous confesserons nos erreurs.

— Je ne suis pas venu pour prêcher, dit Luther: et tirant de sa poche une lettre qu'il avait reçue le 17 du mois: — Dites-moi, demanda-t-il, de qui est ce cachet? — Ce sont les armes de la ville, répondit le bourgmestre. — Cette lettre, reprit Luther, n'est-elle pas de Carlstadt qui, sans doute, pour mieux me tromper, aura mis le sceau d'Orlamunde? — C'est bien la lettre, ajouta le bourgmestre, que nous vous avons adréssée, je la reconnais. Carlstadt n'en a pas écrit ou dicté une syllabe, et le sceau de la ville est trop bien gardé pour qu'on puisse soupçonner qu'il s'en soit emparé (1).

(1) Ulenberg, l. c., p. 244 et suiv. — Opera Lutheri. Ienæ, t. II, p. 266.

Luther, impatienté, ouvrit la lettre et en fit lecture.

« La paix de Dieu par le Christ notre Sauveur. Cher frère : à son retour de Wittemberg, André Carlstadt, notre pasteur, nous a appris que du haut de votre chaire vous invectiviez contre nous et nous représentiez comme des esprits de désordre et d'erreur, bien que vous ne nous ayez jamais visités ou entendus. Vos écrits prouvent que notre pasteur ne nous a pas trompés. Dans l'un de vos pamphlets, dans celui que vous adressez aux princes saxons, ne menacez-vous pas de votre mépris ceux qui, fidèles au précepte de Dieu, ne veulent ni de muettes idoles, ni d'images païennes ? Chrétiens que vous peignez sous des couleurs que vous avez bien pu trouver dans votre cerveau, mais jamais dans l'Écriture. Nous qui sommes les membres du Christ et la vigne du père, nous ne saurions regarder comme la chair de Jésus celui qui, au lieu de nous reprendre dans un esprit de charité, nous déchire de ses poignantes ironies !

» Au nom de Dieu, nous vous en conjurons, ne flétrissez pas ainsi ceux qui ont été rachetés au prix du sang de Jésus, le fils unique de Dieu. — Voyez, direz-vous, ces disciples du Christ qui ne peuvent pas supporter le moindre reproche, eux qui se disent les enfants de celui qui a tant souffert ! Cela est vrai. Mais ne savez-vous pas, vous, que Jésus rudoyait énergiquement les Scribes et les Juifs qui passaient pour justes, et qu'il a prié pour ses bourreaux ? Nous sommes prêts, du reste, à rendre compte, partout où vous nous appellerez,

de notre foi et de nos œuvres. En attendant, venez nous visiter; venez conférer avec nous, et si nous nous trompons, retirez-vous de l'erreur par des paroles de douceur et de charité, au nom de Jésus et de la gloire de sa sainte église. Répondez-nous dans un esprit de paix. Orlamunde, 17 août 1524.

— Vous voulez, dit Luther, que je vous dise en quoi vous avez péché; c'est d'abord en donnant le nom de pasteur à Carlstadt auquel ni le duc de Saxe ni l'académie de Wittemberg n'ont jamais reconnu ce titre.

— Mais, dit un des conseillers, si Carlstadt n'est pas notre pasteur légitime, la doctrine de saint Paul est un mensonge, et vos livres une déception; car, nous l'avons choisi et élu, comme le témoignent nos missives à l'académie de Wittemberg.

Luther ne répondit rien (1); mais, passant à un autre endroit de la lettre: — Vous avez péché, en second lieu, en renversant les images et les statues (2).

Il allait continuer, quand entra Carlstadt qui vint prendre place parmi les assistants après avoir salué Luther: — Docteur, dit-il, en le saluant de nouveau, avec votre permission, je viens me mêler à l'entretien.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Luther.

— Comme vous voudrez, docteur.

(1) Ulenberg, l. c., p. 247.
(2) Op. Luth. Witt., t. IX, p. 211.

— Non, non, vous êtes mon ennemi, mon adversaire, je vous récuse ; ne vous ai-je pas donné un florin d'or ?

— C'est vrai, docteur, adversaire et ennemi de quiconque prendra Dieu à partie et combattra contre le Christ et la vérité.

— Laissez-nous donc, reprit vivement Luther, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Mais n'est-ce donc pas une action publique, demanda l'archidiacre, et si vous avez la vérité pour vous, pourquoi avoir peur de moi ?

— C'est que vous m'êtes suspect, reprit Luther, vous seriez juge et partie.

— Suspect ou non, je ne me constitue pas votre juge : votre ennemi, à la bonne heure ; qu'est-ce que cela fait ?

Alors, Wolfgang Stein se tournant vers l'archidiacre : Docteur, lui dit-il, vous avez été envoyé à Iéna, retournez-y. — Êtes-vous mon maître, dit Carlstadt, pour me parler ainsi ? montrez-moi les ordres du prince.

Luther, impatient, fit signe à son cocher d'atteler les chevaux, et menaça de quitter Orlamunde si Carlstadt ne se retirait.

Quelques assistants entourèrent l'archidiacre, lui parlèrent bas à l'oreille, et Carlstadt quitta la salle.

Luther reprit alors son discours, et soutint que jamais, soit en chaire, soit dans ses écrits, il n'avait parlé des habitants d'Orlamunde, et qu'il avait bien autre chose à faire à Wittemberg que de s'occuper d'eux. — Cependant, dit le secrétaire de la

ville, vous avez comparé dans plus d'un libelle, à des esprits de ténèbres, ceux qui proscrivent les images; comment ne nous serions-nous pas reconnus, puisque nous avons renversé de nos mains les statues de nos temples? Vous mentez donc, docteur (1)?

— J'ai parlé en général, reprit Luther; il y a d'autres cités que la vôtre qui ont fait la guerre aux images; vous m'accusez à tort, votre lettre est insultante. Vous m'y déniez un titre d'honneur, que les princes, les grands, le peuple et jusqu'à mes ennemis m'accordent. La suscription porte: Au docteur chrétien Martin Luther: et, dans le courant de la lettre, vous me traitez comme si je n'étais pas chrétien. . . .

— Nos expressions sont polies et fraternelles, dit le bourgmestre. — Citez donc, ajouta avec emportement un homme du peuple, une seule expression outrageante? — Voilà bien, dit le docteur, le ton et la colère des prophètes; vos yeux, mon ami, sont comme deux charbons ardents: ils ne me brûleront pas... Mais, voyons, où avez-vous lu dans l'Écriture qu'il fallût abolir les images? Il se fit un moment de silence.

— Je vais vous répondre, dit un conseiller: Maître, cher frère, tenez-vous Moïse pour le promulgateur du décalogue? — Sans doute. — Eh bien, n'est-il pas écrit dans le décalogue: Vous n'aurez aucun autre Dieu devant moi, et Moïse

---

(1) Interim verò mendacium fuit quo nos teligisti quando cum vertiginosis spiritibus nos conjungebas. — Ulenberg, l. c., p. 249.

n'ajoute-t-il pas à ce précepte divin, pour l'expliquer : Vous ôterez du milieu de vous toutes les images, et vous n'en garderez aucune ?

— Mais cela s'entend des idoles ou des images qu'on adore ; ce n'est pas l'image de Jésus crucifié que j'adore, répondit Luther.

— Eh bien ! moi, dit un cordonnier, en passant devant des images peintes sur les murailles ou élevées sur les grands chemins, je me suis souvent découvert : c'était un acte d'idolâtrie que Dieu condamne assurément : il faut donc abolir les images.

— Mais c'est un abus, et si pour cause d'abus, il faut proscrire les images, chassez donc vos femmes, et défoncez vos tonneaux.

— Du tout, dit un autre, car femme et vin sont créés de Dieu pour notre sustentation et notre aide, et Dieu ne nous a pas ordonné de nous en défaire ; tandis que le précepte sur les images faites de la main des hommes est formel (1).

— Encore une fois, reprit Luther, il n'est question dans le décalogue que des idoles qu'on adore.

— Je vous le concéderais, dit le cordonnier, si Moïse n'avait pas entendu parler de toute espèce d'images.

— Moïse ? dit Luther.

— Disputons, ajouta le cordonnier, mais, avant tout, donnez le gage du combat. Alors, Luther

(1) Nam hæ sunt Dei creaturæ in adjutorium et sustentationem nostram quas non mandavit Deus à medio tolli ; verùm de tollendis imaginibus hominum manû factis præceptum habemus.

— Ainsi donc, dit Luther, vous me condamnez?

— Certainement, fit le cordonnier, vous et quiconque parle et enseigne contre la parole de Dieu.

Adieu donc, dit Luther en montant en voiture.

Mais un des assistants le retint par le pan de sa robe :

— Avant de partir, maître, un mot sur le baptême et sur le sacrement de l'eucharistie.

— Eh! n'avez-vous pas mes livres? lui dit le moine impatienté; lisez-les.

— Je les ai lus, et, en conscience, il ne me satisfont pas.

— Si quelque chose vous y déplaît, écrivez contre moi; et il partit.

— Au diable, à tous les diables, criaient les assistants, bourgmestre, conseillers et cordonnier, qu'ils te cassent les reins et les jambes avant que tu sortes d'ici (1)!

Laissons Luther chanter sa victoire sur le bourgmestre et le cordonnier d'Orlamunde : tant que de la poitrine de Carlstadt, l'homme du doute, c'est-à-dire la personnification du principe protestant, s'exhalera un souffle de vie, l'archidiacre sémera parmi les ronces et les épines qu'il traverse, fugitif, en jacquette de paysan, et une longue épée à ses côtés, des semences d'insubordination contre celui qu'il nomme le « pape de Wittemberg. » Jusqu'à la fin des siècles chaque soleil en se levant doit faire éclore un de ces germes. Luther voudrait bien se

(1) Abi in nomine mille dæmonum. Utinam præceps corruas fractis cervicibus antequam civitatem egrediaris. — Ulenb., l. c., p. 254.

réfugier sous cette nuée lumineuse, qu'on nomme la tradition, et dont il s'est séparé violemment. Mais c'est en vain qu'il fait, nous en convenons, de magnifiques efforts d'esprit et de corps, pour y ramener ceux qui l'avaient abandonnée d'abord, séduits par ses leçons et son exemple; Carlstadt et tous ceux que sa voix entraîne ne veulent plus d'une lettre qui enchaîne l'intelligence : c'est le rationalisme qui désormais sera le monarque de la nouvelle église. Et ces restes de vérité que Luther soutient encore avec un admirable courage, tomberont les uns après les autres sous les coups de ceux qui se glorifient d'être ses disciples, mais qui renient leur maître, quand le maître veut s'arrêter sur la pente de l'abîme.

Dans la ville d'Anvers, des prédicateurs annoncent que tout homme a l'esprit de Dieu; que l'esprit de Dieu n'est autre que la raison que nous apportons en naissant : qu'au delà de cette vie, il n'y aura pas de supplice pour l'âme; que la chair seule souffrira; que le bon sens veut que nous fassions à notre prochain ce que notre prochain nous a fait; que celui qui n'a pas l'esprit, ne saurait pécher, parce qu'il est privé de sa raison (1).

Jean Denck, professeur de littérature à Nuremberg, enseigne à ses écoliers que le Fils et l'Esprit ne sont pas égaux au Père (2).

---

(1) Jeder Mensch hat den heiligen Geist; der heilige Geist ist nichts weiter als unsere Vernunft und Verstand. Jeder Mensch glaubt... Die Natur lehrt daß ich meinem Nächsten thun solle, was ich mir will gethan haben ꝛc. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 110.

(2) Norimbergæ ludimagister apud Sebaldi templum negavit Spi-

Louis Hetzer écrit dans la même ville un long factum contre la divinité de Jésus (1).

« En voici un, s'écrie douloureusement Luther, qui rejette le baptême ; un autre l'eucharistie ; un autre qui édifie un monde nouveau, entre ce monde et le monde qui surgira après le jugement dernier ; un autre qui raye de son symbole la révélation : l'un dit ceci, l'autre cela, autant de sectes qu'il y a de têtes : tout le monde veut faire du prophète (2). »

A Strasbourg pendant que Mathieu Zell était en chaire, un homme entre dans la cathédrale et s'adressant à l'orateur : « Tu mens, dit-il, tu mens à l'Esprit saint ! » On le chasse du temple, et sur les marches du parvis il s'écrie : « Vos prédicateurs vous trompent (3) ! »

A Zurich le nombre de ceux qui attaquent les doctrines de Zwingli est si grand, que, pour mettre fin à leurs criailleries contre le réformateur, on est obligé de les chasser de la ville ? Alors ils se répandent dans d'autres cités, à Schaff-

---

ritum sanctum et Filium esse æquales patri.—Capito Zwingl., ep. Zwinglii, t. I, p. 47

Voir dans Karl Hagen le chapitre qui a pour titre : Louis Hetzer et Jacques Kautz. L'auteur cite les vers suivants de Hetzer sur la Trinité.

Ich bin allein der einig Gott,
Der ohne Hülf all Ding beschaffen hat.
Fragst du, wie viel meiner sei ?
Ich bin's allein, meiner sind nicht drei.

Voir encore sur Hetzer : Frank, Chronik, p. 125.

(1) Füßli, Beiträge für schweizerischen Reform.-Geschichte, t. III, p. 310.

(2) Luther an die Christen zu Antwerpen. — De Wette, l. c., t. III, p. 60, 61.

(3) Epist. Zwinglii, t. I, p. 516.

house, à Saint-Gall, à Bâle, à Berne, à Coire, à Soleure, partout essayant de soulever les esprits contre la symbolique luthérienne et zwinglienne.

Constance et Waldshut sont remplis de dissidents qui, l'Évangile à la main, s'annoncent comme les élus du Seigneur (1).

Ulm, Eslingen, Reutlingen, Rothenbourg sur le Necker, Stuttgart, Heilbronn, ont ouvert leurs portes aux disciples de Munzer (2).

C'est la révolte du pauvre contre le riche, l'égalité politique et religieuse, qu'on prêche à Munich, à Scherding et à Ratisbonne (3).

Les idées carlstadiennes sur l'adoration en esprit, emportées par le Danube, sont enseignées sur les deux rives du fleuve (4).

Si Luther se plaint de la trahison de ses disciples : ses disciples ne dissimulent par les motifs de leur désertion. Ils l'accusent d'avoir lâchement abandonné la cause du pauvre pour soutenir le riche, de s'être montré sans pitié pour l'opprimé, d'avoir déserté l'esprit vivifiant du pur évangile pour prêcher une lettre qui tuerait à la fois l'intelligence et le corps. Ces plaintes ont je ne sais quoi qui va droit au cœur, parce qu'elles tombent de la bouche d'hommes trompés par les belles théories de liberté qu'affichait autrefois le moine saxon, et

---

(1) Haller à Zwingli, Ep. t. II, p. 49, 66.

(2) Pfaff, Geschichte der Reichsstadt Eßlingen, 1840, p. 472. — Gayler, Denkwürdigkeiten von Reutlingen, 1840, p. 297.

(3) Otto, Annales anabapt. ad annum 1526. 1527, p. 44, 46, 49.

(4) Raupach, Evangelisches Oestreich, p. 52.

qui portent dans l'exil le châtiment de leur foi aveugle à l'apôtre de la Germanie (1).

Ces dissensions tendaient de plus en plus à absorber le principe catholique. D'autres éléments désorganisateurs mis en œuvre par Luther, allaient hâter la chute de l'autorité en Allemagne, éléments tout humains : à savoir : la sécularisation des couvents, — le mariage des moines, — la spoliation des biens du clergé, — l'usurpation du pouvoir civil sur le spirituel.

Étudions rapidement leurs funestes influences (2).

---

(1) M. Alexandre Weill a écrit dans la *Phalange* (1845) plusieurs articles remarquables sur la guerre des paysans, où le rôle de Luther, dans cette lutte, est fort bien apprécié.

(2) L'histoire du développement de l'esprit de secte après la défaite des paysans et l'exil des prophètes appartient beaucoup plus à l'histoire générale de la Réforme qu'à la biographie de Luther. Indiquons quelques livres curieux à consulter sur les variations du protestantisme à cette époque. — Rehr, Beiträge zur Kirchengeschichte von Windsheim, 1801. — Jäck, Materialien zur Geschichte von Bamberg, t. III. — Falkenstein, Chronik von Schwabach. — Will, Geschichte der Wiedertäufer in Nürnberg. — Winter, Geschichte der Wiedertäufer in Baiern.

CHAPITRE IV.

SÉCULARISATION DES COUVENTS ET MARIAGE DES MOINES. — 1524, 1525.

Comment Luther s'y prit pour légitimer l'exil des moines. — Désordres produits dans les couvents, par les écrits du réformateur contre le célibat. — Les moines défroqués se mettent au service des imprimeurs. — Ce sont des auxiliaires actifs pour la réforme. — Froben de Basle. — Carlstadt. — Bigamies monacales. — Ce qu'en pense Luther.

La sécularisation des moines fut une des grandes mesures imaginées par le réformateur pour tuer le catholicisme : elle entraînait nécessairement la spoliation des couvents.

Parmi les réformés, quelques âmes timorées cherchaient dans les livres saints des textes pour apaiser le cri de leur conscience, et légitimer leurs attentats contre les libertés individuelle et morale. Un ange semblait tenir la Bible ouverte à cette page où Diéu défend la violence. Elles consultèrent Luther ; voici la question qu'elles lui adressaient :

« On dit qu'il est défendu de forcer les consciences; cependant nos princes ne chassent-ils pas les moines de leurs couvents? »

Voici la réponse du casuiste (1) :

---

(1) Ob die Fürsten recht daran gethan, daß sie nicht haben dulden wollen das Klosterleben und die Messe. — Luther's Werke. Witt., t. IX, p. 455.

« — Oui, il ne faut contraindre personne à croire à nos doctrines : nous n'avons jamais violenté la conscience ; mais ce serait un crime de ne pas s'opposer à ce que notre enseignement fût profané. Repousser le scandale, ce n'est pas violenter le moi intérieur. Je ne puis forcer un fripon à devenir honnête homme, mais je puis l'empêcher de mal faire. Un prince ne peut pas contraindre un voleur de grand chemin à confesser le Seigneur; toutefois, il y a une potence pour les malfaiteurs.

» — Mais, les juifs qui blasphèment le Seigneur, ne les tolérons-nous pas ?

» — Les juifs n'appartiennent ni au corps ecclésiastique ni au corps séculier. Ce sont des captifs parmi nous, et nous ne les laisserions pas blasphémer en notre présence le Seigneur notre Dieu. Un fripon pendu à un gibet peut bien se répandre en outrages contre ses juges ; qui pourrait l'en empêcher? Mais nos moines veulent être de *utroque jure ;* blasphémer à la face du soleil, et en avoir le droit ! Ils auraient envie de ressembler aux juifs, de n'appartenir ni au Christ ni à César, de se proclamer ennemis du Christ et de César, et nous devrions souffrir que, dans leur synagogue, ils blasphémassent le Seigneur tout à leur aise, et tant qu'il leur plairait ! Il continue.

» — Ainsi, quand nos princes doutaient si la vie monacale et la messe privée sont une offense à Dieu, ils auraient été coupables de fermer les couvents; mais dès qu'ils ont été illuminés, et qu'ils ont vu que la vie de couvent et la messe sont une insulte à la divinité, ils auraient été coupables de

ne pas employer ce qu'ils avaient reçu de pouvoir à les proscrire ; car il est écrit : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces. »

Les princes obéissaient pieusement à Luther.

Érasme, en Allemagne, à l'époque où parut le libelle de Luther contre le célibat, nous a laissé de curieuses révélations sur les désordres que cet écrit jeta dans les couvents. Il représente certaines villes de la Germanie sillonnées de déserteurs en capuchon, d'apostats nomades, de prêtres mariés, de moines faméliques et demi-nus, sautant, dansant, s'enivrant, demandant dans leurs prières du pain et une femme pour le reste de leurs jours ; et de l'Évangile ne faisant pas plus de cas que d'un poil de leur barbe (1). Des femmes, ils en avaient à foison ; quand ils n'en trouvaient pas dans les couvents de religieuses, ils allaient en chercher dans des maisons infâmes. Que leur importait la bénédiction du prêtre ? Ils se mariaient les uns les autres, et célébraient leurs noces dans des orgies, où rarement les deux époux manquaient de perdre la raison.

— Autrefois, ajoute notre philosophe, on quittait sa compagne par amour de l'Évangile ; aujourd'hui, on dit que l'Évangile fleurit quand un moine a le bonheur d'épouser une femme bien dotée (2). Tous, du reste, ne sont pas aussi heureux qu'Œco-

---

(1) Amant viaticum et uxorem, cætera pili non faciunt. — Ep. Erasmi, p. 637. Jean Paul les nomme zweidrittels Mönche.

(2) Nunc floret Evangelium, si pauci ducant uxores benè dotatas, p. 768.

lampade qui, pour mortifier sa chair, a pris une jeune fille riche et belle (1).

Ces échappés de couvents épousaient ordinairement des religieuses.

On aurait eu peur, d'abord, de livrer à leurs embrassements des jeunes filles pudiques, ou qui auraient appartenu à d'honnêtes familles. Où trouver des mères assez effrontées pour donner leur enfant à l'un de ces moines qui, au dire de Luther lui-même, n'avaient rompu avec la continence que dans l'intérêt de leur ventre (2)? Du reste, bon nombre d'entre eux n'avaient pour se couvrir que l'habit de bure emporté du couvent. La plupart s'étaient mis au service d'imprimeurs ou de libraires. Malheureusement, il y en avait qui savaient à peine lire, et qui, après avoir pendant plusieurs jours succombé à toutes les tentations de la chair, n'avaient plus de quoi vivre, et étaient obligés de demander l'aumône; c'était un trop rude métier, qui aurait fini par dégoûter le renégat de la vie des champs, et un spectacle qui eût fait honte à la réforme. Luther l'avait prévu, et, du bien des monastères, il avait fait plusieurs parts, dont une devait appartenir aux religieux sécularisés.

On pourrait croire que la réforme ne gagnait rien

---

(1) Nuper OEcolampadius duxit uxorem, puellam non inelegantem; vult opinor affligere carnem. Quidam apellant lutheranam tragœdiam, mihi videtur esse comœdia; semper enim in nuptias exeunt tumultus. — Ep., p. 632.

(2) Viele dieser Menschen werden bloß vom Bauche und von Fleischeslüsten getrieben, und bringen großen Gestank in den guten Geruch des Evangeliums. — Menzel, Neuere Geschichte &c., t. I, p. 133.

à ces honteuses désertions : on se tromperait. Chaque apostasie enlevait, dit Plank, au catholicisme un instrument de prosélytisme, qui dans sa sphère d'activité, pouvait entraver les progrès de la révolte (1). Sa foi reniée, l'apostat cherchait à se venger de ses frères, soit en les calomniant, soit en les poussant au parjure : il jouait parmi les âmes faibles le rôle d'espion et de tentateur : le mauvais moine se transformait en mauvais ange.

A cette époque, on les voit réunis par bandes attaquer les couvents de nonnes, et promener ensuite sous le bras les vierges qu'ils ont déshonorées. Érasme rencontra plus d'une fois sur son chemin des moines parés des dépouilles volées aux églises, chancelant sous les fumées du vin, et courant effrontément les lupanars (2). Quelques-uns, cédant au dieu qui les tourmentait, montaient dans une chaire déserte, débitant au peuple les doctrines que leur maître avait enseignées dans ses dissertations sur les vœux monastiques, savoir : — Que comme aux premiers jours du christianisme, l'Église avait eu besoin d'exalter l'état de virginité au milieu d'une société païenne, où l'adultère était en honneur; ainsi fallait-il, aujourd'hui que le Seigneur avait fait luire la lumière de son Évangile, relever le mariage et le glorifier aux dépens du célibat papiste;

(1) Plank, l. c., t. IV, p. 83. — Arnold, l. c., l. XVI, chap. 6, passim.

(2) Sunt rursus qui invident opibus sacerdotum, et sunt, qui, ut sua fortiter profundunt, vino, scortis, et aleâ, itâ rapinis alienorum inhiant. — Erasmi, ep., p. 766.

et que, puisque Daniel et saint Paul représentaient l'antechrist comme l'adversaire du mariage, on devait accomplir la loi imposée de Dieu à nos premiers pères, si on ne voulait être marqué au front du signe de la bête (1).

Il en était qui débitaient de longues tirades extraites du Sermon sur le Mariage, et qui, montés sur une borne, criaient à leurs auditeurs : Mariez-vous : l'accouplement des sexes est dans la nature comme le boire et le manger. Des prêtres, plus effrontés encore, comme le desservant de Strasbourg, dont nous avons parlé, tiraient de leur soutane une confession générale, et disaient le jour où ils avaient violé le sixième commandement de Dieu.

Il y avait des augustins qui faisaient métier de répandre dans les campagnes les pamphlets luthériens, empoisonnant les consciences et vivant aux dépens des pauvres intelligences qu'ils tuaient pour la vie éternelle (2). Cochlée nous représente ces moines étalant leur boutique jusqu'aux portes des églises, et souvent, pendant l'office divin, criant : « Achetez, achetez les prophéties contre l'antechrist; achetez le Pape-âne, le Moine-veau; achetez le Pape et la Truie (3)! » Rarement le magistrat osait les chasser; d'abord parce que lui aussi

---

(1) Op. Luth., t. I, p. 526 et seq.

(2) Infinitus jam erat numerus qui victum ex lutheranis libris quæritantes, in speciem bibliopolarum longè latèque per Germaniæ provincias vagabantur. — Cochl., in Actis, etc., p. 58.

(3) Voyez le chapitre IX du t. II qui a pour titre : *Les Images*.

guettait les trésors que la fermeture du temple catholique et l'expulsion des religieux allaient lui livrer pour prix de sa tolérance (1), et ensuite parce qu'ils étaient protégés par toutes les mauvaises passions du peuple avec qui ces moines partageaient souvent le prix de leur spoliation. D'ailleurs qui sait si ce zèle du pouvoir subalterne n'eût pas déplu à la cour, où l'électeur faisait profession de luthéranisme? A la vérité les édits de l'empereur proscrivaient les livres anticatholiques, mais à l'exception du duc Georges, aucun des grands princes chrétiens de l'Allemagne ne prenait soin de les faire exécuter; c'était une vaine menace dont les novateurs se moquaient. Les magistrats, qui avaient commission de rechercher les pamphlets hétérodoxes, fermaient les yeux: comment le peuple se serait-il montré plus soucieux que les magistrats de garder un édit impérial? Les libraires venaient se prêter à cette propagation de libelles luthériens, en les réimprimant sous toutes sortes de format, en les jetant à vil prix dans toutes les foires d'Allemagne, et souvent en les décorant de titres menteurs pour tromper la piété des âmes simples (2). Froben, de Bâle, gagna à ce métier une belle fortune; pendant un grand nombre d'années ses presses ne furent occupées qu'à reproduire les écrits des réformateurs. Érasme, lui-même, craignit longtemps de ne pouvoir trouver un impri-

(1) Multos evexit et ditavit Lutherus, nonnullis profuit esse lutheranis. — Erasmi, ep., p. 580.

(2) Cochl., in Actis, etc., p. 50.

meur qui se chargeât de publier son Traité sur le libre arbitre. Il écrivait au roi d'Angleterre : — Si Votre Majesté et les doctes de votre cour ont goût à mon œuvre, je l'achèverai et je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverais pas ici de typographes qui oseraient imprimer une seule ligne contre Luther; contre le pape, c'est autre chose (1). Il faut voir avec quelle effusion de joie marchande, Froben raconte ses succès, dans une épître à Luther! — Tous vos ouvrages s'enlèvent, lui dit-il, il ne m'en reste pas dix exemplaires; jamais livres ne se vendirent si bien (2). Cochlée, Hochstraet, ou quelque moine, se chargent-ils de répondre au réformateur : à peine si un imprimeur veut publier leurs livres. Ils sont obligés de recourir à des ouvriers sans talent, qui tachent leur œuvre de solécismes et de barbarismes, lesquels apprêtent à rire aux lettrés et livrent le nom de l'écrivain aux sarcasmes des réformés. Les moines, qui après le manifeste de Luther contre la vie cénobitique se sont répandus pour vivre dans les imprimeries, et ont loué leurs bras et leur intelligence à des typographes qu'enrichit la réforme, reproduisent avec une ardeur inconcevable les libelles des novateurs. S'il arrive qu'un catholique ait assez d'or pour tenter la cupidité d'un imprimeur, son écrit sort des mains apostates de l'ouvrier, tout marqueté de fautes; et après une longue attente, une perte irréparable de temps, le livre

---

(1) Ep. Erasmi, p. 752.
(2) Op. Luth., t. I, p. 388, 389.

malencontreux vient étaler sur les bancs des libraires de Francfort, à la grande foire de Pâques, ses difformités d'idiome, son format disgracieux, ses caractères à tête de clou, son papier d'épicier, à côté du libelle luthérien tout glorieux de la blancheur transparente de ses feuillets, de ses types harmonieux, de l'intelligence typógraphique de l'ouvrier, et de la science réviseuse du prote. Alors dit Cochlée, il n'y a pas assez de rires parmi les marchands de la cité de Francfort pour se moquer de l'ignorance des papistes (1).

On vit des moines qui, après quelques mois de mariage, retournaient au célibat, et répondaient à qui leur reprochait de répudier leurs femmes — que Luther n'avait trouvé dans l'Écriture aucun texte qui défendît le divorce ; d'autres qui, pour mieux obéir au précepte de Dieu : Croissez et multipliez, prenaient deux femmes à la fois. Au premier exemple de bigamie donné par un moine, les vieilles mœurs de la famille allemande s'indignèrent ; on cherchait curieusement dans la Bible du docteur de Wittemberg quelque glose qui pût autoriser la polygamie. On consulta le traducteur,

(1) Ea tamen neglectim, ità festinanter ac vitiosè imprimebant, ut majorem gratiam eo obsequio referrent lutheranis quàm catholicis. Si qui eorum justiorem catholicis operam impenderent, hi à cæteris in publicis mercatibus Francofordiæ et alibi vexabantur ac ridebantur velut papistæ et sacerdotum servi. — Cochl., in Actis, p. 58 et 59. — Voyez : Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation zunächst in Deutschland, par Jacques Marx, où l'action de la presse sur la propagation des idées reformées est admirablement décrite dans le chapitre XII, qui a pour titre : Die Buchdrucker und Buchhändler beförbern die Reformation, p. 152 et seq.

et telle fut la décision qu'il donna : — Voici ce que doit demander le prince au bigame : Est-ce à ta conscience ou à la parole de Dieu que tu as obéi? S'il répond : c'est à Carlstadt ou à un autre, le prince n'a plus rien à objecter ; car ce n'est pas lui qui peut troubler ou apaiser la voix intérieure de cet homme, ou décider dans une matière tout entière du ressort de celui à qui, suivant Zacharie, il a été donné d'expliquer la loi divine. Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherais la polygamie : il n'y a pas dans les lettres saintes le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois ; mais il y a beaucoup de choses qui sont permises et qu'on ne saurait décemment pratiquer : la bigamie est de ce nombre (1).

Carlstadt, que nous retrouvons partout où il y du scandale, répondit à Luther : — Puisque tu n'as pas trouvé de texte, ni moi non plus, dans les livres saints contre la bigamie, soyons bigames, trigames et ayons autant de femmes que nous pourrons en nourrir. Croissez et multipliez, entends-tu? Laisse donc accomplir l'ordre du ciel !

---

(1) Ego sanè fateor me non posse prohibere si qui plures velit uxores ducere, nec repugnat sacris litteris. Egregio viro D. Gregorio Bruck, 13 jan. 1524. — De Wette, l. c., t. II, p. 459.

CHAPITRE V.

SPOLIATION DES BIENS DU CLERGÉ.

Luther offre aux princes, pour les gagner à ses doctrines, les dépouilles des monastères. — L'Allemagne féodale aspirait depuis longtemps à briser la tutelle où Rome la tenait, dans l'intérêt des peuples. — Effet de la parole luthérienne sur les grands vassaux de l'empire. — Code formulé par le moine saxon à l'usage des princes qui convoitaient les biens des églises. — Envahissement du pouvoir temporel sur les attributions du pouvoir spirituel. — Ces attentats sont justifiés et glorifiés par Luther, Mélanchthon, Bucer, Bullinger et tous les chefs de la réforme. — Doctrines d'esclavage qu'ils enseignent. — Pillage des églises et des propriétés catholiques. — Indignation tardive de Luther. — N'avait-il pas prêché la spoliation et le meurtre? — Avances inutiles qu'il fait à quelques-uns de ses adversaires.

Jurieu a reconnu que Genève, la Suisse, les républiques et les villes libres, les électeurs et les princes d'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Suède et le Danemarck, n'ont chassé le « papisme » et fondé leur révolution religieuse qu'à l'aide du pouvoir (1). En Saxe, le luthéranisme, abandonné aux instincts populaires, au prosélytisme, à l'action du réformateur sur les intelligences, ne se fût développé que lentement; sa marche aurait été contrariée à chaque instant (2). Il suffit de jeter un

(1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx p. 64.

(2) Es ist klar daß die fürstlichen Gewalten keineswegs günstig für die Reformation gesinnt waren, und wir wissen ja, daß außer dem Churfürsten

coup d'œil sur la cour du duc Georges de Saxe, où personne, tant que le prince vécut, ne se laissa séduire aux nouveautés, pour comprendre la force du pouvoir sur les idées religieuses. A peine est-il mort, que la réforme entre dans le palais électoral, et du palais gagne aussitôt la Misnie et la Thuringe. L'esprit humain se passionne rarement pour des idées qui ne donnent aucun profit. Mélanchthon avoue que, dans le triomphe de la réforme, les princes ne cherchaient ni l'épuration du christianisme, ni la propagation des lumières, ni la glorification d'un symbole, ni l'amélioration des mœurs, mais de misérables intérêts profanes et terrestres (1). « Les bons luthériens, disait le docteur en parlant des princes saxons, qui s'adjugent les trésors des cloîtres, et gardent pieusement les joyaux des églises (2) ! » Luther, pour les entraîner, leur offrit en perspective les biens du clergé et des monastères. Il n'y avait qu'un duc Georges capable de résister. La figure de Georges se détache admirablement au milieu de toutes celles des princes de son temps. C'est une âme droite, ardente, austère, qu'aucune ambition mondaine ne saurait émouvoir !

L'Allemagne, au moyen âge, s'étendait depuis le lac de Constance ou la mer de Souabe jusqu'aux

---

von Sachsen sich bis jetzt keiner für sie erklärte. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 146.

(1) Sie bekümmerten sich gar nicht um die Lehre : es sei ihnen bloß um die Freiheit und die Herrschaft zu thun. Cobbett a développé la même idée dans son ouvrage sur la réformation d'Angleterre.

(2) Luther, Von beider Gestalt des Sacraments. Witt., 1528.

confins de la Pologne. Dès les premiers jours du christianisme, elle avait reçu la foi : les disciples des apôtres y avaient prêché l'Évangile ; c'était le christianisme qui avait adouci les mœurs sauvages de ses habitants, défriché ses forêts, changé ses solitudes en villes, et qui l'avait aidée à secouer le joug des Romains. Tout ce qu'elle possédait de foi, de science, d'art intellectuel, quand vint Luther, elle le devait à ses anciens évêques. Sur son sol avait fleuri tout d'abord l'arbre de la féodalité. Elle avait des électeurs, des ducs, des barons, des princes, qui souvent portaient la mitre ; c'était un des états européens où l'action de la papauté s'était le plus vivement fait sentir. Souvent ces grands vassaux avaient essayé de s'affranchir de la dépendance ultramontaine ; mais leurs efforts avaient été vains, parce qu'ils n'avaient pas trouvé un protecteur assez zélé dans l'empereur. Nous avons été témoins à la diète de Nuremberg des efforts tentés par le corps germanique pour fonder son indépendance. Les princes séculiers et ecclésiastiques formulèrent, au nom de la nation, des doléances qu'ils communiquèrent au légat du pape, du consentement de Ferdinand, le frère et le représentant de l'empereur Charles-Quint. Ils demandaient le redressement de cent griefs, comme condition indispensable du maintien de la paix dans l'Église germanique. Le pape Adrien VI était allé au-devant de leurs vœux, disposé à leur accorder quelques-unes des immunités qu'ils réclamaient ; mais le mauvais vouloir et les exigences sans cesse croissantes des princes réformés qui voulaient se

séparer à tout prix de Rome, empêchèrent cette œuvre de conciliation.

Depuis longtemps Hutten travaillait à ruiner l'autorité spirituelle de Rome en Allemagne. « Son plan, dit M. Alexandre Weill, peut se résumer en peu de mots : rétablir l'unité de l'Allemagne au nom de la nouvelle religion évangélique, et chasser tous les princes et les évêques-régnants ; réunir la petite noblesse à la bourgeoisie et même aux paysans, et proclamer la liberté et la confraternité au nom de l'empereur et de l'Évangile. Quant à son empereur, il était là tout fait, et jamais héros n'était plus digne que Franz de Sickingen de porter une couronne impériale (1). »

Sous prétexte de liberté, les partisans de Hutten voulaient un schisme. Alors Rome n'eût pu intervenir, comme elle l'avait fait si souvent, dans les querelles entre le prince et le sujet, c'est-à-dire entre l'oppresseur et l'opprimé. Combien de fois l'œil du pape, levé sur le grand corps germanique, empêcha les feudataires de fouler aux pieds les priviléges et les franchises de leurs vassaux! Les protestants eux-mêmes ont reconnu l'efficacité de cette intervention dans les luttes du sacerdoce avec l'Empire.

C'est que, il faut bien le dire, abbés mitrés, laïques prébendiers, princes séculiers, qui avaient reçu du pape des palais, de belles terres, de riches abbayes, supportaient impatiemment une tutelle

(1) La guerre des paysans. *La Phalange*, janvier, février 1845, p. 117.

étrangère. Ils auraient voulu lever des impôts à leur gré, fouler leurs sujets suivant leur bon plaisir, et vivre de brigandage comme leurs ancêtres, à l'abri des terreurs de Rome. Ils préféraient aux palais les grands chemins, et n'avaient pu dépouiller entièrement cette nature sauvage dont ils avaient hérité de leurs ancêtres pour le malheur de l'humanité. Ils aimaient avec passion à courir une bête fauve, à sonner du cor, à monter des chevaux fougueux. Qui n'a point entendu parler des exploits de Goëtz de Berlichingen, de Guillaume de Grumbach, de François de Sickingen, ce héros de Hutten, qui chassait aux moines, comme on chasse aux sangliers. Un historien nous représente à cette époque l'Allemagne transformée en un véritable repaire de voleurs, et les hommes nobles luttant entre eux de rapacité (1). La chancellerie de Rome leur faisait payer de fortes sommes pour la guerre contre les Turcs, les actes judiciaires de divers tribunaux, les dispenses de certaines observances, sous peine d'interdit et d'excommunication (2). Or, voyez Luther convoquant tous ces chefs de peuplades, tous ces hommes de grand chemin, tous ces modernes Nemrods, et leur disant : Votre pouvoir ne relève que de Dieu, vous n'avez pas de maître sur cette terre, vous ne devez rien au pape, mêlez-vous de vos affaires, qu'il se mêle des siennes ; c'est l'an-

(1) Potentissima Germania et potentissima et nobilissima, sed ea tota nunc unum latrocinium est, et ille inter nobiles gloriosior qui rapacior. — Campanus, in Freher. Script. germ., t. II, p. 294-295.

(2) Rotteck, Hist. générale, t. III, p. 79.

techrist prédit par le prophète Daniel; c'est l'homme de péché, le souverain de Babylone la prostituée; prêtres et séculiers, vous ne lui devez ni annates, ni redevances pour les abbayes qu'il vous a conférées. Ces abbayes sont à vous comme les bêtes qui courent sur vos terres, comme les oiseaux qui volent dans vos champs, comme les poissons qui nagent dans vos viviers. Les couvents, où vivent si joyeusement de pieux fainéants, sont des repaires de péchés, qui infestent vos possessions, des maisons d'abomination qui dévorent la nourriture de vos sujets, des ronces stériles qu'il faut détruire, si vous voulez que Dieu vous bénisse dans cette vie et dans l'autre. Croisez-vous contre Rome, mettez entre elle et vous un mur éternel de séparation, et embrassez le nouvel évangile. Secouez vos chaînes, et, comme Hermann, délivrez la Germanie de ses conquérants romains; purgez la terre de cette vermine de moines, théocratie plus honteuse mille fois que le joug des vos anciens maîtres.

Croit-on qu'un tel langage, et Luther le tint plus d'une fois, dût mourir sans frapper au cœur tous ceux que le moine désignait à l'animadversion populaire? Et dans quel moment Luther le faisait-il entendre? Quand Charles-Quint était à quatre cents lieues de Wittemberg; qu'en Allemagne tout était désorganisé; que l'autorité épiscopale était violemment attaquée; que les peuples croyaient à la venue d'un nouveau Messie annoncé par Pfeifer et Munzer, et que le Turc menaçait la Hongrie.

A ceux qui se mettaient en révolte contre l'au-

torité spirituelle, le moine décernait une couronne terrestre formée des diamants, des pierreries, de l'or, de l'argent des monastères; et une couronne céleste, tressée de la main de Dieu; c'en était bien assez d'une seule pour tenter la cupidité des princes. Les trésors des cloîtres ressemblaient à la semence sanglante de Tertullien, et enfantaient chaque jour à la réforme de nouveaux disciples. C'est, dit Arnold, qu'il y avait dans les couvents de quoi allécher la convoitise: du vin, du blé, de l'or, de l'argent, et jusqu'à des nonnes qui faisaient partie du butin (1). Nous avons le témoignage de Luther lui-même, qui affirme que les ostensoirs d'église avaient fait beaucoup de conversions (2). C'est ainsi qu'Albert de Brandebourg apostasie pour voler en sûreté de conscience le pays de Prusse qui appartenait à l'ordre teutonique, et qu'il érige en principauté héréditaire (3); et que François de Sickingen, à la tête de douze mille bandits recrutés dans les forêts envahit l'archevêché de Trèves, laissant sur son passage de longues traces de sang.

Luther avait dressé, à l'usage de tous de ceux qui convoitaient le bien d'autrui, un code en huit articles, où le vol légalisé devenait un commandement de Dieu: — Pour les curés et les prédicateurs évangéliques, la première et la plus large part du butin; — la seconde, pour les maîtres

---

(1) Unpartheiische Kirchen- und Ketzerhistorie. t. II, chap. 16.

(2) XII. Pred. von Luth. Viele sind noch gut evangelisch, weil es noch katholische Monstranzen und Klostergüter gibt. — Jak. Marx, p. 174. — Menzel, t. I, p. 371 à 379.

(3) Rotteck, l. c., p. 93.

et les maîtresses qui instruisaient l'enfance dans les couvents sécularisés ; — la troisième, pour les vieillards qui ne pouvaient plus travailler et pour les malades ; — la quatrième, pour les orphelins ; — la cinquième, pour les pauvres des paroisses ; — la sixième, pour les étrangers et les voyageurs qui n'avaient pas de quoi se nourir ; — la septième, pour l'entretien de l'édifice ; — et la huitième pour l'érection de magasins de blés, en cas de disette (1). Les princes ne sont pas nommés dans ce plan de partage ; mais, comme Luther, dans son Argyrophylax, leur avait dit : — Encore un peu de temps, et vous verrez que de tonnes d'or il y a de cachées dans les monastères (2), les menaçant du courroux céleste s'ils ne s'en emparaient (3) ; les princes s'étaient crus autorisés à régler eux-mêmes la répartition des dépouilles. — A eux bien entendu la part du lion ; — par pitié, quelques vêtements aux moines entêtés, pour aller mendier sur les grands chemins ; — un peu d'or aux moines qui avaient obéi à Luther, — et, comme une insigne générosité, les vases sacrés du monastère sécularisé au curé de la paroisse qui consentait à embrasser le luthéranisme ; — tout le reste à leurs maîtresses, à leurs courtisans, à leurs chiens ou à leurs chevaux de chasse ; et quand ils étaient aussi

(1) De fisco communi, voy. Cochl., in Actis, p. 84.

(2) Experiemini intra paucos menses quot centum aureorum millia unius exiguæ ditionis vestræ monachi et id genus hominum possideant. — Coch., p. 148.

(3) Gottlos seyen diejenigen die diese Güter nicht an sich zögen, und sie besser verwendeten, als die Mönche.

avares que le landgrave de Hesse, — à eux seuls les vêtements, les habits sacerdotaux, les tapisseries, l'argenterie ciselée, les vases des tabernacles. — Au diable, s'écriait plus tard Luther dans sa colère; au diable sénateurs, châtelains, princes et grands, et puissants seigneurs qui ne laissent pas aux prédicateurs, aux prêtres, aux serviteurs de l'Évangile de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants (1)! C'est ce même landgrave qui, peu content des biens d'église qu'il a dérobés en plein jour, veut encore se mêler de l'organisation du culte, et supprime à la messe l'élévation du calice (2). N'est-ce pas un spectacle honteux que ces larrons à couronne ducale, électorale ou princière, qui, n'ayant pas trouvé, comme Héliodore, d'anges à la porte des temples qu'ils sont venus piller, s'avisent encore de régler les formes liturgiques dans cette vieille basilique dont ils ont arraché l'image du Christ, chassé les prêtres et métamorphosé les vases en vaisselle de table; de dire le nombre de grains qui doivent brûler dans un encensoir échappé, on ne sait comment, à la chasse qu'ils ont faite à tout ce qui avait couleur d'or ou d'argent, et d'apprendre aux évêques l'usage du ciboire? Ainsi la réforme, qui, par la voix de son apôtre, s'était annoncée en Allemagne comme venant affranchir le peuple du joug sacerdotal, créait une monstruosité païenne, hiérophante et magistrat, de son double bras allant saisir l'acte extérieur ou poli-

(1) Dans ses Tisch-Reden, cité par J. Marx, p. 175.
(2) Jak. Marx, l. c., p. 177.

coupable que le voleur ou le meurtrier. Il veut que le pouvoir ait le droit de frapper de mort et l'enfant, et la femme, et le troupeau du coupable, et il en appelle, pour justifier son épouvantable doctrine, à l'ancien Testament. Or, dit-il, si le nouveau a fait de l'obéissance à la pure parole de Dieu un commandement encore plus exprès que l'ancien, ne s'ensuit-il pas que la désobéissance à cette parole doit être encore punie plus sévèrement? Ne lui parlez pas de cette loi d'amour que le Christ est venu apporter aux hommes et qui dans aucun cas ne permet de confondre le fils innocent avec le père coupable : il répond: qu'au temps du Christ, les hommes de l'autorité civile n'avaient pas encore embrassé l'Évangile, et qu'à eux donc ne s'adressaient pas les commandements du Christ (1).

Le vieil Érasme, en se rappelant la profession de foi de Luther à Worms, qui demandait qu'on n'em-

---

(1) Er geht dann so weit, daß er der Obrigkeit das Recht einräumt, diejenigen, welche eine falsche Religion hahen, mit Feuer und Schwert auszurotten, indem diese die Mutter aller Laster wäre, und solche Leute eine viel härtere Strafe verdienten, als Diebe, Räuber, Mörder. Ja, er erlaubt sogar, auch die unschuldigen Kinder und Weiber, selbst das Vieh solcher Menschen zu erwürgen, und beruft sich dabei auf das Alte Testament, wo es Gott schon geboten habe. Da nun aber das neue Testament in der Gottesfurcht noch weiter gehen solle, müßte die Strafe für ein solches Vergehen mindestens eben so groß sein wie im alten, wo nicht größer. Den Einwurf, daß Christus solche Grausamkeit doch nicht geboten habe, widerlegt, er damit, daß er sagt, zu Christi Zeiten hätten die Obrigkeiten das Evangelium noch nicht angenommen gehabt: er habe es ihnen auch nicht gebieten können. — Karl Hagen, l. c., t. II, p. 157. — Voir Dialogi, oder Gespräche von den gemeinsamen und den Kirchen-Uebungen, und was jeder Obrigkeit von Amtswegen aus göttlichem Befehle, an denselben zu versehen und zu bessern gebüre.—1525.

ployât ; pour convertir le chrétien qui se trompait, que le secours de la parole, souriait à cette heure, et murmurait entre ses lèvres : oppression ! Mais Bullinger lui répondait : Distinguons, il y aurait oppression, si l'on usait de violence pour entraîner un homme dans l'erreur ; il n'y a pas d'oppression, quand, pour le ramener à la vérité, on se servirait même du gibet : lorsqu'il s'agit de sauver une âme, l'intolérance est un devoir (1).

La confiscation des biens du clergé, attaque aux droits de propriété, subit la loi commune de toute mesure révolutionaire, et marcha accompagnée du tumulte, du pillage à main armée, des colères du vainqueur, du sang du vaincu, quand, fidèle à la loi des sociétés, le vaincu essayait de défendre sa propriété, ou que, peu inquiet des biens périssables de cette vie, il luttait au nom de sa foi et de sa conscience. Un grand nombre de prêtres répétèrent les belles leçons des chrétiens de la primitive Église, laissèrent passer la justice des hommes, et lui livrèrent sans murmure tout ce qui excitait sa convoitise. Nous avons les chants de victoire de quelques historiens protestants pour pièces justificatives.

---

(1) Zum falschen Glauben solle man allerdings Niemanden zwingen, und geschähe es, so dürfe man Widerstand leisten ; aber gegen diejenigen, die selber den falschen Glauben haben, das heißt, einen andern als die orthodoxe Partei, soll man mit Strafen verfahren dürfen, selbst mit Todesstrafe. Die Unduldsamkeit gegen Andersgläubige ist eine Pflicht. — Buch wider die Täufer, p. 94. — Voyez encore, pour le développement de cette doctrine, l'ouvrage de Bullinger : Schutzschrift wider des Wiener Bischofs Johanns (Faber) Trostbüchlein, welches er von dem wunderbarlichen, neu erlangten Siege herausgab. — Füßli, Beiträge, t. IV, p. 301.

A Brême, dans le carême, les bourgeois organisèrent une mascarade où figuraient le pape, les cardinaux, les moines. Ils élevèrent sur la place des exécutions un bûcher où toutes ces personnifications catholiques furent jetées et brûlées au milieu de cris de joie : le reste de la journée se passa à fêter, par de larges libations, la chute de la papauté (1).

A Zwickau, le jour du mardi gras, on avait tendu sur la place du Marché des lacets à lièvre, où des moines et des nonnes pourchassés par des écoliers venaient tomber et se prendre. Non loin, s'élevait la statue de Saint-François engluée de plumes de coq. L'historien s'applaudit de cette moquerie comme d'une victoire, et termine en ces mots le bulletin de cette journée : — Ainsi tomba, à Zwickau, le papisme ; ainsi vint y briller enfin la pure lumière de l'Évangile (2). Il ajoute qu'une bande de bourgeois s'était portée sur un couvent dont elle avait brisé les portes, pillé les caisses et les trésors, jeté les livres par les fenêtres, et cassé toutes les vitres. L'autorité était là silencieuse, et n'avait pas même une colère menteuse pour flétrir ces monstrueux attentats aux yeux du pays (3).

A Stralsund, un jour quelques mauvais sujets s'avisent de chasser à coups de pierre moines et nonnes de leurs couvents. Survient le duc, qui

(1) Arnold, l. XVI, c. 6.

(2) Also ist das Papstthum abgeschafft, und hingegen die reine evangelische Lehre fortgepflanzt worden. — § 14, ch. 7, § 12.

(3) Id., Arnold., l. c., t. II, l. XVI, ch. 6.

s'empare des biens délaissés et les confisque pour la plus grande gloire de Dieu (1).

Ailleurs, à Elembourg, la maison du pasteur est livrée pendant plusieurs heures au pillage, et l'un des écoliers, acteur de ce drame qui excite les rires de la multitude, s'affuble des habits sacerdotaux du curé, et monté sur un âne fait son entrée dans l'église (2).

On croit lire quelquefois une Verrine de Cicéron. Le proconsul de Sicile n'est pas plus ingénieux que le duc Jean de Saxe à dépouiller un monastère. Quelques jours avant de se mettre en campagne, il envoyait demander les registres de la maison, puis il partait avec une forte escouade de soldats; on entourait le couvent, on appelait l'abbé; et le prince, le registre à la main, se faisait délivrer tous les trésors annotés (3). Cet exemple ne fut pas perdu, il eut des imitateurs, à Rostock par exemple; là c'étaient des sénateurs en habits de cérémonie qui prenaient possession du couvent au nom de la ville, et apposaient les scellés sur les objets volés.

— A Magdebourg, le conseil des magistrats consulaires faisait de la clémence, arrêtait le pillage, et décidait que les moines pendant leur vie resteraient dans leurs cellules, et qu'ils continueraient

---

(1) Arnold, t. II, l. XV, ch. 9, § 14, ch. 6, p. 59. Le docteur Gust. Ludw. Baden (Geschichte des dänischen Reichs), Plank, et d'autres historiens protestants, ont donné d'assez longs détails sur la spoliation des couvents.

(2) Das Resultat meiner Wanderungen &c., von Julius Höninghaus, p. 339.

(3) Arnold, l. c., t. I, ch. 16, cité par Hœninghaus, p. 341.

à être nourris aux frais de la maison, sous la condition qu'ils se dépouilleraient de leur habit religieux et embrasseraient la réforme (1). La faim faisait de nombreux apostats ; beaucoup de moines consentaient à échanger l'exil ou la misère contre l'évangile de Luther : c'étaient des conquêtes que la réforme enregistrait et dont elle se vantait ensuite. Il existe une vieille chronique, imprimée à Torgau en 1524, où Léonard Koppe et quelques jeunes écoliers de la ville font le récit d'une expédition nocturne contre le couvent des franciscains, parlent de moines rebelles qu'ils ont jetés par les fenêtres et de nonnes auxquelles ils ont laissé la la vie parce qu'elles n'ont pas crié (2).

Luther finit par tonner contre ces désordres qui compromettaient sa cause en Allemagne ; on l'entendit s'écrier un jour : — Au jugement dernier, qui sait si l'un de ces moines ne sera pas notre juge (3) ? Comme s'il n'avait pas soulevé les passions du peuple et la colère des seigneurs contre les couvents ! Il voudrait, maintenant qu'il est sûr de l'appui des princes réformés, qu'on eût pitié d'un moine qui a pris, disait-il, tous les péchés du monde ; qu'on fît grâce à certains catholiques, lui qui s'attristait qu'on ne pût jeter au feu le pape comme on le fait de ses armes (4). Il voudrait qu'on épargnât

(1) Marheineke, Geschichte der deutschen Reformation, t. II, p. 41.

(2) Hœninghaus, l. c.

(3) Es möchte vielleicht unter ihnen einer seyn, der am jüngsten Gericht unser aller Richter seyn möchte. — Seckendorf, lib. II, p. 64. — Höninghaus, das Resultat zc., p. 344.

(4) Dazu mögen wir seine Wappen, da er die Schlüssel führt und seine

un franciscain, quand il rira plus tard à la seule idée de voir pape, cardinaux et consorts attachés au carcan, et la langue pendante (1). Il voudrait que la main d'écoliers indisciplinés laissât intactes les vitres des maisons religieuses, lui qui a voué les monastères aux feux du tonnerre, aux flammes de l'enfer, aux lèpres de saint Antoine, aux charbons, à toutes les plaies de l'ancienne Égypte, pour punir dans leurs hôtes une raison déchue si bas qu'elle s'ignore elle-même (2). Il voudrait qu'on réprimât les fureurs de la populace, lui qui a crié et qui criera aux rois, aux princes, aux seigneurs, au peuple: Voici Rome, voici le duché d'Urbin, voici Bologne et toutes les terres de l'Église, prenez, tout cela est à vous; prenez, au nom de Dieu, tout cela vous appartient (3). Osiander, Œcolampade et tant

---

Krone darauf, mit gutem Gewissen, aufs heimliche Gemach führen, und zur Unternothdurft gebrauchen, darnach ins Feuer werfen; besser wäre es, den Papst selbst. — Luther wider das Papstthum zu Rom, vom Teufel gestiftet. — t. VIII. Ienæ, fol. 208-248.

(1) Darnach sollte man ihn selbst, den Papst, Kardinäl, und was seiner Abgötterei und Heiligkeit Gesindlin ist, nehmen, und ihnen die Zungen hinten zum Hals herausreissen und an den Galgen annageln. — Ibid.

(2) Es möchte wohl Jemand gern fluchen, daß sie der Blitz und Donner erschlüge, höllisch Feuer verbrennte, Pestilenz, Franzosen, St. Velten, St. Antoni, Ausfatz, Carbunkel und alle Plagen hätten. — Ibid.

(3) Und erstlich nehme man dem Papst Rom, Romandiol, Urbin, Bolonia, und Alles was er hat als ein Papst. Ibid. — Voyez das Resultat meiner Wanderungen ꝛc., oder die Nothwendigkeit der Rückkehr zur katholischen Religion, ausschließlich durch die eigenen Eigeständnisse protestantischer Theologen und Philosophen, dargethan von Dr. Julius Höninghaus. Aschaffenburg, 1835. C'est un livre de bonne foi, où les textes qui peuvent ramener à l'unité catholique sont tirés d'écrits réformés, et où chacun de ces textes est consciencieusement indiqué sous son ordre de chapitre, de pagination, d'alinéa et de numéro. Nous l'a-

d'autres voix lui ont reproché la rébellion et la mort des paysans de la Thuringe; aujourd'hui nous n'avons pas besoin d'appeler en témoignage ses disciples; c'est dans ses livres que nous trouvons presque à chaque page un appel brutal contre les évêques, un cri de fureur contre les prêtres, la sanctification du vol, et la glorification du rapt. Les textes sont formels, ce n'est pas nous qui les avons inventés.

Déserteur de la cause populaire, renégat du libre examen, apologiste et fauteur du despotisme, Luther avait besoin de se faire pardonner ses apostasies volontaires. Aussi le voit-on, à cette époque, tout occupé de se réconcilier, s'il est possible, avec ses adversaires.

Il écrit au roi d'Angleterre, qui chancelle dans sa foi, et qui est sur le point de rompre avec Rome, une lettre d'une humilité étudiée (1), où il conjure le prince d'oublier les emportements d'un moine qui se repent de ses injustes colères; mais Henri, blessé trop profondément dans ses vanités littéraires pour pardonner jamais, se moque avec ses courtisans du repentir intéressé du Saxon.

Luther promet à l'archevêque de Mayence (2) de se taire désormais, si Sa Grâce consent seulement à se marier (3); mais le prélat n'a pas la moindre envie de trahir ses serments.

---

vons traduit sous le titre de : *la Réforme contre la Réforme*, 2 vol. in-8.

(1) Septembre 1525. — De Wette, t. II.

(2) Luther an den Erzbischof Albrecht, 2 juin 1525. — De Wette, l. c., t. II, p. 673.

(3) 22 décembre 1825. — De Wette, t. III, p. 55.

Il écrit à Georges de Saxe et se jette à ses genoux pour le conjurer de cesser d'être hostile aux doctrines de Wittemberg ; mais le prince repousse les prières du docteur, et dans une longue lettre fait crier contre Luther le sang des paysans, les églises profanées, les prêtres réduits à la mendicité, les vierges déshonorées, les moines fidèles exilés, l'inceste qui se promène dans les rues, l'idolâtrie qui va le front levé, les campagnes ruinées, les villes incendiées, l'incrédulité enseignée dans les chaires des professeurs, l'impiété qui a gagné les campagnes, le vol, l'homicide et le despotisme ; et il lui demande s'il est possible de faire la paix avec l'homme qui a livré l'Allemagne à tous ces fléaux.

« Garde ton évangile, dit Georges avec sa franchise de soldat : je garde le mien, c'est celui que l'Église du Christ a reçu et m'a donné (1). »

(1) Cette lettre de Georges de Saxe, admirable sous tous les rapports, se trouve dans les œuvres de Luther, Leipzig, 1733, t. XIX, p. 364 et suiv.

CHAPITRE VI.

ABROGATION DU CULTE CATHOLIQUE.

L'enfance, en Allemagne, sous le régime des couvents. — Après la sécularisation des moines l'éducation du peuple tombe abandonnée.—Plaintes que profère Luther sur la négligence des princes réformés à instruire la génération naissante.—Visites des communes conseillées par le réformateur. — C'est le prince qui a le choix des visiteurs. — Le pasteur n'est plus qu'un instrument dans les mains du pouvoir. — Désorganisation du culte catholique opérée par Luther, d'accord avec les princes. — Abolition du chant grégorien. — Cantiques allemands destinés à remplacer nos hymnes et nos proses.—Est-il vrai que Luther ait le premier dans ses chants laïques, glorifié le sang du Christ?

Avant la réforme, autour de chaque couvent étaient des écoles où le catholicisme appelait l'enfant du pauvre pour le nourrir en l'instruisant; c'est de ces asiles de piété que sont sorties toutes les grandes lumières du seizième siècle en Allemagne : Luther, Érasme, Œcolampade, Zwingli, Eck, Faber, Bucer. Le premier livre où l'enfance apprenait à lire était la Bible, qui ne restait point un livre scellé, quoi qu'en ait dit Luther (1); mais dont la lettre était expliquée par une exégèse orale. Cette lumière du commentaire était toujours la même; le texte dogmatique, dans toute la latitude catholique, avait un sens uniforme : c'était la

---

(1) Jakob Marx, l. c., p. 175. — Tisch-Reden, p. 352, édit. d'Eisleben, 1566.

même pensée, seulement peinte aux yeux par des signes divers.

Or il arriva que, les évêques chassés de leurs siéges, les prêtres de leurs presbytères, les moines et les religieuses de leurs couvents, l'enfance manqua du double pain de l'âme et du corps. Luther flétrit le délaissement des pasteurs par la noblesse et la bourgeoisie, qui ne songeaient qu'à bien vivre, et n'avaient aucun souci de la gloire de l'Évangile. Étrange étonnement chez l'apôtre saxon, remarque ici un historien réformé! Luther se plaint qu'on oublie de payer les dîmes à son clergé, lui qui n'a cessé de prêcher que la pauvreté est le lot de tout chrétien qui a pris pour modèle Jésus et ses apôtres (1)!

A la vue de tous ces princes qui, sous l'œil de Luther, laissaient mourir ainsi de faim, même ceux dont ils avaient dérobé les richesses, quelques électeurs s'émurent. Mais en donnant la nourriture du corps, ils crurent qu'il leur appartenait de distribuer la manne spirituelle, de remplacer l'évêque, le prêtre, le moine; de désigner l'aliment qui convenait aux âmes, la forme du culte, l'ordre des cérémonies et la police intérieure des églises (2). Ils voulurent aussi régler l'enseignement sans l'assistance du sacerdoce. C'était Luther qui avait d'abord encouragé cette étrange prétention du pouvoir, dans des plaintes d'une amertume éloquente sur l'abandon de l'Évangile.

---

(1) Menzel, l. c., t. I. p. 231.

(2) Jak. Marx, die Ursachen, etc., p. 162-196.

« Je ne m'étonnerais pas, disait-il, que Dieu ouvrît à la fin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fît neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans des abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe. Si Gomorrhe et Sodome avaient reçu les dons qui nous ont été accordés, si elles avaient eu nos visions et entendu nos prédications, elles seraient encore debout : mille fois moins coupables cependant que l'Allemagne, car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue et ouïe, nous ne cherchons qu'à nous élever contre le Seigneur. Des esprits indisciplinés compromettent la parole divine, et les nobles et les riches travaillent à lui ravir sa gloire, afin que nous ayons ce que nous méritons : la colère de l'Éternel ! Les autres détournent la main et refusent de payer leurs pasteurs et leurs prédicateurs, et même de les entretenir. Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue ; et s'il m'était permis de faire taire la voix de ma conscience, je voudrais appeler le pape, et l'aider lui et ses suppôts à nous enchaîner, à nous torturer. Autrefois, quand nous étions au service de Satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes ; on avait de l'or pour doter les églises, de l'or pour élever des séminaires, de l'or pour entretenir la superstition. Alors rien n'était épargné pour mettre les enfants au cloître et les forcer d'aller à l'école ; et aujourd'hui qu'il faut élever des gymnases pieux, doter l'É-

glise de Jésus, la doter! non, mais aider à la conserver; car c'est le Seigneur qui l'a édifiée, cette Église, et qui veille sur elle; aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte et que nous avons appris à honorer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer! Personne qui veuille rien donner! Des enfants qu'on délaisse et auxquels on ne veut pas apprendre à servir Dieu, à vénérer le sang de Jésus, et qu'on sacrifie joyeusement à Mammon (1)! Le sang de Jésus qu'on foule aux pieds! Et voilà les chrétiens! Plus d'écoles, plus de cloîtres; l'herbe a séché et la fleur est tombée! Isaïe, ps. 7. — Aujourd'hui que des hommes de chair sont sûrs de ne plus voir désormais leurs fils, leurs filles, jetés dans les cloîtres, dépouillés de leurs patrimoines, personne qui cultive l'intelligence des enfants. Que leur apprendrait-on? disent-ils, puisqu'ils ne doivent être ni prêtres, ni moines! Dix Moïse lèveraient pour nous les mains et se mettraient à genoux, que leur voix ne serait pas écoutée; et moi, si je voulais apitoyer le ciel sur ma patrie bien-aimée, Dieu repousserait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

» Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtiments spirituels, le peuple s'est pris de dédain pour la parole de salut: le soin des églises ne l'inquiète plus; il a cessé de craindre

(1) An die Rathsherrn aller Städte Deutschlands, daß sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen. — Menzel, l. c., t. I, p. 281.

et d'honorer Dieu. C'est donc à l'électeur, comme au chef suprême de l'État, qu'il appartient de surveiller, de défendre l'œuvre sainte, que tout le monde abandonne; c'est à lui de contraindre les cités et les bourgs qui en ont le moyen, à élever des écoles, des chaires sacrées, à entretenir des pasteurs, comme ils doivent le faire des ponts, des grandes routes et des monuments. Je voudrais, si cela était possible, laisser ces hommes sans prédicateurs, et vivant en pourceaux. Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu; le joug du pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise. Mais pour nous tous, et principalement pour le prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur; de lui donner des maîtres et des pasteurs : que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable! Mais pour le pouvoir il y aurait honte à laisser les jeunes gens se vautrer dans la fange (1). »

Il ajoutait que si la commune n'était pas assez riche pour élever à ses frais des écoles, il fallait nécessairement s'emparer de ce qui restait des biens des couvents, qui n'avaient été destinés primitivement qu'à faire fleurir l'Évangile et à répandre la discipline scolaire; qu'un cri de réprobation s'élèverait si on laissait tomber les gymnases et les presbytères, et si la noblesse s'appropriait à elle seule les trésors des monastères. Il voulait que l'électeur nommât une commission de

(1) Luther's Werke, édit. d'Altenbourg, t. III, p. 519. — Reinhard's sämmtliche Reformationspredigten, t. III, p. 445.

quatre personnes pour visiter les pays soumis à la réforme, dont deux s'occuperaient de l'administration des biens des couvents, des dîmes et des redevances, et les deux autres de l'enseignement et du choix des maîtres.

Ce projet resta longtemps sans application; car l'électeur n'était pas assez puissant encore pour se jouer ainsi des prérogatives cléricales. Plus tard, en 1527, le prince, qui n'avait plus rien à redouter de Rome et qui pouvait sans péril braver l'empereur, alors en Italie, voulut s'affranchir de la domination du clergé catholique, et le moyen le plus efficace, ce fut d'appliquer immédiatement les théories réformatrices de Luther dans l'organisation des paroisses. Une commission d'ecclésiastiques et de laïques fut donc nommée, au choix de l'électeur, laquelle devait s'occuper de la visite des communes et de leur administration spirituelle. Ces visiteurs avaient pour mission, de scruter la vie, les mœurs, les doctrines des pasteurs, et au besoin de les déposer et de les excommunier. Si le pasteur dégradé avait à se plaindre de la sentence de ses juges, il devait s'adresser à Sa Grâce l'électeur, qui dans ce cas, faisait l'office de monarque et de pape.

Désormais, le pouvoir politique fut chargé de veiller sur le choix des pasteurs, sur la prédication de l'Évangile, sur l'enseignement oral et écrit, sur le culte, sur la liturgie.

Les juristes encourageaient les empiétements du pouvoir, qui ne tarda pas à faire main basse sur les vieilles franchises catholiques. Luther n'eut

plus qu'à déplorer l'abaissement du ministre évangélique, qui ne pouvait se mouvoir dans son église que sous le bon plaisir du magistrat qu'il avait accepté d'abord comme protecteur, et qui avait fini par devenir son maître, et quel maître encore ! Il essaya de protester, au nom de l'Évangile ; mais l'historien Menzel, qui a suivi avec soin la marche progressive de ces usurpations politiques, remarque sagement que la voix de Luther n'avait plus alors l'ascendant des premiers jours, et qu'elle resta sans écho (1).

— Notre Évangile, disait-il en 1536, nous enseigne la nécessité de la séparation des deux polices, la police civile et la police religieuse ; il ne faut pas qu'elles se mêlent et se combinent : église et cité sont deux administrations distinctes, et le magistrat et le prêtre exercent deux pouvoirs indépendants qui ne doivent jamais se confondre, suivant ce que recommande l'apôtre Paul, en disant que nous ne devons pas être *allotrio episcopi*, c'est-à-dire les curateurs ou les inspecteurs d'autrui. Le Christ a le premier établi cette division, et l'expérience est venue nous apprendre qu'il n'y a pas de paix à espérer, quand le magistrat ou l'État envahit le sacerdoce, et quand le sacerdoce veut exercer la magistrature (2).

Ce n'était pas ce qu'il avait d'abord enseigné.

Il n'avait pas compris que dans l'Église nouvelle la dépendance du pasteur était une conséquence

---

(1) Menzel, l. c., t. I, p. 239.
(2) Luther's Werke. Walch. Ausg., t. X, p. 1965.

du mode de son ordination, tel que l'avait réglé le docteur. En 1523, des communes bohémiennes le consultent sur la forme d'institution sacerdotale à suivre dans l'Église du Christ, et Luther leur répond : Réunissez-vous et procédez, au nom du Seigneur, à l'élection de celui d'entre vous que vous aurez jugé digne de vos suffrages; imposez-lui les mains et confirmez-le, et le reconnaissez comme votre évêque ou votre pasteur (1). Qu'arriva-t-il de cette forme d'ordination établie par Luther? c'est que le pouvoir qui exerçait nécessairement la police des communes, put, quand il le voulut, s'opposer à de semblables réunions, et s'il les permettait, diriger l'élection à son gré; et que le pasteur ne fut plus regardé par ceux qui l'ordonnaient, que comme un employé de la paroisse. Dans le cas où il en eût appelé à l'évêque du diocèse pour confirmer son élection, on le menaçait de le déposer (2).

En même temps qu'il appelait l'intervention du pouvoir dans le régime intérieur de l'Église, Luther travaillait à désorganiser toutes les formes primordiales du culte catholique.

---

(1) Convocatis et convenientibus liberè quorum corda Deus tetigerit, ut vobiscum unum sentiant et sapiant, procedatis in nomine Domini et eligite quem et quos volueritis, qui digni et idonei visi fuerint; confirmetis et commendetis eos populo et ecclesiæ seu universitati, sintque hoc ipso vestri episcopi, ministri, seu pastores. — Lutherus de instituendis ministris Ecclesiæ, ad clarissimum senatum Pragensem. Opera. Ienæ, t. II, p. 554.

(2) Dorfmaister und Gemaind zu Wendelstains Fürhalten den Amptleuten zu Schwobach iren newangeenden Pfarrherrn, gethan Mittw. nach Galli, 1524. Abgedruckt in Riederers Nachrichten zur Büchergeschichte, t. II, p. 334.

Dans toute la Saxe, il n'y a plus de chants, plus d'encens, plus de lumières sur les autels; les murs d'église sont nus: le jour n'arrive plus par des vitraux coloriés, car on les a brisés sous prétexte qu'ils portaient à l'idolâtrie. Le temple réformé ressemble à tout, excepté à la maison de Dieu. Esprit anti-symbolique que la réforme blâme aujourd'hui!

Pourtant Luther essayait parfois de s'opposer aux folies des sectaires et de donner quelques formes de vie à sa nouvelle église. Il conserva d'abord du baptême catholique le sel que le prêtre répand sur les lèvres de l'enfant, l'huile dont il touche ses oreilles et sa poitrine, la croix qu'il figure sur sa tête (1). Plus tard, de ces rites il ne retint que l'exorcisme et le signe de croix (2). Il blâme la confiance qu'on a dans Marie; de la salutation, il efface l'*ora pro nobis* (3).

En 1521, le chapitre de Wittemberg avait, en l'absence de Luther, aboli la messe; mais le peuple avait murmuré; Luther la rétablit, non plus comme un signe privé d'oblation, mais comme une cérémonie indifférente. Il en effaça et l'offertoire, et le canon, et toutes les formules du sacrifice, en conservant l'élévation du pain et du vin par le prêtre, la salutation sacerdotale aux assistants, le mélange de l'eau et du vin et l'usage de la langue latine.

---

(1) Seckendorf, Comm. de Luther, l. III, p. 253.
(2) Ib. p. 234. Das Taufbüchlein.
(3) Kurze Auslegung de. Ave-Maria.

Il ne savait s'il devait abolir ou conserver la confession auriculaire (1). Du reste il lui ôtait son caractère catholique. Le pénitent s'approchait du ministre et disait : j'ai péché, et cela suffisait. Point d'énumération de fautes ; aux yeux de Luther le péché était le même ; et le mensonge et l'homicide une offense égale envers la Divinité.

Entre les mains des ministres qu'il ordonnait, et qu'il plaçait à la tête de ses églises, la confession telle que Wittemberg eût même voulu la retenir, n'était plus de précepte. Se confessait qui voulait. Dans une lettre sacerdotale à ses paroissiens de Wittemberg, Bugenhagen soutient qu'il est quelque chose en fait de confession de bien préférable à l'*absolvo te :* c'est la prédication de l'Évangile : « lier et délier, c'est répandre l'Évangile (2). »

Il y eut un moment où Luther, en sa qualité d'ecclésiaste de Wittemberg était assourdi de projets de réforme. Ces réformateurs étaient de véritables niveleurs. — Hausmann avait imaginé une ordination par insufflation, sans autre cérémonie — Justus Jonas appelait une messe diabolique, celle où on disait un seul petit mot latin. — Amsdorf retenait l'excommunication qu'il lançait contre un pauvre barbier, dont Luther ne pouvait deviner le crime (3). — Un prédicateur d'Ollnitz voulait refaire à sa manière la liturgie, c'est-à-dire, écrivait

(1) De Ratione confitendi, Op. Luth., t. IV. Alt. I. Jen.

(2) Aus diesen Worten ist klar, das Absolution sprechen ist nichts anders, denn das Evangelium verkündigen.

(3) A Nic. Amsdorf, juillet 1532.

Luther, jeter les vieux souliers par la fenêtre, sans en avoir acheté auparavant de neufs (1).

Luther criait en vain, sa voix n'était pas écoutée. Pour plaire à quelques énergumènes, il consentit qu'aux chants latins on mêlât des cantiques en langue allemande.

Il composa pour remplacer nos hymnes et nos proses, restes précieux de la poésie aux premiers âges du christianisme. Au lieu de ces mélodies, si fraîches, si douces, tantôt graves, tantôt austères, tour à tour joyeuses et lamentables, suivant la solennité, on n'eut plus dans le temple protestant qu'une mélopée criarde. Ce jour-là l'Église réformée perdit tout un cycle de poëmes, inspirations et symboles de la muse catholique.

En 1525, Luther écrivait aux chrétiens de Strasbourg : C'est nous qui les premiers avons révélé le Christ, nous osons nous en vanter (2). Nos cantiques sacrés vont lui donner un démenti.

Dans la prose *Veni sancte spiritus*, l'Église chante : Sans toi, rien de pur sur cette terre.

Sine tuo numine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.

Dans l'hymne de saint Thomas, *Adoro te devote latens deitas*, le pécheur s'écrie : Qu'une goutte de ton sang tombe sur cette terre, et le monde sera sauvé.

---

(1) A Michel van der Strassen. 1523.

(2) Christum à nobis primò vulgatum audemus gloriari. — Joh. Pappo, in der Widerlegung des Zweibrückischen Berichts, p. 127.

Cujus una stila salvum facere
Totum mundum potest omni scelere.

Écoutez le vieux choral que l'Église entonne sur la tombe des morts : *Dies iræ*, et dont le chant faisait pleurer Mozart : Terrible majesté, tu sauves gratuitement.

Rex tremendæ majestatis
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Voilà les chants de l'Église saxonne avant Luther (1). Magnifique témoignage de sa vieille foi : harmonies admirables, poésies célestes que le réformateur bannit de sa liturgie pour y substituer des cantiques qu'on rapièce à chaque instant comme de vieux habits, sans pitié pour l'inspiration du moine !

Nous nous rappelons son hymne de départ, quand l'empereur l'appelait à Worms : la famille saxonne chantait avant lui dans l'idiome national des cantiques pleins de grâce naïve. Il en est un qu'on dit encore la veille de la nativité : « Un petit enfant nous est né, » et dont la mélodie enivre l'oreille de l'étranger (2). Luther eut tort de toucher à ces saintes reliques.

---

(1) Voyez encore les hymnes suivantes : Christe Redemptor omnium. — Conditor alme siderum. — Audi benigne conditor. — Ad cœnam agni. — Jesu nostra Redemptio —Victimæ paschali laudes. — Lauda, Sion, Salvatorem. — Jesu dulcis memoria, etc.

(2) Ein Kindelein so löbelich,
Ist uns gebohren heute,
Von einer Jungfrau reiniglich
Zum Trost uns armen Leuten:

Écoutons un moment les hymnes qui s'élèvent dans l'Allemagne protestante pour glorifier notre vieux culte !

— Quand un pauvre pèlerin, harassé de fatigue, mais le cœur joyeux, s'agenouille sur les marches de l'autel pour rendre grâces à celui qui l'a sauvé des dangers d'une longue route ; quand une mère désolée vient dans le temple désert prier pour son fils bien-aimé que les médecins ont abandonné ; quand le soir, au moment où les derniers rayons de soleil se projettent, à travers les vitraux, sur la figure de la jeune fille ; quand la lumière vacillante des cierges meurt doucement sur deux blanches lignes de lévites chantant les louanges de l'Éternel : ah ! dites-moi si le catholicisme alors ne nous annonce pas éloquemment, que la vie ne doit être qu'une longue prière ; que l'art et la pensée doivent s'unir pour glorifier Dieu, et que l'Église, où tant de cantiques s'élèvent à la fois, où l'adoration revêt toutes les formes humaines possibles, a droit à notre amour et à nos respects (1).

— Admirable culte tout plein d'harmonie ! Diamant qui brille sur la couronne de la foi ! Qui-

---

Wär uns das Kindlein nicht gebohrn,
So wären wir allzumahl verlohrn,
Das Heil ist unser aller.
Ey du süßer Jesu Christ,
Weil für uns Mensch worden bist,
Behüt uns für die Hölle.

L'antiquité de ce cantique est reconnue, 1° dans l'Examen des Heidelbergischen Berichts, p. 388 ; 2° dans le Christliches Gesangbuch, p. 36.

(1) Clausen, cité par Hœninghaus, ch. 10, t. II.

conque est poëte, ne peut manquer d'être entraîné vers le catholicisme (1).

— Qu'elle est belle sa musique (2)! comme elle parle à l'esprit et aux sens! Ces mélodies de notes et de voix, ces chants empreints de spiritualisme, ces nuages d'encens, ces cantiques de cloches qu'une philosophie dédaigneuse a l'air de prendre en pitié, plaisent à Dieu, on ne saurait en douter. Architectes et sculpteurs, vous avez raison d'ennoblir votre art en élevant des églises et des autels à la Divinité (3).

— L'Église catholique avec ses portes ouvertes à toute heure du jour, avec ses lampes incessamment allumées, ses voix qui pleurent ou se réjouissent, ses *hosanna* et ses lamentations, ses cantiques, ses messes, ses fêtes et ses souvenirs, ressemble à la mère qui tend les bras pour y recevoir l'enfant égaré; c'est une fontaine d'eau douce autour de laquelle se rassemblent tous les habitants pour y respirer la fraîcheur, la vie et la santé (4).

Un franciscain était agenouillé en face d'un Christ peint à fresque sur les murailles du cloître, et admirable de vérité et d'expression! Il se leva en entendant venir un voyageur.

— Mon frère, que le tableau est beau! dit le voyageur au franciscain. — Oui, mais l'original

(1) Isidor (comte de Lœben), Lotosblätter, 1817, t. I, cité par Hœninghaus, ch. 10, t. II.

(2) Bemerkungen während meines Aufenthalts in Frankreich, im Winter 1815, 1816.

(3) Leibn. Syst. theol., p. 205.

(4) Von Löben, Lotosblätter, 1817, t. I.

vaut mieux encore, répondit le moine en riant. — Alors pourquoi donc avez-vous besoin d'une image matérielle pour prier? fit le voyageur. — Vous êtes protestant, dit le cénobite, à ce que je vois; mais ne sentez-vous pas que l'artiste tempère et purifie les fantaisies de mon imagination? Avez-vous jamais prié sans que cette fée vous suscitât tout aussitôt mille formes diverses? j'aime mieux, en fait d'image, voyez-vous bien, celle de ce grand maître que celle de cette fée. — Et le voyageur se tut (1).

— Je trouve que la coutume de visiter le 1er et le 2 novembre la tombe des morts, est aussi belle qu'antique! Les paysans des villages se pressent dans les cimetières; ils s'agenouillent auprès d'une croix de bois, ou d'autres emblèmes funèbres; ils pensent au passé, à la brièveté des jours: alors la mort se couronne de fleurs en signe de la vie qui ne doit plus finir; la lampe s'allume pour nous rappeler la lumière qui ne s'éteindra jamais (2).

— Qu'ils étaient aveugles nos chefs de secte! En détruisant la plupart des allégories de l'Église catholique, ils croyaient faire la guerre aux superstitions. C'était l'abus qu'ils devaient proscrire (3). — Luther a méconnu l'esprit du christianisme. Les protestants le reconnaissent.

Marie, descendez du haut des cieux, idéal de l'amour maternel, entendez nos chants d'amour, c'est Fesler qui voudrait rétablir vos fêtes anciennes!

---

(1) Ch. Fr. D. Schubart, Leben und Gesinnungen. Stuttgart, 1791.
(2) C. Spindler, Zeitspiegel. L. 1791.
(3) Feßler, Theresia, t. II, p. 101.

Réveillez-vous Ervin de Steinbach et Michel-Ange Buonarotti, et jetez dans les airs une nouvelle flèche de Strasbourg, un nouveau dôme de Saint-Pierre; car, a dit de Wette, tout ce qui est grand transporte l'âme dans les régions supérieures et la met en communication avec Dieu, et tout ce qui s'élève chante la gloire du Seigneur. Sculpteurs et peintres, peuplez nos églises de statues et de tableaux! l'image n'est-elle pas la Bible illustrée du peuple? a dit Wohlfart; et qu'est-ce que la fleur, et l'arbre, et le flot, et l'étoile, et le monde entier, sinon un magnifique miroir où resplendissent la puissance et la bonté du Créateur? Petite cloche du village, continue de sonner la prière du matin et du soir, parce qu'à ce doux bruit le laboureur se découvre pour donner son cœur à celui qui lui donne le pain quotidien. Salut, ô croix de bois, que la main pieuse d'un paysan éleva sur le bord du chemin! l'auteur de la vie de Calvin, M. Henry, regrette que les iconoclastes du seizième siècle vous aient abattue, sous un faux prétexte d'idolâtrie. Jeune fille, ne crains pas de t'agenouiller devant l'image de ton saint patron; tu ne commets pas de péché devant Dieu, sois-en bien sûre, en contemplant dans un bienheureux la puissance de la foi et l'empire de la raison sur les sens. Ne crains pas d'assister à toutes les fêtes de l'Église avec ta famille: le pauvre paye-t-il moins cher le pain qu'il mange, depuis que le protestantisme abolit les jours de fête consacrés par le catholicisme? Temples catholiques, gardez votre splendide liturgie, car, a dit Clausen, le christianisme n'a pas pour principe de

briser les liens qui unissent l'âme au corps, la matière à l'esprit. L'Évangile, dans les siècles de foi, se manifeste jusque dans le domaine de l'art et se reflète dans le style sacré de l'architecture, dans les harmonies du chant, dans les créations poétiques de la peinture. Non! l'Évangile ne veut pas d'un culte qui ne voit dans le chrétien qu'un être purement intellectuel, privé de corps, et qui repousse les exigences du sens matériel, au lieu de les purifier et de les ennoblir. Quoi donc! il a fallu à la toute-puissante parole du Rédempteur des œuvres pour réveiller les esprits, et nous repousserions les symboles, véritables miracles extérieurs (1)?

(1) Les textes originaux de toutes ces citations sont rapportés dans l'ouvrage de Hœninghaus, das Resultat 𝔯c., chap. 10 de la traduction, t. II.

CHAPITRE VII.

INFLUENCES MORALES ET LITTÉRAIRES DE LA RÉFORME.

Accusations d'intolérance, d'obscurantisme, de mensonge qu'Érasme porte contre les réformateurs. — Il n'a pas tout dit. — Funestes influences de la réformation sur les mœurs et les lettres, avouées par Luther, Mélanchthon, Pirkeimer, etc.

Il y eut un moment en Allemagne, où l'erreur prévalut, et où l'on put dire à haute voix, sans crainte de contradiction, — que la réforme avait ennobli l'homme, épuré la société, et ressuscité les lettres ; — que Luther devait être béni comme un envoyé du ciel, parce qu'il avait régénéré l'entendement, agrandi la sphère de l'intelligence, et détruit la superstition. Alors aucune voix à Wittemberg n'eût osé, ainsi que nous l'a dit Cochlée, repousser ces calomnies contre le catholicisme, qui n'avait pas d'imprimerie pour les réfuter. Trois siècles après, ces mêmes mensonges étaient couronnés en plein Institut, et le livre où ils étaient déposés, et qui outrageait à la fois la vérité et le goût, était proclamé une œuvre de philosophe et d'artiste.

Aujourd'hui, qui voudrait signer l'écrit de M. Charles Villers? Quelques années ont fait justice de ses admirations et de ses paradoxes!

De même au temps de Luther. Après la mort d'Érasme, quand les colères religieuses commen-

çaient à s'apaiser, parut la correspondance du philosophe, publiée par Froben de Bâle, fort peu soucieux, du reste, des dogmes catholiques, et justice aussi fut faite des folles prétentions de la réforme. Cochlée eût été suspect, Érasme ne saurait l'être : écoutons-le donc, ce roi des intelligences.

« J'aime à entendre Luther (1) nous dire qu'il ne veut pas qu'on dépouille de leurs revenus les prêtres et les moines qui n'ont pas de quoi vivre. A Strasbourg, peut-être (2) ; mais ailleurs?.... Il y a de quoi rire, vraiment : à qui veut quitter le froc, on donne la nourriture : aille au diable qui veut le garder ! Riez donc encore en les entendant protester que leur intention est de ne faire de mal à personne..... Qu'est-ce à dire ? Est-ce ne pas faire de mal que de chasser les chanoines de leur collégiale, les moines de leur monastère, de dépouiller de leurs richesses les évêques et les abbés (3) ?

» — Nous ne tuons pas! — Mais à qui la faute? A ceux qui prudemment prennent la fuite! Et les pirates non plus ne tuent pas, si on ne leur résiste!

» — Nous laissons vivre en paix au milieu de nous nos ennemis. — Qu'appelez-vous vos ennemis? tous les catholiques? Et nos évêques et nos prêtres, les croyez-vous en sûreté au sein de vos cités? Si vous êtes si doux, si tolérants, pourquoi donc tant

(1) In pseud-evangelicos, lib. XXXI, ep. 47. Lond. Flesher.

(2) Érasme se trompe : Capiton, à Strasbourg, occupait le presbytère de Saint-Pierre-le-Jeune, d'où le curé avait été chassé.

(3) Autre erreur : Sickingen et les gantelets de fer mutilaient et tuaient des moines et des prêtres.

d'émigrations; pourquoi ces concerts de plaintes qui s'élèvent jusqu'au trône?

» — A eux permis d'habiter parmi nous, sous la sauvegarde du droit des gens. — Oui: si tu ne viens à nos leçons, tu ne recevras rien; veux-tu bien tel jour de l'année ne pas aller en pèlerinage! Veux-tu bien ne pas entendre la messe, ni communier dans une chapelle catholique, ou je te mettrai à l'amende! Si, au temps de Pâques, tu ne t'approches de notre sainte table, crains le jugement du sénat!..

» — Plus que personne au monde nous abhorrons les dissensions... tout notre désir est de conserver la paix avec les puissances de la terre... — Mais alors pourquoi renverser les temples qu'elles ont élevés?

» — Quand les princes commandent l'impiété, nous nous contentons de mépriser leurs ordres. — Impiété! vous voulez dire ce qui vous déplaît? Mais vous oubliez donc que vous avez refusé à Charles-Quint et à Ferdinand les subsides nécessaires pour faire la guerre au Turc, d'après les conseils de Luther, qui chante à cette heure la palinodie? Est-ce que les évangélistes n'ont pas fait entendre ces cris étranges: qu'il préféreraient se battre pour le Turc non baptisé plutôt que pour le Turc baptisé, c'est-à-dire pour l'empereur? N'y a-t-il pas de quoi mourir de rire? Vous dites: — A celui qui vous frappe la joue droite présentez aussitôt la gauche; à qui enlève la robe donnez la chemise..... Et moi j'en sais un qui a été mis en prison pour un mot échappé contre vos prêtres, et un autre qu'on a été sur le point de mettre à mort... Je n'ai pas besoin de parler de la

mansuétude de Zwingli (1). Si vous pratiquez si bien le précepte de l'Évangile, pourquoi cette nuée de pamphlets que vous vous jetez à la tête les uns les autres; Zwingli à la tête d'Emser; Luther à la tête du roi d'Angleterre, du duc Georges de Saxe et de l'empereur; Jonas à la tête de Faber (2); Hutten et Luther à la tête d'Érasme?

» Ces gens-là sèment à pleines mains la calomnie. En voici un qui dit avoir connu un chanoine qui se plaint de ne pas trouver à Zurich le plus petit lupanar, tandis qu'avant la venue de Zwingli il y en avait de fort bien tenus et en grand nombre. J'ai montré au chanoine en question la page de la lettre, et il m'a affirmé en riant de pitié que jamais semblable propos n'était sorti de sa bouche. C'est avec la même candeur qu'ils reprochent à un autre prêtre de courir les femmes, quand moi, qui l'ai connu intimement, j'affirme, et tous ceux qui le connaissent rendront le même témoignage, qu'on n'a rien à lui reprocher, ni en paroles ni en actions. Ils en veulent au chanoine, parce que le chanoine a fort mauvaise opinion des sectaires; au prêtre, parce qu'inclinant d'abord pour leur doctrine, il s'est hâté de l'abandonner.....

» Ils m'en veulent à moi, parce que je ne cesse de dire que leur Évangile refroidit l'amour pour les lettres; et ils me citent Nuremberg, où les professeurs sont largement rétribués. Soit; mais con-

(1) Le curé d'Einsiedlen disait au sujet de Félix Manz, l'anabaptiste : Qui iterum mergunt, mergantur. — Limborch. Int., p. 71.

(2) Faber est connu par le livre : De Antilogiis Lutheri.

sultez les habitants, ils diront — que ces professeurs n'ont presque pas d'écoliers; que le maître est aussi paresseux pour enseigner que l'écolier pour écouter la leçon ; en sorte qu'il serait nécessaire de salarier l'écolier autant que le maître. Je ne sais ce que produiront toutes ces écoles de villes et de bourgs, mais jusqu'à présent connaissez-vous quelqu'un qui en soit sorti avec une teinture des lettres ?

» Comment ne pas s'indigner en voyant ces hommes de nouveauté se comparer aux apôtres et au Christ; se vanter orgueilleusement d'annoncer le Seigneur, de proclamer la vérité, de répandre le goût des lettres, comme si parmi nous on ne trouvait ni christianisme, ni science, ni évangile!.... Écoutez-les parler des papes, des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines; à les entendre, ce sont des hommes de mauvaise vie, de doctrines sataniques. Ils célèbrent en termes magnifiques la pureté des mœurs, l'innocence, la piété de leurs disciples!.... comme si je ne pouvais pas citer telle de leurs villes où le libertinage, l'adultère, vont la tête levée; comme si Luther n'avait pas été obligé d'envoyer des missionnaires pour ramener tout un peuple qui se précipitait dans la licence; comme si ce docteur n'a pas confessé qu'il aimerait mieux retourner au joug antique des papistes et des moines, que de faire cause commune avec ces hommes de dissolution; comme si Mélanchthon n'a pas fait le même aveu, et Œcolampade aussi!.... Écoutez-les vous dire qu'ils marchent à la lumière du Saint-Esprit. Mais cette

lumière, quand elle illumine, elle brille dans les actes, dans l'œil et sur le front de l'homme inspiré. Si Zwingli et Bucer sont tous remplis de ce souffle d'en haut, pourquoi parmi nous autres catholiques ne trouverions-nous pas de ces âmes privilégiées? »

Voilà de nobles paroles que la vérité arrache à un écrivain qui s'était montré d'abord si favorable à Luther.

Et le philosophe n'a pas tout dit. Achevons le tableau, presque toujours en nous servant du témoignage de protestants contemporains.

Luther et Mélanchthon étaient partis de Wittemberg pour visiter les contrées d'où le catholicisme avait été chassé; mais quel spectacle s'offrit à leurs regards attristés! la plupart des paroisses qui avaient reçu la parole nouvelle, manquaient de pasteurs (1). Dans les campagnes, les ministres évangéliques avaient à peine de quoi vivre. De retour de leur voyage, Mélanchthon et Luther firent entendre des plaintes amères (2); mais l'électeur Jean ne les écouta pas. « Personne au monde n'a moins de souci de l'Évangile, écrivait tristement Mélanchthon à son ami Camer, que ces princes qui s'en sont déclarés fastueusement les protecteurs (3). » Et essuyant ses yeux noyés de larmes, « Combien nous avons eu tort, ajoutait-il, de faire entrer la théologie chez les grands! Je n'ai jamais

(1) Melanchthon Camerario. Corpus Ref., t. I. p. 881.
(2) Luther an den Churfürsten Johann, De Wette, t. II. p. 245.
(3) Melanchthon Myconio, Corpus Reform., t. II, p. 259.

formé de plus ardent désir, que de sortir au plus tôt de ces demeures funestes (1). »

Les querelles intestines troublaient le repos des communes : partout dans les nouveaux presbytères, l'orgueil, la convoitise, l'ambition. Chaque cité un peu importante avait son pape luthérien (2). Osiander, à Nuremberg, se faisait remarquer par son faste et son intolérance. Il lui fallait, à lui et à son ami, des revenus d'évêques. On leur avait d'abord alloué cent écus d'or, ils en demandèrent cent cinquante ; leur logement était splendide, leur table royale. Ils n'étaient pas contents : ils exigèrent deux cents écus d'or annuels (3). Un des ministres de Nuremberg, Thomas Vénatorius, faillit perdre sa place pour s'être permis quelques sages remontrances sur les scandaleuses exigences de ses collègues (4).

---

(1) Valdè peccavimus quòd in aulam importavimus theologiam ; quare nihil in vitâ ardentiùs optavi ut me quamprimùm ex his aulicis deliberationibus prorsùs vel cum magno meo incommodo expediam. — A Veit Dietrich. Corp. Reform., t. II, p. 259.

(2) Allenthalben streben sie nach Einfluß und Macht : fast jede Stadt und jeder Ort hat seinen lutherischen Papst. — Karl Hagen, l. c., p. 187.

(3) Sunt apud nos concionatores bini qui sub initium centum aureorum stipendio ac victu lauto pro se et famulis sunt professi ; cæterum, quùm vidissent se jam populo persuasisse, centum quinquaginta exegerunt, ac pauló post ultra habitationem propriam et victum splendidum, ducentos petiere aureos, aut se abituros sunt minati. — Pirkheimer Phrygio, Strobel Beiträge, t. I, p. 495.

(4) Quibus vero cauponationem verbi hanc obscœnam displicere sensere, in eos egregiè declamârunt. Venatorius noster nullo victu, sed centum aureorum stipendio tantum concionatur, vir profectò bonus et eruditus, cui quoque multa quum displicerent, nec is ob ingenii bonitatem dissimulare sciat, quibusdam admodum est

Osiander aimait la représentation. Il ressemblait en chaire à un comédien : ses vêtements étaient du drap le plus fin, ses doigts ornés de bagues (1).

La plupart des prédicateurs nouveaux montaient en chaire sans s'être préparés, et disaient tout ce qui leur venait sur les lèvres : l'inspiration se refroidissait-elle, ils s'amusaient alors à décrier ou leurs collègues ou leurs paroissiens (2). « Nos ministres, disait Mélanchthon, ne songent qu'à servir leurs petites passions : c'est le triomphe de leurs vanités colériques qu'ils cherchent partout (3). »

Qu'étaient devenues ces lettres, dont Dalberg, Scultet, Albert, Lang, prenaient un soin si pieux dans leur diocèse avant la réforme? Elles étaient ou négligées ou proscrites. Il faut un moment écouter les lamentations de quelques-uns des disciples de Luther, sur le délaissement universel des muses, provoqué par toutes ces luttes sociales et religieuses, que le nouvel Évangile promenait en Allemagne. C'est Éoban Hess (Hessus) qui déplore

---

exosus, et ni hucusque amici prohibuissent, jampridem ob multam causam esse exautoratus. — Ibid.

(1) Bucer. — Zwinglio, 13 aug. 1527. — Epist. Zwinglii, t. II, p. 81 — Voyez Liter. Museum, t. II, 2e partie, p. 184-95.

(2) Kommen sie unvorbereitet auf die Kanzel, so sagen sie was ihnen in das Maul kommt; und haben sie sonst keinen Stoff, so werfen sie sich aufs Schimpfen. — Luther an Balth. Thöring, 16 jun. 1528. — De Wette, t. III, p. 352 —Voir de curieuses révélations de Luther, sur le sacerdoce réformé, dans ses lettres à Hausmann de Zwickau, 1529, De Wette, t. III, p. 482; à Juste Jonas, 1529, ib. p. 469, à Hausmann et Cordatus, 1529, ib. p. 489.

(3) Nostri sic indulgent iracundiæ, ut videantur gloriæ suæ inservire. — Melanchth. Balth. Thœring, Corpus Reform., t. I, p. 995.

avec ses amis la chute des études classiques (1); c'est Glaréanus qui reproche aux théologiens de son école d'abandonner l'antiquité païenne et de faire parade de leur ignorance (2); c'est Cuspinien qui, désolé de voir que Nuremberg, autrefois la ville des artistes, ne pense plus qu'au poivre et au safran (3); écrit à Pirkeimer : « Je vous le dis en vérité, et je suis prophète, encore un peu de temps, et le culte des lettres s'éteindra. J'avais espéré que vos patriciens auraient quelque souci des lettres antiques; mais je m'étais trompé. Je vais dormir comme Épiménide : je veux jeter au feu toutes mes poétiques inspirations. Votre gymnase élevé par Mélanchthon ne restera pas longtemps debout (4). »

Mais c'est ce pauvre Mélanchthon qui souffre dans ses plus chères affections, lui qui a voué aux lettres un culte d'amour, et qui les voit s'exiler de Wittemberg! Les querelles religieuses les en ont chassées. Aux yeux des théologastres qui règnent en maîtres dans cette ville de disputes, le professeur d'humanités n'est plus qu'un pédant dont ils se moquent hautement (5). Chaque jour Mélanchthon perd quelqu'un de ses écoliers. Autour de sa

(1) Eoban Heß an Jakob Micyllus, sept. 1525. — Epist. famil. Marb., p. 42. — Au même, 1526, ib. — A Jean Groning, 1 août 1532.

(2) Glareanus à Pirkeimer, 5 septembre 1525. — Op. Pirkh., p. 316, 317.

(3) Hess à Sturtiades, p. 137; — à Mycillus, ib. p. 50. Quid enim hic agimus inter tantùm mercatores?

(4) 25 janv. 1827. — Op. Pirkh., p. 227.

(5) Hic enim et quidem à nostris amicis indignissimè tractor. Non libet eâ de re scribere. — Camerario, nov. 1526.

chaire ne se pressent plus comme autrefois des jeunes gens avides d'écouter la parole de ce grand maître ; l'électeur oublie de lui payer ses revenus. « Triste temps, s'écrie le rhéteur, où Homère lui-même serait contraint de mendier des auditeurs ! Mon pauvre ami, j'avais un moment espéré de les ramener sur les bancs déserts de l'université, aux douces harmonies de la seconde Olynthienne : quoi de plus mélodieux que cette parole de Démosthènes ? mais je ne le vois que trop, nôtre âge est sourd aux accents de Démosthènes. C'est à peine si de ma chaire j'aperçois autour de moi quelques rares disciples qui n'ont pas voulu m'abandonner par déférence pour leur maître : je leur sais bien bon gré de leur piété filiale (1). »

---

(1) Nunc tantus est contemptus optimarum rerum, ut nisi gratis offerantur et quidem prælegantur à peritis, mendicare Homerus auditores cogatur... Speravi me suavitate secundæ Olynthiacæ invitaturum esse auditores ad Demosthenem cognoscendum. Quid enim dulcius aut melius eâ oratione cogitari potest ? Sed, ut vides, surda est hæc ætas ad hos auditores retinendos. Vix enim paucos retinui auditores qui mei honoris causâ deserere me noluerunt, quibus propter suum erga me officium habeo gratiam. — Strobel, l. c., t. II, p. 184, 187.

Nous recommandons à nos lecteurs le beau tableau littéraire de l'Allemagne avant la réformation, tracé par Carl Hagen dans son Deutschlands litterarische und religiöse Verhältnisse im Reformations-Zeitalter. Erlangen, 1851, t. I. Ils verront quel éclat jetaient à cette époque les universités d'Allemagne, avec quel succès commençaient à être cultivées les lettres, quels généreux efforts faisait le clergé catholique pour répandre les lumières. Encore une fois, M. Carl Hagen n'est pas catholique.

CHAPITRE VIII.

MARIAGE DE LUTHER. - 1525.

Le célibat de Luther. — Prévisions des catholiques touchant le mariage du docteur. — Luther répond à Argula qui le presse de se marier. — Motifs qui, peut-être, ont déterminé Luther à différer d'écouter Argula. — Sa lettre à l'archevêque de Mayence. — Comment il se venge du cardinal qui refuse de se marier. — Hymen inattendu de Luther. — Lettre de Justus Jonas à ce sujet. — Douleur de Mélanchthon. — Chants de joie des moines catholiques. — Épithalame d'Emser. — Caricature de Conrad Wimpina.—Lettres d'Érasme à Mauch d'Ulm et à Nicolas Everard, président du haut conseil de Hollande, sur la matern té précoce de Catherine. — Témoignages d'autres écrivains. — Controverse sur l'accouchement de Bora. — Rétractation d'Érasme. — Ce qu'on doit en penser. — Le mariage de Luther jugé par Henri VIII. — Influence de cet hymen monacal.

Pour les intelligences que Luther avait séduites, toute chance de retour au catholicisme n'était pas perdue. Entraînées d'abord par cet amour des nouveautés, auquel le cœur de l'homme s'abandonne si facilement, elles s'arrêtaient, et tout étonnées de leur chute, se relevaient, et s'armaient du doute comme d'un miroir. Ainsi firent Staupitz, Miltisch, et Crotus et tant d'autres (1), dont Luther cachait soigneusement les défections, et qui finirent par

(1) Ego soleo dissimulare et celare, quantùm possum, ubi aliqui nostrûm dissentiunt à nobis (quales multos jam agitat nescio quis spiritus). — Lutherus, Fab. Capitoni, 25 maii 1524.

reconnaître leurs erreurs et se réconcilier avec le catholicisme ; ce jour, il y avait fête dans nos églises.

Le prêtre était là qui veillait, et au moindre signe de repentir ou de regret de l'ange déchu, se hâtait de le réconcilier avec Dieu. Sa voix aurait été impuissante à ramener le moine marié : la femme était le lien qui enchaînait à jamais l'apostat à la réforme. Nous avons cherché vainement l'exemple d'un prêtre marié qui, dans la révolution religieuse du seizième siècle, soit retourné au catholicisme ; le repentir ne vient pas même s'asseoir au chevet du mourant. Érasme avait donc tort de rire. Luther savait bien que chaque hymen sacerdotal valait à la réforme une âme, qui en procréerait d'autres à son image. Nous comprenons maintenant la lutte qu'il commence au sortir de la Wartbourg, et qu'il continuera tous les jours de sa vie contre le célibat. Après le pape, Eck, Emser et Érasme, peut-être, Luther n'a pas d'ennemis qu'il ait plus rudement menés que le célibat ; aussi pour en triompher fait-il usage de toutes ses armes : colères, mépris, sophisme, épigramme, quolibet, bons mots! Quelquefois on dirait d'un convive sortant d'un souper de Pétrone et prêchant sur le mariage ; il faut éteindre alors les lampes ou prendre un éventail. Donc, que le lecteur curieux lise les œuvres de Luther en allemand ou en latin pour connaître l'écrivain ; car le moine n'a pas tout dit dans son sermon sur le mariage. A Naples est un musée secret qui, en une heure, peut initier le voyageur aux mœurs de l'ancienne Rome : le

musée de Luther y ressemble assez, mais nous n'oserions y servir de cicérone (1).

Il était impossible qu'un panégyriste si pétulant du mariage gardât ses vœux de chasteté et mourût dans le célibat. Luther, qui dit tout ce qu'il a sur le cœur, n'a jamais caché son goût pour les femmes de la Saxe, pour le vin du Rhin, et pour la bière d'Eimbeck. A Erfurt, il chantait :

« Sur la terre rien de plus doux que l'amour d'une femme. »

Écolier, il fréquentait la maison d'une veuve où se trouvait une jeune fille dont il s'éprit : tout plein d'une flamme juvénile, il alla vers Spalatin : Frère, lui dit-il, cette jeune fille m'a donné dans le cœur. Vrai, je ne serai heureux que lorsque je posséderai semblable trésor ; à quoi Spalatin répondit : Frère, tu es moine, les filles ne te regardent pas (2). » C'est un récit de Wolfgang Agricola.

Les catholiques prévoyaient que Luther succomberait aux nécessités physiques qu'il a peintes si énergiquement (3). « Les Wittembergeois, qui don-

---

(1) Hinc videmus homines alioqui mulieribus parùm aptos procreando fœtui, naturali inclinatione nihilominùs esse plenissimos, et quò minùs instructi sunt εἰς τὸ παιδοποιεῖν hoc magis sunt γυναικόφιλοι. Cujusmodi naturæ ingenium est ut ibi minimum est, hic omnium fortissimè expetamus. Quare ἄγαμος vivere volens, planè ἀδύνατα θηρεῖ, καὶ ὅλος θεομαχεῖ. Ep. ad Reissenbuch, Seckendorf, l. II, p. 21.

(2) O Spalatine, du kannst nicht glauben, wie mir dieß schöne Mädigen in dem Herzen liegt; ich will nicht sterben bis ich so viel anrichte, daß ich auch ein schön Mädigen freyen darf Le discours de Wolfgang Agricola, ministre luthérien, a été réimprimé à Ingolstadt en 1580.

(3) Carnis meæ indomitæ uror magnis ignibus, carne, libidine.— Voyez notre tome I.

nent des femmes à tous les moines, ne m'en donneront pas à moi» ! disait le Saxon (1). Quelques uns d'entre eux avaient besoin, pour le repos de leur âme, qu'il violât ses vœux de continence, aussi l'étourdissaient-ils de leurs criailleries. Aucun d'eux d'abord n'eût osé avouer en public un hymen effronté. Le peuple les montrait au doigt, et avait inventé pour peindre leur fièvre *génésique* une expression devenue proverbiale : se *démoiner* ! Cette femme-docteur qui faisait de la propagande luthérienne et voulait proposer à Eck un tournoi théologique, Argula, écrivait en 1524 à Spalatin : « Qu'il était temps que le nouvel Élie montât au ciel, écrasât sous ses pieds le serpent monacal, et se mariât. — Merci du conseil d'Argula, mon cher Spalatin, répondait Luther; dites-lui que Dieu tient dans ses mains les cœurs qu'il change et rechange, qu'il tue et vivifie à son gré ; que le mien, tel qu'il est, n'a pas de goût pour le mariage. Non pas que je ne sente l'aiguillon de la chair et la voix impérieuse des sens, car je ne suis ni de pierre ni de bois ; mais j'ai bien le temps de penser au mariage, quand la mort me menace, et que le supplice de l'hérétique m'attend à chaque moment (2) ! »

Et quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'il écrivait à Jérôme Baumgærtner (3), amou-

(1) Mayer, Ehren-Gedächtniß, p. 26.

(2) On imprima le dialogue suivant entre Calvin et Luther. — CALVIN. Quand vous démoinâtes-vous? — LUTHER. En 1525, où je jetai les yeux sur les jolies filles, et épousai une noble abbesse, Catherine de Bora.

(3) Luther a, dans ses lettres, fait plus d'une fois mention de cette passion de Kétha pour Baumgærtner : il écrit à ce sénateur de

reux de Catherine : — Si tu tiens à ta Kétha, viens sur-le-champ; car elle appartiendra à un autre, si tu ne te hâtes.

Il est vraisemblable qu'il se serait marié plus tôt, s'il n'avait craint d'encourir la disgrâce de l'électeur Frédéric, qui s'était expliqué franchement et tout récemment encore, dans sa lettre à l'évêque de Meissen, sur le mariage des prêtres et des moines, qu'il appelait « un concubinage déguisé. » Luther redoutait aussi les railleries d'Érasme, qui s'était moqué si hautement de Carlstadt, et celles de Schurf, qui avait écrit : Si jamais ce moine prend femme, le diable rira bien (1) ! C'était ce Schurf qui ne voulait pas communier de la main d'un chapelain marié deux fois. D'ailleurs, dans une lettre confidentielle adressée à Ruhel, en 1525 (2), Luther témoignait quelques doutes sur une virilité que le temps a suffisamment prouvée (3).

Mais à la mort de l'électeur, Luther s'enhardit. Il était alors à Seeburg, qu'il quitta pour retourner à Wittemberg. — Je pars, écrit-il à son cher Ruhel... je veux épouser ma petite Kétha avant de mourir (4) ! « C'était du courage, disait-il, car nous autres moines et nonnettes, nous connaissons le rescrit impérial :

Nuremberg : Salutat te reverenter ignis olim tuus, jam te ob præclaras virtutes tuas novo amore diligens, et nomini tuo ex animo benè volens. — De Wette, t. III, p. 402.

(1) Wann dieser Mönch heirathen sollte, so würde die ganze Welt, ja der Teufel selbst lachen. — Melchior Adam, in Vitis theol., p. 130.

(2) Sculte t., in Annal., ad annum 1525.

(3) Warum auch ich nicht ein Weib nehme, sollet ihr antworten, daß ich immer noch fürchte, ich seye nicht tüchtig genug dazu.

(4) Op. Luth., t. I, Ep., p. 887.

Qui prend nonne ou moinillon mérite la corde (1). » L'histoire, toutefois, ne parle du supplice, ni de Carlstadt, ni des prêtres ou religieuses qui avaient enfreint l'ordre de l'empereur.

Dans une lettre à l'archevêque de Mayence et de Magdebourg, Luther, comme nous l'avons vu, avait essayé de convertir le prélat et de lui prouver quel bel exemple Albert donnerait au monde, lui si haut placé dans la hiérarchie ecclésiastique, et à qui Dieu avait donné le don de chasteté, s'il se mariait publiquement. — Dieu n'avait-il pas dit, — que l'homme doit avoir une compagne?..... A moins d'un miracle, Dieu ne peut pas transformer un homme en ange. Que répondra-t-il au jour du jugement quand Dieu lui dira: Je t'avais créé homme, afin que tu ne fusses pas seul et que tu prisses une compagne; où est ta femme, Albert?

Le cardinal ne répondit pas. Luther se vengea dans un débordement d'injures difficiles à reproduire : — Va, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, religieux entêté, épicurien renforcé, satan de papiste, chien enragé, vieux coquin, ver de terre, qui souilles de tes ordures la chambre de Sa Majesté impériale! Que sa garderobe te tombe sur la tête. On aurait déjà dû te pendre dix fois à une potence haute de trois potences ordinaires, chasseur de p....., enfant de Caïn, à qui Luther veut donner un joyeux carnaval; apprête-toi à danser, il jouera du fifre (2)!

(1) Tisch-Reden, p. 328. a.

(2) Er nennet ihn den höllischen Cardinal, dessen Namen verspeit und

On n'a pas manqué de rechercher les motifs d'un mariage si précipité ; Luther les explique : « C'est le Seigneur qui a décidé si vivement l'hymen. En m'unissant à Bora, sans en avertir mes amis, j'ai voulu faire rire les anges et pleurer les démons (1). » Les catholiques contemporains ne paraissent que médiocrement satisfaits d'un prétexte semblable. Ils ont prétendu que le docteur avait un double but en se mariant à l'improviste : d'abord de faire taire les méchants propos qu'il encourageait par ses fréquentes visites à la jeune fille ; puis en cédant aux obsessions de Bora, qui ne pouvait attendre

---

verdammt ist, einen cardinalischen Hencker, schalkhafften Knecht, tellen Kopf, zornigen Heiligen, einen weiblichen Epicurum, römischen Teufel, Mörder und Bluthund, einen wüthigen und boshaften Tückler, von dem viel böse Thaten gehört werden, einen unverschämten Wurm, den alle Welt für einen faulen Arschwisch halt, der dem Kaiser in sein Kammergericht scheisset, soll doch den Dreck selbst ausfegen. Man hätte ihn zehnmal zu Mainz an einen Galgen, der höher wäre, dann drei Giebichsteine, hencken sollen; einen Huren-Jäger, Dieb, Räuber, Juncker-Cain, dem der Luther eine Fastnacht bringen will, die lustig und gut sein wird. Er soll die Füsse zum Tanz wohl jucken lassen, Luther wollte der Pfeifer sein. — De Wette, l. c., t. IV, p. 676, 678.

Nous défions toutes les langues du monde, mortes ou vivantes, de traduire le passage suivant extrait de cette lettre : Weil denn E. K. F. G. dem Kaiser in sein Camergericht scheißt, der Stadt Halle die Freyheit, und dem Schweit zu Sachsen sein Recht nimpt, dazu all Welt und Vernunft für faule Arschwische hält (so lauten fast die Reden), und alle Dinnge sogar päpstlich, römisch und cardinalisch handelt; so wirds, ob Gott will, unser Herr Gott durch in den Gibel schicken einmal daß E. K. F. G. den Dreck selbst wird müssen ausfegen. — De Wette, t. IV, p. 677.

(1) Dominus me subitò aliaque cogitantem conjecit mirè in conjugium cum Catharinâ Borensi, moniali illâ. — Ad Wences. Link, 20 juin. — Sic me vilem et contemptum his nuptiis feci, ut angelos ridere et omnes dæmones flere sperem. — Ad Spalatinum, Seck., lib. II, p. 16.

plus longtemps, de cacher la faute de la jeune fille et le nom du séducteur. Mayer (1) s'emporte contre les mauvaises langues qui auraient voulu perdre de réputation la religieuse de Nimptsch et l'ecclésiaste de Wittemberg : nous marchons sur un terrain brûlant.

Ce fut le 13 juin 1525 que Luther épousa Catherine Bora, nonne de vingt-six ans, du couvent de Nimptsch, d'où elle avait été enlevée par Léonard Koppe, jeune conseiller de Torgau (2).

Mélanchthon reçut cette nouvelle comme un coup de foudre; il n'en revenait pas. Luther, qui n'avait rien de caché pour son disciple chéri, ne lui avait pas dit un mot de ce mariage.

— Luther s'est marié inopinément, écrit Mélanchthon à Camer; ce n'est pas moi, en vérité, qui oserais condamner ce mariage subit comme une chute et un scandale, bien que Dieu nous montre dans la conduite de ses élus des fautes qu'on ne pourrait approuver : malheur toutefois à celui qui rejetterait la doctrine à cause des péchés du docteur (3)!

— Paix et salut, écrivait Justus Jonas à Spalatin; ma lettre va vous apprendre une chose merveilleuse : notre Luther s'est marié à Catherine Bora; j'assistai hier à la noce et je vis l'époux au lit. Je ne pus, à ce spectacle, me défendre de quelques larmes. Mon âme craint et souffre; je ne

(1) Ehren-Gedächtniß der Bora.
(2) Voyez le chapitre qui a pour titre : *Catherine Bora.*
(3) Mel. Ep. ad Camerarium.

sais ce que Dieu nous réserve ; je souhaite à cet homme au cœur si bon, si sincère, à notre frère en Dieu, toutes sortes de félicités. Le Seigneur est admirable dans ses conseils et dans ses œuvres, adieu... Aujourd'hui on fait un tout petit repas ; nous célébrerons, je pense, la noce plus tard, et vous y viendrez. J'envoie un exprès pour vous annoncer cette grande nouvelle. Nos témoins étaient : le peintre Lucas Cranach et sa femme, le docteur Pomer et moi (1).

Luther n'avait dit son secret qu'à deux de ses amis, Amsdorf et Koppe (2).

« C'est bien la vérité, Amsdorf, je viens de me marier avec Catherine Bora. Je vivrai encore quelques jours ; je n'ai pu refuser à mon père ce témoignage d'obéissance filiale, dans l'espoir d'une progéniture. Il fallait bien confirmer le précepte par l'exemple, tant il y a d'âmes pusillanimes qui n'osent regarder en face la lumière évangélique ! C'est l'ordre et la volonté de Dieu ; car en vérité je n'aime pas d'amour ma femme, mais tout simplement d'amitié. »

Dans une lettre à Koppe, le ravisseur de Catherine, en date du 17 juin, le docteur avait

---

(1) Heri adfui rei, et vidi sponsum jacentem in thalamo, etc. — Dr. Martin Luther's Leben, von G. Pfizer p. 585.

(2) Schutehorn, t. IV, Amœnit. Lit., p. 423, 424 et suiv. — Voyez, au sujet du mariage de Luther, les lettres du 15 juin à Ruhel, à Thur, à Gaspar Muller ; du 16, à Spalatin ; du 17, à Léonard Koppe, à Mich. Stiefel ; du 20, à Wenceslas Link ; du 21, à J. Dolzig, à Spalatin et à Amsdorf, insérées dans le recueil de Leberecht de Wette : Dr. Martin Luther's Briefe, etc., 3e vol. Berlin, 1827.

glissé un tout petit billet pour lui annoncer son mariage.

— Tu sais bien ce qui m'est arrivé : je me suis embrouillé dans les cheveux d'une fille. C'est un vrai miracle, Dieu aura dû faire la moue au monde et à moi. Embrasse pour moi ton Audi, et le jour du repas de noces viens pour dire à Catherine tout bas si je suis homme.... (1).

Le bourgmestre de Wittemberg envoya aux nouveaux mariés douze bouteilles pour le repas de noces, dont quatre de vin de Malvoisie, quatre du Rhin, et quatre de Franconie. La ville leur fit présent de deux anneaux (2).

Ce fut le tour des moines (3). Luther, pendant quinze ans, les avait assez bafoués : ils prirent leur revanche, et il faut avouer qu'elle fut sanglante. Épithalames, odes, cantiques sacrés et profanes, distiques, poëmes héroïques et comiques, leur muse se permit tous les tons et tous les idiomes. Si jamais il vous arrive de feuilleter quelques-uns de ces innombrables écrits inspirés par la réforme, et que vous lisiez sur l'un d'eux la date de 1525, attendez-vous, si le pamphlet est d'un religieux, à y trouver le nom de Catherine Bora. A Horace le moine prend son iambe, à Salomon son style symbolique, aux poëtes de

---

(1) Daß ihr meiner Braut helft, gut Zeugniß geben, wie ich ein Mann sey, t. II, Alt. 903. — De Wette, t. III, p. 9. Seckendorf est fâché qu'on ait imprimé cette lettre dans le recueil des œuvres de Luther : Epistola familiaris et jocosa, quam omitti satiùs fuisset.

(2) Voyez dans ce volume, le chapitre qui a pour titre : *Souvenirs de Luther.*

(3) Ulenberg, Vita Lutheri, p. 197.

l'antiquité leurs libertines images, à l'écolier d'Albert Durer son crayon, pour peindre jusqu'aux joies nocturnes du couple réformé; car on était bien plus hardi qu'au début de la réforme. « En vérité, s'écrie piteusement Juncker, on ne saurait dire quelles gorges chaudes les papistes ont faites au sujet de cet hymen, qu'ils ont chanté jusqu'à présenter ces saintes noces comme incestueuses (1). » Un frère, Conrad Collin, donne à son ouvrage le titre de : Sur les noces canines de Luther (2). — Savez-vous quelle différence existe entre Luther et David? disait Jean Hasenberg, c'est que David chante sur sa harpe, et que Luther joue sur sa nonne (3). Emser, ce vieux théologien qui avait porté de si glorieux coups à Luther, improvisa un épithalame, paroles et musique (4) ;

---

(1) Melchior Adam, Vita theologor.

(2) Wider die Hunds-Hochzeit Martin Luthers. Tübingen, 8.

(3) Quàm Luther est similis Davidi ! Hic carmina lusit
In cytharâ; in nonnâ ludit et ille suâ.

Voyez Cochlæus, in Luthero septicipite, p. 120.

(4) I cuculla, vale capa,
Vale prior, custos, abba,
Cum obedientiâ,
Cum jubilo.

Ite vota, preces, horæ,
Vale timor cum pudore,
Vale conscientia,
Cum jubilo.
Io, Io, Io, gaudeamus
Cum jubilo.

COCHL., in Act. Luth., fol. 118.

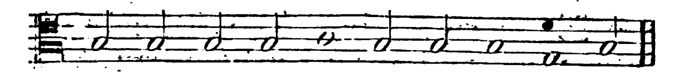
Voyez aux *Pièces justificatives*, n° I, l'épithalame composé par J. Hessus.

» — Adieu cuculle, disait le poëte, adieu cape, adieu prieur, gardien, abbé; adieu tous les vœux, et gai, gai, gai.

» Adieu matines, oraisons, adieu crainte et pudeur, adieu conscience, et gai, gai. »

La réforme, pour populariser sa colère contre ces poëtes, ne s'est pas contentée de la rimer; elle l'a mise en musique. Il est un vieux cantique luthérien qu'on chante encore à Wittemberg, et dont les paroles et la mélodie vivent depuis plus de trois siècles.

En voici les notes :



Et le premier couplet :

Martinus hat gerathen,
Das Ri, Ra, Rit,
Man soll die Pfaffen brathen,
Das Ri, Ra, Ritz,
Die Mönchen unterschiren
Die Nonn' ins Frie-Haus führen.

Martin veut,
Das ri, ra, ritz,
Qu'on tisonne les moines;
Das ri, etc.
Qu'on rôtisse les prêtres,
Das ri, etc.
Qu'on émancipe les nonnes, etc.

Si vous parcourez les campagnes saxonnes, où triomphe le catholicisme, vous entendrez quelque bonne vieille grommeler, ou quelque pauvre du bon Dieu chanter d'un ton nasillard d'autres cou-

plets qu'on fit sur les mêmes notes à la même époque :

Lucifer sur son trône,
Das ri, rum, ritz,
Était un ange de beauté,
Das ri, etc.
Il en est tombé,
Das ri, etc.
Avec ses compagnons,
Das ri, etc. (1).

Le docteur Conrad Wimpina, celui qui avait écrit les thèses de Tetzel, si nous en croyons Luther, fit imprimer à Francfort-sur-l'Oder un recueil de controverses religieuses où se trouvent quelques gravures sur bois curieuses à étudier. Sur l'une on a représenté les noces de Luther : à gauche le moine donne l'anneau des fiançailles à Bora, au-dessus des époux on lit : *Vovete ;* à droite est le lit des conjoints, dont les rideaux sont tirés, et au pied : *Reddite ;* au milieu, le moine danse en tenant la main de la nonne ; un ruban qui flotte au-dessus de leurs têtes porte ces deux vers :

Discedat ab aris
Cui tulit hesternâ gaudia nocte Venus (2).

(1) On croit que cette contre-partie du cantique luthérien est due à F. Sylvius, moine dominicain, qui vivait, au temps de Luther, dans un couvent, non loin de Leipzig. Muller, dans son livre : Defensio Lutheri defensi, Hambourg, 1659, p. 6, a cité ce cantique. Il trouve que le papiste a fait un singulier honneur à Luther en le comparant à Lucifer.

(2) Luther ne répondit jamais à Wimpina. « Laissez grogner le cochon, disait-il en parlant du docteur. D. Wimpina trochzet wie ein brunzend Sau. »

Dans la plupart des caricatures inspirées par le mariage de Luther, le docteur est représenté dansant avec Bora ou assis à table le verre en main, et ces dessins doivent être consultés. La gravure ne ment pas; elle invente rarement, seulement elle ne s'attache pas à la ressemblance, et ne cherche que l'effet. Seckendorf voudrait nous faire croire que Luther portait, le jour de son hymen, un front chargé de soucis, la gravure lui donne un démenti : elle aurait trouvé moyen, sans doute, si Luther eût été aussi triste que le représente son panégyriste, de rire de cette gravité ; au lieu d'une scène de cabaret allemand, elle nous aurait donné une ronde satanique, un banquet infernal.

Longtemps après les noces, le bruit des hymnes moqueurs dont elles avaient été saluées durait encore; quelques amateurs avides de scandale ont enchâssé ces épithalames dans des recueils qu'on peut considérer aujourd'hui comme de véritables bijoux bibliographiques. Il nous a été donné d'en parcourir plusieurs d'une poésie hyperbolique, mais qu'il faut consulter pourtant, si l'on veut connaître une foule de détails dont la gravité historique ne s'accommoderait guère. Sans le poëte, nous nous représenterions Luther, au moment de son mariage, sous la figure qu'un de ses disciples lui donne à Leipzig, si maigre qu'on en eût pu compter les os; tandis qu'alors c'était un moine à la face rubiconde, à l'abdomen rabelaisien, marchant difficilement sous le poids de chairs exubérantes. Hutten se serait moqué d'un catholique qui, avec une fleur de santé si vive, aurait parlé

comme fait Luther des dangers de mort qui le menaçaient, et plus encore peut-être de cette atonie sexuelle dont il glisse quelques mots à son ami Ruhel. On voit maintenant comment la poésie corrige souvent l'histoire.

Il paraît que Catherine était une grosse fille fraîche, rieuse, assez leste; car Rempen nous la peint glissant, voltigeant, s'élançant dans les airs et montrant aux spectateurs ce qu'elle n'eût dû faire voir à personne; chèvre lascive qui tourne et bondit, tandis que Martin, attardé par son ventre énorme, ne peut suivre les mouvements de sa danseuse, se soulève pesamment, et ressemble au chameau qui sauterait au son d'une lyre (1).

Pendant ces fêtes d'hyménée, le canon tonnait et le sang des paysans coulait en abondance (2). Holbein nous a dessiné le portrait de Catherine, que le peintre a peut-être trop flatté. Si nous nous

---

(1) Nous donnerons ici quelques vers de cette ode, riche de poésie et de coloris, et par conséquent difficile à traduire :

Atque levi sura glomerabat ovantia crura,
More capræ brutæ, vitulæque à fune solutæ,
Multiplicans miros lascivo poplite gyros.
Lutherus fessus, ventris pinguedine pressus,
Non poterat tantas in saltum tollere plantas ;
Quò se vertebat, pingui se mole movebat,
Per tardos passus, gravitanti abdomine crassus,
Subsultans duris ad stridula barbita suris
Ut resonante chely salit hispida planta cameli.

REMPEN.

Rempen, l'auteur de l'ode, abjura plus tard le catholicisme, et se fit luthérien.

(2) Voyez le chapitre 2 de la *Guerre des Paysans*.

en rapportons au témoignage de Luther, la jeune fille n'avait pas cette lascivelé que lui donne Rempen, l'auteur de l'ode. Il aurait mieux fait, dit Cochlée, de prendre pour femme une de ces nonnettes enlevées du monastère de Nimptsch et déposées à Wittemberg dans le couvent des augustins; mais elles étaient trop jeunes. — Je me suis décidé pour Catherine, disait Luther; car les autres seraient mortes si... Bon Dieu, que le monde est changé! Autrefois une fille était nubile à douze ans, un adolescent pubère à quatorze! Comme l'espèce humaine se détériore; le monde s'en va (1)!

Érasme était à Bâle, quand il apprit le mariage de Luther, et le 7 octobre il écrivait à Daniel Mauch, d'Ulm, alors à Rome, au service du cardinal Campeggi :

— Voici un singulier événement; Luther a jeté bas le manteau de philosophe, et vient de se marier avec une fille de vingt-six ans, jolie et bien faite, d'une bonne famille, mais sans dot, et qui depuis quelque temps a cessé d'être vestale. Les

(1) Ego quoque Catharinam meam oppignorarem, cùm una illarum *propter coitum moreretur*. Deus bone! in quantum decrevit mundus à tempore legum civilium promulgatarum. Tum temporis puella 12 annorum nubilis, adolescens 14 annorum puber æstimatus est. Jam maxima debilitas in eis in tali ætate, semper mundo et humanis viribus decedit, ad finem enim properat. — Coll. lat., t. II, p. 95. — Nous avions, dans notre précédente édition, essayé de travestir la phrase de Luther. M. Gustave Brunet (Propos de Table, p. 203, note 1) a dit de notre imitation : Luther n'était guère habitué à jeter sur ses idées le voile transparent des fleurs de rhétorique; ne lui prêtez pas un langage que n'auraient point désavoué Dorat et Marmontel. M. Brunet a raison. Nous reculons donc devant la crudité du texte latin.

noces ont été célébrées sous d'heureux auspices; car peu de jours après les chants d'hyménée, la jeune fille est accouchée! Luther s'ébat dans le sang, pendant qu'une centaine de milliers de paysans descendent chez les morts (1).

Cette lettre d'Érasme causa, lorsqu'on la connut, un grand scandale parmi les disciples de Luther : quelques-uns écrivirent pour défendre l'honneur de leur maître et la chasteté de sa compagne. Notre rôle, dans de pareils débats, n'est pas celui de juge, mais de simple rapporteur.

Les catholiques, dans l'examen d'un fait matériel qu'on avait intérêt à leur cacher, ont d'abord des inductions morales à faire valoir. Ils demandent comment, à moins d'un miracle, on peut croire à la vertu d'une jeune fille dans l'âge des passions, qui fuit de son couvent, va chercher un asile dans une ville telle que Wittemberg, toute pleine de moines lubriques et d'écoliers libertins; que ses parents refusent de recevoir et qui, recherchée en mariage par le docteur Glaz, vient en pleurant déclarer qu'elle ne veut pour époux que Luther ou Amsdorf (2)? Quelle garantie, dit Wimpina, nous donnerez-vous aussi de la continence et de la chasteté d'un moine qui se complaît à peindre avec de telles brutalités les joies du ma-

---

(1) Danieli Mauchio Ulmano. Romæ, in familiâ R. D. card. Campegii.

Voyez aux *Pièces justificatives*, n° 11, la lettre du philosophe.

(2) Vellet Lutherus, vellet Amsdorfius, se paratam cum alterutro honestum inire matrimonium : cum Glacio, nullo modo. — Relat. Amsdorfii. Scul.

riage et à en décrire tous les mystères; qui entend et parle si bien la langue érotique; qui est travaillé de si rudes tentations, et s'enivre d'images si charnelles; qui sait les embrassements du lit conjugal, et écrit à son ami : Couvre de baisers ta femme pour moi, et surtout quand tu la presses et que tu l'étreins de tes caresses (1); dont le cœur bat chaque fois qu'il entend le nom de femme et qui regarde comme une félicité céleste d'en être aimé? Comment, ajoute-t-il, Luther serait-il resté chaste, quand sa parole est si dévergondée? ange, avec des passions si brûlantes? Et comment la nature, « qui nous porte vers le sexe aussi irrésistiblement que vers le boire ou le manger, » aurait-elle été pour lui muette?

Outre cette lettre si positive d'Érasme à Bora, on cite une épître du même écrivain, à Nicolas Éverard, président du haut conseil de Hollande, à La Haye, à peu près conçue dans les mêmes termes.

Seulement l'époque de l'heureuse délivrance de Catherine, s'y trouve indiquée avec une désolante précision. C'est quinze jours après son mariage avec Luther que la nonne est accouchée (2). Et cette lettre n'est pas apocryphe. Bayle l'a vue, l'a

---

(1) Saluta tuam conjugem suavissimè, verum ut id tum facias, cùm in thoro suavissimis amplexibus et osculis Catharinam tenueris, ac sic cogitaveris : En hunc hominem, optimam creaturarum Dei mei donavit mihi Christus meus, sit illi laus et gloria. — Luther's Briefe, De Wette, t. III, p. 53.

(2) Duxit uxorem monacha monacham, et ut scias nuptias prosperis avibus initas, diebus à decantato hymenæo fermè quatuordecim enim enixa est nova nupta.

touchée, l'a lue. L'autographe est dans un état parfait de conservation (1), et porte le cachet du polygraphe avec la devise : *Cedo nulli*, et le dieu Terme. Wimpina et ses partisans citent encore le sermon d'Agricola dont nous avons donné un fragment; l'ouvrage de Jean Faber, évêque de Vienne, *Défense de la foi catholique*, où on lit qu'un moisaprès son mariage la jeune fille est devenue mère (2); les témoignages d'Odoric Raynald, de Graveson (3), et de beaucoup d'autres; et le bruit de l'Allemagne tout entière.

Ils continuent : Luther n'a-t-il pas dit dans ses Colloques latins de table : — L'an 1525, le 14 juin, pendant la guerre de paysans, je me mariai; en 1526, le 6 juin, naquit mon premier né Jean; en 1527, mon second enfant, ma fille Élisabeth; en 1529, Madeleine; en 1531, le 7 novembre, Martin; en 1536, le 28 janvier, Paul; enfin, en 1534, Marguerite?

Et dans ce même ouvrage ne trouve-t-on pas une lettre de consolation du docteur à Jérôme Weller où se lisent ces mots : — « Si je n'avais puni des

(1) J'en ai vu l'original, qui est en très-bon état; le cachet d'Érasme, avec le *Deus terminus* et le *Nulli cedo*, y paraissent dans leur entier. M. de Wilhem, conseiller à la cour de Brabant, a eu la bonté de me montrer cette lettre originale et de m'en donner une copie. Suit la lettre d'Érasme. Dict., art. Bore, t. II.

(2) Quæ illi ältero mense à nuptiis, partum edidit. — Defensio orth. fidei cath. contra Balthasar. Pacimontanum, l. IX, fol. 62.

(3) Jam gravidam Lutherus sibi optavit. — Ann. Eccl., n° 52, ad ann. 1525.

Formâ venustiorem ex illis, jam gravidam sibi copulavit.— Hist. Eccl. tract. VII, ad ann. 1525.

verges mon fils André.., (1). » Quel est donc cet André, dont parle Luther ici pour la première fois, et qui ne fait pas partie de la généalogie qu'il nous a donnée plus haut?

Les écrivains catholiques répondent sans hésiter : C'est l'enfant dont parle Érasme, né si heureusement quinze jours après le mariage de Bora. Mais quel en est le père? La question est plus indiscrète, plus difficile à résoudre. Les uns nomment Baumgærtner dont la jeune fille s'était éprise; d'autres Amsdorf qui l'aimait tendrement; d'autres son ravisseur, le beau conseiller Koppe, et d'autres Luther lui-même.

Mais Catherine a trouvé d'ardents défenseurs, Malsch entre autres qui s'emporte contre ceux qui osent mettre en doute la virginité qu'apporta la jeune fille à son époux. — Expliquez-nous donc alors, demandent les critiques catholiques, ce que signifie : *Si je n'avais fouetté mon fils André.* — Rien de plus facile, dit Malsch qui met l'enfant sur le compte de l'ouvrier imprimeur à l'aide d'un procédé qu'on ne devinerait jamais. Au *filium*, que porte le texte original, il substitue *famulum* : lisez donc : *Si je n'avais fouetté mon valet André.* — Mais on ne fouette pas un valet. — Et je le sais aussi bien que vous, réplique l'Aristarque luthérien; attendez donc ; au lieu de *virgis punivis-*

(1) Consolatio ad mœstum Hier. Wellerum : si Andream filium meum virgis non puniissem. — Coll. lat., t. II, tit. de Morbis Lutheri, p. 226. — Consultez un livre curieux d'Eusèbe Engelhard, publié à Augsbourg, en 1749, sous le titre de : Lucifer Wittenbergensis, ou Vollständiger Lebens-Lauf Catharinä von Bore.

sem, que ne lisez-vous *castigâssem?* Alors la phrase est complète : *si je n'avais châtié mon valet André* (1).

Ne croyez pas que les catholiques s'avouent battus : ils poursuivent.

Dans les Propos de table, mais en allemand : Tisch-Reden, page 20, IIe partie, édition de Francfort-sur-Mein, 1569, voyez-vous cette phrase : « Ma femme enceinte allaitait un enfant adultérin : ce n'est guère amusant d'avoir deux marmots à nourrir, l'un derrière, l'autre devant la porte (2). » Or, quel est cet enfant adultérin qu'allaitait si pieusement Catherine, au grand déplaisir du docteur? la question devient de plus en plus insidieuse. Il faut bien avouer que nous n'avons trouvé aucune réponse satisfaisante dans les mille pamphlets publiés sur Catherine. Nous nous trompons, Engelhard propose sa variante et à l'*adulterum infantem*, substitue *adultum infantem* : mais Engelhard est catholique et moine qui pis est.

Les protestants vont avoir leur tour.

« Je m'étais trompé, écrit Érasme à François Sylvius, Luther s'est bien marié, mais le hâtif accouchement de Catherine n'était qu'une fable : seulement on dit qu'elle est enceinte. Vous savez ce que répète le peuple que l'Antechrist doit naître des œuvres d'un moine et d'une nonne : mais si

(1) Engelhard, l. c., p. 179, 180, 2e partie.

(2) Uxor gravida adulterum adhuc lactabat infantem : Es ist schwer zwei Gäste zu ernähren, den einen im Haus, den andern vor der Thür.

cela est vrai, que de milliers d'antechrists sont déjà venus au monde (1)! »

C'est du 13 mars 1526 que la lettre est datée : et c'est à cette date qu'elle se trouve dans la collection des Épîtres du philosophe imprimée en 1538 par Froben de Bâle.

Voyons comment les catholiques se tireront de ce désavœu formel.

Nous nous rappelons cette lettre à Daniel Mauch d'Ulm, où le philosophe annonçait si spirituellement la maternité impromptu de Catherine Bora : *Atque ut scias auspicatas fuisse nuptias, pauculis diebus post decantatum hymenæum, nova nupta peperit. Jocatur ille in crisin sanguinis.* Or, dans le recueil de Froben, pas un mot de l'événement. Pourquoi cette altération d'un texte? Nous n'avons pas oublié ces lignes de la lettre d'Érasme à Everard, président du haut conseil de Hollande : *Et ut scias nuptias prosperis avibus initas, diebus à decantato hymenæo fermè quatuordecim enixa est nova nupta.* Or cette lettre que Bayle a citée tout entière, ne se trouve pas dans la collection de Froben : pourquoi cette suppression? Si Froben s'est permis d'altérer la lettre adressée à Mauch et de supprimer la lettre adressée à Éverard, n'a-t-il pas pu se permettre d'interpoler dans le texte d'une épître

(1) De conjugio Lutheri certum est, de partu maturo sponsæ vanus erat rumor; nunc tamen gravida esse dicitur. Si vera est vulgi fabula : Antichristum nasciturum ex monacho et monachâ, quemadmodum illi jactitant, quot antichristorum millia jam olim habet mundus!

du philosophe, une rétractation dont il est innocent, surtout quand on sait qu'en 1538, où parut le Recueil des Épitres d'Érasme, le philosophe était mort depuis deux ans; qu'à cette époque Bâle embrassait la réforme; que Froben avait intérêt à ménager le nouvel évangile; qu'il avait pour amis la plupart des hommes illustres du protestantisme?

Tel est le résumé d'une controverse ardente entre les catholiques et les réformés. Ceux qui aiment le scandale ont de nombreux pamphlets où cette question est agitée sous toutes ses faces. Nous les avons lus, et en conscience il nous est difficile d'émettre une opinion; catholique d'ailleurs, nous nous récusons. Mais à la place de Catherine Bora mettez une servante de prélat, et comme Luther se serait égayé sur la vertu de la pauvre fille! lui qui raconte sérieusement qu'un beau jour on trouva six mille crânes d'enfants nouveau-nés dans l'étang d'un couvent!

Un homme prit au sérieux l'hymen luthérien; et ce ne fut pas un théologien, mais une tête couronnée, Henri VIII. La paix n'était pas faite encore entre ces deux puissances. De son palais de Saint-James, le roi ne savait plus quelles paroles nouvelles inventer pour les jeter à la tête de son adversaire. Un moment Érasme avait cru que l'ardeur belliqueuse de Luther s'éteindrait dans les bras de Catherine Bora; il se trompait; l'hymen n'avait pu guérir le nouvel époux, qui, le lendemain même de ses noces, avait repris sa plume encore toute trempée de cette encre si noire et si corrosive qu'il secouait de droite et de gauche sur

toute figure papiste, et l'un des ministres de Henri VIII en avait reçu quelques gouttes.

— « Tu as bien raison, disait le roi à Luther, de n'oser lever les yeux sur moi; mais j'admire comment tu oserais les tourner vers Dieu, ou sur le front de tout homme de cœur, toi qui, à l'instigation du diable, n'écoutant que les frénésies de ta chair et l'inanité de ton entendement, n'as pas rougi, moine augustin, de déflorer de tes embrassements sacriléges une vierge vouée au Seigneur. C'est un viol qui, dans Rome païenne, eût fait jeter toute vive en terre la jeune fille, et toi, qui t'aurait fait mourir sous les coups! Voici qui crie bien plus haut: c'est que tu aies contracté avec cette nonne d'incestueuses noces, et que tu la souilles chaque jour dans ton lit effronté, à la face du ciel, à la honte des bonnes mœurs, au mépris des saintes lois du mariage, au mépris de vœux de continence dont tu te moques si effrontément. Abomination!..... Quand tu devrais mourir de douleur, que tu devrais penser à faire amende honorable, misérable! tu fais parade de tes souillures; ton front s'énorgueillit, et, au lieu de demander pardon, tu pousses à l'infamie d'autres moines qui te ressemblent (1). »

Érasme, Cochlée, l'Olympe des poëtes, Henri VIII, n'avaient donc pas compris Luther. Il ne s'agissait pas seulement pour lui de chercher dans le mariage des félicités sensuelles, qu'il aurait pu

(1) Cochlæus, fol. 157 et seq. — Opera Fischeri, episc. Roff. Wirzburgi, anno 1597.

trouver si facilement ailleurs, lui que des essaims de nonnes venaient troubler dans sa solitude, et qui gardait sous clé dans sa cellule trois vierges nubiles (1)! S'il n'eût voulu qu'apaiser des tentations trop violentes, il y avait pour lui des remèdes plus efficaces, surtout autrement secrets que le mariage! Ses noces, exigences si l'on veut d'une chair qu'il ne pouvait dompter, furent surtout une inspiration de propagande. L'opinion avait jusqu'alors flétri tous les essais de mariage monacal. On se rappelle l'émotion des esprits quand l'archidiacre Carlstadt conduisit à l'autel la belle Anna Mocha. Ces unions de nonnes et de prêtres causèrent d'abord un grand scandale; on murmurait en voyant passer des figures d'hommes et de femmes encadrées sous le même capuchon. Wolfgang resta caché longtemps pour ne pas ameuter la populace dans les rues de Wittemberg. Luther, dans sa solitude de la Wartbourg, en chaire et dans sa cellule, ne fut occupé pendant plusieurs mois qu'à recoudre des lambeaux de textes sacrés, qu'il étendait ensuite en guise de manteau sur toutes ces nudités; mais il avait beau faire, le manteau restait percé. Il y eut un moment où les prédications du réformateur étaient infructueuses; personne ne se trouvait assez hardi pour échanger les bénédictions de Luther contre le fouet de l'opinion. Mais dès qu'il a prêché d'exemple, il est en Allemagne quelque chose de plus hardi que l'opinion, c'est la paillardise, qui

(1) Tres in domo meâ habeo virgines nubiles, et omnes viris optimè nubere possint. — Colloq. mens., t. II, p. 95.

marche le front levé, se promène dans les rues en plein soleil; car en cas de violence elle a pour se cacher la robe d'un prêtre marié.

Un vieil historien demi-gaulois, presque contemporain de Luther, a merveilleusement exprimé l'effet produit par le mariage des moines; seulement il faut prendre garde qu'il est catholique dans ses croyances et païen dans son style tout plein des souvenirs de l'école mythologique.

« Entendez-vous, dit Florimond de Rémond, les trompettes de Cupidon? Voici les échelles placées aux murs des monastères, dont les fondements s'ébranlent et s'écroulent; un régiment de moines s'élance à travers la brèche, haletant de désirs et courant après les jeunes religieuses et surtout après celles qui, réveillées par le son des fanfares luthériennes, ont rompu les grilles, déchiré leurs voiles et se répandent dans le camp voisin, laissant pour gage et loyer du couvent quelques-unes de leurs vieilles compagnes. »

C'est là ce qu'appelle Florimond de Rémond « les fruits de la copulation de Luther et de Catherine! » Le moine savait bien ce qu'il faisait: aussi ses noces sont à peine célébrées, qu'on voit s'ouvrir la plupart des couvents d'hommes et de femmes, et des vierges folles et des moines libertins en sortir, se cherchant au grand jour, et au grand jour rendant l'Allemagne témoin d'unions que l'Église regarde comme incestueuses; mais l'exemple de Luther venait d'en faire une œuvre méritoire. Parmi les gens d'église, des princes qui portaient le vêtement sacerdotal aux yeux du monde, mais

de qui Dieu s'était retiré, succombèrent ; hommes de plaisir, qui passaient leur vie dans le luxe, à table ou à cheval. Ils remerciaient Luther, qui leur permettait de transformer une concubine en épouse légitime, et acceptaient la honte, mais sous bénéfice d'inventaire, pourvu qu'ils ne fussent pas obligés de rougir en public.

On vit des couvents, surtout autour de Wittemberg, où pas un moine ne resta, d'autres qui n'étaient abandonnés qu'en partie. Quelquefois, comme à Orlamunde ou sur la route que parcourt l'anabaptisme, le peuple, excité par quelque prédicant furieux, se portait sur les monastères et les presbytères, et en chassait jusqu'au cuisinier. Le lendemain Glaz se présentait en chaire et disait : Moi, magnifique recteur de l'Académie de Wittemberg, je me proclame pasteur d'Orlamunde (1). L'ordre rétabli et la tempête populaire apaisée, la puissance séculière venait prendre possession de l'asile abandonné, faisait un inventaire de ce qu'elle y trouvait, confisquait à son profit les dépouilles conventuelles ou presbytériales, puis jetait quelques paroles de pitié ou d'hypocrite intérêt, à ceux qu'on chassait avec tant d'inhumanité. Dieu ne vous abandonnera pas, disait-elle, mariez-vous et accomplissez le précepte de l'Écriture. Alors l'Allemagne catholique eut un autre scandale à pleurer, nous l'avons dit, la spoliation opérée par le pouvoir au mépris du droit des gens et de chartes de

---

(1) Ich Rector magnificus der hohen Schule ernenne mich Caspar Glaz selbst zu einem Pfarrer in Orlamünde.

possession, dont quelques-unes remontaient à une haute antiquité. On vit des vases saints, qui servaient à la célébration des mystères, passer sur la table de certains électeurs en guise de coupe, et plus tard de cette table, quand on eut appris à rougir, dans les musées publics. Ces manuscrits merveilleux, ces vieux christs en bois et en ébène; ces bagues d'évêques, dons de papes ou d'empereurs; ces broderies, ces vitraux, tous ces ciboires d'or et d'argent; toutes ces reliques du moyen âge, qu'on montre dans les riches collections d'Allemagne, appartenaient aux couvents et aux églises. En sorte qu'après trois siècles on ne trouve rien de mieux, pour nous donner une idée de l'art allemand à cette époque, que d'étaler les dépouilles de ceux qu'on volait de leur vivant et qu'on calomnie après leur mort (1).

(1) On consultera : Lucifer Wittenbergensis, oder der Morgenstern von Wittenberg, das ist : Vollständiger Lebenslauf Catharinä von Bore, des vermeynten Eheweibs Dr. Martin Lutheri. Augsburg, 1749, in-8. —Michel Kuhn, doyen du couvent des Augustins à Ulm, qui s'est caché sous le pseudonyme d'Eusebius Engelhard, est auteur de ce livre curieux. — Wahrhafte Geschichte der seligen Frau Catherina von Bora, Dr. Martin Luther's Ehegattin, wider Eusebii Engelhard's Morgenstern, zu Wittenberg. Halle, 1734, 2 vol. in-8. — Eversio Lutherani epithalamii; per R. P. Conradum Köllin, Ulmensem sacræ theologiæ professorem. Coloniæ, 1521, in-4°. — Taillepied, Vie de Luther.

Indiquons quelques-uns des opuscules contre ou pour le célibat ecclésiastique que fit naître le mariage de Luther.

Von dem ehelichen Stand der Bischöffe und Diaken, an Herrn Wolffgang Reissenbusch, der Rechte Doktor und Präceptor zu Lichtenberg, S. Antonius Ordens. Johann Bugenhagen Pommer, gedeutscht durch Stephanum Rodt von Zwickau. Wittenberg, 1529.

Von den Gelübden der Geistlichen, ein kurtzer Unterricht über das Wort im

Pſalm : Vovete et reddite. Joh. Bugenhagen Pomer, gedeutſcht durch Stephanum Rodt. Wittenberg, 1525.

Libellus F. Bartholomæi de Usingen, Augustiniani, de falsis Prophetis, tam in personâ quàm doctrinâ vitandis à fidelibus. De rectâ et mundâ prædicatione Evangelii, et quibus conformiter illud debeat prædicari. De cœlibatu sacerdotum novæ legis, et de matrimonio eorum, necnon monachorum exiticiorum. Responsio ad sermonem Langii de matrimonio sacerdotali, quem fecit in nuptiis Culsameri sacerdotis. Contra factionem Lutheranam. Erphurdiæ, 1525.

Anti-Lutherus Jodoci Clichtovei Neoportuensis, doctoris theologi Academiæ Parisiensis, tres libros complectens : Primus contra effrenam vivendi licentiam, quam falso libertatem christianam ac evangelicam nominat Lutherus, ostendit, Ecclesiam sanctam, et ejus præsides, constituendarum sanctionum (quæ obligent populum christianum et transgressores peccati mortalis reos esse definiant), potestatem habere Secundus contra abrogationem missæ, quam inducere molitur Lutherus, demonstrat, distinctos officiorum gradus, ac ordines esse in Ecclesiâ. Non omnes itidem christianos esse sacerdotes, et sanctissimum Eucharistiæ sacramentum, quod in missa consecratur, esse verè sacrificium. Tertius, contra enervationem votorum monasticorum, quam invehere contendit Lutherus, declarat, religiosorum vota etiam perpetua atque pro toto vitæ curriculo rectè fieri, idque vivendi in monasticâ disciplinâ institutum summopere esse commendandum. Insunt et primo hujus operis libro dissolutiones quædam contra Erasmum Roterodamum, de uno aut tribus Dionysiis minùs benè sentientem. Ad Carolum Guillardum, Parisiensis senatûs præsidem. Colon., 1525.

Ein Send-Brieff und Erinnerung des ehrenfeſten Caspar von Schwenckfeld, von Oſig, an die Cloſter-Jungfrauen zu Naumburg, wie ſie ſich jetziger Zeit halten ſollen, und wie ſie des Cloſterlebens, nach Freyheit des Geiſtes, nützlich gebrauchen möchten.



Catharine Bora.

CHAPITRE IX.

CATHERINE BORA.

Origine de Catherine Bora. — Son portrait par Werner et par Kraus. — Luther fut-il heureux en ménage? — Caractère de Bora. — Scènes d'intérieur.

Catherine de Bora ou de Bore (1), issue du côté maternel, de la noble famille de Haubitz, naquit le 29 janvier 1499. Ses parents étaient pauvres; elle fut mise, à vingt-deux ans, au couvent de Nimptsch de l'ordre de Saint-Bernard, près de Grimma, sur la Mulde, le 4 avril 1521. Il paraît que la vie cénobitique ne convenait guère à la jeune fille, qui s'étant vainement adressée à ses parents, pour sortir du couvent, eut l'idée d'intéresser en sa faveur le docteur de Wittemberg. Catherine avait su gagner huit autres religieuses, ennuyées comme elle des austérités de la communauté (2).

---

(1) Ce nom est écrit dans le Dictionnaire de la noblesse (Abels-Lexicon), Bora, Borrha, Borna et Borne, p. 196. — Le vieux poëte allemand Nicolas Menk, cordonnier de son métier, a chanté la jeune fille sous le nom de Bora :

> Cathrin von Bora bin ich genannt,
> Gebohren in dem Meißner Land...

(2) In dieser Absicht wandten sie sich an ihre Eltern, konnten aber die Einwilligung derselben nicht erhalten. Nun suchten sie Hülfe bei Luthern. — Effner, Luther und seine Genossen, t. I, p. 189.

A l'instigation de Luther, Léonard Koppe, aidé d'un jeune homme de son âge, s'introduisit nuitamment dans le cloître, dont il avait fracturé les portes (1). Neuf jeunes filles étaient là toutes prêtes attendant leur libérateur. A la porte du monastère, il y avait un char couvert où Koppe encaqua, dit la chronique de Torgau, les jeunes filles comme des harengs (2). Il fallait traverser les états du duc Georges et une ville peuplée comme Torgau et faire quarante lieues de chemin. On échappa à tous les dangers. Bora avait, à Wittemberg, une chambre préparée d'avance dans la maison de l'ancien secrétaire de la ville, Ph. Reichenbach (3).

Werner, dans sa tragédie de Luther, a poétisé Catherine qui a des visions, tombe en extase, et, dans son sommeil, devine le mortel auquel elle doit unir un jour son sort : jeune vierge qui n'appartient à la terre que par son corps mortel, mais dont l'âme habite les sphères étoilées, et vit avec les purs esprits. Cette peinture idéale est un mensonge à l'histoire qui représente la nonne du couvent de Nimptschen, une fois dans son ménage,

---

(1) Vigilia resurrectionis dominicæ, horis nocturnis, novem, imo duodecim sanctimoniales ordinis sancti Bernardi in cœnobio Nymptschen ad oppidum Grimmas, in Misnia, in ripâ fluvii Muldæ egressæ simul abierunt : omnes nupturæ. — Chr. Spalatini. Catharina de Borâ, nobili prognata stirpe, claustris cœnobii Nimptsch effractis ope certè cujusdam Torgaviensis Leonardi Koppii libertati suæ restituta anno 1523. — Juncker, Vita Lutheri.

(2) Wie Häringstonnen.

(3) Concilia Wittenbergensia, t. IV, p. 19. Ces registres ne sont pas du seizième siècle : ils ont été rédigés et mis en ordre en 1629.

s'occupant des détails matériels de la maison, avec tout le prosaïsme des femmes allemandes ; aimant le vin, s'il faut en croire Kraus, beaucoup plus que la bière, le versant à son mari et à ses compagnons de table d'une main avare, et hantant sa cave aussi souvent que la chapelle du cloître. Un jour qu'elle visitait le cellier que l'électeur de Saxe avait doté récemment d'une nouvelle tonne de vin de Malvoisie, c'est Aurifaber qui le raconte, un bruit effroyable se fit entendre comme le glas d'une cloche ou le cri de quelque oiseau de proie. Le domestique eut peur et tomba à la renverse, et les deux époux faillirent perdre connaissance, tant ils avaient été effrayés ! Luther regarda ce bruit inconnu comme un avertissement du ciel. A table, dix ans plus tard, quand il en rappelait le souvenir, il disait à ses amis : « Le cœur endurci est remué par les promesses, ébranlé par les bienfaits, terrifié par les menaces, et corrigé par les coups du ciel (1) ».

L'art n'a pas toujours fait comme la poésie, une figure de convention à Catherine. Si le portrait de Lucas Cranach est fidèle, Luther ne dut pas être tenté par les charmes extérieurs de la jeune fille, aux joues larges et osseuses, à l'œil rond sans expression ni vie, aux narines évasées, aux traits rudes et campagnards. Figure commune que Bora cherchait à relever, tantôt par une plaque de cuivre attachée sur le front, tantôt par des cheveux enroulés autour de l'oreille et tombant sur les tempes, à la ma-

(1) Eisleben, 1566, in-fol., p. 620.

nière de la belle Ferronnière, ou ramenés sur l'occiput et enfermés dans un réseau de fil ; car la peinture contemporaine lui donne ces coiffures variées. Cranach le jeune la peignit en 1526 : ce portrait est aujourd'hui la propriété du bibliothécaire de Weimar. Lucas Cranach fit son portrait à l'huile en 1528 ; le tableau appartient au duc de Saxe Gotha.

Le portrait doit être ressemblant : « Bien, dit Luther à l'artiste qui l'apporta : il y a assez de place pour y peindre une autre figure, celle d'un homme, nommé Luther ; nous enverrons cette toile aux Pères du concile où elle fera un fier tapage (1). »

Kétha était blanche et rosée ; signes infaillibles de piété et d'ignorance culinaire, suivant le docteur qui a remarqué — que les femmes aux joues teintes de rose et aux *cruribus albis* sont pieuses, mais font mal la cuisine et le lit (2). Elle avait de beaux cheveux qu'elle enfermait négligemment sous sa coiffe de nuit, par coquetterie peut-être, et qu'en se réveillant le docteur aimait à voir se dérouler en longues tresses dans le lit conjugal (3).

Luther fut-il heureux en ménage? c'est une question agitée et débattue par les historiens ré-

---

(1) Tisch-Reden, p. 514.

(2) Die Weiber mit rothen Wangen und weißen Beinen, dieselben seind die frömbsten; aber sie kochen nicht wohl, und betten übel. — Tisch-Reden, p. 432.

(3) Im Bette, wenn er erwacht, sieht er ein Paar Zöpfe neben ihm liegen. — Ibid.

formés, et résolue diversement. Bredow (1) fait de Catherine une femme acariâtre, hautaine et jalouse, qui tourmenta le docteur. Bredow a partagé l'opinion d'un historien contemporain, de Nas qui connut et fréquenta Catherine, qu'il représente infatuée de la gloire de son mari, dédaignant la voisine, toute bouffie d'orgueil, et de méchante humeur (2). Ce n'est pas le portrait qu'en font Bugenhagen et Justus Jonas. Le docteur lui-même rend grâces au Seigneur, dans ses Tisch-Reden « de lui avoir envoyé une compagne pieuse, sage, et sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, suivant l'expression de Salomon, ch. 31, v. II. » Mayer a recueilli des écrits de Luther tous les témoignages qu'il a pu trouver en faveur de Catherine, « ange sur la terre, envoyé de Dieu pour faire le bonheur du moine saxon. » Il cite surtout ce passage d'une lettre du réformateur : « Mon maître Kétha te salue, mon Kétha part demain pour Zolsdorf (3), et la suscription de cette lettre écrite de Marbourg en 1529 : — à mon cher et bien-aimé seigneur, Catherine, Luthérine, doctorine, prédicatorine à Wittemberg (4).

Mais il est à remarquer que ces expressions d'amour ne durèrent que peu de temps. Luther cessa

(1) Minerva, Taschenbuch für 1813, p. 335.

(2) Bora war hochtragenden Geistes, eigensinnig und stolz, etc. — Reformations-Almanach, 1817, p. 69.

(3) Salutat te dominus meus Ketha, cras meus Ketha proficiscetur ad Zolsdorf.

(4) Meinem freundlichen lieben Herrn, Catharina Lutherin, Doctorin, Predigerin, zu Wittenberg. — Hasæus, Bibl. Brem. cap. 4, p. 934.

de les employer en 1530, et alors *meus Ketha* n'est plus quand il écrit à ses amis que *Ketha uxor*. C'est vraisemblablement à cette époque que Georges Pontanus (Bruck), chancelier de l'électeur Jean de Saxe, fait un si vilain portrait de la compagne de son ami, qui, à l'entendre, « veut faire chez elle le majordome, tranche du maître, est chiche et ladre, et regarde au boire et au manger. » Pontanus était l'ami de la maison et le commensal du docteur (1).

Luther, après son mariage, dut regretter le silence du cloître, si favorable à la méditation. Catherine l'interrompait dans ses études. Plus d'une fois, au moment où le docteur avait besoin de toute sa colère pour répondre à quelque papiste, elle venait le troubler par des questions ridicules. Alors, pour fuir le bavardage de Kétha, il n'avait d'autre ressource que de prendre du pain, du fromage, de la bière, et de s'enfermer sous clef dans son cabinet; mais cet asile de paix n'était pas toujours impénétrable, et souvent l'image importune de sa femme venait se placer entre celle du pape ou de quelque moine qu'il était occupé à souffleter.

« Un jour, c'est Mayer, le panégyriste de Catherine, qui raconte l'historiette; un jour qu'il était clos, avec son viatique ordinaire, faisant la sourde oreille aux cris de Kétha, et continuant, malgré un vacarme horrible qu'elle faisait à la porte de la chambre, de travailler à la traduction du vingt-

(1) Hochmüthig und regiersüchtig, darbei aber karg und geizig im Essen und Trinken gewesen. — Critisches Lexicon : Bore.

deuxième psaume; il entendit tout à coup ces mots qu'on lui jetait à travers une petite lucarne : — Si tu n'ouvres, je vais chercher le serrurier. — Le docteur, épanoui sur le livre du Psalmiste, se réveilla comme d'un sommeil profond, en priant sa femme de ne pas l'interrompre dans ce bienheureux travail. — Ouvre, ouvre, répétait Catherine. — Le docteur obéit. — J'avais peur, dit Kétha, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux, depuis trois jours que tu es enfermé dans ce cabinet. — A quoi Luther répondit socratiquement : — Il n'y a de fâcheux que ce que j'ai devant les yeux (1).

Le plus beau souhait que pouvait former le docteur pour un mari, était une femme obéissante. « Salue pour moi ce gros Melchior, écrit-il à Spalatin : que sa femme soit soumise ; que le jour elle le mène par les cheveux, et la nuit qu'elle l'étourdisse trois fois de son appel conjugal (2). »

Dans leurs premières années de mariage, plus d'une fois aussi Kétha regretta les douces heures du cloître ; car le monde où elle se trouvait était méchant. Les femmes des bourgeois catholiques de Wittemberg détournaient la tête quand elles la voyaient, pour ne pas la saluer, et l'orgueil de Catherine était humilié ; elle pleurait alors. Le docteur cherchait à la consoler, l'embrassait et lui disait : — Tu es ma femme, ma très-digne com-

---

(1) Ehren-Gedächtniß, p. 304.

(2) Nicolao Amsdorf. — De Wette, Dr. Martin Luther's Briefe, t. III, p. 625.

pagne; sois-en bien sûre, nos liens sont légitimes. Laisse criailler les mauvaises langues d'un monde ignorant, attache-toi à la parole du Christ, et suis-la dans tes voies ; elle te soutiendra contre le diable et ses acolytes. Dieu t'a créée femelle et moi mâle ; je suis homme, tu es femme, cela est bien ; or ce que Dieu a voulu ne saurait être défendu par saint Pierre (1).

Catherine lisait assidûment l'Écriture, les psaumes surtout, où elle trouvait de grandes consolations, mais souvent aussi des obscurités qui tourmentaient son intelligence, et que le docteur essayait de lui expliquer, en avouant toutefois « qu'il en était dont nous ne pouvions pas plus avoir l'intelligence qu'une oie (2). »

C'était surtout après son travail, quand il se promenait avec Catherine dans le petit jardin du couvent, auprès des plates-bandes du vivier où se jouaient des poissons de couleur, qu'il aimait à expliquer à sa femme les merveilles de la création et les bontés de celui qui avait tout fait de ses mains. Un soir, les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu... — Vois donc comme ces points lumineux jettent de l'éclat, dit Catherine à Luther... Luther leva les yeux. — Oh la vive lumière! dit-il, elle ne brille pas pour nous! — Et pourquoi? reprit Bora, est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux? Luther soupira... — Peut-être, dit-il en punition de ce que

(1) Op. Luth. Ienæ, t. II, p. 275.
(2) Tisch-Reden, p. 6.

nous avons quitté notre couvent. — Il faudrait donc y retourner ? reprit Catherine. — C'est trop tard, le char est trop embourbé, ajouta le docteur, et il rompit l'entretien (1).

Le docteur demandait un jour, à Catherine, si elle se croyait sainte. — Comment, répondit Catherine, une sainte, moi qui suis une si grande pécheresse. — Oh l'abominable doctrine papiste, reprit Luther, comme elle a blessé les consciences! Pour voir aujourd'hui il faut des œuvres, et des œuvres extérieures. Et se retournant vers Bora : — Crois-tu que tu as été baptisée et que tu es chrétienne? Tu dois croire aussi que tu es sainte, car le baptême détruit le péché, non qu'il n'ait été commis, mais en ce qu'il cesse d'être une cause de réprobation (2).

On pourrait induire de quelques passages de ses écrits que le réformateur eut plus d'une fois à exercer sa patience dans l'intérieur de son ménage, car il vante cette vertu et s'en fait gloire aux yeux de Dieu et de ses amis. — Patience avec le pape, patience avec les enthousiastes, patience avec mes disciples, patience avec Catherine Bora ; ma vie n'est qu'une patience continuelle (3). Je ressemble à l'homme du prophète Isaïe, dont la force réside dans la patience et l'espoir!

« Il faut bien savoir souffrir, disait-il : l'arbre

---

(1) Georg. Joaneck, Norma vitæ. — Kraus, Ovicul., part. XI, p. 39.

(2) Propos de Table, traduits par M. Gustave Brunet, p. 209 210.

(3) Tisch-Reden. Eisleben, p. 204.

souffre une mauvaise branche, le corps une selle difficile (1).

On voit quelquefois percer dans ses écrits une velléité de liberté que la nécessité le force de comprimer. — Pour être libre, dit-il, il me faudrait fouiller la pierre et en faire sortir une femme, elle serait docile, celle-là! Sans cette précaution, pas d'obéissance à en obtenir (2).

Bora lui faisait sentir assez souvent que le pauvre sculpteur n'avait pas encore trouvé le bloc d'où devait sortir la femme modèle. Un jour qu'elle voulait à toute force être maîtresse, le docteur prit sa grosse voix et lui dit : « Maîtresse, maîtresse! c'est bon dans le ménage; mais ailleurs je fais mes réserves. Les femmes ont été maîtresses depuis Adam, et qu'ont-elles fait de bien? Quand Adam commandait, avant sa chute, tout allait au mieux; mais vint la femme, et adieu la concorde et le repos : voilà de vos merveilles, Kétha! C'est pourquoi je me révolte (3). »

Cet empire ne lui avait pas toujours pesé; il avouait le joug, et se glorifiait presque de le porter dans les premières années de son mariage, où Kétha était sa chère docteur.

Kétha aimait à le troubler dans sa docte retraite et à le tourmenter de puériles questions. Tantôt elle lui demandait si le roi de France était plus riche que son cousin l'empereur d'Allemagne; tantôt si

---

(1) Einen schweren Dreck um Leib's Willen.

(2) Tisch-Reden. Eisleben, 1569, p. 443.

(3) Nicol. Ericeus, Sylvula sententiarum Lutheri, p. 190.

les femmes d'Italie étaient plus belles que les femmes d'Allemagne; si Rome était aussi grande que Wittemberg; si le pape avait des diamants plus précieux que feu l'électeur Frédéric de Saxe.

— Maître, lui disait-elle un jour, comment se fait-il que quand nous étions papistes nous priions avec tant de zèle et de foi, et que maintenant notre prière soit si tiède et si molle (1)? D'autres fois, lorsqu'au sortir du lit, ou Luther avait admiré les blonds cheveux de sa femme, il se mettait à sa table d'étude, Kétha s'avançait doucement, et se penchant à l'oreille du docteur: — Docteur, disait-elle, le grand maître de l'ordre teutonique de Prusse n'est-il pas le frère du margrave (2)?

C'était le même personnage.

(1) Tisch-Reden, p. 218. b.
(2) Tisch-Reden, p. 422. a.

CHAPITRE X.

LUTHER DANS SON MÉNAGE.

Luther père de famille. — Élisabeth, Jean, ses enfants. — Luther à Cobourg et le marchand de joujoux. — Sa lettre à son enfant. — Luther jardinier. — Dans son intérieur. — Logement de Luther. — Le couvent d'Erfurt en 1838. — Luther à table. — Ce qu'il pense de la musique. — Registre des dépenses de la ville de Wittemberg en faveur du docteur. — Opinion de Luther sur la danse, l'usure. — Cas de conscience. — Les nonnes de Nimptsch. — Luther débiteur insolvable. — Hans Lufft et Amsdorf. — Courage du réformateur dans la pauvreté. — Ses aumônes. — Sa fierté dans l'indigence. — Son culte pour les muses. — Eoban Hess.

Les révolutions ont souvent enfanté des hommes qui vont brisant tout ce qui s'oppose à l'accomplissement d'une pensée dont ils ont rêvé le triomphe. Leur mission achevée, on s'étonne de leur voir subir un joug obscur. Tel est Luther. Plutôt que de fléchir le genou devant le pape ou l'empereur, il aurait préféré mourir; descendu du trône où il s'était assis si longtemps, il oublie lui-même et fait oublier sa royauté passée, et, après avoir gouverné le monde des intelligences, obéit en enfant aux volontés d'une femme de trente ans, joue avec ses enfants, ainsi qu'il avait joué avec les couronnes, et met à cultiver son petit jardin de Wittemberg toute la patience que nous l'avons vu déployer pour convertir Eck ou Carlstadt. Il faut le voir en famille. Ce doit être un spectacle curieux que celui

d'un moine que Charles-Quint n'a pu dompter, perdant, au sein de son ménage, tout souvenir de sa gloire passée, et se cachant du monde pour se livrer aux épanchements de l'amitié, aux soins de la table et à la culture de son jardin.

Laissons un moment le novateur pour étudier l'homme privé; quittons la chaire du sectaire pour pénétrer dans l'intérieur du père de famille; que le moine cède sa place au bourgeois de Wittemberg. Seulement ne l'oublions pas : ces modestes vertus, que nous allons mettre en relief, car nous n'avons aucun intérêt à les cacher, sont comme les fleurs de la solitude claustrale que l'enfant docile de l'église habita si longtemps, et que les mauvaises passions de l'hérésiarque n'ont pu entièrement étouffer.

— L'abondance des enfants est une bénédiction du ciel, disait Luther; aussi vous voyez bien que le duc Georges de Saxe n'en a pas (1)! Il n'eut pas à se plaindre, le ciel lui en envoya six. Il sautait quand Kétha sentit qu'elle allait être mère. — Tout de suite il écrit à Briesger : — Ma chaîne salue ta chaîne; le fœtus a remué: Deo gratias (2)! Quand vint au monde Jean son premier né, son cœur ne put contenir la joie qui l'inondait, il fut obligé de la répandre dans le sein de tous ceux qui l'aimaient. Son vieux Spalatin en reçut le premier

(1) Reformations-Almanach. 1817, p. 64.

(2) Salutat te et tuam catenam mea, cujus fœtus se præbuit sentiendum jam fere sex hebdomadibus. Deo gratias. — Eberhardo Briesger. — De Wette, t. III, p. 92. 1526.

la nouvelle. « Allégresse et bénédiction! Je te remercie, mon cher Spalatin, de tous les souhaits de bonheur que tu fais pour moi : puisse le Seigneur les accomplir! Je suis père : ma petite Catherine, ma petite femme m'a donné un fils, présent du ciel; me voilà père par la grâce de Dieu. Que le ciel t'envoie le même bonheur, c'est ce que je te souhaite de bon cœur, et de plus abondants encore; car tu vaux beaucoup mieux que moi. Prie Dieu, mon cher, qu'il garde cet enfant contre Satan, qui n'oubliera rien, je le sais, pour briser mon âme dans ce fils bien-aimé. Il porte dejà, je ne sais pourquoi, tous les signes de la souffrance. Quand donc viendras-tu nous voir, pour renouveler notre vieille connaissance? J'ai planté un jardin, construit une fontaine, tu verras avec quel goût! Viens donc, que je te couronne de lis et de roses (1)! »

En 1526 naquit Élisabeth, qui ne vécut que quelques mois, et mourut dans les bras de son père. « Pauvre enfant! murmurait Luther, dont la mort me déchire. Ah! je n'aurais jamais cru que le cœur d'un père fût aussi faible! Priez Dieu pour moi. » Il fit graver sur le tombeau d'Élisabeth : Hìc dormit Elisabetha, filiola Lutheri.

---

(1) Spalatin s'était marié au mois de décembre 1525. Luther lui écrivait : « Saluta tuam conjugem, et cum in thoro suavissimis amplexibus et osculis Catharinam tenueris... »—De Wette, l. c., t. III, p. 53.

(2) A Jonas. Salutabis tuum Dictative multis basiis vice meâ et Jonanelli mei qui hodie didicit flexis poplitibus solus in omnem angulum cacare, imo cacavit verè in omnem angulum miro negotio. Salutat te mea Ketha et orare pro se rogat, puerpera propediem futura; Christus assit. 19 oct. 1527. — A Briesger: Filiolam aliam habeo in utero, 8 ap. 1528.

Jean grandissait; mais avec l'âge se développaient les germes de maladies qu'il avait apportés en naissant, en sorte que toutes les joies du docteur étaient empoisonnées. Il oubliait le monde pour parler de son enfant. « Mon petit ne peut t'embrasser, écrit-il; mais il se recommande bien à tes prières. Il y a douze jours qu'il n'a pris ni nourriture ni boisson. Cela va un peu mieux aujourd'hui : il commence à manger et à boire. Pauvre petit, il aimait tant à jouer ! Mais cela est si malingre ! »

Il y a un tableau d'un effet charmant dans la vie de Luther. La diète est à Augsbourg, Charles-Quint a voulu la présider en personne : le roi Ferdinand, le landgrave de Hesse, le nonce du pape, les électeurs saxons, tout ce que l'Allemagne a d'illustre dans les armes et dans les lettres s'y est donné rendez-vous. Mélanchthon doit présenter à l'assemblée la confession de foi des réformés. Luther est obligé de rester caché à Cobourg, car l'empereur est colère. Donc Luther se promène à Cobourg et s'arrête devant un marchand de joujoux, et soudain l'image de son petit Jean lui revient à la mémoire, et de retour à la citadelle, il laisse le psaume *Quare fremuerunt gentes*, magnifique cantique qu'il essayait de faire passer en allemand avec toute la richesse poétique de l'original, pour écrire à l'enfant de quatre ans une lettre d'un véritable enfant :

« Grâce et paix dans le Seigneur, mon petit; je vois avec plaisir que tu apprends bien tes leçons, et que tu pries bien le bon Dieu. Continue, mon petit, et à mon retour je t'apporterai un joli joujou.

» J'ai vu un joli petit jardin où il y avait beaucoup d'enfants habillés de robes d'or qui ramassaient sous des arbres des poires, des pommes, des cerises, et des prunes; qui chantaient, qui sautillaient de joie; qui avaient aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. Je demandai au maître du jardin : — A qui sont ces enfants? — Oh! me répondit-il, ce sont des enfants qui prient bien, qui apprennent bien leurs leçons, et qui aiment bien le bon Dieu. Et je lui dis : — Cher homme, j'ai aussi un enfant, qui s'appelle Hans, ne pourrais-je pas l'amener dans ce jardin, où il mangerait ces belles pommes et ces belles poires, où il galoperait sur ces jolis petits chevaux, et où il jouerait avec ces enfants? Et l'homme me répondit: — S'il prie bien le bon Dieu, s'il apprend bien ses leçons, s'il est bien sage, il viendra avec Lippus et Jost, et quand ils seront ensemble, ils galoperont, ils fifreront, ils timbaleront, ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. Et l'homme me montra, au beau milieu du jardin, une grande pelouse pour danser, où il y avait des fifres d'or, des timbales et des arbalètes d'argent. Mais il était trop matin, les enfants n'avaient pas mangé, et je n'eus pas le temps de les voir danser. Et je dis à l'homme : — Ah! mon cher monsieur, je vais tout de suite écrire à mon petit Jean qu'il apprenne bien ses leçons, qu'il prie bien le bon Dieu, qu'il soit bien sage, afin qu'il vienne dans ce jardin, il a une tante qu'il amènera avec lui. Et l'homme me répondit : — Allez, et écrivez à votre petit Hans.

» Mon chéri, apprends bien tes leçons et prie bien le bon Dieu, et dis à Lippus et à Jost (Philippe et Jacques) d'être bien sages, et vous viendrez tous ensemble dans le jardin. Salue ta tante, et donne-lui un baiser pour moi (1). »

Assurément, on ne dirait jamais que la main qui joue avec tous ces badinages est la même que celle qui écrivait les lettres à Henri VIII et à Léon X? Et si vous le voyiez bêchant son jardin, sarclant les mauvaises herbes, allant puiser de l'eau à la fontaine pour arroser ses plates-bandes, et aussi fier de son parterre que de sa traduction du Nouveau-Testament, vous ne reconnaîtriez plus le pélerin qui en face de Worms s'écriait: Quand autant de diables m'attendraient là-bas que j'aperçois de tuiles sur ces toits, j'irai! Savez-vous pourquoi il aime tant son jardin? C'est que quand il est tenté du diable, il prend sa bêche, riant sous cape de son adversaire, auquel il échappe en se réfugiant parmi des fleurs (2).

— « Mais envoie-moi donc les graines que tu m'as promises pour le printemps; je les attends avec impatience, » écrit-il à son bon ami Linck; et quand les graines ont poussé, vite une autre lettre où il annonce cette bonne nouvelle. — Mes melons montent, mes courges grossissent, c'est une bénédiction (3)!

Il aimait avec passion les fleurs; souvent il se

---

(1) Guſt. Pfizer, Dr. Martin Luther's Leben, p. 590.
(2) Guſt. Pfizer, l. c.
(3) 5 juillet 1527.

mettait à deux genoux pour les contempler plus à son aise. « — Pauvre violette, disait-il, quel parfum tu exhales; mais il serait bien plus doux encore si Adam n'eût pas péché! Rose, que j'admire tes couleurs, qui brilleraient d'un éclat bien plus vif sans la faute du premier homme! Lis, dont la parure efface celle des princes du monde, que serais-tu donc si notre père n'eût désobéi à son créateur? Il croyait qu'après la chute d'Adam la main de Dieu avait repris au monde matériel une partie des dons qu'il lui avait donnés; mais du moins, pensait-il, la nature ne s'est pas montrée ingrate comme l'homme : car le murmure des ruisseaux, le parfum des jardins, le souffle des vents, le bruissement des feuilles, sont autant d'hymnes chantés au créateur; tandis que l'homme, formé à l'image de Dieu, l'oublie entièrement depuis son péché! O homme! que tes destinées auraient été grandes, si Adam n'eût pas failli! Tu aurais étudié, admiré Dieu dans chacune de ses œuvres, et la plus petite plante eût été pour toi une source intarissable de méditations sur la bonté et la magnificence de celui qui a formé les mondes! Et si ce Dieu fait surgir des rochers tant de fleurs, aux couleurs si brillantes, au parfum si suave, que nul peintre, que nul apothicaire ne sauraient en créer de semblables; que de fleurs encore de toutes couleurs, bleues, jaunes, rouges, il pourrait faire sortir de terre! »

Un jour que ses enfants s'émerveillaient à table sur la couleur d'une pêche, fruit alors bien cher et dont on avait fait présent à Luther: « Voyez,

mes petits amis, disait le docteur, ceci n'est qu'une faible image de ce que là-haut, au nouveau jour, vos yeux pourront contempler! Adam et Ève, avant leur chute, avaient des pêches comme cela et de bien plus belles encore, au prix desquelles les nôtres ne sont que des poires sauvages. » Il croyait qu'après le jour du jugement et dans cette vie par delà la tombe, dont nous n'entrevoyons que l'aurore, la créature revêtirait aux regards sa forme primitive; que le soleil, dont il comparait la lumière à celle d'une de nos lampes, s'avancerait dans sa gloire pareil au géant de l'Écriture, et brillant de feux nouveaux dont l'éclat brûlerait des yeux mortels. Les étoiles seraient autant de soleils dont la lune effacerait les splendeurs; alors d'autres cieux s'ouvriraient; une terre, dont la nôtre n'est qu'une ombre, apparaîtrait parée de toutes les graces qu'elle avait perdues depuis la chute d'Adam. Et après avoir longtemps discouru sur ces mondes fantastiques que l'œil de l'homme verrait un jour: « Pauvre Érasme, disait-il, sans prendre garde que cette réflexion accusait profondément la misère de sa nature, tu ne t'inquiètes guère de cet avenir de la création; que t'importe à toi comment le fruit se forme dans le sein de la mère, se nourrit et se développe? tu ne comprends rien à la dignité, à la grandeur de l'union des sexes. Nous autres, grace à Dieu, nous commençons à admirer le travail de l'ouvrier dans l'œuvre de ses mains; que de magnificence recèle un seul brin d'herbe! et dans ses créatures comme éclate la puissance de son verbe: qu'elles soient, et elles sont! Voyez donc ce noyau

de pêche, son fruit est amer au goût, mais il s'ouvrira, et de sa vulve va sortir un autre miracle. Dites à Érasme d'admirer ces merveilles, elles sont au-dessus de son intelligence : il contemple les créatures comme la vache une porte neuve (1). » Luther n'avait donc pas lu les écrits du philosophe?

En 1524, tous les moines quittèrent à la fois le couvent des Augustins : des frères il ne resta que le prieur et Luther. Le prieur vivait tranquille; mais Luther eut à répondre longtemps aux moines qui, pour vivre, avaient besoin des revenus de la maison. Il constitua l'électeur Frédéric héritier des biens délaissés, pour échapper à des détails d'administration où il n'y avait à recueillir souvent que des plaintes et des colères. Il quitta le capuchon, qu'il n'avait gardé que pour faire niche au pape (2). Le 9 octobre, il fit le sermon pour la première fois en habit de prédicateur; c'était un manteau à manches bouffantes, en forme de soutane, boutonnant jusqu'au milieu de la poitrine, où il s'écartait de chaque côté et laissait voir un gilet noir surmonté d'un petit col ou rabat de toile blanche. C'est ainsi que l'a peint son ami Lucas Cranach. L'électeur lui avait envoyé, quelques jours avant la prise de son nouvel habit, une belle pièce de drap de Prusse avec un billet ainsi conçu : « Pour vous faire une soutane de prédicateur, une

---

(1) Siehet er die Creaturen an wie die Kühe ein neues Thor.

(2) Nam et incipiam tandem cucullum abjicere quem ad ludibrium papæ hactenùs retinui. — Fab. Capitoni, 25 maii 1524.

robe de moine ou une cape espagnole (1). » C'est toute la garde-robe de l'époque. Eck portait la soutane à Leipzig, Prierias la robe de moine, et Érasme la cape espagnole. Luther ne voulut pas quitter le cloître. Une idée superstitieuse l'y retenait, il croyait qu'il devait y mourir. C'est là qu'il reçut l'envoyé du roi Ferdinand, qui venait à Wittemberg pour vérifier le bruit qui courait, que le docteur avait une garde nombreuse d'hommes armés. L'ambassadeur le trouva tout seul avec des livres et ne vit pas même la légion des démons que les anabaptistes mettaient à son service, ni cet esprit familier qui mangeait habituellement à sa table, s'il faut en croire Luther lui-même (2).

Après le départ des moines, Luther prit un logement plus grand que celui qu'il avait d'abord occupé et où le diable l'avait si violemment tenté, que pour le chasser il avait été obligé de lui jeter son écritoire : la porte encore toute tachée d'encre témoigne assez de la vision. Ce n'était plus sa petite cellule de quelques pieds carrés, mais un appartement complet. Il était formé de trois pièces : une chambre à coucher, un cabinet d'étude qui servait aussi de salon, et une salle à manger. Les murs de la chambre à coucher étaient bariolés de sentences écrites au charbon et tirées de l'Écriture, comme celle-ci : *Verbum Domini manet in æternum*, qu'il avait brodée jusque sur les manches de ses serviteurs ; ou extraites des poëtes profanes, d'Homère

(1) G. Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 185.
(2) Tisch-Reden.

surtout : — Qui veille sur les destinées d'un peuple ou d'un pays, ne doit plus dormir toute la nuit (1). Staupitz avait fait le choix des sentences bibliques. Le cabinet de travail, passé au gypse et d'une blancheur de lait, était orné des portraits à l'huile de Mélanchthon et de l'électeur Frédéric, de la main de Lucas Cranach, et de quelques caricatures contre le pape. Luther en avait donné les sujets dans le cours de ses conversations de table. Un artiste nomade, comme ils l'étaient tous, les avait recueillis et était allé les porter à Nuremberg à ce grand atelier d'où sortaient les gravures sur bois. C'était, comme toujours, le pape sur une truie, le pape emporté par les diables, le pape sous la forme d'un veau, d'un éléphant ou d'une femme nue, tristes images! Ces caricatures étaient encadrées dans une bordure d'érable d'où pendaient des cartouches renfermant des sentences prophétiques, en langue allemande : Le jour du Seigneur approche; pape, je serai pour toi l'ours sur le grand chemin; j'ai passé, il n'était déjà plus (2). Enfin le rayon visuel était heurté désagréablement par un grossier appentis en bois où quelques volumes debout ou couchés formaient ce qu'il appelait sa bibliothèque :

---

(1) Reformations-Almanach, 1817, p. 38.

(2) Les prophéties sur la chute prochaine de la papauté furent longtemps de mode parmi les réformés. Pas de si mince théologien qui n'annonçât le jour et l'heure où tomberait le saint-siége. — Consulter à ce sujet un livre curieux qui parut en 1527 sous le titre de : Eine wunderliche Weißagung von dem Papstthumb, in Figuren oder Gemälden begriffen. Osiander en avait fait la préface, Hans Sachs l'avait rimée, et Hans Güldemund l'avait imprimé. — V. Hist. dipl. Magaz., t. I, p. 344.

la Bible qui y tenait, comme la parole divine dans son esprit, la place d'honneur : la Bible en latin, en grec et en hébreu ; les psaumes de Mélanchthon, le Nouveau-Testament d'Érasme ; à côté et pêle-mêle les thèses sur les indulgences, les bulles de Léon X, les traités sur l'abrogation de la messe, sur la captivité de Babylone, les *Epistolæ obscurorum virorum*, plusieurs livres de J. Huss, le Virgile et le Columelle de Froben, de Basle, et quelques ouvrages ascétiques imprimés à Mayence, qu'il avait reçus de ses amis. La chambre formait une figure irrégulière de géométrie dont chaque ligne latérale se brisait, s'allongeait en saillie horizontale, puis fuyait de nouveau et venait mourir enfin à une large baie ou fenêtre en potence de cinq à six pieds de haut. Des vitraux coloriés en forme de disque et soudés les uns aux autres avec du plomb, laissaient tomber des jours de toutes sortes de nuances sur la table de travail. Cette table qu'on a conservée précieusement, ressemble à une sorte de bureau à la Tronchin ; au milieu on voit encore le crucifix d'ivoire qui en faisait le plus précieux ornement. C'est l'œuvre d'un ouvrier de Nuremberg. La tête du fils de Dieu est belle d'expression. L'ouvrier avait certainement visité l'Italie et connu les ouvrages de Michel Ange. On croit que c'était un don de l'électeur qui l'avait trouvé peut-être dans un couvent. C'est cette image du Christ, mais grossièrement reproduite, qu'on trouve en tête de l'édition des œuvres du réformateur, publiée peu d'années après sa mort. Le vieux fauteuil où il s'asseyait, et où il a traduit probablement une

partie de la Bible, existe encore : c'est aussi une relique monacale dont le prince fit don à son noble ami, la chaise de quelque évêque; qui sait? d'un disciple de Scot ou de Durand. A son retour de la Wartbourg, Luther avait amené un chien que lui avait donné le gardien du château, et qui mourut de vieillesse après avoir passé quinze ans de sa vie avec le docteur. Il se tenait couché aux pieds de son maître pendant qu'il travaillait : aussi Luther, en faisant allusion aux théologiens qui se vantaient d'avoir vu beaucoup de livres, disait-il en riant : — Et mon chien aussi a vu beaucoup de livres, plus peut-être que Faber qui est tout pères, tout pères, tout pères, tout pères; tout conciles, tout conciles, tout conciles. Je sais que Faber a vu beaucoup de livres, c'est une gloire que je ne lui envie pas (1). Tout près de la porte d'entrée était un tour qu'il avait fait venir de Nuremberg, afin de pouvoir gagner sa vie de ses mains, si jamais la parole de Dieu ne suffisait pas pour le nourrir. « Mon cher Linck, écrit-il à son ami, nous n'avons ici que des barbares qui n'entendent rien aux arts : Wolfgang et moi, nous nous sommes mis dans la tête d'apprendre à tourner; Wolfgang me servira de maître. Je t'envoie donc un florin d'or en te priant de nous expédier les outils nécessaires pour forer et tourner : une paire de vis, tout ce qui est indispensable au métier que nous voulons apprendre; nous avons bien quelques outils, mais ceux de Nu-

(1) An Justus Jonas. 1523.

remberg sont bien meilleurs, vos ouvriers valent mieux que les nôtres. Si le florin ne suffisait pas, ajoute ce qui est nécessaire, je t'en tiendrai compte. »

A la porte d'entrée de la chambre du docteur pendaient, au lieu de ces pipes que vous trouvez aujourd'hui dans toutes les chambres d'étudiant allemand, une flûte et une guitare, car il jouait de ces deux instruments. Quand il s'était longtemps fatigué à composer; qu'il sentait son cerveau s'alourdir, et que la parole capricieuse ne pouvait suivre le mouvement de sa plume; ou bien quand le démon lui jouait quelque tour, c'est lui qui nous l'apprend, et venait le tenter, il prenait sa flûte, exécutait quelque caprice, et ses idées redevenaient fraîches comme la fleur qu'on trempe dans l'eau, et le démon exorcisé s'enfuyait, et l'écrivain se remettait à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Il pensait que la musique ainsi que la parole est une révélation divine, qu'elle est d'origine céleste, et que l'homme sans Dieu ne l'eût jamais trouvée. A ses yeux, pas de remède plus efficace que la musique pour chasser les mauvaises pensées, les désirs de colère, les inspirations ambitieuses, les idées de boue et de chair, héritage de notre premier père. C'était la voix la plus sûre dont l'homme pût se servir pour porter au trône de Dieu ses peines, ses soucis, ses larmes, ses misères, son amour et sa reconnaissance; c'était la langue des anges dans le ciel, et sur la terre celle des anciens prophètes. Après la théologie, il plaçait dans son affection la musique, et répétait souvent : « Qui n'aime pas la

musique ne saurait être aimé de Luther (1). » — Oh! le bel art que la musique! la note donne la vie à la parole, elle chasse les soucis, les inquiétudes, les peines du cœur. Chantons! que tout maître d'école soit musicien, qu'aucun prédicateur ne monte en chaire avant d'avoir appris à solfier. Qu'un musicien est heureux! pour lui point d'amers soucis: il bannit l'ennui à l'aide de quelques sons: *pacis tempore regnat musica* (2). Il avait retenu et il aimait à répéter, tout en bêchant son jardin, quelques vieux chants d'église: *A solis ortus sidere*, *Patris sapientia*, et surtout *Rex Christe factor omnium*, dont le chant et les paroles lui plaisaient beaucoup. Quand il entra dans Worms, il chantait un cantique dont il avait composé, dit-on, les paroles et la musique. Ce choral est un des plus vieux cantiques rimés dont l'Allemagne ait conservé le souvenir; mais il n'est pas certain que le rhythme musical soit celui qu'avait improvisé Luther, car la phrase mélodique de Worms ne ressemble en rien à celle de Wittemberg; dans l'un ni dans l'autre nous n'avons trouvé que d'imparfaits éléments du choral de Meyerbeer. Le chant en Allemagne ressemblait alors beaucoup à la mélopée des Grecs ou à la psalmodie grégorienne; et Luther avait raison de dire de la musique qu'elle était un don que l'homme recevait, dans son système, comme

(1) Wer die Musikanten verachtet, wie denn alle Schwärmer thun, mit dem bin ich nicht zufrieden, denn die Musika ist eine Gabe und Geschenk Gottes.

(2) Tisch-Reden, p. 577-578.

une grâce. En Italie, seulement, l'homme en faisait un art.

Si Luther revenait au monde, il ne reconnaîtrait ni son évangile ni sa demeure. Le couvent des Augustins d'Erfurt a subi le sort de ses doctrines ; il est tombé, il ne reste plus que la cellule du moine qu'on a conservée religieusement et qu'on montre au voyageur curieux. C'est en effet la grande merveille de cette ville. Qu'on se figure une chambre de quelques pieds carrés où on pourrait placer un lit, une ou deux chaises, une table de travail. La fenêtre, démesurément élevée comme dans les couvents du seizième siècle, donnait sur les hautes tours de l'église voisine. Leurs flèches élancées, et travaillées avec une patience infinie d'artiste, étaient le seul spectacle extérieur qui pût le distraire. Elles ne sont plus. Entouré de murs épais, isolé de toute habitation, nul bruit ne pouvait arriver au cénobite que le vent qui soufflait à travers les découpures des pyramides du temple, ou la chute monotone de quelques gouttes d'eau qui tombaient de la fontaine du couvent dans un vaste bassin de pierre.

Martin Gœrlitz était son fournisseur habituel de bière de Torgau. — Ta Cérès, lui écrit Luther, vient d'y passer et glorieusement : on l'avait réservée pour moi et pour mes visiteurs qui ne pouvaient assez la vanter et la mettaient au-dessus de tout ce qu'ils avaient jamais dégusté ! Et moi qui ne t'ai pas encore remercié, ni ton Émilie non plus, rustre que je suis, *oïcodespotès* si négligent que je l'avais oubliée au fond de ma cave, où elle restait

ignorée, quand mon serviteur me l'a rappelée. Grâces donc pour cet agréable présent, magnifique pour un Crésus de ta façon. Salut à tes frères, salut surtout à Émilie et à son fils, la biche gracieuse, et le faon charmant. Que Dieu te bénisse et te fasse multiplier à milliers selon la grâce et selon la chair (1).

Il est certain que Luther aimait les plaisirs de la table, la bière et le bon vin surtout, mais pris modérément. « Le vin de l'électeur est excellent, et nous ne nous en faisons pas faute », écrit-il à Spalatin (2). Frédéric lui avait fait présent de vin du Rhin, et à la sécularisation des Augustins, toute la cave du couvent lui fut abandonnée par l'électeur saxon. Ces celliers étaient abondamment pourvus de vin d'Italie que les papes envoyaient souvent aux monastères qui avaient rendu des services à la cour de Rome. Du reste, les princes allemands, héritiers, grâce à Luther, des riches caveaux des abbayes réformées, rarement manquaient d'en distraire quelques tonnes pour en faire don au docteur de Wittemberg. On avouera que Luther, buvant le vin de Malvoisie des moines, devait épargner un peu plus ceux qui lui faisaient faire si douce liesse. C'étaient presque tous des religieux défroqués qu'il traitait aux dépens de frères qui s'obstinaient à rester fidèles à leur vieux culte: Justus Jonas, Amsdorf et Spalatin. Mélanchthon, un de ses hôtes chéris, aurait pu s'enivrer sans

(1) 15 jan. 1529. — De Wette, t. III, p. 417.
(2) D. G. Spalatino, 8 mart. 1523.

manquer à la reconnaissance, car il n'avait jamais endossé la robe de bure.

L'hôtel de ville de Wittemberg a des registres de dépensé depuis le quinzième siècle. En voici un ėxtrait pour l'an 1525 :

XX Grosch. pour un petit tonneau de Malvoisie, le 1/4 à 5 gros.

VI Grosch. pour un petit tonneau de vin du Rhin.

VII Grosch. pour six canettes de vin de Franconie, le quarteau à XIV, pour le docteur Martin, le mercredi après la Trinité.

XVI Grosch. VI Stüb. pour un tonneau de bière d'Eimbeck, pour le service du docteur Martin, le mardi après la Saint-Jean.

I Stüb. VII Grosch. III Hell. pour une coiffe de Souabe, à dame Catherine Bora, femme du docteur Martin, présent de nouvel an.

II Stüb. XVI Grosch. pour le vin pris par le docteur Martin dans les celliers de la ville.

XLII Grosch. payés, pour le docteur Martin, quand, à la demande du conseil et de la commune, il revint à Wittemberg, de son île de Pathmos.

VII Stüb. XX Grosch. pour lė docteur Martin, à l'occasion de ses noces, tirés du trésor de l'hôpital (maison de Dieu) (1).

Le réformateur était sobre, il buvait peu et apportait à la table les doux propos, une gaieté expansive, de pétulantes saillies, et le trésor de son intarissable mémoire. On y parlait de tout, des

---

(1) Ausgabe von den Raths-Geschenken.

moines d'abord, qu'on n'eût point épargnés, le vin eût-il été meilleur; du pape dont on tirait l'horoscope, et dont le royaume, temporel et spirituel, devait être enterré longtemps avant Luther; des femmes, du diable, de l'empereur, et de la danse même. La danse est-elle un péché? demandait-on à l'amphitryon, qui répondait : — Dansait-on parmi les Juifs? C'est ce que je ne saurais vous dire; mais on danse chez nous; la danse est un besoin comme la parure chez les femmes, le dîner, le souper; et en vérité je ne vois pas pourquoi on défendrait la danse : si on pèche, ce n'est pas la faute de la danse, qui ne fait tort ni à la foi ni à la charité. Enfants, dansez. « Le théâtre ne lui semblait pas plus dangereux que la danse, et il absolvait qui écoute, qui joue et qui écrit la comédie. « Il ne faut pas, disait-il, condamner le théâtre parce qu'on y dit des polissonneries, Büberei, car à ce prix il faudrait condamner la Bible (1). » Après dîner, il ôtait en été sa robe, et faisait sa partie de quilles avec Dietrich ou l'un de ses amis. Il disait en riant : — Mélanchthon sait mieux le grec que moi, mais je lui en revendrais aux quilles. »

Les plus hautes intelligences, celles dont Luther prenait conseil autrefois, entretenaient une correspondance suivie avec le réformateur : c'est le casuiste universel, le père de l'Église saxonne; il répond à toutes les lettres. — Docteur, lui de-

(1) Voyez le chapitre qui a pour titre : *Luther à table*. Seckendorf prétend que Capnion (Reuchlin) fit jouer, en l'honneur de Dalberg, évêque de Worms, la première comédie allemande.—Comm. de Luth., sect. 27, § 70, p. 104.

mande-t-on, qu'entendez-vous par usurier? — Tu n'as besoin que d'ouvrir mon traité *De Usuris.* Qui prête à cinq, à six pour cent, est usurier. Quand je te prête mon vase, que me rends-tu? mon vase et voilà tout; tu me volerais en gagnant sur ton échange. Point de sacrement ni de terre sainte pour les usuriers (1).

Un jour un pauvre moine, dont les nuits étaient tourmentées par des rêves de volupté, et dont la chair fléchissait dans les joies involontaires du sommeil, vient se plaindre à Spalatin. Le père voit là un cas de conscience et se hâte d'écrire à Wittemberg. La décision de Luther sent tout à la fois le casuiste et le médecin (2).

Une autre fois, c'est une jeune fille de Torgau à la recherche de son fiancé, le barbier du prince, dont elle montre l'anneau et la médaille qu'elle a reçus comme arrhes d'un mariage prochain. Le fiancé l'a promis en face de D. Schwerteger et de Christian; mais il a oublié ses serments. Luther se charge de les lui faire rappeler par le prince lui-même. — Bonne leçon, dit-il à Spalatin, pour un

(1) Op. Luth. Wittenb., t. VII, p. 419-437.

(2) Seminifluus ille de quo mihi scribis, si tamen fluit verum semen, hoc est cum summâ voluptate et concussione, qualis fluxus esse si mulieri misceretur, nam sunt quibus fluxus ejusmodi tam tenuis est, ac penè sine voluptate, ut tantum humor quidam superfluus existimetur, cui nec mulier, nec ulla vis medebitur : hic si in otio vivit ac in securitate, tentare poterit, primo ut corporali labore et inediâ exerceat carnem, tum spes erit sanitatis : sin autem laborare vel non vult, vel non potest, mandato Dei debet mulieri copulari, alioqui tentabit Deum et manebit in peccato.—Spalatino, 6 novemb. 1523.

tas de vauriens qui ne cessent de se jouer du cœur des jeunes filles (1).

Une religieuse de Freyberg lui écrivait : Mon bien aimé docteur, enlevez-moi de mon couvent et me faites conduire en Saxe (2).

Pendant plusieurs années la porte de sa petite cellule fut assiégée de religieuses et de moines, qui venaient lui demander un mari ou une femme. Luther allait en quête : il avait de nombreux sujets sous la main. Quelques-uns cependant perdaient patience et se livraient à tous les déréglements du libertinage, comme ce Jean P...., qu'on trouva dans une maison de prostitution, gorgé de vins, en habit laïque, et qui reçut une blessure honteuse (3). « En vérité, nous nous asseyons dans la turpitude ! » s'écriait Luther à la vue de tous ces scandales que donnaient les moines apostats (4). Quelques-uns violaient tout à la fois et leur vœu de chasteté et les conditions chrétiennes du mariage, en épousant des filles décrépites, qui offraient à leur convoitise d'abondantes richesses ! « Comme ce prédicateur de la cour, qui vient, dit Luther, d'épouser une vieille folle chargée d'ans et d'or ! mariage digne de Mammon plutôt que de l'Évangile ! Encore s'il avait pris une jeune fille qui pût lui donner des enfants (5) ! »

(1) Spalatino, 4 avril.

(2) Luther's Briefe. 29 jun. 1528.

(3) Inventus à lictoribus in lupanari potatus probè et laicâ veste, atque etiam percussus aliquâ parte, ut audio. — Wencesl. Linck, 19 decemb. 1522.

(4 Wenc. Linck, 19 decemb. 1522.

(5) Vehementer displicent nuptiæ Wolfgangi quas tu significas

Un jour, neuf religieuses lui arrivèrent à la fois : Luther perdait la tête.

« Neuf nonnes apostates, pauvre troupeau que m'amènent Léonard Köppe et Wolf Tomitzsch. J'en ai vraiment pitié, et d'elles et de toutes celles qui meurent misérablement de continence ; sexe si infirme, si porté pour l'homme par sa nature et par l'ordre de Dieu, et qu'on tue si inhumainement. Oh ! tyrannie paternelle ! Pape et cardinaux, qui pourrait assez vous maudire !...

» Que vais-je faire de ce troupeau ? D'abord j'écrirai à leurs parents ; s'ils ne veulent pas les reprendre, je m'en chargerai, je les marierai comme je le pourrai. Voici leurs noms : Madelaine Staupitz, Elsa de Canitz, Ave Grossin, Ave Schœnfeldin (1) et sa sœur Marguerite, Lanete de Goles, Marguerite Zeschau et sa sœur Catherine, et Catherine Bora. Leur évasion est merveilleuse ; il faut venir à leur secours. Je vous en conjure donc, faites œuvre de charité, et mendiez quelques pièces de monnaie pour moi auprès de vos riches seigneurs de la cour, afin que je puisse les nourrir pendant quinze jours, jusqu'à ce que je les aie renvoyées à leurs familles ; car mes capharnaïtes profitent si bien des trésors de la parole que je leur verse chaque jour, que je n'ai pas pu trouver à emprunter pour un pauvre diable, dix florins dont j'avais grand besoin. Les pauvres n'avaient rien,

---

cum annosâ et nummosâ vetulâ : opprobrium est Evangelii sic quærere Mammon. — Spalatino, 19 sept. 1523.

(1) Luther la donna à un médecin, nommé Basilius.

ils m'auraient prêté. Les riches ou refusent ou prêtent de si mauvaise grâce, qu'ils perdent aux yeux de Dieu tout le mérite de l'aumône. Vous savez que je n'ai pour toute mon année que cinq cent trente florins, je n'ai pas un sou de plus pour moi ni pour mes frères (1). »

Luther ne dit pas le motif véritable du refus de ses coreligionnaires. C'est que le jour de l'échéance venu, il ne pouvait pas toujours payer, et le créancier était de mauvaise humeur. On finit à Wittemberg par ne plus accepter sa caution. Luther avait alors recours à sa cheminée, toujours garnie de gobelets d'argent, dons habituels des électeurs. Il les vendait, ou les mettait en gage, ou les aliénait à perpétuité, car il était bien sûr d'avance de ne pouvoir les retirer des mains des créanciers. En 1527, il répondit pour plus de cent florins. Il eut la bonhomie d'en demander cinquante sur trois gobelets d'un beau travail et qui en valaient deux cents; le prêteur, qui connaissait Luther, était bien rassuré, et se réjouissait de son marché; mais il fut pris, et « le Seigneur, qui aurait dû punir l'imprudence du docteur, lui permit de se libérer. »

Son imprimeur Hans Lufft, devenu luthérien parce qu'il gagnait beaucoup d'argent à vendre les écrits du docteur, n'était pas plus charitable que les autres. Il ne voulait pas prêter. Et pourtant Luther ne recevait rien de ses travaux, pas une

(1) Spalatino, 10 april. 1523. — De Wette, l. c., t. II, p. 319.

obole (1). Seulement il se réservait sur chaque édition quelques exemplaires, cinq ou six qu'il tenait en réserve, pour les donner au premier pauvre qui viendrait lui demander l'aumône, dans le cas où son dernier gros serait épuisé, ce qui était ordinaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à se plaindre de Lufft, qui lui rendait des épreuves criblées de fautes, revoyait fort mal les tierces, et souvent oubliait de reporter les corrections de l'auteur. — Mon imprimeur s'appelle Jean, disait piteusement le docteur, et Jean il restera. Papier, caractères, tout ce qu'il fait pour moi est détestable.... Ils sont tous comme lui, pourvu qu'ils gagnent de l'argent, cela suffit; que les auteurs soient contents, ils ne s'en inquiètent guère (2). Qu'aurait donc dit Luther, s'il était descendu dans une de ces imprimeries allemandes où la plupart des ouvriers, luthériens de leur métier, s'amusaient à maculer de fautes les écrits catholiques que des moines publiaient (3)?

Amsdorf était un des meilleurs amis de Luther, obligeant, serviable, la bourse toujours ouverte, et le docteur ne se faisait pas faute d'y puiser. Amsdorf était sa bonne étoile. N'y a-t-il plus rien dans le ménage, et tout à coup une femme enceinte et

(1) Wenc. Linck, 5 jul. 1527. — De Wette, t. III, p. 186.

(2) Spalatino, 15 aug. — Luther's Briefe, t. II, p. 42.

(3) Nous avons sous les yeux un opuscule admirablement imprimé à Nuremberg, par Balthasar Schleiffer, 1501 : Theodorici Kysichei germani oratio, où, faute de caractères, les mots grecs sont laissés en blanc.

pauvre vient-elle y faire ses couches, alors Luther écrit à son ami : « Gersa va bientôt accoucher chez moi : si cela arrive au moment même de la délivrance de Kétha, te voilà plus pauvre encore ; il faudra que tu ceignes non pas le fer ou le glaive, mais l'or, l'argent et un bon sac en cas d'événement, car nous ne te lâcherons pas sans t'avoir mis à contribution (1). » Amsdorf arrivait à l'heure, la besace sur le dos et les poches pleines ; Luther descendait à la cave, tirait au tonneau plusieurs bouteilles de vin du Rhin, et les convives passaient quelques douces heures à table. Le soir ils allaient deviser à l'auberge près de l'église de Tous-les-Saints.

On voit avec quelle douce philosophie Luther parle de sa pauvreté. Au milieu de tous ces triomphes de vanité qui auraient pu enorgueillir une âme moins désenchantée du monde que la sienne, il reste toujours tel que nous l'avons trouvé au début de sa lutte avec le pape. Alors il demandait quelques florins à l'électeur pour s'acheter une soutane neuve, la sienne vieillissant et se trouant au coude. Aujourd'hui celui qui a traîné de vive force à Worms l'empereur et les ordres de l'Allemagne ; qui a soulevé de sa colère tous les princes de la Saxe contre les paysans ; qui échange des cartels théologiques avec des têtes couronnées, ne peut pas trouver dix florins à emprunter. Il est certain que s'il avait voulu mettre son silence à prix, il aurait rencontré plus d'un monarque pour

(1) Nicol. Amsdorf, 29 mart. 1529. — De Wette, t. III, p. 432.

l'acheter. Cette pauvreté est belle, et Luther la supporte courageusement. Jamais il n'en parle que pour en rire avec ses amis, ou s'en irriter quand une âme malheureuse vient lui demander l'aumône. C'est à l'électeur qu'il la renvoie : il ne paraît pas que la charité du prince fût toujours bien ardente, à en juger par les murmures de Luther.

Un soir un pauvre frappe à sa porte; Luther n'était pas en fonds à cette heure. « Tiens, lui dit-il, voilà une pièce de baptême. » Et à sa femme qui faisait la moue : « Dieu est riche, il nous enverra quelque chose de bien plus beau. »

Une autre fois, un étudiant vient lui demander de quoi se mettre en route. « Tu arrives dans un mauvais moment, » lui dit le docteur. Le jeune homme se met à pleurer. « Attends, attends », dit Luther en jetant les yeux sur sa cheminée où brillait un verre en vermeil. « Voilà : bon voyage, et que Dieu t'accompagne. » L'étudiant ouvrait de grands yeux et Kétha dans un coin grommelait entre ses dents. Luther prend le verre et de ses deux mains le comprimant comme dans un étau : « Tiens, ajoute-t-il, porte cela à l'orfèvre : un verre d'étain me suffira (1). »

Ses lettres de recommandations sont courtes et vives.

« C'est un pauvre diable que je vous adresse : il va voyager ; bon et excellent homme auquel il

(1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's sämmtliche Reformations-Predigten, t. II, p. 110.

faut venir en aide. Vous savez bien que je n'ai pas grand'chose, que je suis obligé chaque jour de donner. Tâchez donc de lui faire 30 gros; si c'est trop, donnez-lui en 20, j'en ferai 10; si c'est encore trop, donnez-lui en moitié, je me charge du reste. Dieu vous le rendra. »

L'électeur Frédéric faisait ordinairement honneur à la signature de Luther, mais Jean la laissa protester plus d'une fois. Il croyait s'acquitter envers le docteur, en lui envoyant régulièrement chaque année une pièce de drap. Luther ne se hâtait pas de le remercier, car il était gueux, et fier comme un haut baron. Il attendait donc plusieurs semaines pour répondre au prince :

« J'ai tardé bien longtemps à remercier Votre Grâce de la robe et de la pièce de drap qu'elle a eu l'extrême bonté de m'envoyer. Que Votre Grâce ne croie pas ceux qui vous disent que je suis dans le besoin. Dieu merci, vous ne m'avez jamais laissé manquer de rien : j'ai même plus qu'il ne me faut en conscience : du superflu, je n'ai nul besoin ni désir. A vous dire vrai, je reçois les dons de Votre Grâce avec presque autant de crainte que de reconnaissance, car je ne voudrais pas être de ceux dont le Christ a dit : Malheur à vous, riches, vous avez trouvé votre récompense dans vos trésors. Je vous parle à cœur ouvert. Que je ne sois pas à votre charge au moins; Votre Grâce a tant de secours à distribuer que je craindrais qu'il ne lui restât plus rien : c'est trop souvent puiser à la même bourse. C'était bien assez et trop même de la belle étoffe brune, dont je vous remercie vivement. Mais je

veux vous faire honneur : je porterai donc la robe brune, quoiqu'elle soit bien trop belle pour moi : si elle ne venait pas de vous, jamais je ne l'aurais mise. Je prie et supplie Votre Seigneurie de ne pas tant se presser et d'attendre que je l'importune et lui demande, afin qu'une autre fois, quand l'occasion s'en présentera, je n'éprouve pas de honte à solliciter pour d'autres qui sont bien plus dignes que moi de vos bontés; sans céla vos dons m'embarrasseraient. Que le Christ vous récompense comme vous le méritez : c'est une prière que je fais du fond de mon cœur. Amen (1). »

Avec les électeurs, les grands, les seigneurs de la cour ducale, il ne se gênait pas plus qu'avec ses amis. Nous avons vu des lettres adressées à Frédéric, écrites sur les gardes de livres, et dont les deux feuillets avaient été collés ensemble par Luther.

Justus Jonas était encore plus insouciant des usages du monde, ainsi que Luther nous l'apprend dans cet intraduisible billet :

« Gratia et pax. Non de cloacâ papyrum sumo
» quemadmodùm Jonas noster qui te nihil pluris
» æstimat quàm ut dignus sis qui schedas natales,
» hoc est de natibus purgatis legas (2). »

Pendant plus de deux ans on le laissa, ainsi que le prieur, sans leur payer leur modique revenu, en sorte qu'ils vivaient de la charité des fidèles : ce qui n'empêchait pas le quêteur de Wit-

(1) An den Churfürsten Johannes, 17 août 1529.
(2) Epist. Luth., édit. d'Aurifaber. Eisleb., fol. 271.

temberg de revenir à chaque instant toujours plus furieux pour demander la redevance seigneuriale. — Toujours tendre la main et ne rien recevoir! disait Luther. Mais quand cela finira-t-il donc? le Christ, j'espère, y mettra bon ordre. Et n'espérez pas que chez lui la plainte prenne jamais le ton de la mauvaise humeur ; seulement elle élève un peu la voix quand un pauvre vient sonner à la porte du couvent en demandant Luther, qui n'a souvent à lui donner, pour toute aumône, qu'une lettre de recommandation à l'un de ses amis de cour. Cela fait, le moine retourne à ses livres, à la Bible surtout, qu'il aime de prédilection. Par intervalle, on le surprend revenant aux muses qu'il avait abandonnées, et qui savaient si bien le charmer et le consoler. Ces filles du ciel ne lui gardent pas rancune; elles l'accueillent au contraire et le fêtent comme l'enfant prodigue, l'inspirent et lui procurent quelques heures de délicieux enivrement. Vous ne sauriez croire alors combien la parole de Luther fleurit et se colore: vous ne diriez jamais qu'elle ait touché au latin des juristes, tant elle est douce à l'oreille, tant elle exhale de parfum antique! Il est redevenu poëte. Érasme a-t-il une page comparable à celle que le Saxon adresse à son ami Éoban Hess sur un poëme latin?

« Sans l'étude des langues, il n'y a pas de théologie: théologie et belles-lettres nous les avons vues emportées dans le même naufrage. Jamais la grande voix de Dieu ne se révéla aux hommes sans que des intelligences d'élite lui aient préparé les voies, comme le précurseur au Messie. Que la jeunesse

donc se livre aux muses, c'est mon vœu le plus ardent. Viennent en foule et poëtes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Écritures et leur donner l'intelligence de la parole divine. La sagesse sait rendre éloquentes les lèvres de l'enfance. Gardons-nous de mépriser le don des langues. Mon docte ami, servez-vous de votre nom et du mien, si vous voulez l'invoquer, pour poétiser la jeunesse. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poëtes et les rhéteurs anciens pour devenir grec à mon aise (1). »

---

(1) Eobano Hesso, 29 mart. 1523. — J. Crotus Rubeanus, l'ami intime de Luther, avant qu'il revînt au catholicisme, lui avait fait parvenir le poëme d'Éoban Hess, portant pour titre : *La Captive.*— Voy. Jac. Burckard. — Comm. de Ling. lat. in germ. fatis, part. I, p. 170; part. II, p. 433 et seqq.

Eoban Hess, l'auteur du traité : De Amantium infelicitate contrà Venerem, de Cupidinis impotentiâ, et dont il a été question dans le premier volume de notre histoire, a composé en faveur de Luther diverses élégies : In Evangelici doctoris Martini Lutheri laudem defensionemque; et une lettre au docteur sous le titre de : Ecclesiæ afflictæ Epistola ad Lutherum, etc. Dans chacune de ces pièces de vers il s'élève surtout contre la gloutonnerie des moines :

Ignavi monachi, pepones et inertia terræ
Pondera, degeneri dedita turba gulæ.

Or, nous avons vu qu'Eoban Hess était le plus grand ivrogne de son siècle.

CHAPITRE XI.

LUTHER A TABLE. — LES TISCH-REDEN.

Luther à l'auberge de l'Aigle-Noir à Wittemberg. — Conversations du soir. — Pourquoi nous les recueillons. — Objet de ces causeries nocturnes. — Le diable. — Les sorts. — Le pape. — Les décrétales. — Les évêques. — Les papistes. — Sur la mort de quelques papistes. — Les moines.

En Allemagne on aime les réunions du soir, à l'auberge, dans une de ces vastes salles si bien chauffées en hiver, si fraîches en été, toujours si propres et si luisantes, et où chaque convive peut rêvasser pendant quelques heures devant un verre aux larges bords, dont il hume la bière pétillante. L'auberge de l'Aigle-Noir à Wittemberg, pendant quinze ans, de 1525 à 1540, n'eut pas de pratique plus fidèle que le réformateur, ce pape-bière, ainsi que l'appelaient les sacramentaires (1). La nuit venue, le docteur s'acheminait vers son rendez-vous favori. Là, il s'asseyait à sa place accoutumée, et bientôt arrivaient ses amis intimes, ses confidents ou ses disciples : Veit Dietrich, Mathesius, Aurifaber, qui se plaçaient à ses côtés, et devisaient tous ensemble, jusqu'à ce que l'horloge du château son-

(1) Der sächsische Bier-Papst. — Erasmus Alberus, dans l'ouvrage qui a pour titre : Wider die Karlstädter.

nât dix heures. On se séparait alors pour se retrouver le lendemain et tous les jours de la semaine, le dimanche et les fêtes exceptés qu'on passait au logis. Chacun en était pour son écot, mais Luther n'avait pas toujours de quoi payer le sien. C'est là, sur un banc de chêne, qu'ont eu lieu ces entretiens qu'on a depuis recueillis en latin sous le titre de *Convivia mensalia;* en allemand, sous celui de Tisch-Reden : conversations intimes, où l'on discutait à la manière de Pic de la Mirandole, *de omni re scibili;* — de philosophie et de démonologie, d'exégèse et de poésie, de morale et d'astrologie, — du royaume de l'Antechrist; à savoir : du pape, des évêques et des prêtres ; — des superstitions catholiques, c'est-à-dire des sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, des œuvres, du célibat et de la communion sous une seule espèce ; — de l'avenir de la réforme, ou autrement de la chute de la nouvelle Babylone, de l'extinction du papisme, du naufrage de la chaire de saint Pierre, ou de Sodome dans le langage des buveurs; — du triomphe de la parole de Dieu, ou, si l'on aime mieux, de la clôture de quelque monastère, du rapt de quelque nonne, de l'apostasie de quelque augustin qui avait jeté son cordon et son capuchon à la figure de son supérieur; du mariage de quelque apôtre évangélique. Les moines étaient souvent le sujet de ces causeries, et nos convives ne se faisaient pas faute, contre les malheureux, de sarcasmes, d'ironies, de quolibets dont chaque convive avait une provision toute prête. On y parlait des femmes, à offenser l'oreille ; mais alors l'oreille était moins

chaste qu'aujourd'hui, ou peut-être n'avait pas peur qu'on écoutât aux portes.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir consacrer autant de pages que nous le ferons à ces scènes de tabagie. C'est au cabaret que ce nouveau Salmonée défiait la foudre du Vatican: le cabaret, c'est sa chaire, sa tribune, son arche sainte. C'est là, qu'au milieu de joyeux compagnons, bons et francs buveurs toujours altérés, en face de verres écumants, il a trouvé plus d'une exégèse qu'il avait cherchée vainement côte à côte de Bora. C'est devant un pot d'étain, qu'une grosse servante de Souabe emplit incessamment, qu'il a improvisé ses plus excentriques arguments contre le célibat sacerdotal. Le cabaret a valu plus d'une conquête au docteur. Supposons à la place de Luther, un théologien de la trempe de Calvin, morose, atrabilaire, qui ne sait ni boire, ni manger, toujours toussant, l'estomac et la tête malades, et la réforme se serait établie plus difficilement parmi le peuple de Wittemberg. A l'Allemand pur sang, il faut un réformateur qui vide d'un seul trait un énorme verre de liqueur fermentée, qui caresse l'enfant de la maîtresse ou le chien du logis, qui agace la kelnerine, qui croie aux sorciers, qui conte des gaudrioles, qui boive et qui chante sans se faire prier. Luther a reconnu la puissance du cabaret dans l'œuvre de la réforme. « Ce sont, a-t-il dit, les paroles décousues que je jetai à l'auberge en buvant de la bière avec Amsdorf, qui ébranlaient la papauté, mieux que princes et empereur n'auraient pu le faire avec leurs chevaliers bardés d'acier. » En-

trez dans un de ces cabarets enfumés, quand le soir, après une longue course à travers les montagnes, vous avez besoin, voyageur pédestre, d'étancher votre soif. Entendez-vous la chanson que les convives attablés répètent le verre en main? c'est le refrain de Luther sur les femmes et le vin: une chanson de tabagie.

Rien, dans les livres de la réforme, de plus curieux que ces scènes jouées le soir sans témoin, à huis clos, dans le mystère de ce cénacle d'amis qui se disent tout ce qu'ils ont sur le cœur ou qui leur passe par la tête; où nul discoureur n'a de secret pour son voisin; où la parole s'échappe comme la mousse du verre; où nulle période n'est étudiée, nulle phrase préparée d'avance; où personne ne pense à la postérité qui n'est pas là pour poser le doigt sur les lèvres indiscrètes: confidences à petit bruit, révélations pleines d'abandon, naïf échange de paroles, doux susurres que personne n'emporte au sortir de la salle d'auberge, pour les peigner et les farder, afin de les produire au grand jour (1).

Entrons donc à l'auberge de l'Aigle-Noir à Wittemberg (2). On y sert ce soir de la bière d'Eimbeck, que Martin préfère à toutes les bières d'Allemagne, probablement parce qu'Eimbeck a été une des premières villes à recevoir la réforme. Les convives

(1) Voyez aux *Pièces justificatives*, n°. III, notre dissertation sur les Tisch-Reden, ou Propos de Table, qu'après trois siècles on voudrait faire regarder comme apocryphes.

(2) Voyez G. H. Getze, de Domesticis Lutheri singularia. Lubeck, 1807, in-4°.

se sont levés, le docteur est arrivé. — Maître, de quoi parlerons-nous d'abord, dit Veit Dietrich. — A tout seigneur tout honneur : du diable, répond Luther.

LE DIABLE (1).

« Par delà les cieux, il n'y a que Dieu; mais au-dessous, il y a des anges qui veillent sur nous, par ordre du Créateur, nous protégent et nous défendent contre les embûches et les mauvais desseins des démons. Ils voient Dieu et se tiennent devant son trône. Quand donc le démon nous tend des piéges, l'ange du ciel, notre bon ange, nous couvre de son aile et chasse le mauvais esprit, car il a une grande puissance; il regarde Dieu face à face, se pose devant les soleils, toujours prêt à nous aider à accomplir les commandements du Seigneur. Les démons aussi veillent près de nous, occupés à nous épier, à nous tenter sans relâche, à troubler notre existence et notre vie à venir. Heureusement les bons anges nous apportent leur secours et nous viennent en aide. Il y a des démons dans les forêts, dans les eaux, dans les déserts, dans les lieux humides, partout où se trouve une créature à tourmenter. Les uns habitent les flancs de noirs

(1) Les citations sont presque toutes extraites des Tisch-Reden, oder Colloquia Dr. Martin Luther's, so er in vielen Jahren, gegen gelärten Leuten, auch frembden Gesten und seinen Tischgesellen gefüret, nach den Heubstücken unserer christlichen Lere, zusammen getragen.

Johann 6 Cap. :
Samlet die übrigen Brocken, auff daß nichts umkomme.
Gedruckt zu Eisleben, bei Urban Gaubisch. 1566, in-fol.

nuages, d'autres excitent les tempêtes, soulèvent les orages, font briller l'éclair et rugir le tonnerre, empestent l'air et les champs. Les philosophes et les médecins attribuent ces phénomènes à l'influence des astres (1).

» C'était en hiver, non loin de Zwickau, un pauvre enfant s'égara dans une forêt et fut obligé d'y passer la nuit. La neige vint à tomber en abondance, en sorte que le pauvre petit en était tout couvert. Trois jours se passèrent ainsi au milieu des frimas, et chaque matin venait un homme qui lui apportait à manger, et puis s'en allait. Le troisième jour l'inconnu vint encore avec la nourriture accoutumée, et ensuite il remit l'enfant dans son chemin; et l'enfant raconta à ses parents ce qui lui était arrivé. Je pense que le sauveur de la pauvre créature était un ange du ciel (2).

» Le diable connaît les pensées des méchants, car c'est lui qui les leur inspire, qui tient et gouverne leurs cœurs, qui les enveloppe et les prend dans ses filets afin qu'ils ne puissent penser ou agir que suivant son bon plaisir.... Mais il ignore ce qui se passe dans la pensée des justes. Car, comme il ne pouvait connaître ce que le Christ avait dans le cœur, ainsi ignore-t-il la pensée des justes en qui habite le Christ (3).

» L'apôtre, Héb. 2, donne au diable la puissance de la mort, et le Christ l'appelle l'homme de la

---

(1) Tisch-Reden, p. 277.
(2) Tisch-Reden, p. 277.
(3) Tisch-Reden, ib.

mort. Et en vérité, c'est un maître meurtrier, qui pourrait vous tuer d'un petit coup de baguette, et qui a dans sa sacoche plus de poisons meurtriers que tous les apothicaires du monde. Ce poison manque-t-il son coup, vite un autre. Le diable est plus puissant que nous ne pouvons le croire ou nous le figurer; il n'y a que le doigt de Dieu qui peut le renverser (1). C'est le diable qui déchaîne les tempêtes, et les anges qui soufflent les bons vents.

» Je crois que Satan est l'auteur de toutes les maladies qui affligent l'homme, car Satan est le prince de la mort... Les pestes, les maladies, les guerres, sont l'œuvre du démon et non de Dieu.... Quoi qu'en dise Osiander, il y a des lutins qui font métier de nous tourmenter dans notre sommeil de nous frapper jusqu'à nous rendre malades. En 1521, après mon départ de Worms, j'étais emprisonné dans la Wartbourg, ma Pathmos, loin de tous les regards et où personne ne pouvait m'approcher que deux jeunes gens de famille noble, qui deux fois par jour m'apportaient à boire et à manger. Un jour ils déposèrent dans ma chambre un sac de noisettes que je mangeai par intervalles. La nuit après avoir éteint ma chandelle, et quand j'allais me mettre au lit, j'entendis un grand bruit; il me semblait que mes noisettes se battaient; je m'endormis, et j'avais à peine fermé l'œil que le bruit recommença; je crus que l'escalier allait crouler; je me levai et j'adjurai le lutin au nom de

---

(1) Tisch-Reden, p. 280.

celui dont il est écrit : *omnia subjecisti pedibus ejus*, et j'allai me recoucher (1).

» Mais l'esprit des ténèbres n'est pas toujours exorcisé par des textes de l'Écriture ; j'ai la preuve que les plaisanteries et les joyeuses railleries le chassent infailliblement (2).

» Le diable aime à se changer, pour nous tourmenter, en serpent ou en singe.

» Il y a dans divers pays du monde des habitations qu'affectent les malins esprits ; la Prusse est un séjour qu'ils aiment beaucoup. En Suisse, non loin de Lucerne, sur le sommet d'une haute montagne, est un lac qu'on nomme le lac de Pilate : c'est là que le démon fait souvent des siennes. Ici, sur le Poltersberg, est aussi un lac où, quand vous jetez une pierre, vous êtes sûr d'exciter une grande tempête : tous les environs s'émeuvent et se troublent (3).

» Souvent le diable change les enfants, afin de tourmenter leurs parents : il entraîne la servante dans l'eau, l'engrosse ; la servante accouche : le père met le nouveau-né dans le berceau, vole l'enfant véritable et s'enfuit. L'enfant substitué ainsi ne vit guère au delà de dix-huit à dix-neuf ans (4).

» Il y avait à Wittemberg un jeune écolier nommé Valérius, mauvais garnement, indocile envers son maître Georges Mayer. Comme je lui faisais des re-

(1) Tisch-Reden, p. 290.
(2) Tisch-Reden, p. 290.
(3) Tisch-Reden, p. 290.
(4) Ibid. p. 296.

proches sur sa conduite, l'élève me révéla que depuis cinq ans il s'était donné au diable en ces termes : — Christ, je te renie et je veux prendre un autre maître. Troublé, je lui demandai s'il ne voulait pas se repentir et retourner à Dieu. Sur sa réponse affirmative, je m'agenouillai avec les autres assistants et priai ainsi : Dieu du ciel, qui nous ordonnes par ton fils bien-aimé de prier, toi qui as établi et réglé le ministère de la parole dans ton Évangile..., nous t'implorons pour ton serviteur, pardonne-lui ses péchés et rappelle-le dans le sein de ta sainte Église, de ton fils bien-aimé, le Christ, notre Seigneur. *Amen.* Je dis ensuite au jeune homme de réciter la prière qui suit : Moi, Valérius, je reconnais en présence de Dieu et de ses saints anges, et de sa sainte Église, que j'ai renié mon Sauveur, que je me suis donné au démon, que je me repens sincèrement, que je veux désormais être l'ennemi de Satan, prendre Dieu pour mon guide et mon maître, et m'amender. *Amen.*

» Le diable est semblable à la mouche : paraît-il un beau livre, la mouche vole, voyage sur les blanches feuilles qu'elle souille de son passage, comme si elle voulait nous dire : Mes pattes ont passé par là. Ainsi du diable, quand il a trouvé un cœur bien net et bien blanc ; alors il s'abat, le souille et le corrompt (1).

» J'ai toujours été beaucoup mieux traité par le diable que par les hommes, et j'aimerais mieux mourir de la main de Satan que de celle de l'empe-

(1) Tisch-Reden, édit. de Francf., p. 365.

reur : je mourrais au moins de la main d'un grand homme (1).

» Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi que Kétha, il m'a donné plus de tourments qu'elle de plaisirs (2).

» C'est un esprit chagrin qui ne songe qu'à tourmenter, et à qui la joie est importune. La musique le chasse; dès qu'il entend chanter, surtout des cantiques spirituels, il fuit aussitôt. David apaisait les transports de Saül en jouant de la harpe. La musique est un don du ciel, un présent de la divinité, que hait le diable, et qui a le pouvoir d'éloigner les tentations et les mauvaises pensées (3).

» Un jour, je trouvai sur mon chemin une chenille : Voilà bien, dis-je, le marcher et le ramper du diable, sa robe aux couleurs changeantes, son regard et son allure.

» Fous, boiteux, aveugles et muets sont des hôtelleries de Satan. Les médecins qui les traitent d'après les règles de l'art n'entendent pas le démon (4). »

DES SORTS.

Il y eut un long moment de silence.

— Docteur, dit Veit Dietrich, ceux qui croient en Dieu peuvent-ils être ensorcelés?

---

(1) Tisch-Reden, édit. de Francf., p. 286.
(2) Tisch-Reden, Eisleben, p. 173.
(3) Ib. p. 266.
(4) Calvin, comme Luther, croyait que la possession démoniacale pouvait seule expliquer quelques maladies incurables, l'épilepsie, par exemple. — Harm. Evang., p. 127. — Comm. ad Math., 23.

« Sans contredit, car l'âme peut être séduite et trompée, mais l'illusion ne dure pas longtemps; mes maladies n'ont jamais été naturelles, je le crois, mais l'œuvre de Satan qui, par ses sortiléges, me montrait toute sa haine; Dieu veillait pour me défendre.

» Il y a des servantes possédées qui volent le lait et le beurre dans des nids de poule : — Point de pitié pour ces magiciennes, je les brûlerais, moi. On dit que leur beurre sent mauvais, et tombe à terre quand on le mange. Qui maltraite la sorcière est lui-même tourmenté du diable : certain maître d'école et certain ecclésiastique peuvent en témoigner. — Si nos péchés irritent la divinité et l'offensent, à plus forte raison la sorcellerie, qu'on peut nommer à juste titre un crime de lèse-majesté divine, une rébellion contre la puissance infinie de Dieu. Les juristes qui ont si pertinemment discouru et raisonné sur la révolte, tiennent qu'on doit punir de mort la rébellion d'un sujet contre son souverain. La sorcellerie, qui est un acte d'insurrection de la créature, qui dénie à Dieu sa foi pour la donner au démon, ne doit-elle pas être punie de la même peine? »

DU PAPE.

Un de ses disciples prononça le nom de pape; à ce mot Luther s'arrêta tout court : c'était un thême à une longue conversation qu'on venait de lui fournir.

« Tout animal, dit-il, est composé d'un corps et d'une âme; l'âme ou l'esprit de l'antechrist, c'est le

pape; sa chair ou son corps, c'est le Turc. Le Turc trouble, tourmente, désole l'Église du Christ charnellement ou matériellement; le pape spirituellement et charnellement tout à la fois, par ses satellites, ses bourreaux et ses meurtriers. Mais l'Église, qui au temps des apôtres triompha du pouvoir spirituel des Juifs et de l'épée romaine, sortira aussi aujourd'hui victorieuse des superstitions et de l'idolâtrie de Rome, et de la tyrannie des Turcs

» Le coucou, comme on sait, est de sa nature très-friand des œufs de fauvette. Il pond dans le nid de l'oiseau, qui couve les œufs comme s'ils lui appartenaient. Quand les coucous ont percé leur écaille et qu'ils ont grandi, c'en est fait de la fauvette; les coucous dévorent leur mère. Le coucou ne peut souffrir le chant du rossignol. Le pape est un coucou qui gobe les œufs de l'Église, et qui... pond ensuite des cardinaux (1). A peine est-il né qu'il se jette sur sa mère, l'Église du Christ, pour la manger. Les chants d'Église, c'est-à-dire la Parole et l'enseignement, sont pour lui choses insupportables.

» Partout où chante une alouette, voyez venir le coucou qui croit que son chant est mille fois plus harmonieux que celui de sa rivale. Ainsi fait le pape dans son Église, chantant sans cesse et croyant étouffer la voix des autres églises. Mais le coucou est bon à quelque chose, quand ce ne serait que pour nous avertir que l'été approche; ainsi le pape

(1) Er frißt der Kirchen ihre Eyer, und schmeißt dargegen Cardinele aus. Tisch-Reden, p. 342.

nous annonce que le jour du jugement n'est pas éloigné (1).

» Il y a trente ans la Bible était inconnue (2), les prophètes incompris ; on les tenait comme impossibles à être traduits. A vingt ans je n'avais encore rien lu des Écritures ; je croyais qu'il n'y avait d'autre Évangile et d'autres épîtres que celles qui sont contenues dans les Postilles. Enfin je trouvai dans la petite ville d'Erfurt, une Bible que je lus avec un merveilleux étonnement au docteur Staupitz (3). Les papistes n'en savent pas un mot.

» Un curé était sévèrement réprimandé par son évêque, qui lui reprochait de ne savoir pas baptiser. Comme le prêtre se gendarmait, l'évêque prit une poupée et lui dit : Allons, baptise ; le curé, faisant mine de verser de l'eau, murmura : « *Ego te* baptiste *in nomine* Christe (4). » Alors l'évêque, tout colère, gronda le prêtre sur son ignorance des

---

(1) Tisch-Reden, p. 342.

(2) On a vécu longtemps, dans le monde protestant, de cette facétie de Luther. — « En 1471, l'Italie possédait la version italienne de la Bible, par Nicol. di Mallermi, qu'on réimprima plusieurs fois dans le courant du seizième siècle. Une traduction limousine des livres saints était exécutée en 1478 à Valence (Espagne). Augsbourg publiait la Bible en langue allemande, en 1477 ; Prague, une Bible bohémienne, en 1488. Kuttenberg, une autre Bible bohémienne, en 1489 ; Delft imprimait l'Ancien Testament en hollandais, en 1477. » — M. Gustave Brunet, Propos de Table, p. 285, note. — Voir une réponse à cette assertion en quelques centaines de pages, par M. Carl Hagen : Deutschlands literarische und religiöse Verhältnisse, Erlangen, 1844, t. I.

(3) Tisch-Reden, p. 352.

(4) Ibid., p. 343.

paroles sacramentelles ; le curé, laissant tomber à terre la poupée : — Ma foi, dit-il, les paroles ressemblent à l'enfant et au baptême (1).

» Que le nom de pape soit damné, que son règne soit aboli, que sa volonté soit enchaînée ; si je savais que ma prière ne fût pas écoutée de Dieu, je m'adresserais au diable (2).

» Malédiction sur le pape qui a fait plus de mal au règne du Christ et de l'Église que Mahomet ! Le Turc tue le corps, dévaste et pille les biens des chrétiens ; mais le pape, plus cruel, avec son Alcoran force à nier le Christ. Tous deux sont ennemis de l'Église et valets de Satan ; mais le pape veut nous contraindre à adorer ses canons et ses décrétales, afin d'opprimer et d'éteindre la lumière évangélique. Qu'il meure donc dans l'éternité, ce monstre-là ! Qu'il soit dans l'éternité maudit des anges et des saints, lui et ses décrétales !

» Il y eut trois papes qui se succédèrent à de courts intervalles : le premier étant mort, le second déclare nuls les décrets de son prédécesseur, qu'il fait déterrer et auquel il fait couper les doigts ; le second étant mort, le troisième ordonne d'exhumer le corps du défunt et de le jeter dans le Tibre après qu'on lui aura coupé la tête (3). »

---

(1) Tisch-Reden, p. 352.
(2) Ibid., p. 213.
(3) Luther n'a pas dit le nom de ces trois papes.

LES DÉCRÉTALES.

« Tu veux savoir ce que c'est qu'une décrétale? C'est tout ce qui s'échappe du derrière du saint homme. — Au cabinet, les décrétales: c'est là leur siége. M.... pour les décrétales! Décrétales ce qui sort du c.. d'un âne (1). »

DES ÉVÊQUES.

Deux ou trois écoliers admis par faveur à la table de Luther, car c'était une place enviée, se prirent d'un rire fou.

Mélanchthon restait seul taciturne, l'œil levé sur son maître.

— Dieu est grand, dit-il, quand la joie fut éteinte; il a déjà ramené dans le bercail quelques évêques.

Luther hocha la tête.....

« Les évêques obéissent à leur nature dans tout ce qu'ils font; ce sont des chiens qui aiment à noyer leurs pieds dans le sang. Ils ressemblent à Caïn, et n'auront de repos que lorsqu'ils auront

---

(1) Eisleben, fol. 380, a, 562, a, b, 569, a, b. — Nicht anders denn Eselsfürst, Scheisserei, ja Büberei, Papst-Dreck und Fürtz; Papst Mißt und Drecke, Drecke und Drecketal.

« Ami lecteur, dit Pierre de Ludwig, ne t'effarouche pas trop de ces expressions figurées qu'employait notre brave Luther pour peindre le siége romain: Des décrétales m........, decreten drecketen : c'était une expression pittoresque, les autres ne s'en font guère faute. » — Johannes Petrus von Ludwig, conseiller privé de sa majesté le roi de Prusse, 1730, dans un discours en l'honneur du réformateur saxon.

égorgé Abel. Ils veulent la guerre, ils se perdront. Je le leur ai annoncé et prédit. C'est à nous maintenant à nous préparer au combat, à chercher des armes dans la prière (1).

» Une princesse me demandait s'il n'y avait pas d'espoir que l'évêque X... se convertît, et elle ajoutait : Vous verrez, je vous apprendrai bientôt cette bonne nouvelle. — Je ne le crois pas, répondis-je, bien que ce fût une douce joie pour moi qu'il se repentît et fît pénitence : mais je ne conserve guère d'espoir, je l'aurais cru plutôt de Pilate, d'Hérode, de Dioclétien et d'autres grands pécheurs. — Mais, reprenait la princesse, Dieu est tout-puissant, sa miséricorde est infinie ; il aurait pardonné à Judas, si Judas avait voulu se repentir. — C'est vrai, Dieu recevrait en grâce Satan, si le diable pouvait jamais lui dire du fond du cœur : pardonne-moi, car j'ai péché. Pour votre évêque, hélas ! pas d'espérance de retour à Dieu, car il se rue contre la vérité en connaissance de cause, parce que c'est la vérité. Il y a peu de jours, il a honteusement laissé mourir de faim des chrétiens qui avaient communié sous les deux espèces (2).

» Cet évêque (3) m'avait souvent écrit des lettres d'amitié ; sa bouche était emmiellée de si douces paroles, que je lui avais donné le bon conseil de prendre femme. Il sut me tromper par de beaux semblants et se moquer de nous. Ce n'est

(1) Tisch-Reden, p. 375.
(2) Tisch-Reden, p. 375-376.
(3) Albert de Mayence.

qu'à Augsbourg que j'appris à le connaître (1).

» Un jour il parla ainsi devant un grand auditoire : Mes frères, soyez soumis et ne communiez que sous une espèce. Si vous faites ce que je vous dis, je serai pour vous un bon maître, je serai votre père, votre frère, votre ami ; j'obtiendrai pour vous, de Sa Majesté, des grâces et de grands priviléges. Si vous me désobéissez, au contraire, je me déclare votre ennemi, et je ferai à cette ville tout le mal possible. Voilà des paroles dignes de l'empereur des Turcs ou de Satan dans les enfers (2).

» NN. l'évêque, bien qu'il ait pris femme, est un damné de papiste qui se moque de l'Évangile et ne cherche que ses intérêts. Règle générale, les évêques sont la peste et le poison de l'Église et du gouvernement : ils jettent le trouble partout (3).

» Il y avait autrefois sur les bords du Rhin, près de sa chute, un évêque qui emprisonnait les pauvres qui venaient à lui et lui demandaient l'aumône. Il fermait les portes et faisait mettre le feu à la prison. Quand les malheureux criaient piteusement : « Entendez-vous, disait-il, comme les rats piaulent? » Ce même évêque fut ensuite tourmenté par

---

(1) Tisch-Reden, p. 376.

(2) Ibid. — Luther ne cite ni le témoin ni la source d'un pareil propos. — Voir ce que M. Alexandre Weill (cette autorité n'est pas suspecte aux yeux d'un protestant) dit de ce prélat : Albrecht, né prince de Brandebourg, aussi spirituel que généreux, joue un grand rôle, bien que passif, dans l'histoire de la réforme : c'était le Médicis allemand. — *La Phalange*, 1845, p. 144.

(3) Tisch-Reden, p. 377.

les rats. Comme il ne pouvait se délivrer de ces hôtes importuns, il imagina de faire construire au milieu du fleuve une maison en pierre de taille; mais les rats traversèrent le Rhin, suivirent le maître de la maison et le mangèrent (1).

» Quand on fait un évêque parmi les papistes, le diable accourt en prendre possession; on lui fait jurer hommage et obéissance au pape, lutte et combat contre la parole luthérienne. Il promet de servir le démon, et le diable aussitôt vient s'en emparer (2).

» L'évêque de Salzbourg, dans un entretien avec Mélanchthon à la diète d'Augsbourg, lui disait: Mon cher Philippe, nous savons parfaitement que votre doctrine est la bonne, mais nous autres prêtres, nous ne nous amendons jamais (3). »

DES PAPISTES.

« Je tiens que le pape, l'empereur (Charles-Quint) et l'évêque de Mayence sont des impies qui ont abandonné les voies de l'Évangile, qui n'ont aucune juste notion de la divinité, qui ne pensent jamais à Dieu (4). Que Dieu fasse paix à ce démon de sang (Charles-Quint): qu'il m'a donné de tourments quand je le voyais poursuivre et persécuter la vérité (5)! Nos princes ne font que des œuvres de malédiction (6). Qu'est-ce qu'un prince dans le

(1) Tisch-Reden, p. 378.
(2) Ibid.
(3) Ibid. p. 374.
(4) Tisch-Reden, Nuremb., p. 508.
(5) Ibid. p. 482, 484.
(6) Ibid. p. 77.

royaume des cieux? du menu gibier : Pilate vaut beaucoup mieux (1).

» Voulez-vous que je vous définisse le royaume papiste? Le pape et sa cour, idolâtres et valets du diable; ses enseignements, doctrine satanique; l'église catholique, église de Satan : paillards, vous irez tous en enfer; papistes, vous n'êtes que des têtes d'ânes (2).

» Celui qui ne hait pas le pape du fond de l'âme ne gagnera pas le royaume du ciel : c'est un péché que de ne pas haïr ce fripon de pape. Imbéciles qui vous disent : Gardez-vous de haïr le pape (3)!

» Je veux enseigner et juger les papistes, moi docteur des docteurs. et leur crier : Vous êtes des ânes... Troupeau d'ignorants que vous êtes, je me fais gloire de votre haine. Vous dites que vous êtes docteurs! Et moi donc! Je puis interpréter les Psaumes et les Prophètes, vous ne le pouvez pas; traduire les livres saints, cela vous est défendu; lire les divins livres, et vous non. Je vous vaux mille fois. Papiste et âne, c'est synonyme.

» Les papistes sont perdus. Où recruteront-ils désormais leurs prêtres et leurs moines? Il y a ici beaucoup d'étudiants, mais aucun, que je sache, ne consentirait à ouvrir la bouche pour y recevoir ce que le pape voudrait bien y laisser tomber; à

(1) Tisch-Reden, Nuremb., p. 160, 470. Pistorius, dans son livre intitulé : Zweiter böser Geist Lutheri &c., t. I, II, a rassemblé un grand nombre de déclamations de Luther contre les princes.

(2) Ibid. p. 51, 342, 353.

(3) Ibid. p. 320, 344.

moins que ce ne soit Mathésius et Plato, mes deux anciens disciples (1).

» Le pape consentirait bien à recevoir en grâce les luthériens et leurs femmes, mais sous condition qu'ils ne prêcheraient et n'enseigneraient que ce qu'il veut bien, et qu'ils regarderaient leurs femmes comme des....... ou des cuisinières : pfui! pfui! Mépriser le mariage, condamner le mariage, c'est offenser Dieu. Si Witzel en fait autant avec sa compagne, jamais je ne conseillerais à femme pieuse de vivre avec lui (2)

» Deux fous disputaient un jour à la table du pape sur l'âme : l'un soutenait qu'elle est mortelle; l'autre, au contraire, qu'elle est immortelle. — Bien, dit le pape au premier, admirablement argumenté, tu as raison, et se tournant vers l'autre; — Bien dit, tu as raison. Voilà à quels épicuriens le royaume de l'Église est donné! Vous vous rappelez qu'à Bâle les pères du concile réglèrent que les prêtres devaient porter une soutane qui leur descendît jusqu'aux chevilles, des souliers couverts, et qu'il était défendu de disputer si l'âme est ou non mortelle (3).

» Le pape Paul III avait une sœur, qu'il procura comme maîtresse à son prédécesseur, ce qui lui valut la pourpre romaine. Un prêtre qui a de sa cuisinière un enfant, doit au pape, de même qu'un m........, une goulde qu'on nomme Milchpfenning.

---

(1) Tisch-Reden, p. 375.
(2) Ibid. p. 354.
(3) Ibid. p. 354.

La mère en doit autant : ainsi les prêtres peuvent entretenir à leur aise des filles, sans honte ni scandale, et en toute sûreté de conscience (1). »

SUR LA MORT DE QUELQUES PAPISTES.

« On ne prend pas garde aux miracles que Dieu opère chaque jour. Voyez l'évêque de Trèves, qui au sacre de l'empereur Charles-Quint, mourut subitement en mettant le verre à la bouche ; et le comte N. de W., qui quitta tout à coup la vie au moment où il s'apprêtait à me faire la guerre. Et encore ce docteur qui, avant de dire sa première messe, soutenait que les jongleries papistes sont des vertus, comme il est mort misérablement ! Ne remarquez-vous pas quelle fin piteuse ont faite cette année même tous ceux qui poursuivaient de leur haine, de leurs railleries, de leurs faits et gestes, et de leurs prédications, la parole de Dieu ? Vous avez un terrible exemple de la colère divine dans la mort de ce célèbre papiste A. L., qui, avant d'exhaler le dernier soupir, au milieu des dernières luttes de la mort, criait : — Diable, tu es mon ami ! Et de cet Italien qui, au moment de rendre l'âme, disait : — Au monde ce que je possède, aux vers mon cadavre, au diable mon esprit. Vous savez combien Dieu a puni sévèrement ce papiste qui s'avisait de prêcher contre moi.... et ce qui est arrivé à ce curé de F., près de Francfort, qui prêchait l'évangile depuis onze ans. Quand la peste noire vint dé-

(1) Tisch-Reden, p. 357.

soler la contrée, il annonça que Dieu affligeait le monde d'une nouvelle plaie, parce qu'il avait reçu une foi nouvelle et des enseignements trompeurs, et il recommandait à ses paroissiens de rester fidèles à leur mère la sainte Église, en indiquant que tel jour il ferait une procession et irait en pèlerinage pour chasser la peste. Le même jour il mourait et on portait son cadavre en terre. Le doigt de Dieu est là, qu'on ne l'oublie pas... — Si l'Évangile est vrai, l'Évangile annoncé par Luther, disait le jour de la Trinité le pasteur de Kunwald, que le tonnerre me frappe; et le tonnerre tomba et le tua sur le coup.... Un certain docteur papiste de mauvaise foi disputait un jour à l'université de R., et argumentait ainsi : — Si on ne peut changer un testament fait de main humaine, à plus forte raison le testament d'un Dieu : la cène sous les deux espèces est le testament de notre Seigneur Jésus, que nulle puissance n'a le droit d'altérer. Eh bien! disait le docteur au sortir de la dispute, comment trouvez-vous que j'aie parlé? — Admirablement, lui répondit le bourgeois à qui il s'adressait; et lui frappant sur l'épaule : — Docteur, le serviteur qui connaît la parole de vérité, et qui ne la met pas en pratique, sera puni sévèrement. Et le lendemain le docteur était emporté de mort subite. Ainsi frappe le Seigneur, qui ne souffre pas qu'on se joue de sa parole, mais qui veut au contraire qu'on la garde : terrible exemple pour tous les chrétiens (1).

(1) Tisch-Reden, p. 368, recto et verso.

« Chaque fois que Clément VII avait dîné ou soupé on mettait en prison le cuisinier de Sa Sainteté : si le pape ne ressentait aucune atteinte du poison, le cuisinier reprenait son service : oh , le misérable genre de vie ! Moïse en parle chap. XXVIII du Deut. : Tu diras au matin : qui me fera voir le soir ; au soir, qui me fera voir le matin ? Ce Clément VII s'entendait à triturer les poisons, et pourtant il mourut empoisonné (1). »

DES MOINES.

« Chez les papistes toutes pratiques sont aisées : pour eux il est plus facile de jeûner que pour nous de manger : pour un jour de jeûne il y en a trois de liesse. A la collation du soir chaque moine reçoit deux canettes d'excellente bière et un petit pot de vin, des pains d'épices ou des tartines de pain au beurre salé. Les pauvres moines, comme des chérubins de flamme, s'en vont ensuite aux offices piteusement et comme s'ils tombaient d'inanition (2).

» Le pape Jules II, ce prêtre audacieux et entêté, ce diable incarné, s'était mis en tête de réformer les franciscains et de les assujettir à une règle commune. Les moines eurent recours aux rois et aux princes ; ils les prièrent de protester pour eux contre la résolution du saint-père, mais Jules passa outre. Alors les moines adressèrent au pape une suppli-

(1) Brueys, le protestant, qui croit à l'Antechrist incarné dans le pape, n'a pas osé admettre la version de Luther.

(2) Tisch-Reden, p. 367. Luther a parlé longuement de ses macérations au couvent. — Voir t. 1 de cet ouvrage.

cation pressante qu'ils firent soutenir de trente mille couronnes. — Voyez donc, disait le pape en montrant les figures de princes gravées sur les pièces de monnaie, le moyen de résister à des chevaliers si bien bardés de fer? Le pape changea de résolution, et laissa les franciscains en repos (1).

» Les moines sont les colonnes du papisme; ils défendent le pape comme certains rats leur roi. — Moi, je suis le vif-argent du Seigneur répandu dans l'étang, c'est-à-dire dans la monacaille. Les franciscains sont les poux que le diable attacha à la peau d'Adam; les dominicains les puces qui piquent sans cesse. Un moine est de son essence méchant, la vertu ne saurait habiter en lui, ni au dedans ni au dehors du cloître: exemple le feu dont parle Aristote, et qui brûle en Éthiopie tout aussi bien qu'en Germanie; c'est ainsi qu'il en est des moines, les circonstances de lieu ou de temps ne pouvant rien changer à leur nature (2).

» Dans le cloître on n'étudie pas, mais on obscurcit l'Écriture. Un moine ne sait pas ce que c'est que d'étudier; à certaines heures, il marmotte certaines prières dites canoniques; mais pour le don de lire les Écritures, qui m'a été accordé, pas un moine qui l'ait reçu (3). »

Dix heures venaient de sonner. Luther se leva.

---

(1) Ibid. p. 370.

(2) Tisch-Reden, p. 370.

(3) Ibid. p. 371. Voir ce que Carl Hagen dit des couvents avant Luther, l. c., t. I, *passim*.

Au sortir de l'auberge un pauvre s'approcha, le tira par le pan de sa robe en lui demandant l'aumône... Tiens, dit le docteur, en donnant au mendiant quelques groschen. — Merci, dit le pauvre, et que Dieu vous le rende. — Jonas se prit à rire et murmura à l'oreille de Martin... Qui sait si Dieu nous le rendra? — Et ne l'a-t-il pas déjà fait? dit Luther; donnons sans condition (1).

(1) M. Michelet, Mém. de Luther, t. II, p. 350.

CHAPITRE XII.

SUITE DES TISCH-REDEN.

Des maladies. — Un juriste. — Des Juifs. — L'ancienne Église. — Écritures. — Des hérétiques. — Des sacramentaires. — Saint Grégoire. — Saint Jean. — Saint Augustin. – Des Pères. — Ecker, Faber. — Sadolet. — Du paradis. — Dieu. — Le taureau.

On avait servi des moineaux au docteur Luther, qui prit un de ces oiseaux qu'il apostropha en ces termes : « Franciscain, avec ton capuchon tout noir, tu es bien de tous les oiseaux le plus coquin. Voici une petite fable dont on tirerait bon parti : Deux moines, l'un de l'ordre de saint François, et l'autre de saint Dominique, voyageaient de conserve pour recueillir des aumônes. Il arriva que l'envie se glissa dans leur cœur. Le franciscain monte un jour en chaire, et s'adressant à ses auditeurs : – Chers frères, chers paysans, dit-il, gardez-vous bien des hirondelles dont blanc est le dessous et noir le dessus ; c'est un vilain oiseau, méchant, qui pince quand on l'irrite, et pique les vaches, et qui aveugle de sa fiente, témoin Tobie. Le lendemain ce fut le tour du dominicain. —Je ne dirai rien, dit-il, de l'hirondelle, mais je vous recommanderai de vous défier du moineau, oiseau coquin et voleur, qui picote poires, prunes, fro-

ment, cerises, et qui n'a qu'un cri : scrip! scrip! Il voulait désigner son frère le franciscain (1).

» Je vous le dis en un mot, le moine le plus pieux n'est qu'un impie polisson : les moines descendent en ligne directe de Satan. Voulez-vous vous peindre le diable? affublez-le de la robe d'un moine. Les moines sont les desservants de Satan; aussi quel éclat de rire sous les voûtes infernales quand un moine y descend (2)! Ce sont les poux et les puces que le Seigneur Dieu attacha à la peau de notre père Adam (3).

» En ce siècle, continuait Luther, on renvoya les religieuses du couvent de Neubourg, en Autriche, pour le donner à des moines franciscains. Les pères voulurent bâtir : les ouvriers en piochant la terre trouvèrent douze caisses qui tombèrent sous le marteau, et dont chacune renfermait le corps d'un enfant (4). »

DES MALADIES.

« Mon fils, soyez rassuré, dit Jésus-Christ au paralytique : vos péchés vous sont pardonnés. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que les péchés sont la cause de la paralysie et de toutes les maladies? Voyez dans le neuvième chapitre de saint Jean, où Jésus dit que ni le paralytique ni ses parents n'ont péché. La cécité de l'homme ne vient pas du péché ori-

(1) Tisch-Reden, p. 361.

(2) Coll. mens., p. 109.

(3) Tisch-Reden. Francf., p. 264, 265, 266; Dresde, p. 572, 579, 587, 592. — Eisl., p. 371.

(4) Tisch-Reden. Eisl., p. 464.

ginel. Le péché actuel, voilà la cause des maladies : le paralytique a offensé Dieu, et il est puni ; l'aveugle de naissance n'a pas péché, lui, sa cécité ne découle pas du péché du premier homme. Si cette maladie en était un écoulement nécessaire, tout homme devrait naître paralytique ou aveugle... En guérissant le péché, le Christ ôte la maladie corporelle. Dieu n'envoie dans le monde les maladies que par l'entremise du diable : toute douleur, toute affection du corps procède du diable et non pas de Dieu. Le Seigneur permet que nous soyons frappés quand nous le méprisons et l'offensons. Tout ce qui mène à la mort vient du diable ; c'est son œuvre ; tout ce qui vivifie appartient au Seigneur, c'est son don, sa miséricorde, sa grâce : le diable est l'adversaire du Seigneur. En temps de peste, le diable s'abat sur une maison, et malheur à ce qu'il saisit de sa griffe (1) !

» Un jour, un homme vint se plaindre piteusement à moi de la gale, qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. — Vous êtes bien heureux, lui dis-je, et je voudrais volontiers changer avec vous de maladie, vous donner mes éblouissements, et prendre votre gale avec dix gouldes de retour. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une maladie semblable, qui travaille et martèle une pauvre tête, ne lui permet pas de lire une lettre tout entière, deux ou trois versets de psaume, de méditer quelque temps, de s'occuper de chose sérieuse ! Quand mes vertiges me prennent, que mes

(1) Tisch-Reden, p. 492.

oreilles se mettent à tinter, il m'arrive souvent de tomber de ma chaise. Parlez-moi de la gale, c'est chose utile, qui purge et assainit le corps, qui ne vous empêche ni d'aller, ni de venir, ni de penser, ni de travailler! Vienne la gale pour me guérir (1)!

» Les médecins n'assignent aux maladies que des causes naturelles. D'où vient cette maladie? qui l'a produite? comment la guérir? voilà ce dont ils s'inquiètent, et ils ont raison. Ils ne voient pas que c'est le diable qui afflige un malheureux, et que la cause du mal qui le dévore n'est pas naturelle; qu'il est une médecine plus haute que la leur dont il faut implorer le secours, et qui triomphera de toute la puissance du malin esprit: à savoir, la foi et la prière (2). »

UN JURISTE.

» Qu'est-ce qu'un juriste? Un cordonnier, un fripier, un tailleur de soupes, qui fait métier de de disputer de choses qui ne sentent guère bon, du sixième commandement de Dieu, par exemple... Je n'aurais jamais cru qu'ils pussent être aussi papistes qu'ils le sont: je vois qu'ils sont dans la m.... jusqu'au cou; lourdauds, qui ne savent pas distinguer la m.... du sucre. *Omnis jurista, est aut nequista, aut ignorista.* Quand un juriste veut disputer avec vous, dites-lui: — Écoute, mon garçon, un juriste ne doit jamais parler avant d'entendre p....

(1) Tisch-Reden, p. 492.
(2) Ibid. p. 494.

un cochon. —Merci, grand'mère, dira-t-il, c'est le premier sermon que j'ai entendu depuis longtemps (1). »

DES JUIFS.

« Les Juifs sont presque tous des enfants de.... ; je les tiens pour de véritables épicuriens. Quand un chrétien les aborde, voici comment ils le saluent : — Seth, salut ; Seth, c'est-à-dire le diable, car Seth ou Satan est le nom du diable. Si j'étais à la place de nos magistrats, je demanderais aux Juifs assemblés pourquoi ils appellent le Christ ein Hurenkind, sa mère eine Hure. S'ils me prouvaient que c'est la vérité, je leur donnerais mille gouldes, sinon je leur ferais tendre la langue d'un pied de long derrière le chignon : *in summâ*, il ne faut pas souffrir de Juifs parmi nous, il ne faut ni boire ni manger avec eux (2).

---

(1) Und wenn ein Jurist davon disputiren will, so sagt zu ihm : Höre, du Gesell, ein Jurist soll hie nicht eher reden, es fartze denn eine Sau ; so soll er sagen : Dank habe, liebe Großmutter, ich habe lang kein Predigt gehört. — Tisch-Reden. Eisleben, p. 571.

Les trente à quarante pages in-folio que Luther a consacrées aux juristes dans les Tisch-Reden, sont d'une insolence et d'une crudité d'expression inimaginables.

Sie sind nur Suppenfresser, denn sie disputiren nur von Dreck-Händen. Ich weiß daß ihr Ding Dreck ist. Sie sind grobe Tölpel. Sie sind noch zu grün da zu wissen mit Zucker ein Dreck davon. Ists euch so wohl mit den Eselsfürtzen, so fresset sie. Wann die Juristen viel können, so können sie ein Kuchen und Schmeißhaus anbauen.

Du reste, ses lettres familières ressemblént souvent à ses Tisch-Reden. — Voir la lettre à l'archevêque Albert. — De Wette, t. IV, p. 676.

(2) Tisch-Reden, p. 594.

» Quand Dieu et les anges entendent p.... un Juif, comme ils rient et sautent (1)!

» Pfui! Pfui! vous laisser la Bible, ô juifs, vous n'êtes pas dignes de lire ce livre divin : ce qui est caché sous la queue du cochon, voilà votre Bible; ce qui en tombe, voilà votre pain et votre vin, mes bons prophètes (2). »

ANCIENNE ÉGLISE.

» Pauvre Église du Christ qui était devenue une véritable prostituée! Avant la réformation elle était tellement couverte de ténèbres, tellement ignare que personne ne pouvait répondre à ces questions: Qu'est-ce que Dieu? qu'est-ce que le Christ, la foi, les bonnes œuvres, le ciel, la terre, l'enfer, le diable? — Avec ses dogmes de l'abstinence des viandes, ses capuchons, ses messes et autres traditions m........, Rome avait enchaîné la conscience du genre humain (3). »

ÉCRITURES.

» Approfondir le sens des divines Écritures est

---

(1) Op. Luth. Ienæ, t. VIII, p. 99.

(2) Ihr solltet allein die Bibel lesen die der Sau unter dem Schwanz stehet, und die Buchstaben so daselbst herausfallen, fressen und saufen, das wäre eine Bibel für solche Propheten Ienæ, t. VIII, fol. 83, a. Von den Juden. Ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie; mais Luther est plus sérieux quand il proclame la nécessité de chasser les juifs : Man soll die Juden nicht bey uns leiden.

(3) On peut voir, dans notre Histoire de Léon X, quels grands théologiens l'Italie possédait avant la réforme. Carl Hagen a donné un aperçu de l'étude des sciences théologiques en Allemagne avant la venue de Luther. — Deutschlands literarische und religiöse Verhältnisse, t. I.

chose impossible, nous ne pouvons qu'en effleurer la surface; en comprendre l'esprit serait merveille. A peine s'il nous est donné d'en connaître l'alphabet. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront : deviner le mystère de la parole divine sera toujours une tâche au-dessus de notre intelligence : ces paroles sont le souffle de l'esprit de Dieu ; donc elles défient l'intelligence de l'homme, le chrétien n'en a que la fleur (1).

» L'Écriture est claire et lumineuse : les sophistes prétendent en vain qu'elle est toute pleine de difficultés et hérissée de ténèbres. Aussi les Pères se sont-ils essayés à les interpréter; mais leur interprétation n'est qu'obscurcissement et ténèbres (2). »

DES HÉRÉTIQUES.

« On a dit du paon qu'il avait le vêtement d'un Anglais, la marche d'un voleur et le chant du diable. Cet oiseau est l'image de l'hérétique; car tous les hérétiques veulent passer pour des hommes de Dieu, des saints et des anges. Ils viennent d'abord sourdement et à petits pas, et s'emparent de l'office de prédicateur avant qu'on les ait appelés, et veulent à toute force instruire et enseigner. Ils ont une voix de diable, c'est-à-dire qu'ils ne prêchent qu'erreur, tromperie et hérésie.

» J'ai toujours enseigné la parole de Dieu dans toute sa pureté et sa simplicité, j'y serai fidèle, je

(1) Tisch-Reden. Eisleben. p. 556.
(2) Ibid. Francfort, p. 3, 568.

veux m'y enchaîner ; sans cela je serais semblable au papiste qui ne croit ni à la résurrection des morts ni à la vie éternelle.

» Genèse du papillon. C'est d'abord une chenille qui se pend à une paroi de mur et qui file sa maisonnette. Au printemps, quand le soleil fait sentir ses premiers rayons, la chenille brise la maisonnette, et un papillon s'échappe, qui, sur le point de mourir, s'attache à un arbre, à une feuille, où il va déposer ses œufs d'où sortira une famille de chenilles. C'est la *generatio reciproca*, une chenille qui meurt chenille. J'ai souvent rencontré dans mon jardin des variétés de chenilles, je croyais que c'était le diable qui me les envoyait ; elles ont comme des cornes dans le nez. Les chenilles ont des ailes d'or et d'argent ; au dehors leur parure est brillante, au dedans, elles portent poison. Les hérétiques, eux, se parent de sagesse et de piété, et ils enseignent des doctrines impies et damnables. Quand les papillons meurent, ils déposent une couvée d'œufs, et d'une chenille va naître une foule d'autres chenilles : ainsi l'hérétique en trompe et en séduit d'autres, qui à leur tour enfanteront une foule d'esprits de trouble (1). »

DES SACRAMENTAIRES.

« Va, cuistre, avec ta cène, étable où un pourceau mange avec un pourceau (2) ; va à tous les

(1) Tisch-Reden, p. 393.

(2) Bauern-Zech, wo eine Sau mit der andern frißt. — Op. Luth. Jenæ, 1557, t. VI, p. 115. Répété dans les Tisch-Reden.

diables! » Les Sacramentaires répondaient : « Va, dans ton sacrement eucharistique, au lieu du sang et du corps de Jésus-Christ, tu ne manges et ne bois que de la... Ta bière que j'ai bue hier m'a donné la colique; à toi! bois et mange, *in meî memoriam;* tiens, attends, voilà pour toi (1).... ».

GRÉGOIRE LE GRAND (Ier).

« C'était un assez saint homme que Grégoire le Grand (2)..... Toutefois il a fait ce qu'ont fait tous

---

(1) Daß sie nicht des Herrn Christi Leib und Blut mit dem Munde empfangen, sondern Dreck fressen. Sturmius, Theodorus Beza, apud Affelmannum theol. Luth. in præfat. — Cerevisia ista quam heri hausi totum alvum mihi conturbavit. En vobis unum vel alterum, in meî memoriam. — Weislingers Gründliche Antwort, t. II, p. 583.

(2) Op. Luth Ienæ, t. VIII, fol. 232, a. b. — Wider das Papstthum zu Rom. Ienæ, t. V, fol. 320, a, b, 390, édit. 1557.

En 1717 parut à Leipzig, sous le titre de : Gregoriüs Magnus papa Lutheranus, une brochure, où l'auteur, Iean-Pierre Stute, essaye de prouver que ce pape, au septième siècle, enseignait les doctrines que Luther défendait au seizième.

Nous venons de voir ce que le docteur saxon pensait de Grégoire Ier.

Un luthérien, Lucas Osiander, qui n'aimait guère ce pape, raconte (Centurie VI, lib. IV, chap. 16, p. 287) qu'un moine, qui brûlait en enfer pour avoir caché dans un coin de sa cellule trois gouldes, fut rappelé de cette demeure de feu au prix de trente messes qu'exigea le pape. Luther a consigné la même anecdote dans les Tisch-Reden, p. 355; mais l'enfer d'Osiander, dans la bouche de Luther, se change en purgatoire.

Plus d'une fois dans nos courses à travers l'Allemagne il nous est arrivé de trouver chez des antiquaires (ce sont nos bouquinistes) de ces livres dont le titre seul ferait sourire. Penserait-on que notre saint Bernard n'est qu'un luthérien honteux? Ouvrez la brochure qui a pour titre : De Lutheranismo. D. Bernardi Schediasma theologicum, Dresde, 1701, vous y trouverez démontré que ce grand

les autres papes : il a enseigné de détestables maximes. C'est lui qui a inventé le purgatoire, les messes des morts, l'abstinence de la chair le vendredi et le samedi, le capuchon monacal, et autres mômeries dont il a enchaîné le genre humain : le diable le possédait, et de tous ses écrits je ne donnerais pas un pfenning (1). »

---

saint n'a jamais enseigné que la doctrine de Luther sur les œuvres, la foi, l'Eucharistie. Mais nous, qui savons Luther presque par cœur, tout aussitôt nous recourions aux Tisch-Reden, et nous lisions sans étonnement que saint Bernard a écrit que Dieu n'écoute ni n'entend la prière qu'on lui adresse : Er spricht Gott höre Wort des Gebets nicht (p. 208), ce qui n'empêche pas Luther d'affirmer que Bernard fut le meilleur des moines. — M. G. Brunet, l. c., p. 172.

Nous possédons parmi nos raretés bibliographiques un petit in-8 sous le titre de : Thomas Acquinas dictus Angelicus confessor veritatis Evangelicæ, Augustanâ confessione repetitæ, 1565 : l'ange de l'école transformé en défenseur de la confession d'Augsbourg! C'est Georges Dorsche, ministre à Strasbourg, qui a fait cette curieuse découverte. Nous sommes fâché qu'un dominicain, Léonhard, ait cru devoir répondre à Dorsche. Le strasbourgeois se tut. Mais un autre luthérien, qui tenait à saint Thomas, Antoine Reisser, se présenta pour revendiquer le docteur. Son plaidoyer a pour titre : Antonius Reisser in vindiciis Evangelico-Thomisticis, quibus Thomas de Aquino, veritatis Evangelicæ confessor orbi catholico exhibetur, contrà Thomam Leonardi professoris Lovaniensem. Ulmæ, 1669.

Qu'on ne rie pas, car nous citerions les titres d'autres brochures plus curieuses encore; par exemple :

Johannis Wolfgangi Jægeri cancellarii Tubingensis Dissertatio theologica de veritate Augustanæ confessionis in concilio Tridentino agnitæ et defensæ. Tubingæ, 1695.

Johannis Friderici Mayeri Ecclesia papea Lutheranæ patrona et cliens.

F. B. de la Barre, La Doctrine des Églises protestantes justifiée par le Missel romain. Genève, 1720.

SAINT JÉROME.

« Je regarde saint Jérôme comme un hérétique, qui n'a écrit que des bêtises sur le jeûne, le célibat, etc. Je n'en voudrais pas pour chapelain (1). »

SAINT AUGUSTIN.

« Saint Augustin a souvent erré : il ne faut pas s'y fier (2). Beaucoup de ses livres ne valent rien (3). C'est à tort qu'on l'a mis au rang des saints, car il n'avait pas la vraie foi (4).

» Saint Augustin était très-versé et très-habile dans l'Écriture sainte : il avait un jugement remarquable, une belle intelligence. C'est le plus pur de tous les docteurs (5). »

LES PÈRES.

« Les Pères n'ont rien compris au texte de saint Paul sur les veuves qui ont rompu *primam fidem*. Augustin estime que, par *primam fidem*, l'apôtre entend le vœu de chasteté; mais je comprends mieux le texte que mille Augustins. On devrait envoyer ce Père à l'école : les Pères sont des imbéciles qui n'ont écrit que des fadaises sur le célibat;

---

(1) Tisch-Reden. Eisl., p. 553.

(2) Op. Luth., t. II. Ien. germ., fol. 103; t. VII. Witt., fol. 353; t. II. Alt., fol. 142. Von Menschen-Lehre zu meiden.

(3) Coll. mens. lat., t. II, p. 24.

(4) Enarr. in XLV. cap. Genes., t. II. Witt. Germ., p. 227. Alt., p. 1382.

(5) Propos de Table, traduits par M. Gustave Brunet, p. 471.

et d'ailleurs l'apôtre ne parle que des veuves : or elle n'est pas veuve, elle (Bora); je ne suis pas veuf non plus (1). »

ECK ET FABER.

» L'empereur Charles-Quint disait : Mon frère estime Faber et Eck, et les regarde comme de hautes intelligences qui défendront l'honneur de la foi chrétienne. — Oui, assurément; car l'un passe le jour à boire, et l'autre est un cochon, hanteur de filles de joie. Je n'ai jamais lu un seul livre que les papistes ont écrit contre moi, à l'exception toutefois des diatribes d'Érasme sur le libre arbitre (1). »

SADOLET.

« Sadolet a été choisi par le pape à cause de ses talents, pour écrire contre moi : il n'entend rien aux Écritures, comme il est facile de s'en convaincre en lisant ses commentaires sur le 51e psaume (3). Mon Dieu, que ta lumière l'éclaire et le conduise au droit chemin (4) ! »

DU PARADIS.

« Vous me demandez s'il y aura des chiens et d'autres bêtes dans le royaume du ciel? Certainement, car la terre ne se dépouillera pas, elle ne

(1) Tisch-Reden. Francf., p. 328, 372.
(2) Tisch-Reden, p. 317.
(3) Einer ist alle Tage trunken, der andere ist ein Hurentreiber, gar eine Sau. — Tisch-Leben, p. 371.
(4) Ibid.

perdra pas ses habitants et ne sera pas changée en désert. Saint Paul n'appelle-t-il pas le jour nouveau ou le dernier jour un jour de changement, où la terre et le ciel seront changés? comme s'il avait dit : où une nouvelle terre et un nouveau ciel seront créés. Nous aurons alors de jolis petits chiens, à la tête toute d'or, dont la fourrure sera de pierres précieuses; chacun de ces petits chiens aura un collier de diamants, et à chaque poil une petite perle. Alors point de ces vilains animaux comme les crapauds et les punaises, créés par nos péchés; aucun être ne mangera l'autre ou ne le tourmentera; tous seront sans venin, sans méchanceté, caressants, folâtres, et nous pourrons jouer avec eux en toute sécurité (1). »

DIEU.

« Je dois plus à ma petite Catherine et à maître Philippe qu'à Dieu même : Kétha, ni aucun homme sur la terre, n'ont tant souffert pour moi que mon disciple bien-aimé (2).

» Dieu n'a fait que des folies : je lui aurais donné de bons conseils, si j'avais assisté à la création; j'aurais fait briller incessamment le soleil : le jour aurait été sans fin (3). »

Les verres étaient vidés, mais les fronts restaient sérieux. Or Luther, avant de quitter la table, avait coutume d'égayer ses convives par quelque conte grivois. Ce soir il était en verve, et il se prit à ré-

(1) Tisch-Reden, p. 504.
(2) Ibid. Francf., p. 124.
(3) Ibid. Francf., 2e part., p. 20.

citer le conte du Taureau, en langue allemande, belle, sonore et transparente comme celle dont il se servit en chaire lors de son sermon sur le Mariage. Nous ne le dirons point en français, Piron ne l'eût point osé; mais en latin, idiome dans lequel Luther l'a traduit lui-même.

LE TAUREAU.

« Deindè dicebant de quodam magistro, quem Erasmus Roterodamus filio Ducis Georgii pædagogum ex Flandrià miserat : is cùm in balnea publica ivisset, sine femorali, cui cùm ancilla obviàsset, femorale offerens, induit, ità tamen ut testes tegerentur, priapo eminente; ibi secunda ancilla consueto more, ei femorale induit. Respondit Martinus Lutherus: majoremne industriam habere deberet quàm dux Johannes suus discipulus, qui cùm semel in mensâ sedisset, ejusque priapus ex tibialibus prodîsset nec eum tegeret, ibi admonuit eum suus Architriclinus his verbis : Domine clementissime, quale erat animal quod hodiè emptum est à patre tuo? Respóndit illi, taurus erat. Alter è contrà baculo illius priapum tangens dixit : credo Clementiam magnam partem de carne tauri comedisse (1). »

(1) Lat., Coll. Mens., t. I, p. 251. — Voyez encore : Dysenteria Martini Lutheri in merdipoetam Læmichen, Coll. Mens., t. I. p. 231, ed. Francof. ad Mœnum ann. 1571, in-8°, per Nicol. Basseum et Hieronymum Feyerabend. — Martinus Lutherus dicebat de Flandris. P. 76. — Anno 1532, 21 aug. doct. Jonas Lutherum oravit. Coll. mens., t. I, p. 119, b, de Principe. — Mulier quædam garrula. Coll. mens., t. I, p. 233.

CHAPITRE XIII.

SUITE DES TISCH-REDEN. — LA FEMME. — LE TENTATEUR.

La femme, sujet fécond des causeries de table à l'Aigle-Noir. — Image de l'état du mariage. — Les femmes de Salomon. — La femme sage. — Occupations de la femme. — Cas divers de conscience en matière de mariage, décidés par Luther. — Le tentateur de Luther. — Comment le docteur le chassait. — Conseils qu'il donne à Weller pour repousser les tentations.—L'Allemagne et les Tisch-Reden.

LA FEMME.

La femme est un thème fécond pour Luther. Souvent, au milieu d'un discours de morale où la femme ne pourrait intervenir par aucun artifice oratoire, vous la voyez apparaître pour damner le pape et les décrétales. Le célibat est le grand crime que Luther reproche à l'antechrist, le signe le plus visible que Dieu ait pu mettre sur le front de la bête. Chose curieuse! Ce n'est pas seulement dans des textes que de son autorité il déclare authentiques et purs de toute souillure monacale, mais dans des textes qu'il a repoussés comme contaminés, qu'on le voit chercher les preuves de la divinité du commandement : Croissez et multipliez. Que croit-on qu'il oppose aux moines qui prennent aussi l'Écriture pour y faire lire à leurs adversaires le précepte du vœu de chasteté? une

épître de saint Paul, par exemple? non; l'Apocalypse de saint Jean, dont il s'est moqué si souvent, et qu'il traite de rêve et de songe.

Mais c'est à table surtout qu'il faut le voir dissertant sur la femme! Dans ses colloques, il n'y a pas moins de cent pages employées à parler de la femme. Là Luther est à son aise, et le buveur est obligé à moins de retenue que le prédicateur, qui du reste se permettait de singulières licences. La femme pose donc de toutes les façons, sans voile même; par exemple quand il veut traiter des qualités que doit avoir certaine partie du corps féminin.

Lisez et traduisez donc tout ce qu'a dit Luther devant ce cénacle d'évêques, de prêtres, de diacres et de chrétiens renégats! Nous ne l'oserions, moins à cause de l'effronterie des mots que du dévergondage du sujet. Ailleurs nous avons été moins scrupuleux, parce que la parole, quelque libre qu'elle soit, peut, à l'aide d'artifices, sinon se produire tout entière, se laisser deviner du moins. Ici c'est le thème qui est intraduisible (1). Que le patriarche sommeille dans ses vêtements! Nous ne soulèverons qu'un pan de sa robe.

« Au premier livre de Moïse on lit que Dieu créa l'homme et la femme, et qu'il les bénit : bien que l'Écriture ne parle ici que de la création de l'être humain, l'induction est naturelle et s'étend sur toutes les créatures qui vivent sous le soleil : aux

(1) Voyez entre autres, dans l'édition d'Eisleben (Tisch-Reden), le conte qui a pour titre : Ein seltsamer grewlicher Eyefall, p. 443.

oiseaux qui volent dans les airs, aux poissons qui nagent dans les eaux, aux animaux qui vivent sur la terre: partout vous trouverez deux sexes, le mâle et la femelle, qui s'unissent, s'accouplent et se reproduisent: magnifique image de l'état de mariage. Regardez au cicl les oiseaux, les animaux sur la terre, au fond des mers les poissons, les pierres mêmes: partout ces relations intimes des deux sexes. Parmi les arbres, ne sait-on pas qu'il y a des individus mâles et des individus femelles, la pomme et la poire? la pomme c'est l'homme, la poire la femme. Plantez un poirier à côté d'un pommier, ils fleuriront et pousseront bien mieux que si vous les isoliez l'un de l'autre, car le pommier étend ses branches protectrices sur le poirier, qui l'enserre comme dans ses bras: le poirier, attiré amoureusement, unit les siennes à celles de son mari. Ainsi encore le ciel, c'est l'homme; la terre la femme: la terre se féconde à l'aide du soleil, des pluies et des vents. Si vous voulez, vous lirez le mariage jusque dans les pierres, le corail et l'émeraude (1). »

— Maître dit un jour à Luther un compagnon de table: Que pensez-vous des six cents concubines et des trois cents reines de Salomon et de ses vierges dont le nombre, dit le texte, n'a pas été compté? Le docteur répondit: — *Quòd Salomon chorisaverit nocte novâ cùm virgine novâ*, cela n'est pas possible: il n'aurait pas eu de repos et n'aurait pu régner (2).

---

(1) Tisch-Reden, p. 431.
(2) Tisch-Reden, p. 439.

« Où trouver la femme sage? la femme qui craint Dieu est un trésor mille fois plus précieux qu'une perle. L'homme se confie en elle, il l'aime, il lui est fidèle. Jamais elle ne le tourmente. C'est sa joie et son bonheur. Elle obéit sans murmure, travaille avec ardeur, sans jamais se plaindre, veille sur le ménage et conduit la maison. Elle se lève matin, donne leur tâche à ses servantes, parcourt ses champs, cueille ses fruits, plante et émonde les vignes. La nuit ses yeux ne dorment pas toujours: elle veille encore, elle prévoit les besoins de la maison. Sa main nettoie le vêtement, ses doigts font tourner le fuseau, elle est toujours occupée. Y a-t-il des pauvres, elle leur fait l'aumône; des malheureux qui ont faim, elle leur donne du pain. Elle soulage celui qui souffre. Son logis n'a rien à craindre des neiges, car il est protégé par une double toiture. Elle travaille à ses vêtements, elle est soignée dans sa parure; chez elle tout sent et respire la propreté. Elle ouvre la bouche avec sagesse, et sa langue ne répand que de saintes paroles. Le pain qu'elle mange n'est pas le pain de la paresse. Ses enfants chantent sa louange. Elle est l'orgueil et l'amour de son mari; son trésor est dans ses filles nombreuses (1) ».

« Femme est bientôt trouvée, mais femme aimante, voilà le difficile, la véritable grâce de Dieu. Qui a rencontré ce trésor, en remercie le Seigneur. Qui prend femme doit donc réfléchir à deux fois et prier ainsi les mains jointes:

---

(1) Tisch-Reden, p. 441.

» — Mon bon maître et Seigneur, si ta volonté est que je vive sans femme, que ta volonté soit faite et viens à mon aide; sinon envoie-moi une bonne fille avec laquelle je passe doucement la vie, que j'aime et qui m'aime. — Car *chorisare cum eâ* n'est pas tout, le *copula carnalis* n'engendre pas l'amour; c'est de n'avoir qu'une âme et qu'un cœur, de vivre l'un pour l'autre et de se supporter mutuellement.

» Parler ménage est l'affaire des femmes, elles sont maîtresses en cela et reines, et en revendraient à Cicéron et aux plus beaux parleurs. Quand elles ne peuvent être assez éloquentes pour obtenir ce qu'elles désirent, elles savent bien l'obtenir par leurs pleurs : c'est leur langue que les pleurs. Mais ôtez-les du ménage, elles ne valent plus rien : elles parlent, parlent; la parole ne leur manque jamais, mais elles ne savent ce qu'elles disent. Donc la femme est née pour conduire un ménage; c'est son lot, sa loi de nature; l'homme pour faire la guerre, la police, administrer et régir les États.

» La femme est maîtresse au logis. Luther assistait au mariage de la fille Hans Lufft. Après le repas de noce, il conduisit la mariée au lit et dit au marié: « Tu es le maître de la maison tant que la femme n'y est pas, » et en signe il lui ôta un soulier qu'il mit sur le ciel du lit (1).

---

(1) Voyez le chapitre des Tisch-Reden, qui a pour titre : Vom Ehestande, Eisleben, p. 436, 466 verso et recto. C'est un des plus curieux chapitres des Conversations de table.

» *Viri habent lata pectora et parva femora, ideò habent sapientiam. Mulieres habent angusta pectora, at lata femora; ideò debent esse* οἰκουροι, *id creatio indicat, habent enim latum podicem et lata femora* (1).

» Une femme quitte le logis avec son ravisseur; que faut-il faire en pareil cas? La citer devant le tribunal civil et faire prononcer la séparation. Le mariage est un contrat civil, l'Église ne doit pas s'enmêler (2).

» Avant la chute d'Adam, le mariage avait été institué pour la gloire de Dieu, afin que la famille se multipliât; depuis sa chute, il a été institué comme un remède (3).

» Le docteur Crotus est un ennemi implacable du mariage des prêtres : c'est lui qui a écrit dans un de ses ouvrages : Le saint évêque de Mayence n'a jamais été plus tourmenté que par ces *fœtidis et putridis cunnis!* — Pfui! s'écria le docteur Luther tout rouge de colère : pfui! homme sans Dieu, est-ce que ta mère n'était pas femme? Est-ce que, contre la loi naturelle, tu es né, toi, d'un palmier? Pense donc un peu à ta mère et à ta sœur, et ne méprise point ainsi un sexe d'où est sorti Jésus-Christ! Je permets qu'on fasse la guerre aux méchantes femmes; mais attaquer le sexe, cela est diabolique : c'est comme si je voulais me moquer de la figure de l'homme, parce que son nez en occupe le milieu, et que ce nez est la latrine de la tête (4).

---

(1) Tisch-Reden, p. 464.
(2) Ibid. p. 443. (3) Ibid. p. 443. (4) Ibid. p. 464.

» Il y a deux cas de dissolution de mariage : 1° l'adultère ; 2° l'absence volontaire et réitérée. Il y a de ces polissons d'époux qui ont deux cases, femme ici et femme là ; après quelques années d'absence, ils reviennent, font un enfant à leur femme, et puis les voilà partis. Qu'on leur fiche la tête sur le derrière (1).

» Si ta femme reste absente pendant un an, prends-en une autre. Le devoir d'une femme est de demeurer auprès de son mari ; elle ne doit pas promener çà et là son dévergondage et mettre des enfants sur le dos de son benoît d'époux. — Même chose d'un homme (2).

» On dit à sa femme : Veux-tu me suivre ? Elle répond sur-le-champ oui ou non. Si, non, on la laisse, comme je le ferais moi de la mienne, et on en prend une autre ; car la femme doit suivre son mari et non le mari la femme (3).

» Ubera sunt mulieris ornamenta quandò justam habent proportionem (4).

Luther est ici anatomiste et mari. . . . . .

. . . .

» Maître, un homme a pour concubine une femme

---

(1) Tisch-Reden. p. 447.

(2) Denen soll man den Kopf für den Arsch legen. — Tisch-Reden. Eisl., p. 447.

(3) Ibid. p. 451.

(4) Brüste sind eines Weibes Schmuck, wenn sie ihre Proportion haben; große und fleischliche sind nicht am Besten, stehen auch nicht sonderlich wohl, verheißen viel und geben wenig. Aber die Brüste die voller Adern und Nerven sind, ob sie wohl klein, stehen wohl auch an kleinen Weibern, haben viel Milch, damit sie viel Kindern stillen können. — Tisch-Reden. Eisl., p. 68.

qu'il ne peut épouser : ils vivent maritalement et se tiennent la foi conjugale. — Eh vraiment, c'est un bel et bon mariage aux yeux de Dieu, répond Luther : c'est du scandale, mais du scandale qui ne nuit pas (1). »

LE TENTATEUR.

La vie de Luther n'est qu'une suite de duels avec le diable dont il nous a conservé le récit, et où le moine reste toujours vainqueur. Le diable ne se rebute pas, il revient à la charge : le combat recommence et il finit toujours de même, c'est-à-dire à la honte de ce vieil ennemi du genre humain. Le démon ne lui laisse pas un moment de repos : il apparaît et vient le tourmenter le jour, la nuit, à table, dans son sommeil, à l'église, au milieu de ses livres, dans son ménage et jusque dans sa cave (2). Luther a noté toutes ces visions et tenu registre de tous ces assauts, afin, dit-il, d'apprendre comment on peut déjouer ce grand pipeur.

Au couvent de Wittemberg, quand il commençait à lire la Bible, ou qu'il était à son pupitre traduisant les psaumes, le diable venait à petit bruit et en traître, et lui soufflait toutes sortes de mauvaises pensées. S'il avait l'air de ne pas comprendre, alors Satan entrait en fureur, bouleversait les papiers, fermait et déchirait les livres, puis éteignait la

(1) Si quis haberet concubinam quam tutò ducere non posset, et tamen utrinque fidem præstarent mutuò, in conscientiâ, haberent inter se votum conjugale. Est matrimonium coràm Deo, utcumque scandalosum, attamen scandala non nocent. — Coll. mens., t. II, p. 164. — Tisch-Reden. Eisl., p. 451.

(2) Tisch-Reden, p. 619.

chandelle. Quand Luther se mettait au lit, le diable y était déjà.

On savait que Luther avait souvent les visites du démon, et on venait le consulter sur ce qu'il y avait à faire en pareil cas. — Que faut-il que je dise au diable qui vient me tourmenter? — Rien, ne pas lui parler, ne pas lui répondre, le laisser tranquille, et il s'en ira (1).

Il retrouvait l'image du diable dans un grand nombre d'œuvres du créateur, dans le loup, et dans les mouches surtout. Aussi, quand elles venaient s'abattre sur son visage ou sur son livre ouvert, il se mettait en colère. — Au diable, disait-il, singe du démon et de sa séquelle; si j'ouvre ma Bible, te voilà, vilaine mouche, avec tes pattes et tes ordures; comme si tu disais: ce livre est à moi, je veux le souiller de mon baume (2).

Luther chassait l'archange déchu tantôt, comme nous venons de le voir, par un mutisme complet, tantôt par un signe de croix ou le nom de Jésus prononcé avec ferveur, ou par une courte prière. Il parle en beaux termes de la puissance de l'oraison qui peut ressusciter les morts, « comme cela advint au docteur qui avait rendu le dernier soupir; à sa femme Kétha qui ne donnait plus souffle de vie, et à Philippe Mélanchthon qui, en 1540, à Weimar, avait exhalé son dernier souffle. Le diable fut alors vaincu, et la mort rendit sa proie (3). »

Il souffrait visiblement quand dans la conversation

(1) Tisch-Reden, p. 617.
(2) Ibid. p. 625.
(3) Ibid.

on en appelait à cette puissance invisible pour dénouer une difficulté, ou deviner quelque mystère, et surtout quand, faute de bonnes raisons, on se débarrassait d'un importun en l'envoyant au diable. — Car qui sait, disait-il en fronçant le sourcil, s'il n'est pas homme à vous prendre au mot? Sa colère étant passée, il disait à son compagnon : — Écoute l'histoire qui suit :

— Deux bons et joyeux Allemands faisaient liesse à table, humant force verres de vin : arrive un voyageur adolescent, malingre, bien las, bien fatigué, et qui, en se mettant à table, s'écrie d'un ton piteux : Je donnerais mon âme à Satan pour faire bombance comme vous une journée tout entière. Un moment après survient un autre voyageur qui se met à table à côté du jeune homme, et le regardant en face : — Que disiez-vous donc tout à l'heure, mon petit ami? — Ce que je disais? ma foi, que je donnerais mon âme au diable pour quelques bons flacons de vin du Rhin. — Ah! ah! dit en riant aux éclats l'inconnu : garçon, du vin. On boit, on boit, les heures se passent. L'étranger avait disparu. Il revint le soir, et s'adressant aux compagnons de débauche de l'adolescent, qui n'avaient pas encore quitté la table : — Mes bons amis, quand on achète un cheval, n'achète-t-on pas la bride et la selle ?—Certainement la bride et la selle, dirent en riant les buveurs. Et aussitôt le diable, car c'était lui, emporta mon jeune homme par les toits (1).

---

(1) Tisch-Reden, p. 161.

Le démon qui s'acharnait après Luther était disputeur, rusé, aimant à entortiller son adversaire, un mauvais disciple de Scot, qui riait aux éclats quand il pouvait mettre au sac le professeur de Wittemberg. C'était au réveil de Luther qu'il apparaissait surtout. — Pécheur, lui dit-il un jour, pécheur entêté! — Tu n'as rien de plus nouveau à me dire? répondit Luther; je sais aussi bien que toi que j'ai péché; mais Dieu m'a pardonné. Son fils a pris mes iniquités, elles ne m'appartiennent plus, elles sont au Christ, et je ne suis pas assez fou pour ne pas reconnaître cette grâce de mon Sauveur. N'as-tu plus rien à me demander? N'es-tu pas content? Tiens, et il prenait son vase de nuit, voici, mon drôle, de quoi te savonner la figure (1).

Il est certain qu'il n'y avait rien à répondre, le diable quittait la partie.

Il ne tardait pas à revenir. Si Luther était trop ennuyé, il prenait sa flûte et l'ange noir fuyait à tire d'ailes; aussi le docteur recommande-t-il la musique à ceux qui sont tentés. — Chantez donc, mes amis, répétait-il, chantez et ne disputez pas, car le diable en sait mille fois plus que vous (2).

On sait de quelles tentations fut assailli le moine saxon. Satan, si nous l'en croyons, ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit; la nuit il lui envoyait des songes, où les divinités de l'Olympe venaient

---

(1) So hab ich auch geschissen und gepinckelt, daran wische dein Maul; und heisse dich wohl damit.

(2) Tisch-Reden, p. 305.

s'asseoir à son chevet; rêves de volupté qui souvent couvraient son front de sueur. D'autres fois, il lui glissait des pensées d'orgueil, et alors le docteur de Wittemberg voyait toutes les couronnes du monde à ses pieds, et se croyait plus grand que les monarques et les pontifes. Satan essayait aussi de le jeter dans le désespoir, en lui présentant dans le sommeil l'image de sa chère Allemagne toute déchirée par les factions; les anabaptistes se ruant dans les temples luthériens; Zwingli séduisant les esprits; ses frères l'abandonnant, et son œuvre mourant dans des flots de sang, qui coulaient comme les flots de l'Elbe. Alors les moines reprenaient leur capuchon; la puante Babylone, Rome, était balayée par de nombreuses robes rouges; le pape se prélassait sur la bête de l'Apocalypse; les religieuses quittaient leurs ravisseurs pour se cloîtrer de nouveau; Eckius, Campeggio, Miltitz et toute la « prêtraille romaine » riaient de sa colère impuissante et de ses travaux infructueux. Il fallut donc que de bonne heure il s'accoutumât à repousser vigoureusement ces assauts du malin esprit. Les anachorètes de la Thébaïde avaient trouvé dans la prière un remède efficace contre les révoltes du vieil homme : il essaya de l'oraison et il n'en fut pas content. Or voici son remède à lui, remède sérieux, car il le conseille à tous ses amis. « Pauvre Hyeronimus Weller, tu as des tentations, il faut en triompher : quand vient le démon pour te tenter, — bois, mon ami, bois largement, ébaudis-toi, folâtre et pèche en haine du malin, et pour lui faire pièce. Si le diable te dit : — Veux-tu bien ne pas

boire, réponds-lui : — Je boirai à plein verre, parce que tu me le défends ; je boirai à grandes rasades en l'honneur de Jésus-Christ. Imite-moi. Je ne bois si bien, je ne mange tant, je ne me réjouis si fort à table que pour vexer Satan. Je voudrais bien trouver quelque bon péché nouveau, pour qu'il apprît à ses dépens que je me moque de tout ce qui est péché ; et que je n'en crois pas ma conscience chargée. Arrière le décalogue, quand le diable vient nous tourmenter ! Quand il soufflera à notre oreille : Mais tu pèches, tu mérites la mort et l'enfer. — Et mon Dieu oui ! je ne le sais que trop : qu'est-ce que tu veux me dire ? — Mais tu seras condamné dans l'autre vie. — Pas vrai, je connais quelqu'un qui a souffert et satisfait pour moi : il s'appelle J.-C., fils de Dieu, là où il est, là je serai (1). Si le diable ne s'en va pas, je lui crie : In manum sume crepitum ventris, cum istoque baculo vade Romam (2). Luther revient souvent dans ses écrits sur ce magnifique antidote, et c'est le plus sérieusement du monde que pour faire taire les criailleries du diable, il conseille de boire, de manger, de se réjouir, de soigner son cerveau et son ventre, en emplissant l'un des fumées d'un bon vin, l'autre de viandes exquises : « Un grand verre plein de vin jusqu'au bord, voilà quand on est vieux, dit-il,

---

(1) 6 novembre, à Jérôme Weller, in Weller. op., p. 208. — Lebrecht von Wette, Dr. Luther's Briefe, t. IV, p. 188.

(2) Il raconte ailleurs l'histoire d'une dame de Magdebourg : Quæ Sathanam crepitu ventris fugavit. — Propos de Table, par M. Gustave Brunet, p. 22.

le meilleur ingrédient pour apaiser les sens, jeter dans le sommeil et échapper à Satan (1). »

Ce pauvre Weller souffrait toujours, et toujours il levait les mains vers Luther pour se délivrer de ses tentations, et Luther ne lui indiquait jamais d'autre panacée que cette joie bruyante et ce tumulte des sens. « Vois-tu bien, lui disait-il encore, Dieu n'est pas un Dieu de tristesse, mais un Dieu de liesse; le Christ ne dit-il pas, je suis le Dieu des vivants et non des morts? Qu'est-ce que vivre? sinon se réjouir dans le Seigneur : tu ne peux pas empêcher les oiseaux de voltiger au-dessus de ta tête, mais bien de leur laisser faire leur nid dans tes cheveux (2). »

Calvin n'a pas été tenté autant que Luther; peut-être, dit son biographe, M. Paul Henry, parce que Satan savait bien que le serviteur de Dieu ne connaissait pas la peur (3), ou peut-être aussi parce que le cerveau du genevois ne recélait qu'à peine ces germes féconds qu'enfermait celui de Luther, et qui au moindre mouvement d'un agent extérieur se trouvaient doués d'une faculté créatrice. Cette infériorité de puissance poétique paraît à chaque instant dans l'œuvre commune. Calvin s'entretient aussi, dans plusieurs de ses écrits, de l'influence du mauvais esprit sur les destinées de la parole évangélique, mais jamais ainsi que Luther, avec cette foi

(1) Mihi oportunum esset contrà tentationes remedium, fortis haustus qui somnum induceret.

(2) A Weller, 15 juin 1530. Op. Weller, p. 204.

(3) Oder daß der böse Geist wohl wußte, dies sei nicht der Weg, ihn zu stören, t. I, p. 588.

qui ferait presque partager ses terreurs. Son système théologique est fait pour rassurer d'avance celui qui l'écoute. Calvin a enseigné que le démon qui peut faire succomber l'âme du pécheur, est impuissant à troubler celle qui croit au Christ rédempteur. Il n'admettait pas comme Luther l'exorcisme des enfants. Il disait de nos prêtres exorcistes: « Ils ne comprennent pas qu'ils sont eux-mêmes possédés : ils font comme s'ils avaient le pouvoir d'opérer par l'imposition des mains; mais ils ne convaincront jamais le diable qu'ils ont ce don; premièrement parce qu'ils n'agissent aucunement sur le malade, secondement parce qu'ils appartiennent eux-mêmes à Satan; à peine s'il en est un qui ne soit pas endiablé (1). »

Calvin admettait des sorciers et des sortiléges; mais il ne douait pas le démon, comme faisait Luther, d'une puissance créatrice. Il pensait que le diable ne pouvait pas changer la matière, mais seulement tromper les regards. Ainsi, dans son système, la verge de l'Ancien-Testament (2 Moïse, 7, 12), changée en serpent, restait toujours verge; l'œil seul du spectateur halluciné par le démon voyait un être imaginaire dans une substance qui n'avait subi aucune métamorphose.

Le démon de Luther ne ressemble que peu souvent au démon de l'Écriture, à ce lion rugissant de nos évangiles, à ce tentateur qui transporte sur la montagne le fils de Dieu; c'est presque toujours un sale papiste, ou un théologastre coiffé du bonnet de

(1) Inst., lib. IV, chap. 19, § 24.

moine, les yeux fatigués de la lecture de Durand, la figure amaigrie par les veilles; poudreux, déguenillé, et ne pouvant ouvrir la bouche sans en faire tomber quelque argument aristotélicien. Il ne sait pas même son rôle; soucieux du salut de Luther comme le serait un bon ange, inquiet de son avenir, de son âme, toujours prêt à lui montrer le chemin du ciel, et au besoin à lui jeter l'échelle de Jacob pour y grimper. Conçoit-on un démon de cette sorte qui vient dire à Luther: — Ne te serais-tu pas trompé en disant la messe (1)? N'aurais-tu pas fait acte d'idolâtrie en célébrant le saint sacrifice? Imbécile que tu es, tu as croupi dans le papisme: il est temps de sortir de cette fournaise ardente. Tu comptais avec la canaille catholique sept sacrements; il n'y en a que trois, le baptême, l'eucharistie et le mariage. Comprenez-vous un démon qui, tout glorieux, s'en vient une belle nuit avec un argument qui traîne dans tous les livres, qu'Emser, Eck, et Faber ont usé jusqu'à la corde à force de s'en servir: le passage de saint Paul à Timothée I, 5, 12, sur les veuves qui se remarient, et « s'engagent ainsi dans la condamnation par le violement de la foi qu'elles avaient jurée auparavant? » C'était un texte que le diable n'avait pas besoin de rappeler à Luther, puisque les catholiques l'avaient cité dans toutes leurs disputes pour prouver la nécessité du vœu de continence. Luther a beau faire pour relever son diable, se tourmenter pour

---

(1) Voyez le chapitre du tome II, qui a pour titre : *Conférence avec le Diable.*

grandir le rôle qu'il lui fait jouer; après avoir lu les Tisch-Reden, on a une pauvre idée de l'intelligence de Satan. Eck, Tetzel, étaient mieux inspirés. Enfants du diable, au dire de Luther, ils en savaient plus que leur père.

Si le diable qui joue si souvent à la théologie avec Luther est un pauvre hère, malgré toute la réputation de science que voudrait lui faire son adversaire, un écolier qu'on devrait renvoyer à ses livres quand il se mêle de parler Bible, et qui mériterait d'être puni; on ne saurait du moins lui reprocher de sentir les lieux qu'il fréquente.

C'est presque toujours un être de bonne compagnie, qui sait vivre, qui ne se fâche pas contre Luther, qui n'a jamais recours aux injures et aux grosièretés. Ainsi il dira bien au moine: — Tu es un pécheur, ta conscience est plus noire que du charbon; tu as causé la damnation d'un grand nombre d'âmes; mais il aurait eu honte de répondre, comme le moine: — J'ai péché? oui, c'est vrai, et fait dans mes chausses par-dessus le marché: en voilà encore un péché (1), que tu peux prendre sur toi. Dans ce duel incessant des deux principes, le mal et le bien, qui se joue pendant toute l'existence du docteur; le mal, le démon, c'est-à-dire, ne fait presque pas une seule fois rougir: on dirait qu'il ne s'est jamais assis qu'à des tables de princes; le bien, au contraire, Luther, semble toujours sortir de quelque lupanar où il a passé la nuit.

(1) Tisch-Reden. Eisl., p. 290, a.

L'historien devrait bien avoir, comme le poëte, le don d'évoquer les morts. Il aimerait ici à rassembler de nouveau autour de leur père ces buveurs de bière saxonne. Un catholique viendrait à passer devant l'auberge, et prendrait place parmi les disciples du docteur. Et à son tour, après trois siècles, il dirait à Luther : « Maître, vous chantiez ici il y a longtemps, que le dernier jour du papisme était venu : étiez-vous prophète ?

» Maître, que sont devenus vos lutins, vos sorciers, vos servantes possédées ? personne dans l'Allemagne réformée qui croie même au démon.

» Maître, vous affirmiez qu'avant vous il n'y avait de Bible que dans les sermonaires, et en voici qui ont été imprimées en France, en Italie et en Allemagne, longtemps avant votre avénement.

Vous saviez bien cependant qu'en 855, Louis le Pieux fit traduire en allemand, la Bible, par Raban Maur et Walfrid Strabo ; que Ottfried de Weissembourg mit en vers les quatre évangélistes ? que l'empereur Wenceslas, vers 1400, fit traduire en allemand les livres saints ; que six traductions de la Bible en allemand, avaient paru avant la vôtre : la première à Nuremberg en 1477, la seconde en 1483, la troisième en 1494, la quatrième en 1518 sans indication de lieu ; la cinquième à Halberstadt, en 1522, la sixième à Worms, en 1529 (2).

» Maître, vous disiez : les papistes ne savent pas un mot de latin ; dans le papisme, personne qui

(1) M. Mart. Lipenius, co-recteur du Gymnase luthérien de Lubeck, Bibliotheca realis theologica, t. I, p. 148.

comprenne le Christ et son sang. Voici les « Cantica ex sacris litteris in ecclesiâ cantari solita cum hymnis et collectis, » revus et augmentés par Georges Major, votre disciple, en 1594; belle réfutation de vos Propos de table (1).

» Maître, pourriez-vous nous dire ce qu'on a fait des six mille crânes d'enfants trouvés dans un étang en Italie?

» Maître, montrez-moi donc un luthérien? On vous a élevé une belle statue à Wittemberg, mais pas un des ouvriers ne croyait à ce que vous avez enseigné. »

La vieille Allemagne réformée a longtemps vécu de la moelle des Tisch-Reden : c'est là que les lettrés trouvaient leur pain quotidien, c'est-à-dire leurs prophéties contre l'Antechrist, toujours venu et toujours à venir; leurs insultes à nos gloires du catholicisme : à saint Jérôme, à saint Augustin, à saint Cyprien; leurs bouffonneries contre les couvents qui ont enfanté saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Dominique; leurs quolibets contre le papisme qui aurait, à les entendre, étouffé les lettres, la civilisation, la morale, si Lu-

(1) Strasbourg, Josia Richel. On y trouve les hymnes :

Ex more docti mystice
Servemus hoc jejunium....

et :

Audi benigne conditor
Nostras preces cum fletibus
In hoc sacro jejunio
Fusas quadragenario.

qu'on a depuis effacées de chaque Gesangbuch luthérien.

ther n'était venu. Il y a de bons luthériens en Saxe qui répètent encore le singulier exorcisme dont Jodocus Hocker, dans son *Theatrum diabolorum*, attribue l'invention aux catholiques, sur la foi du docteur (1). Ces âmes simples n'out jamais lu les Tisch-Reden qu'elles regardent comme un livre de prières où leur maître a répandu une douce manne spirituelle, aliment des cœurs pieux ; où nul mot ne vient jamais offenser l'oreille ou souiller la pudeur (2). C'est Mathésius, le disciple de Luther, qui le leur a dit, et elles croient en lui, car Mathésius était un des convives de l'auberge de l'Aigle-Noir.

(1) Amasatonte, Tiros, Posthos, Cicalos, Cicaltri, Æliapoli, Starras, Polen, Solemque, Livarrasque, Adipos adulpes, Draphanus, Ulphanus, Trax, caput Orontis. Jacet hoc in virtute montis.

(2) Ich habe so lang ich umb ihn geweßt, kein unschambar Wort aus seinem Munde gehört. — In der XII. Predigt, p. 137.

CHAPITRE XIV.

COLLOQUE DE MARBOURG. — DISPUTE SUR L'EUCHARISTIE. — 1529.

Le dogme catholique touchant la présence réelle. — Carlstadt l'a le premier nié. — Son exégèse. — Esprit nouveau qui surgit dans l'église de Wittemberg. — Qui la suscite ? — Zwingli attaque le sacrement. — Songe du docteur. — Le sens figuré de Zwingli est déterminé par sa doctrine sur les sacrements. — Théorie de Luther sur la cène. — La haine du papisme, le grand argument des Suisses pour repousser la présence réelle, combattu par Luther. — Colloque de Marbourg. — Luther refuse d'accorder le titre de frère à Zwingli. — Échanges d'anathèmes entre Wittemberg et Zurich. — Appel des deux écoles à l'autorité. — Enseignement qui ressort de cette invocation à l'autorité. — Triste destinée de Carlstadt. — Schwenckfeld se détache de Luther et attaque à son tour la présence réelle.

Quelques jours avant sa mort, le Christ, à table avec ses disciples, prit du pain, le bénit, le rompit, et l'offrant aux apôtres : Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps, qui est livré pour vous. Et bénissant ensuite le calice : Prenez et buvez, ajouta-t-il, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en rémission des péchés. C'est la tradition constante, unanime, de toutes les églises, c'est la doctrine invariable de nos pères, de nos docteurs et de nos martyrs, que Jésus-Christ est réellement présent dans l'eucharistie, et que le Dieu qui changea l'eau en vin aux noces de Cana, change dans le sacrement la sub-

stance du pain et du vin, au corps et au sang de notre Rédempteur (1).

Carlstadt, comme nous l'avons vu, fut le premier qui combattit le dogme de la présence réelle, dans un volume qu'il publia, en 1524, sous le titre de l'*Usage anti-chrétien du corps et du sang de Jésus-Christ* (2). Son exégèse des paroles de l'institution n'a pas même le mérite d'être sérieuse. L'archidiacre suppose que le Christ, en prononçant, Ceci est mon corps, Ceci est mon sang, de la main qui tenait le pain et le calice, montrait son corps, qui devait être bientôt livré pour racheter l'homme déchu. Il faut avouer que jamais violence plus grande n'avait été faite à un texte plus lumineux. Carlstadt cependant séduisit quelques âmes simples, comme il s'en trouve toujours qui regardent toute nouveauté comme une vérité.

Wittemberg, à l'apparition du pamphlet, dont il cherchait à se moquer, apprit avec une douleur mêlée d'effroi, que le premier venu pouvait désormais sonder et nier chaque article de la symbolique luthérienne. Le doute scientifique entrait donc dans l'église fondée si difficilement par l'apôtre saxon.

Mais dans cette insurrection de Carlstadt, il y avait bien autre chose qu'une désobéissance calculée à l'ecclésiaste de Wittemberg. C'était évidemment le réveil d'un esprit nouveau qui voulait échapper au principe exclusif de la justification par

(1) Mœhler, Symbolique, t. I, p. 339.

(2) Von dem widerchristlichen Mißbrauch des Herrn Blut und Kelch.

la foi et fonder sa croyance sur le rationalisme : Carlstadt était le précurseur de Calvin.

Du reste, si l'exégèse de Carlstadt est bouffonne, le principe dont il l'a déduite est sérieux, car l'archidiacre procède logiquement de Luther et de Mélanchthon. Si tout sacrement, comme l'a si souvent répété Luther, ressemble au signe posé dans l'arc-en-ciel ; s'il ne produit de fruit que par la foi ; s'il n'a pas de vertu personnelle, pourquoi le Christ dans l'eucharistie? Si, comme le dit Mélanchthon, Gédéon eût obtenu la victoire sans le phénomène extérieur (1), pourquoi, encore une fois, le Christ dans le sacrement eucharistique? Et d'ailleurs comprend-on, s'il est vrai que l'église catholique ait marché depuis tant de siècles dans les ténèbres, pourquoi le Christ descendrait sur l'autel à la voix d'un prêtre qui croit au pape, c'est-à-dire à l'Antechrist?

Zwingli s'est vanté d'avoir, le premier, compris le sens véritable des paroles de la cène. « Carlstadt, disait-il, bien que ce ne soit qu'un écolier auquel ne manquent ni le cœur ni les armes, mais la tête, a soulevé l'un des voiles qui cachait la vérité, mais c'est moi qui l'ai déchiré (2). » Il est constant que Zwingli, en 1523, avait soutenu contre Thomas Wittenbach que la croyance à la présence réelle était une véritable idolâtrie. Du reste il modifiait la théorie de Carlstadt, en ce sens que l'ex-

(1) Sine signo Gedeon victurus erat, si credidisset, et sine signo justificari potes, modò credas. — Mel. loci theologici, p. 142.

(2) Historia de Cœnâ. Augsb., p. 42.

pression du Christ lui semblait toute figurative; il traduisait donc Ceci est mon corps, par *ceci signifie mon corps* (1).

On a dit que ce fut en songe que Zwingli apprit le mystère de la lettre eucharistique. Or voici ce songe, dont les confessionistes d'Augsbourg se sont presque autant moqués, que les Suisses de la conférence de Luther avec le diable :

« — Advenant le premier jour d'avril, il me sembla de rechef, en dormant, que j'entrois en dispute avec le greffier mon adversaire (car le jour précédent il avoit disputé avec le greffier de Fribourg sur le sacrement eucharistique), et j'avois été tellement niais que je ne savois que répondre. J'étois tout accablé d'ennui; car les songes travaillent souvent ceux qui dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite importance, par la grâce de Dieu. Étant en cet état, il me sembla de voir quelqu'un comme venant porté par quelque machine, et ne saurois dire s'il étoit blanc ou noir, car je te raconte une vision; lequel me dit que je pouvois répondre facilement et clore la bouche au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode 12 : « Car le phase, — c'est-à-dire le passage du Seigneur, etc. » Je me réveille en sursaut et me jette hors du lit, et prends la version des Septante, et dès lors je l'expliquai et prêchai publiquement, et devant tous (2). » Mer-

(1) Carl Hagen, l. c., p. 204.
(2) Florimond de Rémond. — Schlussenb. in Prooemio Theol. Calv.

veilleuse interprétation, dit le luthérien Westphal, trouvée par un traducteur blanc ou noir!

Ce songe, quelque prodigieux qu'il soit, ne saurait avoir eu sur Zwingli l'influence que lui prêtent les catholiques. Longtemps avant l'apparition de l'ange blanc ou noir, Zwingli avait enseigné que le sacrement n'est qu'un signe extérieur (1). Or, si telle est la nature du sacrement, à quoi besoin d'un être invisible pour prouver au curé d'Einsiedlen que le Christ n'est pas réellement dans l'eucharistie?

Le trope d'Ulrich Zwingli se répandit en Suisse, dans l'évêché de Bâle surtout, où Œcolampade l'enseigna publiquement, malgré l'autorité d'Érasme. Les nouvelles églises étaient troublées; les esprits en suspens ne savaient à quelle doctrine croire, à quel sens s'arrêter. Carlstadt se moquait du Dieu impané de Luther, fait de la main du boulanger (2).

Ici, comme nous l'apercevons, se reproduit la théorie capitale de la doctrine luthérienne contre le signe extérieur. En repoussant la présence réelle, c'est-à-dire le signe visible, Carlstadt, Zwingli, Œcolampade, tous les Suisses, ne font que déduire des conséquences rigoureuses du principe posé par le chef de l'école nouvelle; de même

---

(1) Sunt ergo sacramenta signa vel ceremoniæ, quibus se homo Ecclesiæ probat aut candidatum aut militem esse Christi, redduntque Ecclesiam totam potiùs certiorem de tuâ fide quàm te. — De verâ et falsâ religione, Comm. op., t. II, p. 197, 199.

(2) A pistore factus, impanatus Deus. — Op. Luth. Ienæ, t. III, p. 284.

qu'en refusant de s'enchaîner à la dogmatique saxonne, ils glorifient le droit de ce libre examen que Luther avait voulu fonder en Allemagne. Malheureuse situation que le père de la réforme s'est faite volontairement! Même en défendant la vérité, il ne saurait logiquement se plaindre de l'erreur, à moins qu'il ne prétende qu'un argument n'est composé que de prémisses.

Luther était resté toute sa vie frappé de la clarté des paroles de l'institution eucharistique, parce que Dieu, comme le remarque Bossuet, ne permet pas toujours aux novateurs d'affliger son Église autant qu'ils le voudraient. Il n'avait jamais pu se persuader que des paroles si simples fussent susceptibles de figures si violentes ou pussent avoir un autre sens que celui qui était entré naturellement dans l'esprit de tous les peuples chrétiens en Orient et en Occident.

« Il voulut pourtant, continue Bossuet, mêler quelque chose du sien. Tous ceux qui jusqu'à lui avaient bien ou mal expliqué les paroles de Jésus-Christ, avaient reconnu qu'elles opéraient quelque sorte de changement dans les dons sacrés. Ceux qui voulaient que le corps n'y fût qu'en figure, disaient que les paroles de notre Seigneur opéraient un changement purement mystique, et que le pain consacré devenait le signe du corps. Par une raison opposée, ceux qui défendirent le sens littéral, avec une présence réelle, mirent aussi un changement effectif. C'est pourquoi la réalité s'était naturellement insinuée dans tous les esprits avec le changement

de substance, et toutes les églises chrétiennes étaient entrées dans un sens si droit et si simple, malgré les oppositions qu'y formaient les sens. Mais Luther ne demeura pas dans cette règle. *Je crois*, dit-il, *avec Wiclef, que le pain demeure; et je crois avec les sophistes* (c'est ainsi qu'il appelait nos théologiens) *que le corps y est.* Il expliquait sa doctrine en plusieurs façons, et la plupart fort grossières. Tantôt il disait que le corps est avec le pain comme le feu est avec le fer brûlant. Quelquefois il ajoutait à ces expressions, que le corps était dans le pain et sous le pain, comme le vin est dans et sous le tonnneau. De là ces propositions si célèbres dans le parti, *in, sub, cum;* qui veulent dire que le corps est dans le pain, sous le pain et avec le pain. Mais Luther sentait bien que ces paroles, *ceci est mon corps*, demandaient quelque chose de plus que de mettre le corps là-dedans, ou avec cela, ou sous cela; et pour expliquer *ceci est*, il se crut obligé à dire que ces paroles, *ceci est mon corps*, voulaient dire, ce pain est mon corps substantiellement et proprement, chose inouïe et embarrassée de difficultés invincibles. »

Luther, dans la lutte qu'il va soutenir avec les sacramentaires, a pour lui la logique : et nous ne saurions lui refuser notre admiration dans cette dispute mémorable, où il a mis au service de la vérité tout ce qu'il possédait de verve, d'éloquence, de style et trop souvent de colère. Il est magnifique, comme on le reconnaît, quand il traite les dogmes anciens auxquels il croit encore, et Bossuet, tout aigle qu'il est, reste comme ébloui par

les splendeurs de ce génie, à qui rien ne manquait que la règle qu'on ne peut avoir que dans l'Église et sous le joug d'un autorité légitime (1).

— Il y a des Bibles hébraïques, grecques, latines, allemandes, écrivait le réformateur de Wittemberg, à ses frères de Francfort; que les Suisses nous montrent donc une version où soit écrit : — Ceci est le signe de mon corps ! S'ils ne le peuvent, qu'ils se taisent. L'Écriture! l'Écriture! exclament-ils sans cesse; mais la voilà l'Écriture, elle crie assez haut et assez clairement ces paroles: ceci est mon corps, qui aboient contre eux. Il n'y a pas un enfant de sept ans qui donnera à ce texte une autre interprétation (2). — Misérables qui ne s'entendent pas entre eux; que Dieu pour notre enseignement laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les autres; car nous savons que l'esprit de Dieu est un esprit d'union, et que son verbe est un : grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes ne procèdent pas de Dieu, mais du diable (3).

La doctrine de Zwingli avait le double avantage

---

(1) Variations, t. II, p. 80.

(2) Luth. defensio de cœnâ Dom.

(3) An einen Ungenannten, 5. Jan. — An die Christen zu Reutlingen, 5 Jan. 1526.

En 1527, Luther comptait déjà huit interprétations différentes de ces paroles du Christ : « Hoc est corpus meum. » Trente ans après il y en avait quatre-vingt-cinq. Voici quelles étaient alors les exégèses les plus répandues.

« Hoc est corpus meum. » Hic sive in hoc loco est corpus meum : Bible de Genève. — Corpus meum est hoc, nempè panis : Schwenckfeld. — Corpus meum est hoc, id est cibus spiritalis, ut Joh. 6 di-

de ne pas révolter les sens, et de froisser beaucoup plus le dogme catholique que l'impanation luthérienne. Or, la haine du papisme était le grand argument de Zwingli contre la présence réelle.

—Misérable argument, dit Luther. Niez donc alors l'Écriture ; car nous l'avons reçue de la papauté ! ridicule folie : le Christ parmi les Juifs, trouva des scribes et des pharisiens, et il ne rejeta pas tout ce qu'il enseignaient. Avouons que dans le papisme il y a des vérités de salut, oui, toutes les vérités de salut dont nous avons hérité ; car c'est dans le papisme que nous trouverons les vraies Écritures, le vrai baptême, le vrai sacrement de

---

citur caro mea verè est cibus : Joh. Lang. in Comm. ad Apol. 2 Justini. — Hic meus est panis. Anabapt. — In, cum, sub pane est corpus meum, ut pilula in ovo : Brencius, in Syntagmate contra OEcolampadium. — Circa panem est corpus meum, ut aer circumfusus : Schwenckfeld, cité par Luth. in Confessione Eucharistiæ. — Corpus meum est hoc quatenùs mensæ accumbit : Carlst., in Dialog. de Eucharistiâ. — Hoc significat corpus meum : Zuinglius, in Subsidio Eucharistiæ, Beza contrà Westphalum. — Hæc est mea humana natura : Zuinglius, in Expositione rei Eucharisticæ. —Hæc est mors et passio mea : Zuinglius, lib. II, de instit. Cœnæ. — Hæc est commemeratio corporis mei : OEcolampad. ad Theobaldum Billicanum. — Hæc est protestatio et μνημη meorum beneficiorum : Bucerus, in Apol. de doctrinâ Cœnæ dominicæ. — Hoc est corpus meum quod do vobis animo edendum, sicut panem ore : Petrus Martyr, in Tractatu de Eucharistiâ. — Hoc est corpus meum panis : Campanus à Luthero notatus in confessione de Eucharistiâ. — Hoc est mysticum corpus meum, seu Ecclesia sanctorum redempta meo corpore : Bulling., in Tractatu de Ecclesiâ, Sacramentis ; Calvinus, in cap. 5 ad Ephes. — Hæc cœna est tessera et arrhabo corporis mei : Stancarus. — Hoc est corpus meum in divinitatem transformatum : Schwenckfeld. — Hoc est corpus meum si fides adsit, hypotheticè : Melanchth.

l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la vraie prédication, le vrai catéchisme, qui renferme l'oraison dominicale, les articles de foi, les dix préceptes, j'ajoute le véritable christianisme (1) : noble aveu que fait ici Luther et qui devrait nous réjouir, si demain, placé en face de catholiques, le moine n'était prêt à renier les paroles dont il foudroie Zwingli.

Il fut un temps où Luther aurait voulu se servir de l'argument de haine si familier aux Zwingliens, c'était quand il écrivait : « Il y a cinq ans, si Carlstadt, ou un autre, eût pu me démontrer qu'il n'y a que le pain et le vin dans le sacrement, il m'aurait rendu un grand service : cela aurait fait un fameux pouf à la papauté; mais il n'y a rien à faire : le texte est trop formel (2).

(1) Sacramentarii verum panem et vinum habere volunt in despectum papæ, arbitrantes se hoc pacto rectè subvertere posse papatum. Profectò frivolum est hoc argumentum suprà quod nihil boni ædificaturi sunt. Hoc enim pacto negare eos oporteret totam quoque Scripturam sacram et prædicandi officium : hoc enim totum nimirum à papâ habemus. Stultitia est hoc totum. Nam et Christus in gente judaicâ invenit Pharisæorum abusus : non tamen propterea rejecit quod illi habuerunt et docuerunt. Nos autem fatemur sub papatu plurimum esse boni christiani, imò omne bonum christianum, atque etiam illinc ad nos devenisse. Quippè fatemur in papatu veram esse Scripturam sacram, verum baptismum, verum sacramentum altaris, veras claves ad remissionem peccatorum, verum prædicandi officium, verum catechismum, ut sunt oratio dominica, articuli fidei, decem præcepta. Dico insuper in papatu veram christianitatem esse, imo verum nucleum christianitatis esse. — De rebus Eucharistiæ controversis per Cl. de Sainctes, episcopum Ebroicensem in Normaniæ provinciâ. Parisiis, 1575. Voyez Op. Luth. Ienæ, germ. fol. 408, 409.

(2) Op. Luth., édit. de Walch, t. XV, p. 2448. —Ad Menzel, l. c., t. I, p. 269-270.

Ainsi, ce sont quelques minutes dans l'éternité, c'est une horloge qui a sonné trop tard, c'est un caprice, un moment de mauvaise humeur, qui pour Luther a décidé d'un dogme. En rejetant la présence réelle, il aurait fait un pouf au papisme, cette idée fait sourire Luther.

Les Sacramentaires ne se contentaient pas de répandre leur dogme par la prédication orale; ils publiaient des écrits où la présence réelle était niée avec une habileté d'argumentation qui ébranla un moment et mit en péril la foi d'Érasme (1). Les luthériens comprirent le danger, et l'un d'eux, Brenz, fit imprimer pour réfuter l'opinion zwinglienne, le *Syngramma*, qui parut d'abord en latin, fut traduit ensuite en allemand par Bugenhagen, et publié avec une préface de Luther (2). Cette œuvre théologique est écrite avec modération; le style et la pensée en sont calmes; l'argumentation serrée, et la gravité de la matière tempérée par une ironie de bon goût (3). « Luther veut qu'on se défie

---

(1) Hyperaspistes, sub fine.

(2) 18 feb., Joh. Agricolæ. — Seckendorf, lib. II, sect. VI, §. XI.

(3) Zwingli loua d'abord l'éloquence et le style du Syngramma. Etwas Eloquenz und Sprachenkenntniß mag ihm nun wohl nicht abzusprechen seyn; lettre à OEcolampade citée par Hess, Vie d'OEcolampade, p. 123. Quelques semaines plus tard, il appelait ceux qui avaient travaillé avec l'auteur : Tenebriones, triviales episcopulos, et Brenz, ingratum animal. Ibid.

Dans une lettre à Pellican et Urb. Rhegius (ad Theobaldi Bellicani et Urbani Rhegii epistolas responsio Huldrichi Zwingli, in-4°, Tig., 1526), Zwingli dit nettement que le Syngramma a été écrit sous le souffle de Satan : Ut illorum halitus Satanam ubique spirat.

d'une secte qui a plusieurs corps comme la bête de l'Apocalypse; l'un représenté par Carlstadt qui bâtit son système sur le τοῦτο de la version grecque; l'autre par Zwingli qui veut que l'*est* latin soit traduit par *signifie;* le troisième par Œcolampade qui prétend que la réalité n'est qu'une image, et que le corps n'est que la figure du corps (1). »

« Dites à Luther qu'il se trompe, écrivait Œcolampade, Luther crie au blasphème. Dites-lui qu'homme il peut se tromper; Luther se lamente et gémit: mais, très-cher frère, jamais tu ne nous convaincras que le Saint-Esprit soit enchaîné à Wittemberg pas plus qu'à Bâle, à ta personne pas plus qu'à celle d'une autre (2). »

Zwingli s'est plaint amèrement des attaques du luthéranisme, dans un écrit allemand qu'il publia vers la fin de 1526. — Voyez-les donc, disait-il, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la bâillonner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux. Ils crient que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit pas nous écouter; ils proscrivent nos livres, ils nous dénoncent aux magistrats; n'est-ce pas, comme le pape autrefois, quand la vérité voulait lever la tête (3)?

(1) Op. Luth. Ienæ, t. III, p. 284, b. — Œcolampade opposa au Syngramma un Antisyngramma, qui parut à Bâle.

(2) Oecolampad., Antwort auf Luther's Vorrede zum Syngramma.

(3) Eine klare Unterrichtung vom Nachtmahle Christi durch Huldrichen Zwingeln, Tütsch, als vormals nie, um der einfältigen Willen, damit sie mit niemands Spitzfündigkeit hintergangen mögen werden. Zürich, 1526.

La discussion ne se renfermait plus dans la chaire, elle était descendue dans les livres, tout aussi violente que celle de Luther contre le catholicisme; et comme le moine de Wittemberg avait livré au diable son adversaire; Zwingli, pour dernier argument, donnait Luther à Satan; le zwinglien appelait le luthérien mangeur de chair divine, Gottesfleischesser, ou théophage ; le luthérien nommait le disciple de Zwingli sacramentaire (1).

Le landgrave de Hesse, qui craignait de nouveaux troubles pour son malheureux pays, écrivit aux deux chefs de secte pour les inviter à un colloque à Marbourg. Luther refusa d'abord (2), mais il céda bientôt aux instances de Mélanchthon, et accepta l'entrevue. Le prince avait désigné le 23 septembre pour l'ouverture des conférences.

C'était la première fois que Luther et Zwingli, ces deux apôtres de l'Allemagne, comme les appelaient leurs disciples; ces deux enfants de Satan, comme ils se nommaient l'un l'autre, allaient se trouver en présence: Zwingli, orateur froid et compassé, dialecticien sans saillies, théologien sans entrailles, en face de Luther, âme à la parole de flamme. Pour qu'il n'y eût rien en lui de papiste, Zwingli portait une espèce de sagum gaulois, avec un baudrier, d'où pendait une longue

---

(1) Seckendorf, l. c., lib. II. — Myconius, Reformationsgeschichte, p. 90. — Lingko, l. c., p. 180.

(2) Opera Lutheri. Ienæ, t. II, fol. 460. — Lettre au Landgrave, 23 juillet.

rapière. C'est sous ce costume qu'il vint à Marbourg (1).

Afin d'arriver au colloque tout bardé d'arguments, Luther voulut instituer un progymnase où quelques-uns de ses disciples joueraient le rôle de Zwingli et d'Œcolampade qui devait accompagner le ministre de Zurich. C'étaient Vitus Théodore et Hermann (2), tous deux rompus aux disputes scolastiques, qui furent battus complétement par leur maître, et s'avouèrent vaincus avec une abnégation d'amour-propre qu'on n'allait pas trouver dans les sacramentaires, mais moins dans Zwingli que dans Œcolampade qui flottait incertain dans ses croyances, prêt à abandonner le type de son maître, s'il eût pu se rétracter sans trop de honte aux yeux de ses coreligionnaires. Moine de Sainte-Brigitte, dont il avait quitté le capuchon, sans pouvoir en secouer la poussière, Œcolampade était un esprit fin, délié, mais ergoteur, qui croyait beaucoup plus à l'infaillibilité d'Aristote qu'à celle de Zwingli, et qui souffla à Érasme tout ce qu'il savait d'hébreu, « fort peu », dit Richard Simon (3).

(1) Ulenberg, l. c., p. 350.

(2) Lutheri op. Ienæ, t. IV, p. 367; Witt., t. IX, p. 288.—Historia rei sacramentariæ ab Hospiniano, pars altera, fol. 109 et seq. Genevæ, 1681. Hospinien est un sacramentaire fanatique qui traite fort mal Luther, et le représente, dans tout le cours de son ouvrage, comme un homme sans foi et sans conscience.

(3) Histoire critique du Nouveau-Testament, in-4°, p. 41. Lope Stunica, savant Espagnol, a relevé les fautes nombreuses où Œcolampade a fait tomber Érasme.

Œcolampade avait publié à Bâle l'explication des paroles de l'institution de la sainte Cène, suivant les anciens auteurs, et il y avait dans son ouvrage une si douce éloquence, que les élus mêmes, si Dieu l'eût permis, eussent été séduits (1).

Luther amena avec lui Philippe Mélanchthon, Justus Jonas et G. Creuziger; Zwingli, Œcolampade, Martin Bucer et Gaspard Hédio qu'il prit en passant à Strasbourg. André Osiander partit de Nuremberg, Jean Brenz, de Halle, et Étienne Agricola, d'Augsbourg, pour assister au colloque. Tous ces théologiens se trouvèrent réunis pour la première fois chez le landgrave, où l'ancien curé d'Einsiedlen soutint vaillamment, dit-on, la réputation de buveur Suisse. Luther, avant le repas, s'était amusé à écrire sur la table, avec la pointe de son couteau : Ceci est mon corps (2). La table du reste était splendidement servie, planè βασιλίκως, dit Justus Jonas (3). Il fut convenu pendant le repas que pour plaire au landgrave, avant d'en venir à une action publique, on disputerait par groupe binaire : Luther contre Œcolampade, et Mélanchthon contre Zwingli. Le lendemain le double duel eut lieu, mais sans cris, sans bruit de voix ni de geste,

(1) Exortum est novum dogma, in Eucharistiâ nihil esse præter panem et vinum. Id ut sit difficillimum refellere fecit OEcolampadius qui tot testimoniis, tot argumentis eam opinionem communivit, ut seduci posse videantur etiam electi. — Erasmus, Mich. Budæ, epis. Ligonensi, epist. 766, ed. Cler. — L'ouvrage d'Œcolampade a pour titre : De genuinâ verborum Christi significatione : hoc est corpus meum.

(2) Pfizer, Dr. Martin Luther's Leben.

(3) Epist., Just. Jonæ ad Reiffenstein.

sans colère. La dispute roula sur quelques points controversés par l'Église de Zurich : sur le péché originel, sur l'efficacité du baptême relative à la coulpe, sur l'opération du Saint-Esprit par la parole du ministre ; sur la divinité de Jésus-Christ et sur le mystère de la sainte Trinité. La profession de foi de Zwingli fut claire, explicite, conforme à l'enseignement de Luther. Mais quand vint la question eucharistique, les débats s'animèrent : Œcolampade et Zwingli s'obstinèrent, et ne voulurent reconnaître de valeur à aucun des arguments de leurs adversaires. Le landgrave alors les convoqua à une controverse publique, où il promit d'assister avec quelques courtisans (1).

On a beaucoup écrit sur les actes de Marbourg, mais les récits luthériens et zwingliens sont pleins de partialité. Un écrivain, Rodolphe Colli, qui assistait au colloque, a su retracer la physionomie vive et passionnée du débat sans laisser deviner à quelle communion il appartient. Nous extrairons de sa narration les parties qui ont le plus de relief.

Le premier argument des sacramentaires était tiré du chapitre VI de saint Jean.

Œcolampade. Voici le passage de l'apôtre, *ego sum panis vivus* ; passage important qui de la manducation charnelle déduit la manducation spirituelle.

Luther. Il faut mettre de côté et écarter le sixième

(1) Selnec., in Hist. Luth., p. 35. — Cochlæus, Act., p. 170. — Sleidan, lib. VI. — Schluss, p. 298. — Osiander, Hist. eccles., lib. II, cap. 10. — Annales eccl., p. 296. — Matthes., p. 71 et seq. — Ulenberg. p. 359.

chapitre de saint Jean, dont nulle syllabe ne parle du sacrement; non-seulement parce que le sacrement n'était pas encore institué, mais encore parce que le sens de la phrase montre que l'apôtre parle de la foi en Jésus Christ. Je reconnais du reste la métaphore : mais *hoc est corpus meum* est une proposition démonstrative.

Œcolampade. Mais *panis vivus* est démonstrative aussi.

Luther. Et bien loin que de la manducation charnelle on infère la manducation spirituelle, je vois que les Juifs crurent qu'il fallait manger le corps *sicut panis et caro editur ex patinâ.*

Œcolampade. Cette idée est trop basse : du reste, croire que le Christ est du pain, c'est une opinion et non un article de foi. Il y a péril pour l'âme à trop attribuer à l'élément, à l'apparence.

Luther. Quand Dieu parle, l'homme, ver de terre, doit écouter avec tremblement; quand il ordonne, ce ver doit obéir. Embrassons et étreignons le mot, sans chercher ailleurs un sens trompeur.

Œcolampade. Mais puisque nous avons la nourriture spirituelle, pourquoi la corporelle?

Luther. Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Dieu. Il y a *accipite*, j'obéis et je m'incline : man muß es thun. Si Dieu me disait : Prends ce fumier et mange, je prendrais et mangerais, certain que ce que je ferais serait en vue de mon salut.

Zwingli. Mais est-ce que dans l'Écriture le signifiant n'est pas souvent pris pour le signifié, le trope pour le réalisme, l'image pour le corps? Ex. : la Pâque de l'Exode et le rouleau d'Ezéchiel;

vous voulez que Dieu propose à sa créature des choses incompréhensibles ?

LUTHER. La Pâque et le rouleau sont allégoriques ; je ne veux pas disputer avec vous sur un mot : qu'*est* veuille dire *signifie*, je m'en rapporte au Christ qui dit : *hoc est enim corpus meum :* le diable n'y peut rien : Da kann der Teufel nicht für. Douter, c'est tomber de la foi. Pourquoi ne voyez-vous pas un trope dans : *ascendit in cœlum?* Dieu fait homme, le verbe fait chair, Dieu souffrant la mort, voilà bien des choses incompréhensibles, que vous devez croire cependant sous peine de damnation éternelle !

ZWINGLI. Vous ne prouvez pas votre thème : point de pétition de principe : chantez-moi autre chose : Ihr werdet mir anderes singen. Croyez-vous que le Christ (S. Jean, 6) ait voulu s'accommoder aux ignorants ?

LUTHER. « Vous niez. Voilà une parole bien dure : *Durus est hic sermo*, » murmuraient les Juifs qui en parlaient comme de chose impossible et obscure : ce passage en question ne peut vous servir.

ZWINGLI. Bah ! il vous rompt le cou : Nein, nein, brecht euch den Hals ab.

LUTHER. Tout doux ! ne faites pas tant le fier, vous n'êtes pas en Suisse, mais dans la Hesse, où l'on ne rompt pas ainsi le cou à son adversaire : die Hälse brechen nicht also.

ZWINGLI. Mais dans vos postilles je lis que le Christ a dit : *Caro non prodest ;* et dans Mélanch-

thon : que le corps *corporaliter* mangé, est une fausse locution.

LUTHER. Il s'agit bien de ce que j'ai enseigné ou Mélanchthon ! La parole de l'homme et la parole de Dieu ne se ressemblent pas. Si saint Pierre ressuscitait et qu'il vînt au milieu de nous, je ne lui demanderais pas ce qu'il croit. C'est la parole de Dieu qui sanctifie l'homme, et non la vie pure qu'il a menée. En un mot, le prêtre même impie, opère la sainteté.

ZWINGLI. C'est une absurdité ! L'impie ne saurait opérer chose sainte.

LUTHER. Est-ce que le méchant ne baptise pas?

Œcolampade voulut ramener la question à ses premiers termes : « Vous faites grand bruit, disait-il, d'un trope que vous ne voulez pas nous passer, et vous vous servez d'une synecdoche contre le sens catholique.

LUTHER. Il y a synecdoche aussi ; c'est le glaive dans le fourreau ; le corps est dans le pain comme le glaive dans sa gaîne : c'est une figure que requiert le texte ; mais il n'y a pas de métaphore ; le corps n'est pas pour la figure du corps.

Zwingli se mit alors à citer Fulgence, Augustin, Lactance et un grand nombre d'autorités catholiques, qui soutiennent que le corps doit être dans un lieu, et ne peut être dans plusieurs. —*Ergò* le Christ qui est assis à la droite du Père ne peut être dans le sacrement de l'autel.

LUTHER. Bel argument de mathématiques : divisibilité, étendue! il ne s'agit pas ici de ce qui tombe sous les sens.

de la soldatesque catholique, et Œcolampade, dans son lit, étranglé par le diable, ce bon maître qui lui avait appris et soufflé son interprétation de la cène (1).

— Misérable, dit Zwingli, en parlant de Luther, dont la jalousie causa le schisme des sacramentaires (2)! « Le diable nous tente par des hommes obstinés, lesquels, marris de voir la vérité de la cène du Seigneur découverte par autre que par eux, comme furieux et insensés, ne cessent de crier plus fort que les papistes. »

Avant de se séparer des réformateurs, le landgrave voulut leur faire ses adieux à table. On avait rédigé un formulaire que les deux églises signèrent: toutes deux protestaient de leur vive charité l'une pour l'autre, bien qu'elles n'eussent pu s'accorder sur la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Zwingli retourna donc à Zurich et Luther à Wittemberg; et il y eut pendant quelque temps entre ces deux villes un échange continu de malédictions et d'anathèmes,

— Malheureux et méchant Zwingli, criait Wittemberg, veux-tu perdre le christianisme avec ta nouvelle interprétation? N'écoutez pas ces démons de sacramentaires; fuyez-les comme Satan! C'est toi, Zwingli, qui es un faux prophète, un bateleur, un pourceau, un hérétique (3).

Zurich répondait par l'organe de Campanus:

(1) Luth., de Missâ privatâ, in defensione de Cœnâ.
(2) Trad. de Florimond de Rémond.
(3) Luther, de Cœnâ; liber contrà sacramentarios.

— Comme il est clair que Dieu est Dieu, il est certain que Luther est un diable.

Zurich et Wittemberg chantaient à la fois la victoire de leur apôtre.

— Voyez, disait Zurich, ce n'est pas comme autrefois à Leipzig, où le Saxon n'avait pour rivaux que des papistes : à Marbourg il combattait un serviteur de Dieu, un homme embrasé de son souffle et plein de son esprit : aussi les ténèbres n'ont pu regarder en face la lumière : merveilleuse intelligence, que celle qui a peur du grec, qui ne sait pas distinguer un trope, qui confond l'ombre et le corps (1)!

Bâle ajoutait : grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui assistait son serviteur contre les astuces de Luther. Le voilà qui se tait maintenant, soit parce qu'il a cessé d'avoir confiance en sa cause, soit qu'il nous veuille accabler de son silence méprisant : son singe, Bugenhagen, vient de prendre sa place (2).

Luther, un moment tranquille, sortit de son silence, et jeta aux sacramentaires ces insolentes paroles :

— Ils disent qu'ils m'ont vaincu ; ils mentent comme à leur coutume : race d'hypocrites et d'im-

---

(1) At nunc prodit Bugenhagius illius simius afferens et ipse confessionem ultimam. — Œcolampadius Zwinglio, l. c , p. 516.

(2) Pasko, lettre au roi de Pologne. Hosp., Historiæ sacramentariæ pars altera, p. 109 et seq.—Sturmius, p. 197.—Consultez sur cette dispute : Melanchth., Epist. ad Elect. sax. de Marpurg. colloquii actis. — Responsio Tigurinæ ecclesiæ ministrorum ad Lutheri calumnias de Marpurgensi colloquio.

posteurs! N'ont-il pas révoqué au colloque tout ce qu'ils enseignaient sur le baptême, l'usage des sacrements, le pouvoir de la parole, et tant d'autres doctrines pestilentielles? Moi je n'ai pas eu besoin de me rétracter. Harcelés, poussés, accablés, ils n'ont pas voulu confesser leur erreur sur l'Eucharistie, parce qu'ils craignaient la populace du canton, qui tôt ou tard leur aurait fait expier chèrement leur courage. Et comment m'auraient-ils résisté? Zwingli rabâchait sans cesse le même argument : Un corps ne peut être sans espace et sans dimension. — Eh mais, la philosophie n'enseigne-t-elle pas que le ciel est naturellement sans espace? Il n'y avait rien à répondre; et Œcolampade avec ses pères qui appellent signe le corps, *ergò* ce n'est pas un corps. Ils auraient bien voulu que nous leur donnassions le nom de frères. Zwingli, les yeux en pleurs, prenait à témoins le landgrave et la cour qu'il n'y avait pas d'hommes au monde avec lesquels ils aimeraient mieux vivre qu'avec les Wittembergeois; mais jamais je n'ai voulu leur donner le nom de frères. — Allez, vous avez en vous un esprit qui n'est pas le nôtre! Ils étaient furieux. — Ils ont fait les petits et les modestes avec nous; hypocrites qui voulaient faire de nous les enseignes et les patrons de leur hérésie; ô astuce de Satan! Mais le Christ nous couvrait de son bouclier. Je ne m'étonne plus s'ils mentent si impudemment : le mensonge est leur élément, mais le mensonge les couvre de honte (1).

(1) Epist. Luth. ad Jacobum præpositum Bremens. — Selnec., p. 241, 262. — Ulenberg, p. 364 à 366.

Quel grand enseignement vient de nous donner la réforme au colloque de Marbourg! Elle avait dit qu'on ne peut arriver à la vérité que par la Bible, et qu'il n'y a pas d'autre tribunal infaillible que la parole écrite! De nos jours, voici quels conseils elle adresse à l'homme : — Sondez les Écritures, examinez, réfléchissez, jugez vous-même; ne vous laissez imposer par aucune autorité, ni par les pères, ni par les conciles, ni par vos aïeux, ni par les réformateurs mêmes, imparfaits comme vous, faillibles comme vous, ni par les confessions de foi, ni par les synodes (1).

Et pour arriver où? à ce double manifeste — de Lœscher que le diable est auteur de l'exégèse de Carlstadt (2), — d'Œcolampade, que le diable a révélé à Luther la présence réelle (3).

En 1517, qand il affiche ses thèses; en 1518 dans son entrevue avec Cajetan; en 1519 à Leipzig, en présence du docteur Eck; en 1521 à Worms, devant l'empereur; c'est ce terrible mot, l'Écriture, que Luther montre toujours sur la muraille, tracé du doigt de Dieu, comme la sentence de Balthasar: ce mot, écrit dans une langue souvent inintelligible, et qu'il veut que chacun lise, parce que l'esprit de Dieu saura bien en manifester le sens; ce mot, qui en exaltant ce qu'il y a de plus misérable au fond du cœur de l'homme, a troublé à jamais le

(1) Des Causes qui retardent, chez les réformés, les progrès de la théologie, par M. Chenevière, p. 24.

(2) Hist. Motuum, p. 39.—Plank, Geschichte der Entstehung ꝛc., t. II, p. 297.

(3) Plank, l. c., t. II, p. 297.

proclamant qu'il n'y a de salut et de refuge que dans la tradition. —Luther écrit au margrave Albert de Brandebourg : Depuis l'institution du christianisme, l'Église n'a jamais eu d'autre doctrine, et son témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger à s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Église, qui depuis seize siècles n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc ? sinon cesser de croire à l'Église, la condamner comme menteuse, elle, et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes ? N'est-il pas écrit : Voici : je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles, S. Matth., et dans S. Paul : la maison de Dieu est l'Église du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité (1) ? Je pense donc que puisque la dispute s'éternise, il faut imposer silence aux dissidents, et ce n'est pas moi seulement qui vous donne ce conseil ; mais l'Esprit saint, par la bouche de l'apôtre ! « Évitez celui qui est hérétique après l'avoir averti une ou deux fois ; sachez que quiconque est en cet état est perverti, et qu'il parle comme un homme qui se condamne lui-même par son propre jugement. »

Ainsi donc voilà Luther réduit, après avoir vainement invoqué contre ses adversaires, la Bible, les Pères, la Tradition, à demander qu'on les traite

(1) Luther's Sendbrief wider etliche Rottengeister, an Markgraf Albrecht zu Brandenburg, 1532. Voyez Adolphe Menzel : Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 263.

en véritables hérétiques, c'est-à-dire qu'on leur lie la langue, et au besoin qu'on la leur coupe. Il revient au remède héroïque qu'il nous vantait dans la lutte des paysans (1) : A l'âne le fouet, et s'il regimbe, la balle.

La mort vint délivrer la royauté de Luther de deux ennemis puissants, Zwingli et Œcolampade. Carlstadt traînait une vie d'angoisses et de douleurs. Chassé de la Saxe à l'instigation de Luther, il allait de ville en ville, vivant du pain de l'aumône, qu'il payait en doctrines qui tuaient les âmes; tourmenté moins par ses remords que par le bruit des triomphes de son ancien disciple. Las d'errer en Caïn, montré du doigt par les populations, objet de pitié pour les ministres luthériens, et de dédain pour les doctes et les courtisans, il s'arrêta en chemin et demanda à son ennemi de le laisser respirer. Luther fut généreux, disent ses biographes : il lui vendit l'air natal au prix d'une rétractation. Se fait-on une idée de ce qu'elle dut coûter à Carlstadt, qui n'avait que la parole pour toute consolation ! Il se résigna, promit de ne plus prêcher, de ne plus enseigner, et de mourir à tout bruit et à toute querelle théologique. A ce prix on lui assigna pour exil Kemberg et Bergwitz, deux petits villages d'où l'on pouvait apercevoir les clochers de Wittemberg. Il y vint avec sa femme. Tous deux y vécurent quelque temps comme la postérité d'Adam, à la sueur de leur front; l'une en labourant la terre, l'autre tantôt en criant le soir

(1) Voy. dans ce volume les chapitres sur la guerre des paysans.

des petits pains, tantôt en portant du bois au marché, en jaquette crasseuse, avec une vieille épée rouillée dans un fourreau cassé, et ne répondant qu'au nom de mon voisin André (1). A la fin, Carlstadt oublia sa promesse et se remit à la Bible. On prétend que le tentateur se glissa dans la chambre du théologien sous les vêtements d'un conseiller de Wittemberg, qui venait pour exposer ses doutes simulés sur le chapitre VI de saint Jean, et que cet esprit de ténèbres avait été envoyé par Luther lui-même (2) qui commençait à se défier de la patience de Carlstadt; mais la ruse n'est pas assez prouvée pour en flétrir la mémoire du réformateur. Et du reste, l'archidiacre portait en lui un démon qui, tôt ou tard, devait triompher de ses vœux d'obéissance: le même qui avait perdu le premier homme, l'orgueil! Il l'écouta, quitta sa casaque, revêtit le vêtement noir d'Orlamunde, que les vers avaient à demi rongé, et se mit à sermonner de nouveau sur la cène, matière ardente.

A Wittemberg vivaient naguère deux théologiens qui, pour s'être révoltés contre Luther avaient été obligés de quitter la Saxe: c'étaient Krautwald et Schwenckfeld, qui avaient osé rire de l'impanation du moine. Carlstadt leur écrivit une lettre où il se plaignait en termes amers de l'intolérance de l'ecclésiaste saxon, et où il faisait un tableau piteux de sa pauvreté. — Je serai bientôt

(1) Ulenberg, Vita Lutheri. — Cochlæus, etc.
(2) Ulenberg. — Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 269.

forcé de tout vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma poterie, tout mon ménage : personne n'a pitié de moi, je crois qu'on me verra mourir de faim moi et mon enfant. » En même temps il rappelait dans un long factum adressé au chancelier Bruck, tout ce qu'il avait souffert de la part de Luther, qui lui avait interdit la parole et l'enseignement. Luther eut connaissance des plaintes de Carlstadt, et il résolut de les étouffer. L'archidiacre fut donc obligé de quitter de nouveau la Saxe et d'aller demander en Suisse l'hospitalité. Bâle lui ouvrit ses portes qu'elle avait fermées à Érasme (1).

Après Zwingli vient un autre exégète qui, lui aussi, se vantait d'avoir reçu du Saint-Esprit la révélation du sens des paroles sacramentelles : c'était Schwenckfeld le Silésien, jeune homme d'imagination, amoureux de la dispute où il se plaisait à faire briller les trésors d'un esprit riche en saillies (2). Quand on a lu Schwenckfeld, on comprend qu'un philosophe aussi original aurait pu comme un autre aspirer au rôle de chef de secte, et il l'eût rempli avec succès, s'il n'avait eu pour disciples que des hommes éclairés. Schwenckfeld est ingénieux, vif ; il cherche l'effet, se passionne pour l'inattendu, et aime le paradoxe avec délices ; c'est Rousseau et Beaumarchais faisant de la propagande religieuse. On aurait pu croire que cet *est* latin qui depuis six ans avait souffert tant de tortures, allait enfin dormir en paix : Schwenckfeld vint pour le

(1) Voyez le chapitre du tome II qui a pour titre : *Érasme*.
(2) Schrœckh, l. c., t. IV, p. 513.

troubler de nouveau, et l'ôter de la place qu'il occupait dans l'Évangile depuis quinze siècles. Au lieu de : Ceci est mon corps, il disait lui : Mon corps est ceci, c'est-à-dire ce pain est mon corps, mon corps est ce pain ; et il osait mettre sérieusement sur le compte de l'apôtre saint Jean, cette inversion plus bouffonne que l'exégèse de Carlstadt dont il riait aux larmes.

Croirait-on que Schwenckfeld, à force d'esprit, parvint à rallier à sa formule quelques hommes d'importance, un duc entre autres? Du reste, papistes et luthériens étaient également l'objet des railleries du Silésien. Les papistes auraient cru faire trop d'honneur à Schwenckfeld en attaquant son inversion, ils gardèrent un superbe silence. Mais Luther reparut de nouveau dans l'arène. Il vengea le dogme de la présence réelle avec une éloquence incontestable. Il faut regretter qu'en jouant sur le nom de l'exégète, il soit allé chercher dans Schwenckfeld un champ immonde où le Silésien aurait trouvé son inversion (1).

Au moment où las de disputer, Zwingli et Luther regagnaient l'un son beau lac de Zurich, l'autre sa verte montagne du Poltersberg, un théologien quittait Marbourg, triste de n'avoir pu se mesurer avec l'un ou l'autre de ces glorieux athlètes ; c'était Jean Campanus, arrivé à Marbourg avec une exégèse nouvelle sur le sens des paroles sacramentelles.

---

(1) Menzel, l. c., t. I, p. 469. — Voir : Die Gegenwart des Leibes und Blutes Christi im Sacrament des heiligen Abendmahls. Décembre 1834.

A l'entendre Zwingli, Œcolampade, Luther n'en savaient pas plus que le pape sur l'institution de l'eucharistie : c'étaient autant de niais dont le Seigneur avait voilé l'entendement. Luther, Œcolampade, Zwingli passèrent outre sans daigner lui répondre : il se vengea de ce mépris, en les immolant à ses bouffonnes insolences (1).

A lire toutes les folies exégétiques qui traversent chaque cerveau de sectaire, à cette époque, on pourrait croire à l'allégorie de Swedenborg, illuminé tout aussi malheureux que ses devanciers. Le Suédois représente la Parole enfermée dans un tabernacle ; un pur esprit essaye-t-il de la toucher, il resplendit comme le Christ sur le Thabor, ses vêtements jetent des flammes : mais un esprit d'erreur s'approche-t-il en tendant la main ; le satan enveloppé tout à coup de ténèbres épaisses, tombe frappé de la foudre (2).

---

(1) Luther's Tisch-Reden, p. 496. Sur l'interprétation de Campanus, voir Schelhorn, Amœnit. Lit., t. IX, p. 1–92, et Œuvres de Luther, Halle, t. XX, p. 2204.

(2) Si autem id tangit verbum, fit explosio cum fragore, et ille projicitur ad angulum conclavis et per horulam ibi jacet sicut mortuus.

Il y aurait à faire un livre bien curieux : Les Réformateurs contre les Réformateurs. Voici ce que pensait Œcolampade de Luther : De Lutheri libello scribunt Capito et Bucerus quòd nihil magis sophisticum vel calumniosum viderint. In nos ambos debacchatur.— Œcolampad., Zwinglio, 16 ap. Lebensgeschichte Dr. Johann Oecolampads. Zurich, 1793, in-8, p. 503.

Jam opus erit Luthero ut respondeas, placido et quieto animo, non ut ille calumniandi magister et sophistorum princeps meretur, sed ut veritatis patrocinium postulat. — Ibid. p. 510-511.

Luther écrit au sujet de Zwingli : Ferox ille Helvetius qui rem Christi putat agi helveticâ ferociâ, 1527, 31 mai. Zwinglium credo

sancto dignissimum odio, qui tam procaciter et nequiter agit in sancto Verbo Dei. 27 oct., à Mélanchth. 1527.

On consultera sur la dispute touchant la présence réelle :

Martini Lutheri sermo elegantissimus super sacramento corporis et sanguinis Christi, in quo respondetur obiter et ejusdem sacramenti calumniatoribus. Item, Quatenùs Moses à christianis accipi debeat.—Sermo Martini Lutheri, cùm pro concione legeret Exodum, dictus in cap. 19 et 20.—Epistola ejusd. adversus Bucerum, sacramentarium errorem novum refellens.— Oratio Joh. Bugenhagii quòd ipsius non sit opinio illa de Eucharistiâ, quæ in Psalterio sub nomine ejus germanicè translato legitur.—Querela fidei, auctore Vincentio Obscopœo, ad Dominicum Sleupnerum, Norimbergæ, ad S. Sebaldum divini verbi ministrum. Haganoæ, 1527.

Daß diese Worte Christi (das ist mein Leib ꝛc.) noch fest stehen wider die Schwermgeister. Martin Luther. 1527.

Ein Bericht an einen guten Freund von beyder Gestalt des Sacraments, aufs Bischoffs zu Meissen Mandat. Martin Luther. Wittenberg, 1528.

Vom Abendmahl Christi, Bekäntniß Martin Luthers. Wittenberg,

Ex vetustiss. orthodoxorum patrum, Cypriani, Hilarii, Ambrosii, Augustini, Hieronymi, Isichii et Pascasii, de genuino Eucharistiæ negotii intellectu et usu, libellus. Contrà omnes vesano sacramentario spiritu vertiginosos (qui cùm ipsi Patrum opinionibus pertinacissimè innitantur) planè Achilleum telum. Nuper ex pervetusto exemplari bonis avibus in fanaticorum omnium interniciem depromptus. Cum præfat. Jobi Gastii ad D. Johannem Brentium, præceptorem suum. Hagan. 1528.

Unterricht warum die Thum-Prediger zu Magdeburg nicht disputiren wollen, und doch uns öffentlich auf der Kanzel geeischet und gefodert haben. Niclas Amsdorff. Magdeburg, 1528.

Joh. Bugenhagii Pomerani publica, de sacramento corporis et sanguinis Christi, ex Christi institutione, confessio, quâ suæ fidei de cœnâ Domini reddit rationem, et dicit vale iis, qui audire nolunt. Cum epistolis ejud. ad Joh. Brentium, Halæ Suevorum concionatorem ; Hessum Uratislaviensis Ecclesiæ pastorem ; Georgium Spalatinum, Ecclesiæ Altenburgensis pastorem ; Joannem Agricolam, Islebianæ scholæ archididascalum. Wittemberg., 1528.

Vergleichung Dr. Luthers und seines Gegentheils vom Abendmahl Christi, Dialogus, das ist, ein freundlich Gespräch, gar nah alles so Dr. Luther in seinem letzten Buch, Bekäntniß genennet, fürgebracht hat, wird hierin gehandelt, wie das zu Erkentniß der Warheit und christlichem Friede dienet. Cum præf. Buceri. 1528.

CHAPITRE XV.

DIÈTE D'AUGSBOURG.—1530.

État de l'Allemagne avant l'ouverture de la Diète. — Charles-Quint quitte l'Italie pour rendre la paix à l'empire. — Il fait son entrée à Augsbourg. — Procession du saint Sacrement. — Les princes réformés refusent d'y assister. — Ce qu'étaient ces princes. — Augsbourg est troublé par les prédications des novateurs. — Récit d'une comédie luthérienne jouée devant Charles-Quint. — Orateurs catholiques qui vont prendre part aux travaux de la diète.

Il serait impossible, en jetant à cette heure les yeux sur l'Allemagne, de ne pas se sentir attristé. Tous les liens religieux et sociaux ont été dissous : la voix de Clément VII n'est pas plus écoutée que celle de l'empereur. Luther a fait des grands vassaux de l'empire autant de tyrans qui tourmentent le corps et violentent les consciences ; âme et matière, tout doit leur obéir. Ils règnent en despotes dans le palais électoral comme dans le sanctuaire : à eux la police de la commune et de l'église. C'est sous leur inspiration que le ministre évangélique est élu, oint, consacré, qu'il prêche et administre les sacrements; juges de l'orthodoxie du pasteur, ils peuvent le chasser quand ils ont décidé qu'il n'enseigne pas la pure parole du Christ (1): ce sont les interprètes infaillibles de l'esprit et de la lettre des

(1) Voyez les chapitres V et VI de ce volume.

Écritures. Mélanchthon nous a raconté, les larmes dans les yeux, ce qu'est devenu l'Évangile depuis que la théologie a ses entrées à la cour. La chaire n'est plus qu'une tribune où monte quelque apostat ignorant pour distribuer le pain de vie aux ouailles de son troupeau officiel. Avarice, orgueil, méchanceté, voilà les vertus qu'étale le clergé nouveau. Les bancs des universités sont délaissés, et Démosthènes obligé par l'organe de son docte interprète de mendier des écoliers. Mélanchthon, ce fils glorieux de la muse antique, n'a pas même de quoi acheter au nouvel an une robe neuve pour sa femme. Aux yeux des théologastres qui pullulent dans les moindres bourgades, un humaniste n'est plus qu'un pédant : le professeur de belles-lettres tend la main et reçoit en détournant la tête trente florins d'aumônes annuelles (1). Partout où règne le luthéranisme on a vu s'éteindre l'art, la science, les lettres, et la liberté elle-même. De Meissen à Bâle vous ne trouvez que des chaumières incendiées, des couvents rasés, des palais en ruine : chaque buisson de la forêt Noire est teint du sang d'un paysan. Cherchez sur les bords du Rhin ces flèches aériennes que construisit l'art gothique : elles sont tombées sous les coups de paysans fanatiques. Si par miracle quelque vieille basilique est restée debout avec ses quatre murs, votre œil n'y trouvera ni les statues de pierre, ni les tableaux sur bois, ni les vases ciselés, ni les missels historiés, qui en faisaient l'ornement. Tous ces

(1) Voyez le chapitre VII de ce volume.

trésors, quand ils n'ont pas été anéantis, appartiennent à quelque électeur auquel Luther les livra pour prix d'une apostasie, et qui laisse mourir de faim et ceux dont il hérita, et les disciples de celui qui lui transmit l'héritage. Si vous pénétrez dans une imprimerie, vous n'y verrez plus les presses occupées à reproduire les œuvres d'écrivains antiques, mais de misérables pamphlets inspirés par une colère ignorante.

Ne parlons pas du prêtre catholique, il n'a que ce qu'il mérite; resté fidèle à son Dieu, on le chasse, on le dépouille, c'est la justice du vainqueur : mais Schwenckfeld, mais Carlstadt, mais tant d'autres qui sur la parole de Luther ont pris la Bible pour l'interpréter, et qui sont condamnés à mendier leur pain sur la grande route, parce qu'ils traduisent autrement que le docteur, un monosyllabe! Qu'on ne nous accuse pas de calomnier la réforme! On a dû voir, si l'on nous a lu, que cette triste peinture de l'Allemagne en 1530 est tirée des écrits de Luther, de Mélanchthon, de Pirkheimer, de Jonas et d'autres évangélistes.

Charles-Quint ne pouvait rester plus longtemps en Italie : il était parti pour apaiser, s'il était possible, les troubles qui désolaient l'empire.

Le 15 du mois de juin 1530, il fit son entrée à Augsbourg. Ce fut un des plus beaux spectacles dont jamais ville d'Allemagne ait conservé le souvenir (1).

---

(1) Georg. Sabin, Carmen de ingressu Cæsaris. Aug. — Georg. Cœlestin. Historia Comitiorum Aug., t. I, p. 105, etc.—Maimbourg,

L'empereur attirait tous les regards. Jeune, beau, bien fait, monté sur un cheval blanc polonais qu'il maniait avec toute la grâce d'un écuyer consommé, il saluait de la main et du regard le peuple répandu sur son passage. Trois cents cloches sonnaient à la fois, et mêlaient leurs sons aux détonations de l'artillerie, aux fanfares des trompettes, des instruments de musique, et à la grande voix du peuple qui dominait tous ces bruits divers. Jamais prince n'avait paru comblé de plus de gloire (1). Il portait un manteau espagnol brodé et étincelant de pierreries; la selle de son cheval était garnie de topazes et de rubis, et ses étriers étaient en argent doré. Il s'avançait sous un dais de velours écarlate, parsemé d'abeilles en or, et porté par les sénateurs d'Augsbourg, vêtus à l'espagnole. On avait suivi l'ordre prescrit par la bulle d'Or et les règlements publiés par Charles IV en 1356. L'électeur de Saxe, comme grand maréchal de l'empire, précédait l'empereur, entre le comte palatin représenté par le marquis d'Erbach, et le margrave de Brandebourg; il avait l'épée im-

I. II. — Dissertatio inauguralis et historica de D. Martino Luthero, à comitis Augustanis ann. 1530, corpore quidem absente, in illis tamen animo præsente, Thesis, à Christ. Mauritio Lochnero, Altorf, 1733, in-4°.

(1) Voir la lettre que Mélanchthon écrivait à ce sujet sur Charles-Quint : Epistolæ selectiores aliquot Philippi Melanchthonis editæ à Gasparo Peucero, 1565, p. 263. Et comparer le jugement qu'il en porte, avec l'opinion de Luther. « Mon avis, écrit Mélanchthon, est que les dieux, comme dit Horace, ne pouvaient faire à la terre un présent plus précieux, même quand ils feraient renaître l'âge d'or. »

périale à la main droite ; le comte palatin tenait la pomme, le margrave de Brandebourg le sceptre, tous trois de front, et revêtus de leurs manteaux d'électeur, d'écarlate doublée d'hermine, blasonnés de leurs armes. L'électeur de Saxe portait coupé d'argent et de sable à deux espadons de gueules passés en sautoir, et écartelés de toutes les provinces qu'il possédait, et de celles auxquelles il prétendait avoir droit, comme les duchés de Juliers, de Clèves, de Berg ; le margrave de Brandebourg, grand-chambellan héréditaire du Saint-Empire, portait sur un front d'azur, avec armes écartelées, un sceptre d'or. Frédéric, duc d'Autriche, grand échanson héréditaire de l'empire, élu roi de Bohème en 1527, marchait seul, immédiatement après l'empereur, la tête couronnée, et escorté de trois cents gardes vêtus de casaques de velours rouge et blanc. L'archevêque de Mayence, le doyen des électeurs ecclésiastiques, précédait les princes qui portaient les insignes auliques ; il était entouré de deux cents gardes de l'empereur, vêtus de casaques de velours jaune et noir ; à gauche paraissait l'archevêque de Cologne, à la tête de cent gardes armés de toutes pièces. Les électeurs ecclésiastiques portaient des bonnets d'écarlate doublés d'hermine. Les rues étaient tendues de tapisseries et couvertes de feuillages. A la vue de l'empereur, le peuple s'inclinait pour recevoir la bénédiction du légat. Il était aisé de reconnaître dans la foule les luthériens, qui se contentaient de courber la tête, sans mettre le genou en terre. Aux portes d'Augsbourg, quand l'empereur avait monté le cheval de parade qu'on

lui destinait, et que le cardinal Campeggio avait donné sa bénédiction, les princes électeurs s'étaient découverts, mais sans baisser la tête (1).

Les regards cherchaient en vain celui qui mettait en mouvement cette multitude, qui avait exilé de force l'empereur du théâtre de sa gloire, et dont le nom et l'image occupaient tous les esprits. Luther était absent. Il se tenait caché dans la citadelle de Cobourg, où l'avait conduit l'électeur de Saxe (2), de peur que sa présence dans Augsbourg n'éveillât la colère de Charles-Quint, car il était sous le coup de l'édit de Worms (3). Spalatin, Jonas, Mélanchthon, l'avaient accompagné, puis avaient continué leur route vers Augsbourg, en entonnant le premier verset du psaume, *Deus in adjutorium*, traduit autrefois en vers allemands et mis en musique par le réformateur, et qu'on chanta dans les temples évangéliques pendant la Diète (4).

---

(1) Menzel, l. c., t. I.

(2) Cochlæus in Actis Lutheri, p. 124 : Elector Lutherum ad Augustam tamen usque non perduxit, eò quod esset à Cæsare in edicto Wormatiensi pro hæretico notorio damnatus, et proscriptus, itaque reliquit eum in munitissimâ arce suâ Coburg. — Pallavicini in Hist. Conc. Trid., lib. III, cap. 3 : Lutherus Augustam adductus non est, ne tam apertò despicatu Cæsar offenderetur, eo ante ipsius conspectum obtruso, quem severissimo edictò Wormatiensi proscripserat. — Maimburgius in Hist. Lutheranismi, lib. II, sect. 21 : Elector veritus, ne imperatorem præsentia hominis, quem in edicto Wormatiensi nominàtim proscripserat, irritaret, reliquit eum Coburgi, in munimento, quod habebat, præcipuo, trad. par Lochner, l. c.

(3) Müller, Von der Evang. Stämme protest. und Augsburg. Confession, lib. II, cap. 7, § 6, p. 456. — Cyprianus, in Hist. Aug. Conf., cap. 6, § 3, p. 59.

(4) Cœlestin., lib. I, fol. 20.

Toutefois, s'il faut en croire les récits protestants, il n'eût tenu qu'à Luther de changer en deuil cette pompe triomphale. L'électeur de Saxe et les princes protestants qui redoutaient le courroux de l'empereur s'étaient assemblés pour détourner l'orage. L'électeur était d'avis qu'on devançât Charles-Quint, et qu'on allât, avec des troupes suffisantes, l'attendre aux pieds des Alpes, pour lui fermer l'entrée du Tyrol : c'était une mesure de désespoir qui aurait été funeste à la réforme, et dont Luther comprit le danger. « Prince, écrivit-il au duc, ce n'est pas par les armes qu'il faut défendre notre cause, mais par la patience et la résignation, et surtout par une confiance sans bornes dans le Seigneur et son bras tout-puissant. » Ce conseil était prudent; l'électeur le suivit (1). Maimbourg et d'autres historiens catholiques se sont laissé prendre à cette sagesse toute mondaine du réformateur (2) : vraisemblablement ils n'avaient pas lu son Appel à la nation allemande.

Le cortége s'avançait vers la cathédrale. On chanta un *Te Deum* en actions de grâces : le légat donna sa bénédiction aux assistants. Le lendemain était un jour de solennité catholique : la fête du Saint-Sacrement, qu'on devait porter en procession dans les rues d'Augsbourg ; Charles invita les princes réformés à cette cérémonie. Les princes avaient concerté d'avance leur réponse. Ce fut un

(1) Cœlestin., t. I, fol. 19. — Luth. epist. ad Elec. Sax. apud Cœlest., p. 20.
(2) Maimbourg, lib. II, p. 174.

véritable coup de théâtre : le margrave Georges de Brandebourg, portant la main à son cou, déclara qu'il était prêt à monter à l'échafaud et à perdre la tête, plutôt que de renoncer à l'Évangile (1). L'empereur sourit, en répétant : « Pas de tête! pas de tête! » et il ne dit plus rien, soit que la langue allemande lui fût peu familière, soit que les longs discours ne lui convinssent pas, soit peut-être que, suivant l'habitude de la cour d'Espagne, il laissât la parole à son lieutenant, son frère Ferdinand, roi de Hongrie. Les réformés ne comprenaient pas comment ce prince qui restait muet devant eux, immobile comme une pagode, n'exprimant ses volontés que par des hochements de tête, ou des mouvements de cils, avait pu faire trembler le monde. Ils croyaient parler à un homme, et ils n'avaient trouvé qu'une statue. Plus d'un noble réformé dut son courage du lendemain à cet état apoplectique de la langue impériale.

« Brave homme! disait Luther, qui parle moins dans une année, que moi dans un jour (2).

La nuit, les princes réformés tinrent conseil, s'exaltèrent, et résolurent de ne point assister à la procession. Le lendemain ils attendirent le lever de l'empereur pour lui présenter leur protestation écrite. Le margrave de Brandebourg porta de nouveau la parole : — Plutôt, dit-il en mettant la main à son cou, que de renier l'Évangile... —

(1) Adolph Menzel, l. c., t. I., p. 341.
(2) Tisch-Reden, chap. 45, p. 342.

L'empereur l'interrompit : « Pas de tête ! pas de tête ! » et il retomba dans son silence habituel (1). Ferdinand essaya de vaincre l'obstination du margrave, mais ce fut en vain. Le canon des bastions et les cloches des églises annoncèrent, à midi, le départ de la procession.

Elle fut plus magnifique peut-être que la marche triomphale de la veille. Georges Sabin a épuisé, pour la peindre, tous les trésors de la poésie. L'archevêque de Mayence soutenait un soleil d'or massif dont les rayons semés de pierreries lançaient des feux de toutes couleurs. Six princes qui se relevaient portaient un dais lamé d'or et d'argent, et surmonté, aux quatre coins, de bouquets de plumes d'autruche. Sur chaque place publique s'élevait un reposoir, orné de fleurs, de dentelles, et de tableaux précieux. A droite de l'archevêque, marchait le roi Ferdinand ; à gauche, Joachim, électeur de Brandebourg ; devant le dais, deux lignes de prêtres et d'enfants de chœur ; les deux grands-maîtres de la maison impériale et royale, suivis de hérauts d'armes, de trompettes, de hautbois et de cornets ; puis les sénateurs de l'empire, les membres du conseil aulique, du conseil royal, les magistrats de la cité, les officiers gentilshommes du palais. Derrière le dais, les regards s'attachaient sur l'empereur, vêtu de son grand manteau de pourpre, doublé de toile d'argent, un flambeau à la main, la tête nue, sans parasol, au milieu des ardeurs d'un soleil de juin. A la suite de Sa Majesté,

(1) Seckendorf, l. c., lib. II, p. 162.

venaient le légat, les électeurs ecclésiastiques, les archevêques et évêques, les députés des villes impériales, les grands d'Espagne, les seigneurs italiens et flamands, et enfin la garde de l'empereur et du roi de Hongrie. Les assistants tenaient un flambeau à la main, marchant en silence, lentement, et s'agenouillant chaque fois que l'archevêque élevait le Saint-Sacrement et l'offrait à l'adoration des fidèles. Des enfants de chœur jetaient des fleurs sur le passage de la procession. Les princes réformés attendaient l'empereur dans le temple dont l'entrée leur avait été permise par Luther. L'électeur Jean portait l'épée impériale, suivant les devoirs de sa charge. Toutefois il avait cru devoir consulter des théologiens et le docteur Martin entre autres qui lui avaient permis de s'acquitter de ses devoirs de grand vassal, à l'exemple de Naaman, qui soutenait de sa main le roi de Syrie son maître, quand il vint adorer l'idole de Remmon (1). Les théologiens réformés ne voilaient pas leur langage. L'empereur, c'était le prince infidèle de Syrie; la basilique catholique, le temple païen, et le Christ qu'on allait faire adorer au peuple, l'idole de Remmon.

Les princes réformés, après que l'empereur fut entré dans l'église, vinrent prendre les places qui leur étaient destinées. Charles s'assit sur son trône, en face de l'autel. Le chœur était tendu de velours

(1) Ulenberg, Historia de Vitâ, moribus, etc., Martini Lutheri, p. 374.—Calvin, dans ses Nicodémites, a examiné la question de la présence des « chrétiens » dans un temple catholique, et il la résout autrement que Luther : l'exemple de Naaman lui paraît sans valeur. — Voyez notre Histoire de Calvin.

cramoisi ; à gauche et à droite du maître-autel, il y avait six fauteuils, avec un écriteau portant : Mayence, Cologne, Bohême, Bavière, Saxe, Brandebourg ; une chaise était restée vide, et marquait la place de l'électeur de Trèves, alors absent. Les officiers des électeurs debout tenaient, devant eux, l'épée couchée sur l'épaule. Dès que les électeurs se furent assis, on vit entrer dans le chœur divers princes et comtes, puis le comte de Pappenheim qui ferma les portes, et donna les clefs à son chambellan. Alors l'archevêque de Mayence entonna le *Veni Creator*, et tous les assistants se levèrent à la fois ; puis commença la messe du Saint-Esprit, suivant la constitution de la bulle d'Or. Après l'Évangile, les deux assistants, suivis des prêtres et précédés par deux pages, portant des cierges, s'avancèrent, l'un tenant dans sa main l'encensoir, et l'autre le livre des évangiles, s'approchèrent de l'empereur, firent trois révérences profondes, et lui donnèrent, par trois fois, l'encens ; et une fois à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne, au roi de Bohême, à l'électeur de Saxe, au margrave de Brandebourg, auxquels ils firent baiser l'Évangile. Pendant l'*Agnus Dei*, les assistants portèrent une croix d'argent à baiser à l'empereur et aux électeurs. La messe finie, l'archevêque se dépouilla de ses vêtements derrière l'autel, vêtit une chappe, et, s'étant mis à genoux, entonna une hymne que la musique impériale acheva.

Le cortége reprit ensuite, dans la même pompe, le chemin du palais épiscopal, où logeait Sa Majesté.

Voyons donc quelles étaient ces âmes timorées qui auraient cru souiller leur innocence, en mettant le pied dans un temple catholique. C'était d'abord l'électeur Jean, un des princes les plus gloutons de son siècle, dont le ventre chargé, dès le matin, de vin et de viandes, avait besoin, pour ne pas tomber, d'être retenu par un cercle de fer; amoureux fou d'une symbolique qui avait aboli le jeûne, le carême, et permettait de faire gras le vendredi et le samedi. Son buffet électoral passait pour le plus abondamment garni de l'Allemagne, de vases de toutes sortes, dérobés au réfectoire des moines, ou à la sacristie des églises (1). C'était son fils Frédéric qui usait son temps et sa santé à table ou à la chasse, et, comme son père, joyeux convive, ami du vin et de la bonne chère, savait à peine son catéchisme. C'était le landgrave de Hesse, dont la paillardise était devenue proverbiale, adultère effronté qui, pour résister aux assauts de la chair, finit par demander et obtint la permission de coucher avec deux femmes (2), et qui se faisait servir à table par des domestiques portant sur leurs manches brodées ces cinq lettres capitales : V. D. M. J. Æ. *Verbum Domini manet in æternum :* la parole de Dieu subsiste éternellement. C'était Wolfang, prince d'Anhalt, d'une ignorance crasse, qui n'avait jamais su faire, dit-on, le signe de la

---

(1) Der Churfürst war ein Freund des Weines und der Jagd. — Adolph Menzel, t. I, p. 338.

(2) Voyez le chapitre de ce volume qui a pour titre : *Bigamie du landgrave de Hesse.*

croix. C'étaient Ernest et François de Lunebourg, qui, ne voulant pas laisser à leurs valets le soin de piller les églises, volaient, de leurs mains, les vases sacrés. Voilà les princes, dont l'âme se troublait à l'idée seule de regarder en face les tabernacles catholiques.

Dès que Charles se fut assis, les archevêques et les prélats vinrent l'un après l'autre bénir le couvert. L'archevêque de Mayence prit les sceaux de l'État, qu'il posa sur la table. L'empereur les remit au chancelier d'Augsbourg qui pendit à son cou le grand scel. Alors parut le margrave de Brandebourg à cheval, tenant une serviette damassée, un bassin et une aiguière d'argent qu'il présenta à l'empereur pour se laver les mains. Puis, vint le comte palatin, à cheval, portant quatre plats d'argent, chacun du poids de trois marcs, et garnis de viandes chaudes qu'il posa sur la table; enfin le roi de Hongrie, grand échanson, une aiguière d'argent à la main, du poids de douze marcs et pleine de vin et d'eau qu'il offrit respectueusement à Charles-Quint. Au seigneur de Falkenstein appartenait le cheval du margrave; au margrave de Brandebourg le bassin et l'aiguière; au seigneur de Nortemberg, maître d'hôtel, le cheval et les plats du comte palatin; au seigneur de Limbourg, le cheval et la coupe du roi de Hongrie, et au maréchal de Pappenheim, le cheval, le bâton et le boisseau de l'électeur de Saxe. Voici quelle était la charge de l'électeur Jean. Devant l'hôtel impérial, on avait répandu de l'avoine; l'électeur un bâton d'or à la main, et une mesure

d'argent doré, du poids de douze marcs, remplissait le boisseau qu'il donnait au premier palefrenier, puis plantait son bâton dans l'avoine et se retirait (1).

L'édit de Worms défendait positivement aux novateurs de prêcher leur doctrine en chaire. L'édit n'avait point été rapporté, mais les princes réformés, sous prétexte qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture spirituelle, avaient, en entrant à Augsbourg, établi dans leurs chapelles privées des prêches où se portait en foule la populace. Elle venait pour y entendre dire des injures aux papistes, donner le nom d'Antechrist au pape et aux évêques, et damner le célibat ecclésiastique. Il fallut un ordre de l'empereur, crié à son de trompe sur toutes les places publiques, pour imposer silence à ces orateurs. Augsbourg était menacé de ces fléaux qui désolèrent le Bas-Empire où chaque habitant était changé en controversiste. La ville fourmillait de prédicateurs zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, illyriens, luthériens, qui tous se disaient envoyés de Dieu pour raconter sa parole. Cette nuée d'évangélistes s'abattait ici et là, et de chaque borne faisait une chaire pour haranguer la multitude qui, tiraillée de tous côtés, ne savait à qui prêter l'oreille. Érasme, avec sa causticité habituelle, a peint ce brouhaha de paroles magistrales, ce tohu-bohu de questions, ce bourdonnement sans fin d'interrogations, ce glas assourdissant de textes bibliques. « En voici venir un, le

(1) Bulle d'or de l'empire.

Nouveau Testament en main, qui crie: —Montrez-moi le purgatoire; un autre, où est le baptême des enfants? un troisième, où est la trinité, la divinité de Jésus? un autre, si dans l'union hypostatique il y a autre et autre, ou autre chose et autre chose. Attendez, cela n'est pas fini; j'en aperçois un qui s'enquiert comment les accidents peuvent être en l'eucharistie; un autre, si le pain et le vin sont réduits à néant ou changés en son corps par altération; un autre encore si le corps subsiste en celui qui le reçoit ou est changé en sa substance (1). »

Vraiment Érasme fut heureux d'être alors malade en Suisse; car à Augsbourg, où l'avait invité Mélanchthon, ses oreilles eussent cruellement souffert, et sa tête fatiguée de trop de travail, aurait eu des vertiges.

Il n'eût été guère plus content de certains prédicateurs catholiques, qui, avant l'arrivée de Charles-Quint, avaient fait de la chaire un trépied sibyllin d'où ils jetaient à la figure des grandes lumières du siècle tout ce que leur inspirait la sottise. Voici, par exemple, un cordelier dont le nom n'est point une vengeance d'Érasme (2), et qui a le privilége de faire courir à ses sermons, car il ne ménage ni les prêtres, ni les évêques, ni le pape, ni l'empereur, ni les lettrés non plus qu'il accuse de tous les maux qui désolent l'Allemagne. — « Mes frères, dit-il, je vous annonce un nouveau luminaire qui vient de poindre à l'horizon; la langue

(1) Erasmi Epistolæ, epist. 1094.
(2) Concio, sive Merdardus. Le cordelier s'appelait Merdard.

se fourche dans ma bouche; j'ai voulu dire un âne, un maître âne, un docteur à longues oreilles, qui s'avise, voyez-vous l'impudent! de corriger le *Magnificat*, ce cantique inspiré du Saint-Esprit! Il a corrompu l'Évangile, ce précurseur de Luther, qui vient d'empester l'Allemagne:» c'était d'Érasme que le frère parlait. Jean Faber (1), confesseur de Charles-Quint, et le cardinal de Trente imposèrent silence au cordelier et lui défendirent de monter en chaire, au grand déplaisir des habitants d'Ausbourg, qui aimaient sa parole médisante.

Érasme nous a conservé le récit d'une comédie qui sent le luthéranisme, et qu'on eut l'audace de jouer devant l'empereur, qui n'en devina l'auteur qu'au dénoûement.

La cour était assemblée dans l'hôtel de la Diète, avec le roi de Hongrie, les prélats, les princes réformés. Tout à coup paraît un homme masqué, à la robe longue de docteur, qui porte écrit sur le dos en lettres onciales le nom de Reuchlin. Il tient en main un fagot dont les branches se courbent en forme d'éventail, et qu'il place au milieu de la salle. Alors un ecclésiastique masqué, au nez effilé, à l'œil clignotant, à la lèvre plissée, en signe de moquerie, et qu'on reconnaît aussitôt pour Érasme s'avance en saluant de côté et d'autre, marche à petits pas, et regarde en souriant les branches recourbées qu'il travaille à redresser: mais peine

(1) « Joh. Faber, scortationis patronus et unus ex præcipuis papistis, qui beato Luthero, vel veriùs, Spiritui sancto, restiterunt, » dit un disciple de Luther.

inutile, il est obligé de les jeter de dépit, et de s'en aller en gromelant entre ses dents des mots inintelligibles, et ricanant d'un rire diabolique. Un moine lui succède qui a le front large, la figure soufflée et couleur lie de vin; et une grosse voix, qui beugle, et s'en va mettre le feu au fagot; puis un empereur avec une large épée dont il frappe le foyer, qui petille et jette des étincelles de toutes parts; enfin un pape en habits pontificaux, qui porte de chaque main une cruche; à droite une cruche pleine d'eau, à gauche une cruche pleine d'huile. Il s'approche pour éteindre l'incendie, et malheureusement se trompe de cruche et jette l'huile au lieu de l'eau sur le brasier qui s'enflamme et dévore le bûcher. L'empereur irrité fit chercher le coupable : on ne put le trouver (1).

La Diète s'ouvrit le 20 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'empire et des députés des villes impériales, dans une salle immense toute tendue de velours. Au milieu d'un hémicycle dont chaque côté était garni de fauteuils à bras en velours cramoisi, destinés aux princes souverains, s'élevait le trône de Sa Majesté, couvert d'étoffes à franges d'or et d'argent. A droite et à gauche se tenaient les pages vêtus à l'espagnole. Charles avait un manteau qui traînait jusqu'à terre, sur la tête la couronne impériale; l'électeur de Saxe qui faisait les fonctions de grand maréchal d'empire, portait l'épée impériale; la main de justice était tenue par

(1) Vie d'Érasme, par de Burigny, t. II, p. 272.

le margrave. Le coussin destiné à recevoir la couronne quand Charles se découvrirait, était gardé par deux pages. Sur la seconde ligne de l'hémicycle étaient les siéges des archevêques et évêques, du nonce du pape, des ambassadeurs; au-dessous les pliants réservés aux docteurs catholiques, Eck, Cochlée et Nausea. Eck nous est connu.

Cochlée ne ressemblait pas à Eck; au lieu de tendre des lacets, il filait des toiles d'araignées où il attendait patiemment que vînt se prendre son ennemi : chardon qui s'épanouit au milieu des lis et des roses, dit le poëte :

Attamen annumerat tantis quoque musa merentem
  Luminibus; virtus quòd vel in hoste placet,
Lilia sic inter crescens urtica, rosasque
  Germinat et fruitur floris honore boni.

Du reste brave chevalier, de belle mine, qui sonne quelquefois admirablement de la trompette, et jette à son adversaire un noble défi. Voici un cartel de Cochlée qui méritait d'être ramassé par Luther.

« Cochlée à Luther.

» Si tu es homme, viens avec des armes et non avec des injures, revêts-toi du glaive de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, et mesurons-nous. Tu as trouvé avec qui combattre pour la foi et la gloire de la religion: Viens, si tu portes un cœur de héros; viens disputer à la face du soleil, dans tout lieu que nous indiquera César, à haute et intelligible voix; viens, pérorons sans ambages, sans détours, sans arrière-pensées; vaincu, je ne récuse ni l'exil, ni la prison, ni la roue, ni le feu, ni le glaive, rien de tout ce qu'il plaira aux juges

du camp d'infliger à celui qui aura succombé. Il me sera glorieux de combattre, de vaincre ou de mourir pour ma foi. Viens donc : lutte, combats, triomphe, ou tombe en revenant à la vérité. Je te porte ce défi, à toi, à quiconque des tiens voudra soutenir en champ clos l'honneur de ta Babylone. Il n'y a qu'une femmelette qui puisse se servir dans une affaire semblable, de ris et de jeux de mots, de moqueries et d'imaginations monstrueuses. Aux hommes, d'autres armes. Viens donc, armé de toutes pièces, toi ou un second en ton nom. Je vous attends. J'ai dit, et mes actes soutiendront mon dire : Que Dieu me soit en aide. Amen (1). »

C'est une chose étrange que le dédain du réformateur pour Cochlée. Il n'a pas daigné une seule fois sortir de son silence pour lui répondre. Il le jugeait sans importance, puisque Cochlée ne lui a pas fait une seule fois commettre le péché de colère (2). Quand parut le fameux ouvrage du catholique : La bête à sept têtes : « Je n'en ai qu'une, disait Luther, qu'ils ne peuvent couper; que serais-je, si j'en avais sept (3) ? »

Frédéric Nausea, sécrétaire du cardinal Cam-

---

(1) Cochlée mourut à Breslau, le 10 janvier 1552. Il est connu surtout par son histoire : De Actis et Scriptis Martini Lutheri.

(2) Voyez Articuli ccccc Mart. Lutheri, quibus singulatim responsum est à Joh. Cochlæo. Coloniæ, 1525, in-4°. — Sept. Lutherus, ubique sibi suis scriptis contrarius, per Cochlæum editus.—Lipsiæ, Schumann, 1529, in-4°.

(3) « Joh. Cochlæus multijugâ instructus eruditione, et sacris totus deditus litteris, » suivant le témoignage du luthérien Reusner, dans ses « Icon. Virorum, etc., p. 35. »

peggio, était depuis quatre ans un des grands orateurs de la chaire catholique à Mayence, un peu diffus, privé de chaleur et d'entrailles, mais très-versé dans la science des livres saints et des Pères. Il avait été reçu docteur en droit et en théologie, après de sérieuses études. C'était un humaniste plein d'amour pour les lettres antiques qu'il travaillait à répandre en Allemagne. Comme toutes les belles intelligences de cette époque, il possédait un vaste fonds de connaissances ; il était médecin, juriste, philosophe, poëte et astronome (1).

Jean Faber était un théologien de la renaissance qui savait son Aristote et son saint Thomas par cœur, amoureux comme un écolier lauréat d'Horace et de Virgile, homme du monde, et soigné dans sa parure autant que dans son langage. A Rome il eût disputé à Hortensius le prix de mémoire; au besoin il aurait rappelé à Luther, s'il en avait perdu le souvenir, tout ce que le moine avait écrit depuis quinze ans, sans en oublier les injures. Il eut une bonne fortune. Au lieu de pâlir sur des livres pour réfuter son adversaire, il l'avait appris, et s'était mis alors à composer les Antilogies de Luther. Vous ouvrez le livre, c'est Arius, Manès, Bérenger ; vous tournez la page, c'est Scot, Durand; souvent dans le même feuillet, c'est Huss et Cajetan.

(1) On a de lui : Consilia de puero litteris instituendo; Disticha in omnia capita librorum Lactantii; Principia dialectices; De naturâ commendationeque Thermarum ; Lib. VII Rerum mirabilium ; Orationes, Epigrammata, etc.— Dupin, Bibl. des aut. eccl. du seizième siècle. — Serarii Mogunt. rer., lib. I, cap. 40, nº 18, p. 176.

L'ouvrage de Faber avait fait rire.

Mais Luther s'était mis en colère. « Je ne répondrai, avait-il dit, ni à Cochlée ni à Faber : il n'est pas d'âne qui n'acquière le grade de docteur dès qu'il s'attaque à Luther. Ce Luther est un Dieu qui fait de mendiants des grands seigneurs, d'ânes des docteurs, de polissons des saints, et change la boue en pierres précieuses ; c'est moi qui élevai à la tiare Adrien, et vous verrez que je ferai de Faber un cardinal (1). »

Faber était un controversiste habile qui, au témoignage de Mélanchthon, déploya autant de science que de zèle pour rapprocher les esprits à Augsbourg. C'est lui qui disait en chaire à la Diète de Spire : — Avant que je croie à Luther, j'aimerais mieux croire à Mahomet ; car il a conservé les jeûnes, les abstinences, les prières, et les bonnes œuvres. « J'ai bien peur, répondait à table Luther, qu'il n'ait prophétisé comme Caïphe, et qu'il n'embrasse un jour la foi turque (2). » Luther se trompait, car Faber mourut dans son évêché de Vienne, que le roi Ferdinand lui avait donné pour prix de ses travaux littéraires. — Encore un d'enrichi par ce pauvre diable de Luther, s'écriait Érasme en apprenant la nomination de Faber, dont il révérait du reste la piété et l'intelligence (3).

---

(1) « Adversus iteratum edictum episcopi Misnensis pro communione sub unâ specie ; » pamphlet que Seckendorf nomme *vehemens et aculeatum*.

(2) Tisch-Reden, p. 364, 365.

(3) Hist. de la Réformation, par Sleidan, lib. VII, t. II, p. 202.

CHAPITRE XVI.

CONFESSION D'AUGSBOURG. — 1530.

Ouverture de la Diète. — Les princes réformés présentent à l'empereur leur confession de foi. — La confession d'Augsbourg est un manifeste contre la primitive symbolique de Luther. — Antilogies du docteur. — Mélanchthon rend compte à son maître des délibérations de la Diète. — Luther à Cobourg. — Dispositions d'esprit de Mélanchthon à Augsbourg. — Concessions diverses qu'il fait aux catholiques. — Luther s'oppose, de Cobourg, à toute espèce de transaction avec les « papistes ». — Spalatin et Jonas veulent une réconciliation. — Irritation de Luther qui ne veut de paix à aucun prix. — Bruck est dans les mêmes dispositions. — Chagrins et découragements de Mélanchthon. — Cris de réprobation contre les tentatives de rapprochements essayées par le professeur. — Appel de Luther aux haines. — L'électeur de Saxe s'enfuit clandestinement d'Augsbourg. — Mélanchthon pour se réconcilier avec les Suisses qui n'ont pu se faire entendre à la Diète, altère le texte de la confession. — La confession envisagée comme symbole dogmatique est attentatoire au principe du libre examen.

Après que le comte palatin, au nom de l'empereur, eut prononcé le discours d'ouverture, les assistants debout et la tête découverte, un héraut d'armes sonna de la trompette sur le perron de l'hôtel. A ce signal les portes de la grande salle s'ouvrirent, et les bourgeois les plus notables de la cité vinrent prendre place sur les bancs qui leur avaient été destinés. Il y en avait plusieurs que l'électeur avait réservés aux théologiens de son parti : Justus Jonas, et Spalatin, qui moururent, dit-on, dans la foi de leur maître ; Mélanchthon, qui ré-

pudia quelques-uns des enseignements de l'école saxonne, et Agricola d'Eisleben, le chef de la secte des Antinomiens, qui quitta et reprit le luthéranisme, et finit à Berlin, semi-catholique, semi-réformé (1). Zwingliens, anabaptistes, carlstadiens, restèrent dans la foule. Les luthériens qui venaient à Augsbourg pour demander la liberté de conscience, étaient prêts à s'associer à toutes les mesures de rigueur que le pouvoir prendrait contre les novateurs dissidents.

Alors l'électeur de Saxe, le margrave de Brandebourg, les ducs François et Ernest de Lunebourg et de Brunswick; Philippe, landgrave de Hesse, et Wolfang, prince d'Anhalt, se levèrent de leur siége et s'avancèrent vers le trône de l'empereur. Et Georges Pontanus (Bruck), chancelier de l'électeur Jean, pria de Sa Majesté de permettre qu'on lût publiquement devant les Ordres la confession de foi des princes réformés, afin de dessiller les yeux de ceux qui leur attribuaient des opinions hérétiques. L'empereur leur donna rendez-vous pour le lendemain, dans la salle du palais épiscopal.

En attendant, il les priait de vouloir lui remettre la confession; mais les princes s'excusèrent, sous prétexte que la copie faite à la hâte était remplie de fautes, d'omissions, de mots effacés et illisibles (2).

Le palais de l'évêque n'eût pu contenir tous les

(1) Sleidan, l. c., lib. VI, p. 232, note.
(2) Cœlestin, t. III, fol. 1 et seq. — Maimbourg, lib. II, p. 189.

réformés : beaucoup d'entre eux furent obligés de rester dans les appartements voisins, dans les couloirs, où ils attendaient avec une inexprimable anxiété l'effet de la lecture du symbole réformé. Le chancelier Christian Baier, chargé de lire l'exomologèse mélanchthonienne, avait la voix éclatante. Ses paroles écoutées dans un profond silence, s'entendaient, dit-on, de la cour du château, où un grand nombre de protestants cherchaient dans le silence qu'on donnait à l'orateur d'heureux augures pour l'avenir de leur confession (1).

La lecture achevée, l'empereur dont la figure était demeurée impassible, remit un exemplaire de la confession écrit en allemand, à l'archevêque de Mayence, garda pour lui la version latine, qu'il avait prise des mains du chancelier Christian Baier (2), et congédia les princes après leur avoir fait promettre de ne pas publier l'exomologèse sans son ordre exprès. Les princes le promirent, et en firent imprimer la même année, cinq éditions en langue allemande et deux en langue latine (3), mais qui offrent entre elles de notables variantes.

Il n'est pas dans l'histoire de la réforme de manifeste plus lumineux contre la mission de Luther, que l'exomologèse de Mélanchthon connue sous le

---

(1) Gustav Pfizer, l. c., p. 628.

(2) Les originaux de la Confession sont perdus. Un moment on crut avoir trouvé à Mayence la version latine, mais Weber a démontré : Critische Geschichte der Augsburger Confession, que ce n'était qu'une copie infidèle.

(3) Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 414.

nom de Confession d'Augsbourg. Un moine s'est annoncé comme le prêtre du Verbe divin, comme un nouvel Ecclésiaste et un autre Élisée. Il a voulu faire prévaloir son autorité sur celle de l'Église catholique. Des peuples ou séduits ou surpris ont marché à sa lumière. Par intervalles Dieu suscite des docteurs qui prennent en main la défense de la vérité ; mais les mauvaises passions étouffent leur voix, et leur robe est le grand obstacle qui les empêche de se faire écouter. Aujourd'hui voici le Jérémie du réformateur, le disciple en qui Luther a mis son amour et ses affections, l'enfant de son cœur et de ses doctrines, qui, forcé de montrer au monde le symbole des néologues, présente, après de longs jours de travail, une confession qui sent l'huile, tant il l'a lue, tant il l'a revue, corrigée, raturée. Luther l'a contre-signée et apostillée de ces mots remarquables : « Qu'il soit condamné celui qui enseignera autre chose ! » Or qu'on se garde de croire que ce soit l'exposé fidèle des doctrines enseignées jusqu'alors par Luther. Nous nous rappelons ses emportements contre Érasme au sujet du libre arbitre (1) que la prescience divine mettait en poudre dans les créatures ; cet esclavage de l'homme qu'il a trouvé dans les livres saints, et qu'il impose à notre foi sous peine de damnation. Eh bien ! Luther consent à apposer son nom au-dessous de l'article dix-huit de la confession où Mélanchthon établit : « Qu'il faut reconnaître le libre arbitre dans tous les hommes qui

(1) Voyez le chapitre qui a pour titre : *Erasme*, t. II,

ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu, que l'on ne peut commencer ou achever sans lui, mais seulement pour les choses de la vie présente, et pour les devoirs de la société civile. Mélanchthon ajoute dans son Apologie, afin d'éclaircir ce passage déjà si clair : « Pour les œuvres extérieures de la loi de Dieu (1). » Mais c'est là ce que disait Érasme, et qui excitait les brutalités de Luther.

« Je n'en veux point, de votre libre arbitre, répétait le Saxon, gardez-le ; si Dieu me l'offrait, je le refuserais (2). » Et il l'accepte aujourd'hui, et il en fait un article de son symbole.

Il nous souvient de cet axiome décourageant qu'il veut nous imposer de sa pleine science : « Que Dieu opère en nous le péché. » C'était encore un rayon lumineux qu'il dérobait aux livres saints et qu'il nous accusait de repousser ; et le voilà qui déclare dans l'article dix-neuf : « Que la volonté du méchant est la cause du péché ! » Emser, Cochlée, Eck, Érasme, pauvres docteurs ! il n'y a pas cinq ans que vous disiez abomination à cette doctrine de désespoir ! Que faisait donc alors le Saint-Esprit ? Qui troublait ainsi l'entendement du père de la réforme ? Est-ce la lettre qui tuait son intelligence ? A qui donc faut-il croire ? à Luther dans la chaire de Wittemberg, ou à Mélanchthon à la Diète d'Augsbourg ? Qu'on nous vante mainte-

---

(1) Bossuet, Histoire des Variations, in-12, t. I, p. 115. — Conf. act. 18, Apol. ad eumd. loc.

(2) Luth. de Lib. Arb. adver. Eras. Rot., t. I, fol. 226.

nant les illuminations qui partent soudainement de la Bible, et vont saisir qui la prend et veut la lire : Luther se trompait, ou nous trompait.

On n'a point oublié les théories de Luther sur les bonnes œuvres, qu'il traite de péché, qu'elles soient opérées même par un âme juste (1). Pour nous séduire il corrompait le texte de saint Paul (2), par des interpolations qui faisaient crier les catholiques ; mais il se moquait bien de ces papistes qu'il renvoyait à l'école. Si nous lui citions pour l'embarrasser l'épître de saint Jacques : « Belle autorité ! disait-il, épître apocryphe, épître de paille ! » Et cependant nous avions raison, nous autres. Le maître errait, car, dit-il : — « Les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges, elles sont nécessaires et elles méritent des récompenses (3). »

Qu'ils dorment en paix, tous ceux que Luther damnait le coude appuyé sur la table de son auberge de Wittemberg, entre deux pots de bière de Torgau, quand il répondait à un de ses commensaux qui lui demandait si un papiste peut être sauvé : « Je n'en sais rien, ma foi (4) ! » Voici qu'Antoine, Bernard, Dominique et François sont tenus pour saints par l'Apologie de Mélanchthon ; enfants par conséquent de la véritable Église (5). Il n'y a plus que saint Thomas d'Aquin de damné sans pitié,

---

(1) Luth. Assert. 86 omnium art. Op., t. II, fol. 525, 6.
(2) Mœhler, Symbolique, p. 201.
(3) Synt. gen., art. 6, p. 12, 20.
(4) Tisch-Reden, p. 499.
(5) Apol. Resp. ad argum, p. 99 ; de votis mon., p. 281.

vraisemblablement parce qu'il était jacobin, dit Bossuet. Nous pouvons même désormais, et en toute sûreté de conscience, assister à la messe, cette invention de Satan (1), — car, dit l'Apologie, les réformés n'ont pas aboli la messe.

— On la célèbre parmi nous avec une extrême révérence, continue Mélanchthon, et on y a conservé presque toutes les cérémonies ordinaires (2). En ce temps-là, en effet, un catholique se serait trompé en entrant dans certains temples réformés loin de Wittemberg. Son livre d'heures à la main il aurait pu suivre le prêtre, et reconnaître l'introït, le kyrié, la collecte, l'épître, l'évangile, le credo, la préface, le sanctus, les paroles de la consécration, l'élévation, l'oraison dominicale, l'agnus, la communion, l'action de grâces. Les cierges brûlaient sur l'autel, l'encens fumait, on chantait en latin et en allemand; le prêtre avait les parements et la chasuble avec la croix brodée, le surplis et le rabat. Mélanchthon avait insisté pour la conservation de la liturgie catholique qui dura en partie dans quelques provinces reculées jusqu'à sa mort, et à sa mort fut emportée avec le peu des vérités qu'il avait maintenues. En Bavière, à certaines messes luthériennes, on pouvait encore prier pour les morts, comme faisait la primitive Église, ainsi que le confesse l'Apologie, qui ne défend pas ces effusions pieuses. Entendez bien! le culte des morts, la croyance à l'expiation des âmes dans l'autre

(1) Von der Messe, Tisch-Reden, p. 386.
(2) Forma Missæ, chap. II.—Bossuet, Variations, lib. III, p. 144.

vie (1) ; ces deux grandes superstitions contre lesquelles s'était rué Luther ; ces pratiques nées d'hier et sorties d'un cerveau papiste! Mais voici quelque chose de plus merveilleux : « Sodome et Gomorrhe, la grande prostituée de Babylone, l'Église catholique enfin, rentrée en grâce, justifiée, glorifiée par Luther; — car, dit l'Apologie, ceci est l'abrégé de notre symbole, où l'on ne trouvera rien de contraire à l'Écriture, à l'Église catholique, ni même à l'Église romaine (2). Que veut-on de plus? un hymne à la tradition; une invocation aux docteurs de la foi, de l'encens aux saints que nous révérons? — « Nous ne méprisons pas les dogmes de l'Église catholique, ni nous ne voulons soutenir les opinions impies qu'elle a condamnées; car ce ne sont pas des passions désordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu et de l'ancienne Église, qui nous a portés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, la doctrine des prophètes, des apôtres, des saints Pères, de saint Ambroise, de saint Augustin de saint Jérôme, etc. (3). »

(1) Bossuet, p. 146. — Apol., cap. de vocab, Miss., p. 284.

(2) Conf. Aug. Genevæ, p. 22, 23. — Apol. Responsio ad argument., p. 441 et seq.

(3) Responsio ad argument., édit. de Genève, art. 21, p. 144.

Pendant qu'à la diète Mélanchthon, au nom des princes réformés, parlait ainsi de nos Pères, Luther écrivait à Brenz : Penè cum indignatione admiror quomodo Hieronymus nomen doctoris Ecclesiæ, et Origenes magistri ecclesiarum post epistolas meruerint, cùm in utroque auctore non facilè tres versus invenías de fidei justitiâ docentes, neque christianum ullum facere queas ex universis utriusque scriptis. Neque alius fuisset Augustinus, etc. — Brentio, 26 aug. — De Wette, t. IV, p. 150.

Mais quand le règne de l'ancienne Église a-t-il pris fin? Mélanchthon ne le dit pas, non plus que Luther. Ce ne pouvait être au quinzième siècle, puisque ailleurs Luther appelle un homme merveilleux en tout, ce Gerson qui avait condamné au concile de Constance Wiclef et Jean Huss. Ainsi, remarque Bossuet, l'Église romaine était encore la mère des saints dans le quatorzième siècle (1).

Donc, que faut-il penser de cette confession de foi d'Augsbourg? Croit-on que si Luther l'eût faite à la dispute de Leipzig, l'hérésie aurait déchiré l'Église, que la Saxe eût nagé dans le sang des paysans? Un homme de plus en 1517, Mélanchthon, et la révolution religieuse n'avait pas lieu; un homme de moins en 1530, Luther, et la révolution était close, nous le croyons.

Les docteurs catholiques en entendant cette confession furent frappés d'étonnement. Ils se regardaient les uns les autres, échangeaient des signes muets et ne comprenaient rien à cette parole mesurée qu'avait toujours dédaignée la réforme; à cette argumentation sans morgue ni faste; à cet exposé candide et où l'oreille attendait en vain une expression de colère; où par intervalle fermentait bien quelque levain de nouveauté et surgissait quelque hétérodoxie, mais cachée sous les fleurs d'une phraséologie dont le modèle était perdu depuis longtemps.

On répondit aux princes que leur confession serait examinée avec soin et qu'on leur en présen-

---

(1) Hist. des Variations, lib. III, p. 143.

terait la réfutation en bonne forme au jour indiqué par l'empereur.
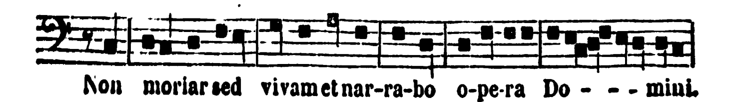
Les protestants auraient voulu que les catholiques formulassent aussi leur confession. — A quoi bon, répondait Faber? nous croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que nous croirons demain.

Luther, à qui Mélanchthon rendait compte des délibérations de la Diète, était à Cobourg malade. Avec son imagination qui colorait tout, il eut bien vite baptisé d'un nom poétique sa nouvelle prison. La Wartbourg était la Pathmos du nouvel Évangéliste, la citadelle de Cobourg fut son Sinaï. Il avait grandi comme on voit. A la Wartbourg, c'était un évangéliste ; à Cobourg, c'est Jéhovah, le matin enveloppé de nuages, le soir au milieu des hiboux (1).

Luther souffrait en ce moment des oreilles et de la tête, et éprouvait des vertiges qui ne lui permettaient même pas l'exercice de pensées sérieuses. — Ma tête tinte ou tonne plutôt, disait-il; si je ne

(1) Il écrit à Mélanchthon : Wir sind endlich einmal in unserm Sinai angelanget. Wir wollen aber auch diesem Sinai ein Sion machen.—Luther's Sämmtliche Werke. Halle, t. XV, p. 2827.

A la citadelle de Cobourg, dans la chambre habitée par le docteur, et touchant un petit bois nommé Hain, on trouve l'inscription suivante, mise en musique :



M. Lutherus D. 15 c. 30.

quittais le travail, je tomberais en syncope : ma tête n'est plus qu'un tout petit chapitre, elle deviendra bientôt paragraphe, puis finira par n'être plus qu'une période (1). Ce n'est pas une maladie naturelle, écrivait-il à son ami, c'est le doigt de Satan qui s'appesantit sur moi. Mais si je ne puis lire ni écrire, je prie au moins, et je me roidis contre son bras. Dieu me laisse dormir, aller, venir, chanter et jouer.... Et ailleurs : — J'ai reçu votre lettre, j'apprenais à connaître Satan, j'étais seul, Veit et Cyriacus m'avaient quitté. Il a si bien fait, le diable, qu'il m'a forcé de déserter la chambre et de me mêler parmi les habitants. » Quelquefois pour échapper aux tentations, il se réfugiait dans la chapelle du château, au pied de la croix (2). Mais une puissance visible le tourmentait bien plus encore que le prince des ténèbres, c'était l'empereur, qu'il s'étudie à flatter dans les lettres qu'il écrit à ses amis et qu'on pouvait montrer au prince. Mais avec Mélanchthon, il ne cache ni ses craintes ni son désespoir.

---

(1) Lutherus ad Cordatum d. d. 23 sept. ex arce Coburg. in Cœlest., t. III, fol. 89, et Budd. Suppl. n. CLXXXII, p. 211. Totum hoc tempus, quo hic fui, penè dimidium periit mihi otio molestissimo; jam violentiùs et pertinaciùs caput meum oppressit et vexavit tinnitus, seu bombus potiùs ventorum turbini similis. — Ad Melanchth. d. d. 12 maii ap. Budd. num. CXVIII, p. 92, et Cœlest., t. I, fol. 41, 6. Caput tinnitibus, imò tonitruis cœpit impleri et nisi subitò desiissent, statim in syncopen fuissem lapsus, quam ægrè hoc biduo evasi. Itaque jam tertia dies est, quod ne litteram quidem inspicere volui, nec potui. Es wills nicht mehr thun, die Jar treten herzu. Caput meum factum est capitulum, perget vero fietque paragraphus, tandem periodus.

(2) Gustav Pfizer, l. c., p. 644.

Quand par intervalles ses douleurs céphalalgiques s'apaisent, que son cerveau se dégage de cette atmosphère brumeuse qui voile à ses yeux tous les objets de la création, et jusqu'à la vue de Dieu; alors comme Gœtz de Berlichingen cloué dans son fauteuil, il se lève, reprend sa plume pour écrire à ses amis des lettres où il retrouve toute la fraîcheur d'idées de son jeune âge, et cette poésie ineffable de style qu'il a possédée seul parmi les écrivains réformés de son époque, comme dans cette épître moqueuse à ses commensaux.

— Un tout petit verger est au-dessus de ma fenêtre, véritable forêt en miniature, où les corbeaux et les corneilles ont établi leur Diète. Ils vont, viennent, piaulent et croassent, sans relâche la nuit et le jour, comme s'ils étaient ivres ou fous. Jeunes et vieux criaillent; c'est un miracle que l'haleine ou la voix ne leur manque pas; je voudrais bien savoir si vous avez de ces oiseaux de noble famille : je crois qu'ils se sont ici rassemblés des quatre coins du monde. Je n'ai pas encore pu voir leur empereur, mais leur margrave et leurs barons, c'est autre chose. Ils se balancent et voltigent sans cesse devant mes yeux; leur vêtement n'est pas très-beau, il n'a qu'une seule couleur; c'est une robe noire. Ils chantent tous le même air, mais avec de petites variations, du jeune au vieux, du petit au grand. Je crois qu'ils ne sont guère amoureux des beaux palais. La salle de leur conférence a pour toiture un large et beau ciel, et le sol où reposent leurs pieds est un champ à qui de vigoureux rameaux servent de table : pour muraille, l'in-

fini. De chevaux ils n'ont besoin : n'ont-ils pas des roues rapides à leur service pour échapper à l'arquebuse et pour faire pester le chasseur? Ce sont de hauts et puissants seigneurs. Que décident-ils dans leur Diète? c'est ce que je ne sais pas encore. Autant que je puis m'en fier à un traducteur habile, ils viennent d'arrêter une croisade contre le froment, l'orge, l'avoine, la drèche, et contre toutes les céréales; leurs chevaliers se promettent de faire merveille. Voilà ma Diète à moi, à laquelle je prends un vif plaisir, voilà les ordres de l'empire qui chantent admirablement, je vous assure, et qui vivent encore mieux. C'est un plaisir de les voir ces nobles chevaliers, se balançant dans les airs, aiguisant leur bec et préparant leurs armes pour butiner en voyage. Allez et que l'épine des buissons vous serve de pal! Conclusion : je crois que ces nuées de corbeaux et de corneilles me représentent les sophistes et les papistes, avec leurs concerts de prédications et d'écrits, dont il me faut soutenir les assauts, écouter les chants et les mercuriales : bel exemple qui nous montre que cette canaille n'a été créée que pour manger ce qui est sur la terre, et japer, et criailler longtemps encore (1).

Les docteurs catholiques s'assemblèrent, examinèrent l'exomologèse de Mélanchthon et la condamnèrent, comme offensant en divers articles les

(1) Gustav Pfizer, Dr. Martin Luther's Leben, p. 669, 670.
Luther a reproduit le même tableau, mais avec des détails différents, dans une lettre à Justus Jonas, 22 av. 1530.

dogmes de l'église romaine. On leur reproche de s'être conduits en écoliers bien plus qu'en maîtres de la sacrée science, en relevant avec une ironie trop amère, une joie trop bruyante, la versatilité de la parole luthérienne. On voudrait que le cœur du théologien ne laissât pas de prise à la vanité, que ce théologien changeât de nature et revêtît celle des anges : cela est impossible! Un moine dont on a fait un suppôt de l'Antechrist, qui, pendant plusieurs années, a usé son intelligence à prouver qu'il n'a rien de commun avec l'esprit de ténèbres, et que le pape n'est pas l'ange de l'abîme prédit par saint Jean ; ce moine à qui, dans ce jour, ses ennemis mêmes ouvrent les portes du ciel, pendant qu'ils ôtent du front pontifical la couronne de feu qu'ils y avaient posée dans un accès d'humeur et de mauvaise foi ; ce moine doit être bien glorieux! Et pourquoi ne lui pardonnerions-nous pas d'être tombé dans le péché de vanité? son adversaire a bien commis le péché d'envie et de colère. Luther plus tard se repentit d'avoir si facilement consenti à donner le royaume des cieux à ces misérables papistes : et dans ses *Tisch-Reden*, il ne trouve pas assez de feux en enfer pour les brûler.

La réponse des catholiques fut amendée d'après le vœu formel de l'empereur (1).

Dans toute l'existence de Luther, traversée par tant de combats, de douleurs, de maladies, de tentations, il n'est pas de moment où il souffre comme

---

(1) Le premier travail de la commission catholique se trouve en partie dans Célestin : Historia Comitiorum August., t. II, p. 234.

à la Diète d'Augsbourg. Cette fois ses douleurs sont plus profondes, parce qu'elles viennent non plus des papistes, mais de ce qu'il a de plus cher au monde, de ses disciples, qui doivent veiller durant son exil à Cobourg sur l'œuvre commune de la réforme.

Mélanchthon était las de combats. Il voulait la paix pour les vieux jours de son maître, et pour l'Allemagne, qui depuis quinze ans avait versé tant de larmes et de sang; pour le chef de l'Église, vers qui son amour d'enfance l'attirait malgré lui, et pour cette sainte armée d'évêques catholiques sur la brèche depuis tant d'années, et qui par une chaîne non interrompue remontaient au berceau même du christianisme. A Augsbourg on nous a montré le vieux cloître où le soir il aimait à se promener en ressuscitant par la pensée cette antique légion d'évêques, dont quelques dalles sculptées recouvrent la poussière. Aux yeux de Mélanchthon, la vieillesse avait quelque chose de solennel. Comme il ne passait pas devant une ruine sans que son âme s'émût, ainsi ne pouvait-il songer sans douleur que le vieil édifice catholique s'écroulerait un jour comme les pierres, car il avait la faiblesse de croire aux prophéties de son maître sur la fin prochaine de la papauté. Il voulait l'empêcher de périr, cette papauté, en conservant la hiérarchie ecclésiastique. C'est donc une bien belle chose que la tradition, puisque dans cette atmosphère de passions où se meut à la Diète tout ce qui porte le nom de luthérien, Mélanchthon tremble à l'idée seule d'y porter

la main. Il voudrait éteindre le schisme et rentrer sans trop de honte dans le sein de l'Église qu'il a quittée. On ne sait pas ce qu'il aurait fait, si le démon de son maître ne l'eût tourmenté de sa prison de Cobourg !

Il faut voir Luther malade, en proie à des douleurs qui lui fendent la tête comme avec une hache, qui soufflent dans ses oreilles comme des serpents, qui lui remplissent le cerveau comme des coups de tonnerre ou des chutes d'avalanches, ce sont là les figures dont il se sert pour peindre ses souffrances; il faut le voir, disons-nous, au seul mot de paix que son disciple Jonas a glissé dans une de ses lettres, se lever, prendre la plume, et à ce mot terrible de *restitution*, nous rappeler l'éloquence de la tribune antique. « Restituer, nous autres! eh! qu'ils commencent donc par nous rendre Léonard Keyser, et tant de victimes qu'ils ont tuées ! Qu'ils nous rendent les âmes que leurs doctrines impies ont perdues ! qu'ils nous rendent de si nobles intelligences outragées par leurs trompeuses indulgences ! qu'ils nous rendent la gloire de Dieu étouffée par leurs blasphèmes ! qu'ils nous rendent la pureté cléricale qu'ils ont souillée et conspuée : alors nous compterons et nous verrons qui devra (1). »

Mélanchthon sentait son âme fléchir, et déposait ses secrètes pensées dans le sein de son père. Luther oubliait ses souffrances pour relever le courage de son disciple. Un moment le visage de Phi-

(1) Justo Jon. 13 jul. — De Wette, t. IV, p. 89.

lippe s'était couvert de rougeur quand Faber avait cité des textes où le réformateur insistait sur la nécessité de la confession auriculaire. Il n'y avait rien à répondre. Les repousser était chose impossible ; les livres de Luther étaient là, marqués par un pli aux divers endroits où le dogme catholique était défendu par le docteur saxon. Il ne pouvait pas répondre ce que Jonas, trop vivement pressé, objectait à ses adversaires : — qu'en ce temps-là Luther marchait dans les langes du papisme ; car ces langes il les avait secoués alors. Mélanchthon se contente d'exposer candidement l'objection à Luther, qui la repousse d'une singulière manière.

« C'est pour faire parade de leur sagesse, que mes adversaires citent mes contradictions ! ânes qu'ils sont ! il leur appartient bien de juger les antilogies de notre doctrine, eux qui ne comprennent rien à des textes qui se heurtent. Comment notre doctrine pourrait-elle apparaître à leurs yeux autrement qu'embarrassée de contradictions, quand elle exige et condamne les œuvres, repousse et autorise la nécessité des rites, honore et blâme la magistrature, affirme et nie le péché ? Pourquoi des eaux dans la mer (1) ? »

La réfutation n'est-elle pas étrange ? Mélanchthon ne fut pas certainement pressé de la présenter à Faber. Il n'y avait pas de papiste dans l'Alle-

(1) Cùm simul exigat et damnet opera, simul tollat et restituat ritus, simul magistratum colat et arguat, simul peccatum asserat et neget. Sed quid aquas in mare ?—Ph. Melanchthoni, 20 jul. 1530.

magne catholique qui aurait essayé une justification semblable, à la place de Luther.

Le soir, au sortir des conférences avec les docteurs catholiques, Mélanchthon rentre à son logis, le cœur brisé, l'âme déchirée par les angoisses, et les yeux pleins de larmes. Ses lettres à Luther se terminent souvent par cette formule : Nous sommes dans le désespoir et les pleurs (1). Brenz, qui l'accompagne et tâche de le consoler, fait comme son ami, et pleure (2).

Jonas s'effraye de ces larmes comme d'une signe de découragement ou peut-être de désespoir, et s'adresse à Luther pour le prier de relever le courage de son disciple : mais la voix du maître était impuissante : Mélanchthon succombe sous les assauts de doute. Les amis du rhéteur prévoient une chute, et Obsopéus écrit à Camer : On nous dit, mon âmi, que Mélanchthon se conduit comme s'il était acheté par le pape. C'est qu'en vérité il serait impossible de mieux plaider que lui la cause de la papauté. Il fait de l'architophèle, disent les uns, de l'Érasme, disent les autres, du Mélanchthon, c'est mon opinion (3).

Mélanchthon convenait qu'il y avait nécessité à

---

(1) Versamur hìc in miserrimis curis et planè perpetuis lacrymis. — Ep. Mel. mens. julio, p. 21.

(2) Brentius assidebat hæc scribenti et quidem lacrymans. — Ep. Mel. 25 jan. 1530. — Chytr. in Hist. Aug.-conf., p. 73.

(3) Aiunt omninò : si conductus quantâ ipse voluisset pecuniâ à papa esset, nunquam illius dominationem meliùs potuisset asserere. Vocant quidam architophilica concilia; alii qui modestiores sunt, Erasmica : ut ego puto, propria illius. — Cam. in Vitâ Luth., p. 135. — Chytiæus, l. c., p. 308. — Ulenberg, l. c., p. 57.

ne pas dépouiller l'évêque de son autorité, à lui laisser le pouvoir de régler les cérémonies du culte, de maintenir certaines observances et pratiques en usage dans son troupeau. Luther, sans rejeter l'évêque, lui contestait le droit d'établir des règlements, pour le donner à ce qu'il nommait l'église ou l'assemblée des fidèles, seule reine, seule maîtresse des formes du culte, des cérémonies extérieures ou liturgiques. Mais, disait Faber, qui donc assemblera cette église, qui la convoquera, puisque vous rejetez l'autorité pontificale? — L'évêque, répondait Luther, qui n'est véritablement qu'un économe (1). Et de sérieuses difficultés venaient embarrasser l'esprit du disciple : d'abord l'intervention du fidèle dans des matières auxquelles il est étranger, le danger pour le dogme d'une action populaire en dehors de toute juridiction, l'abaissement du prêtre, sa dépendance de la multitude. — Par exemple, si le peuple prescrit ou repousse le jeûne, à qui en appeler de sa décision? Mélanchthon comprenait parfaitement qu'une constitution semblable menait droit à la négation de l'apostolat luthérien; car Luther n'avait pas assemblé la communion des fidèles pour prêcher contre les indulgences, pour abolir les vœux monastiques, pour abroger la messe, pour mutiler l'enseignement catholique, pour proscrire la prière des morts, le purgatoire et quelques sacrements. Si l'évêque n'a pas le droit d'établir des pratiques extérieures, des processions, des pélerinages; un

(1) Melanchthoni, 20 jul. — De Wette, t. IV, p. 105.

moine avait-il pu, de son autorité privée, effacer du catéchisme trois dogmes principaux, et comme Luther donner au monde chrétien une symbolique nouvelle? Eck et Faber n'avaient-ils pas raison de s'écrier ici : ô misère du cœur humain!

Que justice soit rendue à Mélanchthon! Si le schisme n'eût eu pour représentants à Augsbourg, que des hommes de conciliation comme lui, il se serait éteint! Mélanchthon savait bien que les grandes asssemblées ne sont propres qu'à fomenter les haines de partis, et il avait proposé de choisir dans les deux communions des théologiens qui disputeraient sur les questions controversées, sans appeler personne à leurs débats. Cette proposition avait été accueillie.

C'étaient des deux côtés des hommes d'élite, des orateurs qui avaient l'habitude de la parole, des casuistes rompus aux difficultés de l'école. On agita successivement les divers articles de l'exomologèse luthérienne; on disputa sur la foi, sur le mérite des œuvres, sur la pénitence, sur le sacrement de l'eucharistie. La mémoire de Faber et d'Eck tenait du prodige. Ils savaient Luther par cœur. Eck, dans son langage figuré, donnait au père de la réforme plusieurs têtes dont chaque bouche, suivant les temps, enseignait sur le même dogme une doctrine différente. La réforme n'était plus si haute, son langage était moins dur. Le matin était destiné au dogme, le soir à la discipline. Mélanchthon assistait à toutes les conférences, et souvent réprimait par sa douce parole, des colères prêtes à se faire jour et à détruire l'œuvre de paix à laquelle

il attachait toute sa gloire. Malheureusement ce qu'il édifiait avec tant de peine dans le cénacle des théologiens était le soir livré à l'examen moqueur et à l'œil farouche de quelques puritains réformés qui ne voulaient avec Rome ni paix, ni trève: Luther était le chef de ces volontés de fer (1).

Mélanchthon, par exemple, reconnaissait la juridiction épiscopale dans l'intérêt de la société politique et religieuse. On avait chassé les évêques de leur siége, il consentait à ce qu'on les y rétablît. « Et de quel front, disait-il, oserions-nous consacrer cette victoire de la force brutale, si les évêques nous laissent notre doctrine? Faut-il que je vous dise mon opinion? Eh bien! domination épiscopale et administration spirituelle, je voudrais tout leur restituer. Voyez donc l'Église que nous aurions sans Politeia! une tyrannie plus intolérable que celle que nous subissions (2)! »

Il allait plus loin : il voulait conserver le pape comme chef visible de l'Église. Il écrivait le 6 juillet au légat Campeggio cette lettre dont le ton contraste si fort avec celui que prenait Luther:

— Nous n'avons pas d'autre doctrine que celle l'Église romaine; nous sommes prêts à lui obéir si elle veut étendre sur nous ces trésors de bienveillance dont elle est si prodigue pour ses autres enfants; nous sommes prêts à nous jeter aux pieds du pontife de Rome, et à reconnaître la hiérarchie

---

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 375 et suiv.

(1) Video post ea multo fore intolerabiliorem tyrannidem quàm antea unquam fuit. — Ep. Camerario, p. 148, 151.

ecclésiastique, pourvu qu'il ne nous repousse pas. Et comment rejetterait-il la prière de suppliants? pourquoi le fer et la flamme, quand l'unité rompue est si aisée à rétablir (1)?

Malheureusement il y avait auprès des princes des conseillers intéressés à ce que le projet de pacification de Mélanchthon échouât. C'étaient des courtisans qui avaient gagné une existence brillante, et qui pouvaient faire du despotisme à l'abri du nom de leur maître, comme le chancelier Bruck qui colorait sa fureur contre le pape de zèle pour la religion, et disait avec un ton hypocrite de componction : – qu'il ne pouvait en conscience reconnaître l'Antechrist qu'avait annoncé l'apôtre saint Paul (2).

Mélanchthon lui répondait : — Prenez garde, il y a du danger à renverser un édifice qui existe depuis tant de siècles; que le pape soit l'Antechrist, on peut vivre sous lui comme les Israélites sous le Pharaon (3).

Mais la voix de Bruck était plus puissante. Ses amis, autrefois engagés dans les ordres et qui occupaient de beaux postes à la cour des princes, répétaient avec lui : — Pas de paix avec l'Antechrist et la bête de l'Apocalypse. Les magistrats se joi-

---

(1) Cœlest. Hist. August. Confessionis, t. III, p. 18. — Pallavicini, Hist. Concil. Trid, lib. III, cap. 3.

(2) Seckendorf. Comm. de Lutheranismo, lib. II, p. 176.

(3) Cœlest. Hist. Aug. Confess., t. III, p. 32. — Müller's Historie von der evangelischen Stände Protestation. — La réponse originale de Mélanchthon et les annotations de Bruck et de Luther se trouvent aux archives de Weimar, E. f. 37, n. 1. Act. fol. 83 et suiv.

gnaient aux prêtres : faction nombreuse qui n'avait embrassé la réforme que pour secouer le joug sacerdotal, et qui avait gagné au changement de religion des honneurs et de l'argent. Il y eut un moment un cri de réprobation contre Mélanchthon, qu'on accusait de trahison et de vénalité. Le pauvre disciple succombait à la peine. Il voyait avec douleur qu'il avait entrepris une œuvre que rendaient impossible les mauvais instincts de ses frères : car, disait-il à son maître en découvrant la plaie de la réforme, ce n'est pas pour l'Évangile qu'ils combattent, mais pour le pouvoir. Ils s'inquiètent peu d'enseignement et de religion, ils n'aspirent qu'au despotisme et à la licence (1).

Bruck savait bien que la réconciliation des deux cultes tentée par Mélanchthon échouerait, car Luther n'en voulait pas. Toute pensée de paix était aux yeux du Saxon une impiété, un sacrilége! Pendant que Philippe usait ses forces, ses ardeurs de tête et de plume, et jusqu'à ses larmes que Cochlée a tort de regarder comme hypocrites (2), pour opérer un rapprochement, Luther, dans son commentaire sur le deuxième psaume adressé à l'archevêque de Mayence, ce grand martyr de constance catholique, faisait un appel à la haine, soulevait les colères des princes allemands contre la papauté, et offrait son sang

(1) So sehr streiten unsere Genossen für ihre Herrschaft, nicht für das Evangelium.

(2) Cochlæi de Fraudulentiâ hæreticorum, Philippica I, apud Raynaldum, ad an. 1530, n. 85.

en holocauste au triomphe de ses passions (1).

« Laissez donc enrager le roi, disait-il, rugir le pape, tempêter les princes : notre roi règne, et le fils de la maison. Mes chers maîtres, vous le laisserez bien tranquille, sinon envoyez-lui un cartel et lui jetez à la face vos colères et votre défi, afin qu'il prenne ses précautions, qu'il revête ses armes et se bâtisse un fort... Nous autres Allemands, nous ne cesserons donc de croire au pape, que lorsqu'il nous aura servi un bain, non pas d'eau chaude, mais de sang? La belle joie pour le pape, quand nos princes se prennent aux cheveux : il rit dans sa barbe. «Bon, dit-il, bestiasses d'Allemands, vous ne voulez pas de moi pour pape, et bien me voici. » Je ne suis pas prophète, mais je vous prie de prendre garde que vous n'avez pas affaire avec le pape et sa sequelle, mais avec le diable et ses diableries, que je connais. »

Et, comme Mélanchthon semblait intimidé, il lui adresse ces paroles de pitié et de mépris : « A qui meurt de peur, des braiements d'ânes pour chants funèbres, et pour toi qui meurs de ta propre couardise, quels chants entonner? »

Spalatin penchait pour la paix comme Mélanchthon. Il était vieux, cassé, infirme : les tempêtes où s'était jeté Luther, et où il l'avait entraîné, l'avaient usé. Il n'aspirait plus qu'à la tombe, et il voulait y descendre doucement et y précéder Luther, auquel il désirait procurer quelques heures de repos.

(1) Menzel, Neuere Geschichte rc., t. I, p. 382.

A Augsbourg, les catholiques insistaient vivement sur le rétablissement de la messe. Spalatin inclinait à rétablir le sacrement, mais il tremblait de déplaire à Luther. Il lui écrivit donc, en termes pleins d'amitié et de condescendance; et voyez comme Luther le rudoie!

« C'est Jésus-Christ qui a institué la messe; il n'a pas parlé à son église de messe privée. Il ne s'agit pas de dire : J'ai bonne intention, mais bien, j'ai pour moi la parole de Dieu. Pas de culte divin nouveau, sans une parole expresse du Seigneur, ainsi que je l'ai si souvent enseigné. Vous diriez, par le même motif : Je veux *monacher*, par motif de piété; moines et messes privées, tout cela est jugé. Il ne faut pas leur pardonner encore, de peur de les faire revivre : au voleur la potence, c'est sa place (1). »

Quel pas immense vers la paix! Mélanchthon qui consent à reconnaître le pouvoir des clefs et la suprématie du pape, par conséquent son infaillibilité, la juridiction épiscopale, la hiérarchie cléricale, l'expiation dans cette vie et dans l'autre, par la prière et le repentir; Justus Jonas, qui voudrait restituer les biens des ecclésiastiques, rendre au moine sa cellule, au curé son presbytère, à l'évêque sa demeure épiscopale; et Spalatin qui rétablirait la messe privée et l'institution cénobitique! Ainsi la réforme était en voie de conciliation; elle reniait Luther, et ne conservait plus que de vieilles rancunes contre des doctrines qu'il cou-

(1) Spalatino, 27 jul. — De Wette, t. IV, p. 113.

tait trop de désavouer à l'amour-propre de ses théologiens : encore avait-elle fini par s'accorder avec Faber sur l'efficacité de l'œuvre soutenue de la foi en Jésus-Christ. Mais Luther était là, veillant pour éteindre et étouffer toute pensée de conciliation ; il ne veut ni paix ni trêve ; mais un combat à outrance avec le catholicisme ; il faut que l'un des deux meure. Malheur à qui s'interpose entre Luther et le pape ; il le renie pour son frère. Ni le sang qui a coulé en Allemagne pour le triomphe de doctrines que ses disciples eux-mêmes aujourd'hui seraient prêts à désavouer, ni le sang qui coulera dans un avenir prochain, dont Luther assigne le terme, ne le font trembler! Il veut en finir à tout prix, et marcher jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus sur sa route un catholique ; jusqu'à ce qu'il ait écrasé sous sa semelle l'antique serpent qu'on appelle le pape (1); jusqu'à ce que le pape ait aboli le papisme (2). — Le bel ouvrage, écrit-il à Spalatin, que vous avez entrepris, de réconcilier le pape et Luther! le pape ne veut pas plus de Luther, que Luther du pape. Si vous réussissez, je ferai comme vous ; je travaillerai à réconcilier le Christ avec Bélial (3). — Que Pharaon périsse, pourvu qu'Israël soit sauvé ; pas de paix avec des meurtriers qu'étouffe le sang du juste Abel, et

(1) Brentio, 26 aug. 1530.

(2) Summa mihi in totum displicet tractatus de doctrinæ concordiâ, ut quæ planè sit impossibilis nisi papa velit papatum aboleri. — Melanchth., 26 aug.

(3) Spalatino, 26 aug.

qui ne peuvent vivre sans boire celui de leurs frères (1).

Quand Charles-Quint doit entrer à Augsbourg, Luther a soin de répandre parmi les catholiques les louanges du prince ; il en fait un homme de Dieu, un envoyé du ciel, un Auguste nouveau qui a l'amour et les vœux du monde entier. Et ses amis n'oublient pas de demander aux papistes, si c'est là ce théologien farouche qu'ils ne cessent de représenter comme l'ennemi de César! Attendez, l'empereur aussi a besoin de la paix, et il voudrait bien étouffer ces discordes religieuses que la réforme promène en Allemagne. Il laisse la vie à la réforme, il lui cède des temples, un symbole, des livres; seulement il lui demande de se taire jusqu'à ce que le concile qu'elle sollicite depuis tant d'années ait jugé en dernier ressort. Alors tout change, il ne faut plus espérer en la clémence de César (2); César et ses conseillers ne sont plus des hommes, mais des portes d'enfer; des juges qui ne peuvent juger sa cause, et auxquels il ne cédera pas un seul poil (3) de sa barbe.

---

(1) Joh. Agricolæ, 30 jun. 1530.

(2) Ibid.

(3) Melanchthoni, 13 jun.

Cochlæus in Actis Lutheri, p. 232. Intereà dum hæc agerentur Augustæ, Lutherus varios edidit libellos Teutonicos, quibus et Cæsarem Germanis, et episcopos plebi ac nobilitati, odiosos reddere studebat, et ii libri non solum per diversas Germaniæ urbes spargebantur; sed et Augustam mittebantur, atque etiam palam propè curiam electoris Saxoniæ interdum vendebantur. De interdicto Cæsaris d. 27 julii promulgato, vid. Auctor., apologiæ mst. in Mulleri Hist. Protest. et A. C.

Les princes travaillés par Luther, n'attendaient qu'une occasion pour quitter Augsbourg et protester contre le décret dont on menaçait la réforme. Ils la firent naître. Dans une querelle suscitée à dessein, un soldat tombe mort : les bourgeois cachent le meurtrier, et pendant le tumulte l'électeur de Saxe s'enfuit par la porte orientale, au moment même où l'empereur y faisait placer des gardes, car il avait deviné le dessein des novateurs (1).

Quelques jours après parut le décret impérial où Charles accordait aux protestants jusqu'à la fin d'avril 1531 « pour examiner s'il ne leur conviendrait pas de retourner à la communion catholique, plutôt que de persévérer dans le schisme, et pour se préparer à exposer leurs griefs devant le concile qui serait convoqué dans six mois. »

Les princes protestèrent contre la réfutation de leurs doctrines, par des textes bibliques. Ils dénoncèrent le silence avec lequel on avait accueilli la réponse qu'ils avaient faite aux docteurs catholiques. Bruck présenta ces doléances à l'empereur, qui ne voulut pas les recevoir. Les envoyés de Strasbourg, de Memmingen, de Constance, de Lindau, refusèrent de souscrire au décret de la Diète. Strasbourg avait embrassé la confession de Bucer, et dans la crainte de violence ouverte venait de former une ligue avec Berne, Zurich et Bâle. Le traité portait — que si l'empereur ou les princes menaçaient la liberté religieuse, ces trois villes enverraient des troupes à son secours ; que Strasbourg fournirait

(1) Cœlest., l. c., t. III, p. 137.

20,000 écus d'or chaque mois, par mille hommes d'infanterie ; que si les cantons suisses étaient inquiétés, Strasbourg payerait mensuellement un subside de 3,000 écus d'or; que si les alliés étaient attaqués, la cité rhénane donnerait 10,000 milliers de poudre, Zurich, 10,000 milliers de grains, qu'on déposerait à Bâle. Cette convention fut signée sans le consentement de l'empereur. C'était un acte de félonie que Luther glorifia comme une inspiration divine. Il oubliait qu'il avait flétri ces chrétiens, qui, sous le nom de paysans, avaient résisté aux magistrats civils, et cimenté de leur sang quelques textes obscurs des livres saints.

Il fallait faire connaître à l'Allemagne la confession de foi des églises réformées, présentée à l'empereur. Alors recommencent les doutes, les anxiétés; et il faut le dire, les chagrins mérités de Mélanchthon. Nous sommes moins sévère, cependant, qu'un écrivain protestant, M. Carl Hagen qui ne craint pas d'accuser le disciple bien-aimé de Luther d'avoir trompé les Suisses (1). Mélanchthon disait dans une lettre à Égidius : « Si je cherche à faire la paix avec les catholiques, c'est que j'ai peur d'un rapprochement prochain des Wittembergeois avec les Zwingliens : une alliance semblable serait la ruine de tous nos dogmes chrétiens (2). » Aussi fit-il tous ses efforts pour que le Zwinglianisme ne pût se faire

(1) Man kann nicht läugnen daß sich Melanchthon gegen die Zwinglianer überhaupt perfid benommen, l. c., t. II, p. 445.

(2) Egidio 30. Aug. — Corpus Reform., t. II, p. 382.

entendre à la Diète, et il réussit. Mais bientôt contristé d'avoir étouffé la voix des dissidents, il cherche à se rapprocher des Suisses, au prix même de quelques-unes de ses opinions individuelles : car il faut bien le reconnaître, Mélanchthon n'eut jamais de conviction : c'est le sort des âmes faibles et molles. Mettez Mélanchthon en tête-à-tête avec Sadolet, et il reniera une à une toutes les doctrines de l'école saxonne ; mais nous ne voudrions pas qu'au sortir de la conférence il rencontrât le docteur de Wittemberg ; un regard, une parole de Luther, le feraient tomber.

Les députés de la Suisse avaient repris tristement le chemin de leurs montagnes, se plaignant partout de l'intolérance de Luther. N'avaient-ils pas raison ? Comme Luther, c'était dans la Bible qu'ils avaient trouvé l'exomologèse qu'ils venaient, au nom de la vérité, faire triompher dans la ville impériale : tout leur crime était d'interpréter le ἔστιν grec autrement que l'apôtre saxon. Mélanchthon se reprochait l'injustice criante qu'il avait commise envers ses frères de Zurich. Il n'y avait qu'un moyen de les apaiser : c'était, sinon de refaire, du moins de modifier habilement la confession qu'on venait de présenter aux Ordres de l'empire. Comme un pauvre écolier, il corrigea donc son thème : voyons de quelle manière.

L'article 10 de la confession originale était ainsi conçu :

« A l'égard du sacrement de la cène, — nous enseignons que le corps et le sang du Christ sont réellement présents sous les espèces du pain et du vin, —

et pris et distribués : nous rejetons toute doctrine contraire. »

Les théologiens catholiques étaient disposés à adopter cet article, auquel ils ne faisaient subir que de légers changements de mots pour le rendre encore plus clair.

Il l'était beaucoup trop pour les théologiens suisses : Mélanchthon s'enferma donc dans sa solitude, et travailla à répandre sur le malheureux article de savantes obscurités, et il y réussit.

L'article, comme on voit, renferme trois propositions :

La première où la présence réelle, et la distribution, et la manducation du corps et du sang sont énoncées formellement ;

La deuxième où se trouve l'énonciation du changement de substance, la transsubstantiation catholique ;

La troisième où le trope de Zwingli, de Swenckfeld et de Carlstadt est répudié.

Dans la première proposition Mélanchthon raya quelques termes qui lui ôtaient son caractère de haute affirmation.

Il retrancha le second membre, la conversion du pain et du vin, comme sentant le « papisme », et y substitua cette formule ambiguë : que le corps et le sang du Christ sont offerts avec le pain et le vin aux communiants.

D'un trait de plume il effaça le troisième membre, signe visible de la condamnation des sacramentaires (1).

(1) Jacob And. in Conc. de Conc. D. 4. b.

A Zurich on applaudit aux mutilations du texte confessionnel opérées par Mélanchthon, que l'on disait inspiré du Saint-Esprit : le *significat* de l'ancien curé d'Einsiedlen l'emportait sur l'*est* latin et le ἔστιν grec. A Wittemberg les rigides luthériens crièrent au scandale. L'électeur effrayé crut devoir, afin d'apaiser les murmures, envoyer Georges Pontanus (Bruck) à Mélanchthon, pour demander au professeur les motifs de ces inconséquences de doctrine. Luther était présent à l'entrevue : il n'épargna pas son enfant. « Qui vous a donné le droit de changer une confession publique ? lui demanda-t-il ; la confession d'Augsbourg n'est ni la mienne ni la vôtre ; c'est le symbole de tout ce qui porte le nom d'évangélique dans le Wittemberg (1). »

La confession d'Augsbourg, envisagée comme symbole dogmatique, point de vue sous lequel l'ont examinée les historiens réformés, attentait au principe du libre examen posé par le moine saxon, en donnant à la réforme une unité doctrinale qu'elle eût dû nécessairement repousser. Il n'y a pas de catéchisme avec le droit d'interprétation. La réforme dans cette confession de foi, détrône la raison individuelle sur le front de laquelle elle avait mis une si belle couronne. Cette raison n'est plus reine dès qu'on lui dicte des dogmes, une foi, un symbole. Luther lui a dit : « Tu es libre ; » et il la damne, dans cette vie et dans l'autre, si elle rejette la présence réelle. Il a donné des ailes à la pensée, lui a permis de prendre son vol au plus haut des cieux,

(1) Selnec. in præfat. ult. conf. de Cœnâ, ad sen. Aug. p. 26.

de scruter des mystères que Dieu cache à ses enfants, de sonder des profondeurs où nul œil n'ose plonger, de rejeter l'autorité des siècles, les enseignements des pères, la doctrine invariable des évêques, et de croire tout ce qu'elle veut. Mais aujourd'hui il lui coupe ces ailes; il la fait tomber du ciel et l'étend sur un autre lit de Procuste. Essaye-t-elle de remuer, Luther l'accuse de révolte et de désobéissance, prêt à la renier comme une mécréante. C'est le libre examen qui a produit les sacramentaires; et ces sectaires venus à Augsbourg pour demander la liberté de conscience, on les violente, on veut leur imposer un formulaire; n'est-ce pas là de l'autorité (1)? Au moins dans le catholicisme l'intelligence n'a pas de peine à obéir, dès qu'elle croit que l'esprit de Dieu repose dans le pape, image vivante de Jésus sur cette terre. Et que penser d'une symbolique à l'instar de la confession d'Augsbourg tracée sur parchemin, et que Mélanchthon travaille, fait, défait, polit, corrige, remet sur le métier, transmet à Luther, qui la reprend, la revoit, l'enfle, l'amoindrit, la biffe, la retourne dans tous les sens, pour l'expédier par le premier courrier à son disciple qui la proclame l'œuvre de la réforme, la manifestation de la vérité et l'inspiration du Saint-Esprit? Singulier évangile, qui ne ressemble pas à lui-même, car reproduit cinq fois dans l'espace d'un demi-siècle, cinq fois il a paru avec des variantes nouvelles (2);

(1) Philipp Nicolai in seiner Verantwortung an Petrum Plancium, p. 288, 289, 408.

(2) Andreas Musculus, luthérien, disait au colloque de Hertzberg:

« jusqu'à ce qu'après six remaniements successifs il acquière l'ampleur d'une botte ou d'un manteau polonais où le bon Dieu et le diable trouveraient à se cacher aisément(1). »

Aujourd'hui, tout ce qu'il y a d'intelligences logiques dans les deux communions protestante et réformée repousse les livres symboliques.

« Les confessions, a dit récemment M. de La Harpe, sont contraires au principe de la réformation. Le principe de la réformation, c'est la liberté, le droit de faire un choix, le droit de mettre la Bible au-dessus de l'autorité des hommes : une confession de foi, c'est le pape (2). »

L'œuvre de Mélanchthon est donc jugée : étudions un moment celui qui prit tant de peine à l'écrire(3).

— Que la confession avait changé douze fois de figure. — Daß die Augsburgische Confession wohl zwölfmale seye geändert werden. Calvin la nommait un brandon de discorde. — Ep. fol. 524.

(1) Und dadurch zu einem polnischen Stiefel und weiten Mantel geworden, hinter welchem der liebe Gott und der Teufel gar bequem sich vergraben könnten. — Henke, cité par Hœninghaus, Das Resultat &c., p. 476.

(2) Première séance du conseil de Lausanne, 1837.

(3) La question religieuse portée en 1530 à la diète d'Augsbourg, est longuement traitée dans les ouvrages suivants :

Vermahnung an die Geistlichen, versamlet auf dem Reichstag zu Augsburg, ann. 1530. Martin Luther. Wittenberg, in-4°, 1530.

Confessio exhibita Cæsari in comitiis Augustæ, ann. 1530. Psalm. 119 : Et loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.

Eine Ermahnung Reimens-Weis, an unsern allergnädigsten Herrn Carolum, Römischen Kayser, Ferdinandum Seiner Majestät Bruder, König zu Hungern und Behem, alle geistliche und weltliche Churfürsten und Fürsten des heil. Römischen Reichs, den löblichen Bund zu Schwaben, alle geist- und weltlich Obrigkeit, damit ihnen Gott der Allmächtige in diesen jetzt angehenden und fürgenommenen kayserlichen Reichstag und concilio zu Augs-

burg den heil. Geist, das Wort Gottes zu erhalten, geben und senden wolle, mit Anzeigung der Heil. Schrifft gar hüpsch, lieblich, andächtig zu lesen und zu hören. 1530.

Ein kurzer Auszug aus dem päpstlichen Rechten, Decret und Decretalen, in den Articuln, die ungefährlich Gottes Wort und Evangelio gemäß sind, oder zum Wenigsten nicht widerstreben. 1530.

Auf den deutschen Außzug übers Decret, von unbenannten Leuten gemacht, Antwort D. Joh. Coclei, ad senatum Lipsiensiem. Dreßden, 1530.

Ad Carolum Roman. imperatorem, fidei Huldrichi Zwinglii ratio. Ejusdem quoque ad illustrissimos Germaniæ principes Augustæ congregatos epistola. Tiguri.

Abschied des Reichstags zu Augsburg, anno 1530 gehalten. Maynß, 1531.

Römischer kayserlicher Majestät Ordnung und Reformation guter Polizey in heil. römischen Reich 2c., 1530 zu Augsburg aufgericht. Maynß, 1534.

CHAPITRE XVII.

MÉLANCHTHON.

Mélanchthon à l'université de Wittemberg. — Portrait du professeur. — Son genre de vie. — Luther devine Mélanchthon. — Son opinion sur les commentaires de son protégé. — Mélanchthon au lit de sa mère mourante. — Ses doutes et ses défaillances. — Maladie de Luther à Schmalkalde. — Mélanchthon à Haguenau. — Influence de Mélanchthon sur la réforme. — Ses opinions philosophiques.

Reuchlin écrivait, en 1518, à Mélanchthon :

— Je t'envoie la lettre de notre cher prince, tout entière de sa main, et où il te marque une si vive bienveillance. Je ne te parlerai pas en poëte. Je vais faire le devin et me servir des paroles que Dieu adresse à son serviteur Abraham : « Va, quitte ta patrie et tes amis, et la maison de ton père, et pars pour le pays que je te montrerai. Je veux t'élever sur un grand peuple, te bénir et te faire un nom glorieux. » (Genèse, 12.) Voilà ma prophétie, voilà mes espérances, mon cher Philippe. Allons, du courage, envoie-moi tes hardes à Stuttgart. Là nous verrons ce dont tu auras besoin à Wittemberg ; cela me regarde. Si tu m'en crois, tu iras d'abord en passant à Pforzheim embrasser ta mère, et après avoir dit adieu aux tiens, tu viendras me trouver. Mais ne t'arrête pas en route, de peur que la place ne t'échappe. J'ai répondu que tu allais arriver. Et

afin que tu saches quel cas on fait de toi à la cour, je t'envoie une lettre de Spalatin, l'ami du prince; c'est tout ce que j'ai de plus pressé à t'écrire. Je le répète, fais un paquet de toutes tes hardes et expédie-le moi à Stuttgart; mais encore une fois le plus tôt possible. C'est bien entendu : d'abord à Tubingue, pour voir tes amis, puis chez ta mère, à Pforzheim, pour embrasser Augustin et ma sœur, et puis ici à tire d'aile. Les princes sont chose changeante. Du courage, ne fais pas la femme. Personne n'est prophète dans son pays. Je t'embrasse. Stuttgart, la veille de la Saint-Jacques, Joh. Reuchlin (1). »

C'était une bien belle lettre que Reuchlin adressait à son cousin Mélanchthon qui n'avait pas encore vingt-deux ans (2), et que Frédéric l'électeur appelait pour professer les langues anciennes à l'université de Wittemberg. Schwartzerde, dont Reuchlin avait grécisé le nom (3), monte à cheval et part pour Nuremberg, où il se lie d'amitié avec Bilibald Pirkheimer, noble jeune homme tout rempli d'amour pour les belles-lettres. Il arrive bientôt à Leipzig.

---

(1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's sämmtliche zum Theil noch ungedruckte Reformations-Predigten, 2e part., p. 11 et suiv.

(2) Il était né à Bretten, petite ville du Palatinat, le 16 février 1497.

A la maison de ville de Bretten on lit l'inscription suivante :

Bretta, quòd egregii patria es præclara Philippi,
Hoc sa is ex uno nobilitatis habes.

(3) Reformations-Almanach, 1817, p. 24. — Mélanchthon se nommait : Pullisolus, à pullus, Schwartz, et solum, Erde. Il ne signe que *Melanthon*. — Heumann, De Causâ cur Philippus Melanchthon fuerit creatus doct. theologiæ. Gottingæ, 1757.

A Leipzig il trouve Mosellanus, le suppléant de Richard Crocus dans la chaire de la langue grecque, et fait connaissance d'Andréas Franz Kamitz, adolescent de hautes espérances, et qui plus tard fut conseiller du duc Georges Henri et de l'électeur Maurice.

Il était le 25 du mois d'août 1518 à Wittemberg. Peu de jours après, il prononça son discours d'ouverture. Il avait pris pour sujet : de l'Amendement des études scolaires, *de corrigendis adolescentiæ studiis.* Il fut disert et abondant. Luther, qui l'écoutait, l'interrompit souvent par des murmures d'approbation. Mélanchthon s'annonçait comme réformateur. Il en voulait à la vieille scolastique, à la forme usée de l'enseignement, aux traditions du passé. Dès ce jour, une sympathie secrète attira l'une vers l'autre ces deux âmes si bien faites pour s'entendre.

Bientôt la vaste salle de l'université ne put contenir les auditeurs qui se pressaient pour écouter la parole du maître (1). On y voyait des comtes, des barons, des margraves, des princes, des chevaliers. Mélanchthon expliquait tour à tour les comédies d'Aristophane, les discours de Démosthènes, Hésiode, Homère, Théocrite, Thucydide et Apollonius. Il était fier de son titre de professeur. — L'existence d'un professeur, disait-il à Joh. Sturm, n'est pas aussi brillante que celle d'un courtisan. Mais comme elle est plus utile, comme elle sert bien mieux l'humanité ! O sainte profession qui nous fait connaître

---

(1) Heerbrand's Leichenrede auf Melanchthon.

la nature de Dieu, les devoirs de l'homme et les merveilles de l'intelligence (1) !

On fut tout étonné à Wittemberg, en voyant ce frêle jeune homme qui tenait les yeux baissés à terre, avait le menton nu, le teint pâle, et la voix si faible qu'on avait de la peine à l'entendre. Qu'on se représente, dit un de ses contemporains, « un adolescent tout maigre, tout étique, caché dans une ample robe de professeur, aux manches pendantes; un écolier auquel on aurait à peine donné quinze ans, et qui, à la promenade, allait tout au plus à l'épaule du docteur, mais un vrai géant en doctrine et en science linguistique. Pauvre petit corps qui enfermait, on ne saurait dire quels trésors de sagesse et d'érudition! »

Quand il s'était assis pour la première fois à la table de Reuchlin, son cousin, on servit un flacon de vin du Rhin dont il mouilla à peine ses lèvres, et qui lui porta violemment à la tête : c'est lui qui nous donne ces détails. Reuchlin n'avait que deux plats à son dîner, et un seul à son souper. Il aimait les jeunes gens, surtout quand ils étaient passionnés pour l'étude, et leur abandonnait sa bibliothèque riche en belles éditions des poëtes anciens. Après deux heures passées en silence sur les livres, Mélanchthon et ses compagnons faisaient une promenade au jardin, puis se mettaient à table, où chaque convive avait devant lui une bouteille de vin blanc du marquisat qu'il vidait joyeusement, tandis que Reuchlin se contentait de boire de la piquette (loram).

(1) Reinhard, l. c., t II, p. 15.

Philippe était sujet aux insomnies. Il se guérit par la diète et l'usage du vin du Rhin qu'il finit par aimer. Il se couchait régulièrement après souper et se levait à trois heures du matin pour étudier. Quand on sut que le vin lui avait été prescrit, on lui en envoya de tous côtés. L'électeur Frédéric lui disait en lui faisant présent d'un tonneau de vin de Rudesheim : — Saint Paul recommande le bon vin, et il faut suivre le précepte de l'apôtre. Mélanchthon obéit. Il aimait les poissons et les légumes, mais fort peu la viande. A Tubingue, il avait coutume d'échanger son plat de viande contre une bonne soupe aux herbes. Il voulait que la viande fût chaude et les œufs frais, et il se plaignait des tables électorales où l'on ne mange ni chaud ni froid (1).

Luther n'avait eu besoin que d'un coup d'œil pour deviner Mélanchthon. A leur première entrevue, qui dura quelques heures, Mélanchthon appartenait à Luther corps et âme ; le pacte était signé. Le jeune professeur apportait au moine une lettre de Reuchlin leur ami commun. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que Luther écrivait à l'un de ses disciples : — Je pense tout le bien que vous me dites de notre Philippe. Il a fait sa première leçon avec tant d'éloquence que tout le monde en est ravi. Je ne veux pas d'autre professeur de grec ; mais ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment ce frêle tempérament s'accommo-

(1) Reinhard, l. c., t. II, p. 19, 23.

dera de notre genre de vie, et comment il pourra s'entretenir avec les faibles émoluments qu'il reçoit. Les Lipsiens parlent déjà hautement de nous l'enlever. En vérité, je vous le dis, voilà un homme ! Quelques semaines plus tard il écrivait : — Philippe est un helléniste plus habile que vous ne sauriez le croire ; quel auditoire il a ! théologiens de haut et bas étage, il a tout enflammé d'une ardeur subite pour l'étude du grec (1).

En échange de tous les trésors hélléniques que lui abandonnait si généreusement Mélanchthon, Luther ouvrit à son protégé les sources de la théologie : science pleine de charmes, où l'élève sut trouver un aliment à ses revêries religieuses. Son esprit était naturellement porté à la contemplation. Ce fut pour satisfaire ses instincts investigateurs, et non pour glorifier la réforme qu'il se livra d'abord avec une véritable ferveur de néophyte à l'étude de la scolastique. Ses progrès furent si rapides que Luther put bientôt se flatter que la mort n'interromprait pas l'œuvre qu'il avait commencée : Mélanchthon l'achèverait sans doute. Que je meure, disait-il, et mon ouvrage ne périra pas ; car mon cher Philippe le reprendra, et, Dieu aidant, saura le terminer avec gloire. En 1522, Mélanchthon avait achevé ses scholies sur trois épîtres de saint Paul ; c'est ce commentaire que Luther trouvait si beau. Maître Philippe (c'est le nom qu'il portait à Wittemberg, car il était trop pauvre pour acheter le grade de docteur) ne pouvait consentir à publier

---

(1) G. Pfizer, Dr. Martin Luther's Leben, p. 610 et suiv.

son exégèse. — Et qu'importe, disait Luther, amoureux de la gloire de son disciple, que tu te déplaises, si tu me plais à moi?... Je te dis que les commentaires de Jérôme et d'Origène, comparés aux tiens, ne sont que des bouffonneries et des sottises (1). Il n'y avait pas moyen de triompher de la modestie craintive de Mélanchthon. Les prières, les plaintes et le courroux de Luther étaient inutiles. Le moine prit alors le parti de voler le manuscrit de son ami et de le faire imprimer secrètement. Mais soit que l'imprimeur se fût trop hâté, soit qu'il n'entendît pas assez bien la langue latine, soit que Luther fût encore trop peu rompu à la révision des épreuves, l'ouvrage parut souillé de solécismes qui mirent l'auteur dans de cruelles angoisses. Il n'avait pas la force de se fâcher, il se prit donc à rire, mais d'un rire douloureux et que comprit bien son maître. C'était la première fois que le jeune aiglon quittait l'aile de Luther pour voler en plein air. Jugez donc de sa honte quand il tomba lourdement à terre. Les catholiques chantèrent cette chute. Dans la langue mythologique du siècle, ils comparaient Mélanchthon à Icare et saint Paul au soleil, où le jeune fou était allé se brûler tout vif. Il n'y avait que la voix de Luther qui pût relever le courage du commentateur. Les louanges du maître consolèrent le disciple des critiques du monde savant. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est le calme de Mélanchthon, qui ne s'irrite pas

(1) Die Commentare des Hieronymus und Origenes lautre Possen seynd gegen deine Anmerkungen.

contre ses ennemis et reçoit leurs coups comme un châtiment mérité. Luther n'eût point ainsi traité ses adversaires. Philippe revit son travail avec soin, corrigea les fautes du prote, qu'il ne bouda pas un seul moment, et ne crut pas aux louanges exagérées de l'amitié. Il pensait de bonne foi que saint Jérôme était un exégète plus habile que le professeur de Wittemberg : il avait raison.

Mélanchthon, il faut l'avouer, n'a été toute sa vie qu'un médiocre théologien. Quand il essaye de sonder les grands problèmes du péché originel, de la chute, de la rédemption, de l'origine du mal moral, il ne comprend pas que le caractère rigoureusement surnaturel du dogme catholique est assis sur une base solide. Il assujettit tout acte humain à la nécessité, et pour humilier la sagesse, il proclame que Dieu *opère toutes choses* (1). Aux théologiens du moyen âge il fait un crime de leur plus beau titre de gloire : d'avoir posé et affermi le dogme de la liberté. Plus tard il aperçut l'abîme où sa doctrine fataliste précipitait l'humanité, et pour l'en retirer il alla jusqu'à combattre ses premières opinions (2). Mélanchthon était un esprit plus juste que fécond, un professeur plus solide que brillant, un rhéteur plus simple qu'éloquent. Il aimait l'euphémisme du langage; sa phrase est surtout limpide : on verrait le jour à travers; il ré-

(1) Melanchth., Loci theologici, ed. Aug. 1522.

(2) En 1522, Mélanchthon reprochait aux scolastiques d'avoir enseigné la nécessité absolue; en 1536, d'avoir poussé l'audace jusqu'à soutenir la liberté.

pudiait l'image, et ne cherchait que le mot propre. S'il flattait l'oreille, c'était autant par l'harmonie du son que par la justesse de l'expression.

La recherche amoureuse de la parole qui distingue Mélanchthon, dit un organe éclairé du protestantisme moderne, explique aussi, jusqu'à un certain point, la perturbation de mots et par suite de doctrines qu'il jeta dans plus d'une exomologèse wittembergeoise. C'est colorer maladroitement les insignes contradictions où tomba le professeur, que de les attribuer à un culte exagéré pour l'euphémisme du langage.

L'âme de Mélanchthon sut résister à toutes les séductions de la vanité. Luther était toute sa gloire, tout son bonheur, tout son culte. Il resta toujours cet écolier candide qui vient de la Thuringe pour enseigner le grec à Wittemberg, et qui se laisse prendre comme un oiseau à la glu de la parole luthérienne. L'enfant a toujours sous les yeux la devise qu'il prit à son professeur de grammaire, Jean Ungher, de Pforzheim : *Cave ac cede* (1). Jamais le joug de cette grande renommée ne lui sembla pesant. Il faut avouer aussi que Luther n'oubliait rien pour le lui rendre léger. Avec Spalatin, Amsdorf, Jonas, il a des brusqueries, des emportements, des menaces même ; il les gronde, il les taquine, il les boude : mais pour Mélanchthon il n'a que du miel et des parfums. « Isaïe, disait Spalatin, n'enfle jamais sa voix comme dans l'Écriture ; il n'éclate ni

(1) Ant. Theod. Effner, Dr. Martin Luther und seine Zeitgenossen, 2e part., p. 15.

ne tonne quand son Jérémie semble abandonner le chemin qu'il lui a montré ; c'est un père qui pousse la faiblesse jusqu'à fermer les yeux sur les fautes de son enfant, tant il a peur de le faire pleurer.» Mélanchthon était souvent coupable ; il y avait en lui une âme si aimante, que lorsqu'elle faisait un retour vers le passé, elle ne pouvait, même aux yeux de Luther, cacher sa tristesse. Si son chagrin était trop vif, Mélanchthon se penchait sur le lit de sa petite Anna, qu'il prenait dans ses bras, et qui lui caressait la barbe, et il oubliait un moment ses peines de cœur (1). Il avait connu la vérité. Quand son regard se levait au ciel avec une indéfinissable mélancolie, il se rappelait l'image de son vieux père l'armurier, qui se réveillait la nuit pour s'agenouiller et réciter sa dévote oraison à Dieu (2); et cette dernière prière de sa mère, qui, couchée sur son lit de mort, avait joint les mains pour lui dire : « Mon fils, c'est pour la dernière fois que tu vois ta mère : je vais quitter cette vie, tu mourras aussi et tu viendras rendre compte au souverain juge de tes actions. Tu sais que j'étais catholique et que tu m'as induite à abandonner la religion de mes pères. Eh bien! je t'adjure par le Dieu vivant, dis-moi, sans rien me céler, dans quelle foi dois-je mourir?» A quoi Mé-

---

(1) Ant. Theod. Effner, t. II, p. 59 et suiv. Anna épousa le poëte G. Sabinus, et fut malheureuse en ménage.

(2) Georgius Schwartzer fuit vir pius et penè usque ad superstitionem religiosus ; singulis noctibus hora 12 consuevit è lecto surgere ad usitatarum precum recitationem. — Vitus Winshemius, in Orat. funebr. Melanchthonis.

lanchthon avait répondu : « Ma mère, la nouvelle doctrine est la plus commode, l'autre est la plus sûre (1). » Or, du souvenir de sa vieille mère sur le lit de mort, et de son père à genoux, priant avec tant de ferveur des médiateurs que la réforme avait voulu rendre sourds à nos vœux, s'exhalait je ne sais quel souffle qui dissipait les murmures que son cœur aurait pu former contre les croyances de ceux qui l'avaient mis au monde ; un rayon de lumière qui chassait toutes les ombres que Luther amassait avec tant de cruauté dans une âme que le doute et la foi se disputaient si vivement ; une ambroisie de vérité qui le suivait à son insu et le faisait reconnaître au milieu de ses frères. Lisez ses écrits, vous le verrez enseigner que les éclipses, les constellations, les météores et surtout les comètes, sont des messagers chargés d'annoncer aux hommes les volontés suprêmes (2) ; mais jamais que le pape est le vicaire de Satan. Deux ou trois fois il s'était associé aux lâches colères de Luther, comme par exemple dans la caricature sur le *pape âne* et le *moine veau*, mais il s'était bien repenti de cette complicité.

Il écrivait d'Augsbourg à l'un de ses amis : — à Rome une vache a mis bas un veau à deux têtes, signe de révolution prochaine (3).

---

(1) Dieser ist zwar annehmlicher, der Catholische aber sicherer. — Aegidius Albertinus, im 4. Theile des deutschen Lust-Hauses, p. 143.

(2) Weislinger. — Epist. Lutheri, passim.

(3) Tous les réformateurs, sans exception, croyaient à l'influence des astres ; And. Osiander beaucoup plus que tous les autres. Peu content de trouver dans le ciel des signes de la colère divine contre

Il était à Torgau avec d'autres réformés pour traiter de la pacification des affaires religieuses. Le désespoir s'était emparé des âmes : Mélanchthon partageait les craintes communes. Durant les débats, il passa dans une chambre voisine de celle du conseil, et aperçut une femme qui allaitait un enfant, pendant qu'elle faisait répéter sa prière à une petite fille à genoux, et jetait dans une marmite des patates pour le dîner de son mari. Aussitôt Philippe retourne vers ses amis la figure rayonnante. — Qu'y a-t-il? demande Luther. — Courage! maître, dit Mélanchthon, les femmes et les enfants sont pour nous : je les ai vus prier, là à côté. Dieu ne sera pas sourd (1).

Enfant, Mélanchthon n'eut pour se désaltérer que les sources catholiques, et plus tard malgré Luther, c'est vers ces belles eaux qu'il se sen-

---

Rome, il en cherchait dans les vieilles peintures, dans les manuscrits, dans les légendes populaires. A Nuremberg, il rencontre une pièce de vers de la fin du quatorzième siècle, et tout aussitôt il écrit à son ami Jean Petreus : Tu as vu, je pense, ce vieux bouquin que possède la bibliothèque sénatoriale, et où la destinée future du papisme est écrite et peinte et à ne pas s'y tromper. En le parcourant, je suis tombé sur des vers prophétiques, que je me hâte de t'envoyer. Et aussitôt il se met à copier :

> Papa cito moritur, Cæsar dominatur ubique
> Sub quo tunc vani cessabit gloria cleri.

La lettre originale d'Osiander appartient à M. Al. Martin.

Consulter sur l'astrologie les Tisch-Reden, p. 570, 580 et suiv. Luther croit à l'immobilité de la terre, et raille ces fous qui prétendent que le soleil est fixe.

(1) Goes, cité par Hœninghaus, p. 274. — Voyez Melanchthon., Declamatio, vol. I, p. 384. Strasbourg, 1558, de Dignitate Astrologiæ.

tait doucement attiré. Il ressemble à la colombe de Dante retournant toujours à son nid, mais l'aile baissée. Peut-être que s'il n'eût pas craint le monde, il serait revenu au catholicisme. Pour se mettre en paix avec l'Église, il n'avait pas, comme Luther, un poids énorme de haines, de préjugés et de fanatisme à jeter de côté. On n'est pas bien loin du bercail du bon pasteur, quand on écrit au cardinal Campeggio, en 1547, la date seule est un fait puissant, c'est-à-dire quand il y a scission définitive entre la réforme et le catholicisme : « Nous reconnaîtrions la primauté du pape et la hiérarchie des évêques, si le pape voulait ne pas nous repousser (1) ; » et au prédicateur de Charles-Quint : « Nous serions tout prêts à obéir à la sainte Église de Rome, si douce à notre égard, comme elle s'est montrée dans tous les siècles pour ses enfants, si elle nous abandonnait quelques points de peu d'importance, qu'avec la meilleure volonté nous ne pourrions rétracter (2). » Voyez donc si Luther aimait Mélanchthon pour lui pardonner tant de doutes, d'hésitations, tant de retours et de regrets vers le passé, tant de défaillances et de chutes! Chute à chaque néologie un peu spécieuse qui se présente dans le monde religieux ; lorsque Didyme a trouvé dans un texte de l'Évangile la nécessité d'un second baptême pour les adultes; lorsque

(1) Conrad Schlusselburg. Theol. Calv.

(2) Wir sind erbietig der heiligen römischen päpstischen Kirche gehorsam zu seyn, wofern sie nach ihrer Gelindigkeit, die sie zu allen Zeiten gegen alle Völker gebraucht hat, etliche geringschätzige Dinge läßt hingehen, oder nachgiebt, die wir jetzund, wann wir allbereit wollten nicht ändern können.

Carlstadt invente pour le chrétien une vie de travail manuel ; lorsque l'ange sans couleur apparaît à Zwingli ; lorsque Érasme, dans son *Hyperaspistes*, défend la liberté de l'homme contre le fatalisme du réformateur. Et toutes ces chutes et bien d'autres étaient aussitôt pardonnées ! C'est qu'il y avait dans le dévouement du disciple pour son maître quelque chose de si pur, que Luther se serait repenti de troubler la conscience de son enfant. Il le laissait tranquille. Amsdorf, Jonas, Spalatin, Linck et d'autres amis aussi, étaient là pour permettre au moine de succomber à ses tentations de mauvaise humeur : mais eux savaient au besoin se révolter : Spalatin surtout qui quelquefois avait l'entêtement d'un Saxon, et se laissait bien frapper, mais à condition qu'on l'écoutât, ce que Luther ne pouvait lui pardonner. Mélanchthon à sa place aurait souffert en silence ; son cœur se serait brisé de douleur, plutôt que d'exhaler une seule plainte. Mais aussi avec quelle paternelle attention Luther sait se cacher de son bien-aimé ! Une seule fois la nature fut plus forte dans ce moine que l'amitié, encore n'était-ce qu'un murmure vague qui s'échappait hors de la présence de Mélanchthon, et qu'il répandait dans le sein de quelques amis auxquels il n'avait pas demandé la discrétion. C'était lors de la Diète d'Ausbourg, au sujet de cette exomologèse que Philippe s'était chargé de présenter à l'empereur, et dont il effaçait en peintre habile les ombres trop fortes, afin de ne pas heurter l'œil des catholiques. Il était si amoureux de la paix, qu'il l'eût achetée au prix de tous les sacrifices,

même de son amour-propre. Quand il apprend que ses incessantes révisions du texte symbolique sont regardées par Luther comme de véritables défaillances d'esprit et de chair; alors il s'émeut et se trouble, s'humilie et demande pardon à son père, les mains jointes.

Luther pardonne et il se repent lui-même d'un premier mouvement de colère comme d'un péché!

« J'étais né pour lutter avec le diable, disait-il, aussi mes écrits sont-ils pleins de tempêtes. Mon lot à moi, est de faire rouler des rocs et des blocs, de raser les buissons et les épines, de combler les bourbiers, de frayer les routes : mais Philippe a une autre mission : il marche en un doux silence, il bâtit, il plante, il arrose, il ensemence dans la paix et la joie du cœur (1). »

On trouve, dans l'histoire des réformateurs, deux scènes dont Lucas Cranach aurait pu faire deux merveilleux tableaux, c'est lorsque la mort menace de les séparer l'un de l'autre.

Luther était tombé dangereusement malade près de Schmalkalde : Mélanchthon, à la prière de son maître, s'est hâté d'écrire à Georges Sturz, médecin à Wittemberg: « Je vous en conjure, ne perdez pas un moment, afin que nous ne laissions pas sans secours un homme comme Luther. C'est un devoir d'accourir quand nous pouvons aider ou soulager notre prochain, et vous savez que le Seigneur vous comptera ce que vous ferez pour

(1) Reformations-Almanach, p. 26, note.

Luther, comme si vous le faisiez pour Dieu même. »

Le médecin arriva. Pendant qu'il tâtait le pouls du malade, de grosses larmes tombaient des yeux de Mélanchthon. Luther vit les pleurs de son disciple, et soulevant sa main : « Allons, ne pleure pas, Philippe, lui dit-il; ne sais-tu pas ce que Hans Lœser a coutume de répéter : — Ce n'est pas chose difficile de boire de bonne bière, mais en boire de mauvaise, voilà la science. — Je me connais aux potions d'apothicaires. Dieu soit loué; je saurai, dans ce combat avec la mort, garder tout mon courage. »

Le danger avait cessé ; Mélanchthon, sur l'assurance du médecin et le vœu formel de son ami, était retourné à Wittemberg où quelques jours après Luther lui écrivait : « Dieu soit loué, mon bon Philippe : dans cette nuit d'épreuve le Seigneur a pris pitié de toi, de tes larmes et de tes prières, et il est venu à mon aide. — Dieu soit loué, répondait le disciple à son maître chéri, c'est du plus profond de mon cœur que je rends grâce à ce père des miséricordes, à notre Sauveur à tous, de ce qu'il a voulu apporter du soulagement à vos maux et apaiser vos douleurs! Je me réjouis de votre convalescence, et pour vous, mon père, et pour l'église du Christ; la joie qui m'inonde, s'accroît encore, parce que je vois dans votre retour à la santé, un signe de la miséricorde de Dieu sur notre petit troupeau. »

En 1540, Mélanchthon partit pour Haguenau. Il tomba malade à Weimar. Avant de quitter Wit-

temberg il avait consulté les astres (1); les astres étaient restés muets, Mais il eut un songe et rêva qu'il mourrait en chemin. Il fit donc son testament. Luther n'y était pas oublié. « Je remercie le digne docteur Martin Luther de m'avoir enseigné la doctrine évangélique; je le remercie surtout de toutes les preuves d'amour dont il n'a cessé de me combler jusqu'à ce jour: je veux que tous les miens l'honorent comme un père, car personne mieux que moi ne sait de quel courage héroïque, de quelle force d'âme, de quelles merveilleuses vertus Dieu l'a doué: que tous l'aiment, l'honorent et croient en lui de tout leur cœur, comme je l'ai toujours fait. »

A la première nouvelle du coup qui venait de frapper son ami, l'électeur monte en voiture : Luther voulut l'accompagner. En entrant dans la chambre du malade un spectacle affreux vint frapper les regards du réformateur : les yeux de l'agonisant étaient voilés, sa raison éteinte, sa langue glacée; il avait perdu connaissance. Luther prit à part l'électeur et lui dit en levant les yeux au ciel : « Voyez donc comme le diable a gâté notre ouvrage! » Pendant que le prince cherchait sur la figure livide du moribond quelque signe d'espérance, Luther s'était tourné vers la fenêtre, avait joint les mains et prié. Son oraison finie, il revint vers son ami, lui prit la main, et se penchant à son oreille : « Allons, Philippe, murmura-t-il, du courage, tu ne mourras pas;

(1) Herrnschmidt, Vit. Luth., chap. 12.

Dieu pourrait t'ôter de cette terre; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Il ne t'abandonnera ni ne te délaissera; il ne voudra pas que la peste ou le désespoir triomphe de toi, mon bon ami. Allons, ne te laisse pas aller au découragement, ne te suicide pas; tourne-toi vers le Seigneur qui donne la vie et la mort (1). » Alors, au dire de quelques historiens qui ne croient pas aux miracles opérés par l'intercession des saints, Dieu exauça la prière de son serviteur. Mélanchthon ouvrit les yeux, recouvra ses sens, se leva sur son séant et prit la main du docteur: « J'allais mourir, racontait-il, si Luther ne fût venu m'arracher des bras du trépas (2). » Luther aussi croyait à un miracle opéré en cette occasion par la toute-puissance de la prière. » « C'est que la prière, disait-il, fait de véritables prodiges; de nos jours, n'a-t-elle pas ressuscité des morts, et moi, et ma Kétha, et maître Philippe Mélanchthon? Miracle de peu d'importance, si vous voulez, que de délivrer le corps de ses souffrances, mais qu'il ne faut pas taire dans l'intérêt des âmes faibles (3). » Il serait difficile de

(1) Unschuldige Nachrichten, t. XXV, p. 359.

(2) Qui nisi ad me venisset, mortuus essem. — Herrnschmidt, l. c.

(3) Das Kirchen Gebet thut große Mirakel. Es hat zu unserer Zeit drei von Todten auferweckt: mich der ich oft bin todt krank gelegen; meine Hausfrau Ketha die auch todt krank war, und Magistrum Philippum Melanchthonem, welcher Anno 1540 im Winter todt krank lag. — Tisch-Reden. Eisleben, fol. 436, 496.

Voyez encore le chapitre: vom Gebet, Tisch-Reden, p. 207 et suiv.,

concilier la puissance que Luther accorde à la prière avec le fatalisme qu'il professe dans son traité de *Servo arbitrio.* Comment, dans son système, quelques mots murmurés à voix basse arrêteraient-ils ce destin inexorable, cette nécessité qui presse et pousse l'homme de sa main de plomb, à qui rien ne résiste, et qui viendrait se briser contre la pierre du tombeau? Qu'est devenu son double anthropomorphisme du bien et du mal? Le voilà donc encore une fois infidèle à ses doctrines. Si son appel à la tradition dans sa dispute avec les sacramentaires est une victorieuse réfutation de son principe du libre examen; sa prière au lit de mort de Mélanchthon est tout un livre contre son serf arbitre.

Mélanchthon a rendu peu de services à la réforme comme théologien, et beaucoup comme écrivain. Augusti a remarqué que les luthériens lui empruntèrent une partie de leur terminologie. Il faudrait bien se garder cependant d'exagérer l'influence que le professeur exerça sur les lettres. On s'est trompé quand on a dit que le premier en Allemagne, il comprit l'utilité des livres élémentaires à l'usage de l'étudiant. Nous avons vu que les gymnases catholiques, dirigés par des moines, étaient tous en possession, avant la réforme, de grammaires et de lexiques grecs et latins. Qu'on loue son

---

où le docteur, dans un temps de sécheresse, demande au Seigneur de faire pleuvoir, et sur-le-champ est exaucé.

Eben dieselbige folgende Nacht darnach kam ein seer guter fruchtbarer Regen.

amour pour l'antiquité, mais que ce ne soit pas aux dépens de la vérité. Notre cœur s'est plus d'une foi ému aux accents passionnés dont le professeur de Wittemberg saluait le triomphe des Muses. Mais longtemps avant lui, un moine bavarois, le docteur Eck, le grand antagoniste de Luther, s'écriait à la vue de cette sainte flamme qu'il contribuait à allumer: « Heureux siècle où l'ignorance est refoulée dans ses ténèbres, où le sophisme tombe sous les coups impitoyables du ridicule, où tant d'œuvres latines, grecques et hébraïques renaissent à la lumière, où se montre aux regards cette pleïade littéraire formée d'Érasme, de Wimpheling, de Pirkheimer, de Cuspinien, de Peutinger, de Beatus Rhenanus, de Henri Bebel : oh combien nous sommes heureux de vivre dans un siècle d'or comme le nôtre (1) ! »

Mélanchthon avait étudié à Tubingue avec Stadianus la philosophie d'Aristote. Il conçut le projet de l'introduire à Wittemberg. On ne connaissait à cette époque à l'université de cette ville que l'exposition de Maître Pierre Tartaret (2). Mélanchthon n'admet pas sans restriction le célèbre axiome, *nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu :* il croit avec Platon que les images que les sens fournissent à l'esprit, sont seulement les causes occasionnelles qui développent les idées gé-

---

(1) Riederer, Nachrichten zur Kirchen- und Gelehrtengeschichte, t. III, p. 443.

(2) Expositio magistri Petri Tartareti super summulas Petri Hispani cum allegatione passuum Scoti, Doctoris subtilissimi.

nérales. Il reconnaît l'existence de trois âmes, l'âme raisonnable, l'âme sensitive, l'âme végétative. Ses arguments en faveur de l'immortalité de la substance incorporelle, sont empruntés en partie à l'harmonie morale du monde: les arguments métaphysiques lui semblent de peu de valeur pour prouver l'immatérialité de la pensée. Il donne à l'astrologie le nom de destinée physique. Son opinion fortifia singulièrement la foi que le peuple avait alors à cette prétendue science (1).

(1) Histoire de la Philosophie, par Buhle, trad. par Jourdan, t. II, p. 424 et suiv.

CHAPITRE XVIII.

POLITIQUE DE LUTHER. — 1531 et suiv.

Ligue de Schmalkalde. —Luther poursuit la diète d'Augsbourg de ses écrits. — Son Avertissement aux Allemands, auquel Mélanchthon met une préface. — Comment expliquer les hardiesses de Luther? — Un anonyme répond à Luther. — Le moine lui réplique. — Sa théorie sur le droit de résistance. — Ses lettres à l'abbesse de Rissa. — L'Anabaptisme se révolte et prend les armes.

Les efforts de Mélanchthon pour donner la paix à l'église d'Allemagne avaient échoué contre les instincts de Luther. C'était à l'instigation du réformateur que Philippe de Hesse avait quitté subitement Ausbourg malgré les ordres de l'empereur. Les protestants confiaient leurs destinées aux mains de ce prince dont l'histoire a flétri le caractère; héros de taverne, tout fier de son épée quand le danger est loin de lui, et perdant la tête dès que le péril est à ses côtés (1). C'est sous ses auspices que fut conclue la ligue de Schmalkalde offensive et défensive des princes réformés, dont il se détacha au premier signe de colère de l'empereur, et qu'il réveilla jusqu'à ce que Charles-Quint, après la journée de Muhlberg, si funeste à la réforme, eût fait expier au landgrave ses perpétuelles indécisions, et l'eût jeté, lui et Jean Frédéric, dans une

(1) Reformations-Almanach, 1817, p. 1111 et suiv.

prison où tous deux seraient morts si Maurice de Saxe ne les en eût délivrés (1).

La ligue de Schmalkalde devait être funeste au repos du pays. Luther avait poussé les princes à la révolte.

A peine la Diète d'Augsbourg était-elle close, que Luther écrivait pour la décrier, une sorte de chant sauvage auquel il donnait le titre de : *Avertissement à mes chers Allemands* (2).

— Malheur à vous tous, disait-il, qui avez soutenu le papisme à Augsbourg, honte sur vos têtes! La postérité rougira de vous, elle ne pourra croire qu'elle ait eu de semblables ancêtres. Oh! Diète infâme qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille! tu as couvert d'opprobre nos princes et le pays; tu as marqué ton sceau sur le front de nos Allemands, devant Dieu et devant les hommes. Que dira le Turc, au bruit d'un tel scandale? que diront les Moscovites et les Tartares? Qui désormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres Teutons, quand on saura que nous nous sommes laissés ainsi honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre par le pape et sa séquelle, et que nous avons souffert pour l'amusement de cette canaille de sodomistes, qu'on étouffât la vérité et le droit sous le poids de ce scandale des scandales. Il n'y a pas d'Allemand qui ne doive se repentir de s'appeler Allemand (3).

(1) Schmidt's Neuere Geschichte der Deutschen, I. th.

(2) Warnung an meine lieben Deutschen, en latin : Commonitio ad Germanos, avec une préface de Mélanchthon.

(3) Luther's Werke, Altenb. — Menzel, t. I, p. 423-424.

Après la Diète d'Augsbourg, un casuiste réformé s'était demandé si chrétiennement on pouvait faire la guerre à l'empereur.

Il voulait une réponse pour apaiser sans doute ses remords intérieurs; il la trouva dans l'*Avertissement* de Luther.

— Quand, disait le moine, des égorgeurs et des chiens de sang n'ont qu'un désir : de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces chiens de sang appellent rébellion. Ils voudraient bien nous fermer la bouche et la main, et empêcher qu'on n'employât contre eux la parole ou le poing. Pour prêcher à leur aise, ils voudraient se servir du poing, effrayer le monde en criant à la révolte, et vivre sans alarme et sans danger. Tout beau, mon compagnon! ta définition ne vaut rien, je te le dis et je te le prouve. — Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas. Seulement il y a révolte quand on ne peut souffrir ni magistrature, ni justice, qu'on les attaque ouvertement, qu'on veut s'ériger en maître et en droit vivant, comme l'a fait Munzer; *aliud est invasor, aliud transgressor*: voilà le crime. Donc résister à ces chiens de meurtriers, ce n'est pas faire de la rébellion; qui dit papiste, dit oppresseur. Donc voilà le rebelle, qui n'a pour lui ni le droit divin, ni le droit des hommes : méchant qui ressemble dans ses péchés au meurtrier, à l'insensé (1).

---

(1) Menzel's Neuere Geschichte rc., t. I, p. 435. — Luther's Werke, Leipzig, t. XX, p. 307.

Et ces pleurs que répandait Mélanchthon à la Diète d'Ausgbourg, quand Bruck, ce puritain farouche, s'opposait à tout projet de réconciliation avec les catholiques, comme ils ont vite séché! n'étaient-ce donc que des larmes hypocrites comme l'a dit Cochlée? A Wittemberg, Luther ose demander à son disciple quelques pages qu'il veut placer en forme de préface (1), en tête de l'*Avertissement aux Allemands*, et Mélanchthon les donne sans murmurer! Il consent à inscrire son nom sur la première page d'une philippique, où le chapeau qui couvre la tête d'un cardinal est appelé constamment un chapeau de sang; où le pape est transformé en chien enragé; où le catholique est honni, maudit dans cette vie et damné dans l'éternité comme un idolâtre et un homicide! Il faut se couvrir la figure.

Si nous connaissions moins le moine saxon, peut-être nous étonnerions-nous de son appel à la révolte formulé en termes si transparents, lui qui en place d'une crèche a donné à son christianisme pour berceau l'hermine ducale. Mais qu'a-t-il à redouter? au besoin, pour le défendre on verrait se lever tous les princes qu'il enrichit de la dépouille des églises et des monastères, grands et puissants seigneurs qui préféraient une révolte ouverte à une restitution. Les princes protestants rassemblés à Schmalkalde, ont conclu une ligue offensive et défensive. Ils ont protesté contre l'élection de Ferdinand, au titre de roi des Romains; partout on se

(1) Dr. Martin Luther's Warnung an seine lieben Deutschen, Philippi Melanchthons Vorrede.

prépare à combattre (1). Déjà quelques-uns des électeurs traitent secrètement d'une alliance avec François Ier, sacrifiant ainsi ce qu'un peuple a de plus glorieux, sa nationalité. Chaque jour des villes nouvelles se détachent du faisceau teutonique : Eslingen, Heilbronn, ont accédé à la Convention de Spire; Henri VIII vient d'abjurer le catholicisme, et les Turcs ne sont plus qu'à quelques journées de marche de la capitale de l'Autriche. Luther n'a donc rien à craindre.

Un catholique de Dresde osa dénoncer à l'Allemagne les doctrines séditieuses de l'Avertissement; il attaqua Luther en face, dépouilla cette parole cauteleuse de sa peau de serpent, montra le venin qu'elle recélait, et flétrit les versatilités politiques et dogmatiques de son adversaire. C'était un penseur que cet écrivain de Dresde, un Allemand au cœur chaud, un prophète pour qui Dieu, comme il le fait souvent, avait levé quelque coin du voile qui cache l'avenir.

Luther lui répondit dans son style accoutumé, tout trempé de fiel et de vinaigre (2); il ressuscite son fantôme usé de papisme pour faire peur aux Allemands.

« Les papistes, dit-il, viennent de repandre sur le marché de Leipzig un honteux libelle contre moi, un libelle anonyme; d'où vient-il ? personne ne le sait, et je ne veux pas le savoir non plus ; je

(1) M. Michelet, Mém. de Luther, t. III, p. 22.
(2) Wider den Meuchler in Dresden, Luther's Werke. Leipzig, t. XX, p. 336.

veux pour cette fois avoir le rhume de cerveau, et ne pas sentir le polisson. Mais je frapperai sur le sac; gare à l'âne! si je l'attrape, ce n'est pas l'âne, mais le sac que j'aurai frappé.

» Quand mon adversaire dit que je pousse les Allemands à la révolte, il ment comme un fieffé coquin, comme un vrai papiste : mes livres sont là étalés à tous les regards avec mon nom en toutes lettres. Qu'ai-je dit? que si l'empereur veut faire la guerre à Dieu, on doit lui dénier obéissance. Après? Il traduit cela comme si j'avais enseigné qu'on doit dans tous les cas refuser d'obéir à l'empereur et aux puissances. Vous allez voir que Saint-Maurice et ses glorieux chevaliers sont à jamais damnés pour avoir refusé d'obéir à César, et de combattre contre le Seigneur. Mais quand Luther parle de désobéir, c'est aux tyrans qui s'élèvent contre Dieu, entends-tu! »

Et Luther se met à tracer le tableau des attentats des princes catholiques contre les disciples de l'Évangile; il montre ces chiens affamés du sang des chrétiens, et connus sous le nom de pape, de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de moines s'apprêtant à égorger tout ce qui porte le nom de luthérien, et il demande si ces martyrs qu'on veut jeter aux bêtes du cirque doivent rester les bras croisés, et se laisser tuer comme la pauvre petite brebis qu'on mène à l'abattoir. « Et non, non, dit-il, moi prêtre du Seigneur, je dois endurer tout cela, mais les autres, oh, je ne puis le garantir aux tyrans : chiens de sang, attendez-vous à être reçus comme des égorgeurs. Non non! tu le sais bien,

un luthérien qui se défend contre ces hommes d'homicide, n'est pas un rebelle.

» Voilà plus de dix ans que je caresse et m'humilie: à quoi bon? pour que ma patience n'ait servi qu'à les rendre plus mauvais, comme autrefois les paysans? Eh bien, puisqu'ils s'obstinent dans l'impénitence; puisqu'ils n'ont qu'un désir, celui du mal; puisqu'ils sont abandonnés de Dieu, qu'ils n'attendent plus désormais de moi un seul mot de pitié; je les poursuivrai jusqu'à la tombe de mes imprécations et de mes anathèmes; je veux les enterrer au bruit des foudres et des éclairs de mes colères, mes cloches à moi (1)!

» Car je ne puis plus prier sans maudire. Si je dis: *que ton nom soit sanctifié*, je reprends: Maudit, damné soit le nom de papiste, et de tous ceux qui te blasphèment, ô mon Dieu! Si je dis: *que ton règne arrive*, je reprends: Maudits, damnés, anéantis soient la papauté, et tous les royaumes de la terre qui se lèvent contre toi, ô mon Dieu! Si je dis: *que ta volonté oit faite*, je reprends: Maudits, damnés, abîmés soient les desseins des papistes, et de tous ceux qui combattent contre toi, ô mon Dieu! Voilà ma prière, ma prière de bouche, ma prière de cœur, ma prière de chaque jour, et j'espère bien qu'elle sera exaucée; car je suis bon, doux, aimant, chrétien, comme mes ennemis le savent par expérience (2). »

---

(1) Hoc convitiorum execrationumque tonitru ac fulgur erit mihi campanarum instar quibus ad sepulturam ipsorum insonabo.

(2) Luther's Werke. Leipzig, t. XX, p. 344.

A quoi faut-il attribuer ces transports de fureur qui se reproduisent sans cesse dans la polémique du réformateur ? A cette surexcitation fébrile où le tenait constamment sa lutte avec les catholiques? c'est ce que disent les historiens réformés de notre siècle. Ils ne connaissent pas Luther; la colère chez lui n'est pas toujours le produit spontané d'une affection cérébrale; plus d'une fois elle tombe de sa plume comme un calcul. Qû'on lise attentivement son Avertissement aux Allemands, sa réponse au meurtrier de Dresde, ses gloses sur l'édit de Charles-Quint à Augsbourg, on y trouvera un appareil de mots grossiers, un faste d'épithètes furibondes, un luxe orgueilleux de synonymes insultants, qui sentent le rhéteur, et qu'il a recueillis dans son lexique à force de recherches; c'est un écolier qui se tourmente pour faire son thème, un dictionnaire à la main.

On ne fut pas la dupe en Allemagne de l'art avec lequel Luther traitait l'injure, à peu près comme le sculpteur traite la pierre, plastiquement. De toutes parts, on lui demandait de s'exprimer plus explicitement, et de répondre sans ambages à cette question : Peut-on faire la guerre à l'empereur? On se rappelait que peu d'années auparavant, elle avait été posée dans les mêmes termes à peu près au réformateur qui avait déclaré que sujets de César, les princes ne pouvaient faire la guerre à César, pas même aux sujets de César (1).

(1) Aller Fürsten Unterthanen seyen auch des Kaysers Unterthanen, ja mehr denn der Fürsten, und es schicke sich nicht, daß Jemand mit Gewalt

On attendait donc avec une maligne curiosité la réponse de Luther : elle ne se fit pas attendre.

« Si l'empereur nous fait la guerre, il veut détruire notre religion, ou en proscrire le libre exercice. Si tel est son dessein, Charles perd son droit d'empereur ; ce n'est plus qu'un tyran. Il est donc inutile de demander si nous pouvons recourir aux armes pour défendre notre foi, en d'autres termes la parole du Christ. C'est un devoir de combattre pour nos femmes, pour nos enfants, pour nos serviteurs et nos sujets.

» Qu'on me laisse encore quelques jours de vie, et je démontrerai qu'on est obligé de se défendre contre une puissance injuste. D'abord n'oublions pas que l'empereur est la tête du corps, dans le royaume temporel, et que chaque individu est membre du corps social qu'il doit défendre et protéger. Car, s'il le délaisse, il se suicide en quelque sorte.

» L'empereur n'est pas le seul monarque en Allemagne, il y a d'autres princes qui sont les membres vivants de l'empire. Le devoir de chacun d'eux est de veiller au salut de l'État. Si donc l'empereur attente aux droits de la Teutonie, le devoir des princes est de résister à l'empereur.

» Mais l'empereur peut-il déposer les princes électeurs; et ces princes à leur tour, peuvent-ils déposer l'empereur ?

---

des Kaysers Unterthanen wider den Kayser, ihren Herrn, schütze. Gleichwie sich's nicht zieme, daß der Bürgermeister in Torgau wollte die Bürger mit Gewalt schützen wider den Churfürsten zu Sachsen, so lange er Churfürst se. — Menzel, t. I, p. 290, note.

» Ici se présente une distinction importante. Il y a dans tout être une véritable dualité : il est chrétien, il est citoyen. Comme chrétien, il ne boit ni ne mange, il ne procrée pas, il n'a aucune part au régime temporel de la nation : il doit donc tout souffrir, tout endurer.

» Comme citoyen, il faut qu'il se protége, se défende, lui et les siens, en vertu de l'obéissance qu'il doit aux lois du royaume.

» Qu'un misérable essaye de faire violence à ma fille, je le tue ou j'appelle au secours : la dualité s'efface; dans mon être il n'y a plus qu'un individu, le père outragé, le citoyen.

» Puis, rappelons-nous que si l'empereur nous attaque, il n'agit pas *motu proprio*, mais comme l'instrument de la tyrannie, comme l'esclave du pape et de l'idolâtrie romaine : c'est donc contre le pape alors que nous nous révoltons, et non contre l'empereur.

» On dira : mais David choisi de Dieu pour être roi et sacré par Samuel, ne voulut pas résister au roi Saül ; donc nous ne devons pas résister à l'empereur.

» Distinguons encore : David à cette époque n'était pas roi, il n'avait que la royauté en expectative ; donc en pareille cause, nous ne nous armons pas contre Saül, mais contre Absalon, auquel David fit la guerre et qui fut tué de la main de Jacob (1). »

Il semble que Luther ne pouvait pas résoudre en termes plus clairs le droit qu'a tout citoyen de se

---

(1) Propos de Table, traduits par M. G. Brunet, p. 183 et suiv.

révolter contre son prince. Quelques-uns de ses disciples, cependant, dont la conscience voulait être violentée, le pressent de nouveau de s'exprimer catégoriquement.

A Linck, Luther répond : « Non, mon bon ami, je n'ai pas donné de consultation à ceux qui me demandaient si l'on peut résister à César. Mais comme on dit que le théologien n'a rien à faire en cette matière dont la solution appartient au juriste, j'ai dit : Si les juristes peuvent démontrer que légalement on peut faire la guerre à l'empereur, je suis d'avis qu'on obéisse à la loi. Je reconnais que le prince, comme prince, représente une individualité politique, et que, dans la sphère de ses droits de prince, il n'agit pas comme chrétien (1). »

A Spengler : « Rendez à César ce qui est à César ; or ce qui est à César, c'est de lui résister quand il prescrit des choses injustes. Je dis : Il faut obéir à tout ce que César ou la loi a établi ; or la loi prescrit en pareil cas de résister ; ergò. Nous enseignons la majeure : qu'il faut obéir au glaive dans les causes politiques : la mineure nous ne la soutenons ni ne voulons la connaître. Je ne conclus donc pas : la conclusion appartient aux juristes. S'ils prouvent la mineure, et cela ne nous regarde pas, nous ne pouvons rejeter la conclusion, puisque nous prouvons la majeure (2). »

---

(1) Wenceslao Linck, 15 jan. 1831. — De Wette, t. III, p. 213.

(2) Date Cæsari quæ sunt Cæsaris, et Cæsaris est sibi resistendum esse in notoriè injustis. Quiquid statuit Cæsar seu lex Cæsaris, est servandum. Sed lex statuit resistere sibi in tali casu. Ergo resistendum est, etc. Nunc majorem nos hactenus docuimus ;

Et plus tard à Jean de Lubeck, ministre du « verbe » à Cotbus, quand se représente la question du droit de résistance :

« S'il est permis de résister ou de faire la guerre aux Turcs, à plus forte raison au pape qui est pis que les Turcs. Or si César vient s'enrôler dans la milice turque ou papiste, qu'il s'attende à ce qu'il mérite. Les nôtres sont d'avis que César en pareil cas, a cessé d'être César, ce n'est plus que le sbire et le camarade du pape. Quand le roi Joïakim voulut se défaire du prophète Jérémie, les princes d'Abikam résistèrent à des ordres sanguinaires. Or nos princes germains sont plus indépendants de l'empereur que les princes d'Abikam ne l'étaient du roi Jojakim ; il n'est pas monarque absolu ; il ne pourrait confisquer à son profit l'autorité des électeurs et changer la constitution germanique sans qu'on fût autorisé à lui résister (1). »

Nous avouons que nous ne comprenons pas comment le docteur De Wette, qui a rassemblé

---

quòd sit obediendum gladio in rebus politicis. Sed minorem nos neque asserimus, neque scimus... Quòd si juristæ minorem probaverint de quo nihil ad nos, non possumus conclusionem negare qui docuimus majorem. — Lazaro Spenglero, 15 feb. 1531. — De Wette, t. III, p. 222.

(1) Si igitur licet contrà Turcam bellare, seu se defendere, multò magis contrà papam qui pejor est. Quòd si Cæsar sese miscuerit inter papæ vel Turcæ militiam, expetet sortem tali militiâ dignum. Ideò nostri judicârunt Cæsarem in hoc casu Cæsarem non esse, sed militem et latronem papæ. Et cum rex Joïakim vellet Jeremiam occidere, restiterunt principes Ahikam et alii. Jam principes Germaniæ plus juris habent contrà Cæsarem quam populus Ahikam contrà Joïakim. — Johanni Lubeck, ministro verbi in Cotbus, 8 feb. 1539. — De Wette, l. c., t. V, p. 159-161.

avec une si tendre piété les lettres de Luther que nous venons de citer, n'a pas craint d'écrire à la face de l'Allemagne : L'Évangile fait un devoir de l'obéissance envers les puissances, même injustes, et Luther n'a pas cessé de la prêcher (1).

Au moment où Luther fatiguait sa main pour ramasser contre les catholiques les injures décrépites qui traînent dans les livres de Celse ou de Porphyre, il adressait aux religieuses de Rissa deux épîtres où sa verve ordurière s'épanche en images qu'il n'emprunte à personne. Nous y retrouvons le prêtre qui prêchait, il y a cinq ans, sur le mariage. Il s'agit encore de ces tristes nécessités d'accouplements sexuels qu'il a si chaudement peintes en chaire. Pour démontrer que la créature est obligée de céder à ces appétits charnels qui poussent irrésistiblement l'homme vers la femme, la femme vers l'homme, il trace le tableau de la vie que les sœurs mènent à Rissa. Nous ne donnerons ici que la subscription de l'une de ces lettres : A la mère abbesse du bouge de Rissa (2)! Au bruit de cette épître, qu'un portefaix du marché de Wittemberg n'aurait osé écrire, Georges de Saxe sentit le rouge lui monter au front, et il se plaignit en soldat à l'électeur Jean de cet attentat de Luther. L'électeur se couvrit la figure, et réprimanda vivement son

(1) Gehorsam gegen die Obrigkeit, und selbst die ungerechte, gebietet freilich das Evangelium, und Luther weiß dies nicht genug einzuschärfen. — Ueber den seltlichen Geist der Reformation in Beziehung auf unsere Zeit. —Reformations-Almanach, 1817, p. 257.

(2) An den Hurenwirth, an die Hurenwirthin in Rissa.

protégé, qui cette fois eut le courage de mentir et de renier la lettre.

Or, l'original, tout entier de la main du moine, repose entre deux blancs feuillets aux archives historiques de Weimar.

Nous avons sous les yeux, en traçant ces lignes, de belles pages, écrites par C. H. L. Pœlitz de Leipzig, sur l'esprit de liberté que développa la réforme.

« Salut, ô sainte liberté! s'écrie le docteur. C'est pour toi que combattirent les apôtres; pour toi que les martyrs répandirent leur sang; pour toi qu'élevèrent la voix Arnold de Brescia et Pierre de Vaud; pour toi que Jean Huss monta sur le bûcher; pour toi que Luther fut mis au ban de l'empire (1)! »

M. Pœlitz n'a donc pas entendu les cris que poussent à la fois les sacramentaires, les anabaptistes, et toutes les sectes qui demandent à Luther cette liberté de conscience qu'il a promise au début de son apostolat?

Les anabaptistes, las d'attendre, viennent de se décider à faire prévaloir, les armes à la main, le «Verbe divin» que Wittemberg veut étouffer.

---

(1) Die Aehnlichkeit des Kampfes um bürgerliche und politische Freiheit in unserm Zeitalter. 30 oct. 1817.

CHAPITRE XIX.

LES ANABAPTISTES. 1534-1536.

Chassés d'Augsbourg sans avoir pu se faire entendre; ils se répandent en Westphalie. — Munster les accueille. — Rothmann trouble la ville par ses prédications. — Son portrait. — Melchior Hoffmann. — Jean de Leyde est proclamé roi de Munster. — Désordres qu'excitent les anabaptistes dans cette ville. — Ils y établissent la communauté des biens. — Siége de la place par l'évêque Waldeck. — Prise de Munster. — Supplice des prophètes. — David George ou Joris. — L'anabaptisme accuse Luther des maux qui ensanglantent l'Allemagne.

Anabaptistes, zwingliens, luthériens, carlstadiens, bucériens, s'étaient donné rendez-vous à la diète d'Augsbourg (1). Les anabaptistes étaient les plus ardents : le jour même de leur arrivée, sans en avoir obtenu la permission des sénateurs, qui presque tous penchaient pour Luther (2), ils avaient établi des conférences où ils proposaient un insolent défi aux dissidents. Un luthérien l'ayant accepté : — De qui as-tu reçu mission de prêcher, demanda-t-il à l'anabaptiste ? — De qui ? reprit l'anabaptiste ; tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie ? Or, qu'est-il écrit dans ce livre inspiré ? — que la charité du Christ est un titre suffisant pour prêcher sa parole.

(1) Mesh., lib. V, cap. 15, 18, etc.
(2) Senatus enim ferè totus Lutheranus. Ib.

L'anabaptiste, pour prouver que les luthériens n'avaient pas ce gage dont parle l'apôtre, se mit à tracer un tableau satirique des mœurs réformées. Il représentait les disciples du nouvel évangile escaladant les couvents pour en enlever les nonnes, faisant liesse avec elles dans les cabarets, se gorgeant de viande, de vin, et rompant leur vœu de chasteté à chaque taverne qu'ils rencontraient. La populace riait.

Mais le luthérien saisissait le moment où la multitude se taisait pour répondre à son adversaire (1) :

— Apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Évangile. Sans doute tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité; mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine. Il faut, pour la répandre, d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation, sans doute, reprenait l'anabaptiste, je te comprends; mais dis-moi de qui tu la tiens?

— Des magistrats : c'est d'eux que nous avons reçu le droit de publier l'Évangile.

— Et moi du choix de nos églises; nos églises ne valent-elles pas tes magistrats?... Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi, et pour nous lettre de vie : où donc as-tu lu que le Christ ait conféré aux hommes du pouvoir le droit de dé-

(1) Tous ces arguments furent répétés depuis dans une dispute qui eut lieu en 1532 à Strasbourg entre les luthériens et les anabaptistes. — Voyez Bullinger, Adversus anabaptistas, lib. II, cap. 13.

puter des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, répandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes ?

Alors l'anabaptiste s'inspirait, levait les yeux, se recueillait, puis, d'une voix de prophète, annonçait qu'il venait au nom de l'Éternel. En songe, le Seigneur lui avait dit : Réveille-toi, prends la route d'Augsbourg ; voici que je serai avec toi dans le chemin, que je te précéderai comme autrefois l'étoile lumineuse précédait les mages. Je mettrai la sagesse dans ta bouche ; tu prêcheras ma parole au peuple de la ville impériale ; j'amollirai les cœurs, et des ruisseaux de miel découleront de tes lèvres.

Ordinairement quelques hommes d'armes envoyés par le sénat mettaient fin à cette scène religieuse : l'anabaptiste descendait de chaire, et allait ameuter plus loin le peuple.

Ailleurs un autre prédicant venu de Munster convoquait ses auditeurs à une conférence en plein vent. C'était un des mille théologiens nés au soleil de cette nouvelle Sion des temps modernes, que saluaient dans leurs rêves tous ces sectaires dont Luther avait troublé le cerveau. Fanatiques qui voulaient jouer le rôle du Saxon, se disaient prophètes, et se conféraient les noms d'Élie, d'Énoch, de Moïse ; pauvres malades dont la *Captivité de Babylone* avait égaré la raison ; intelligences sans études, sorties tout à coup de la foule où elles devaient mourir, et qui, perverties par la lecture de livres hérétiques, se croyaient appelées à régénérer le monde.

Véritable Thébaïde du désert avant l'apparition de Luther, dormant tranquille sous la houlette de

ses pasteurs (1), Munster était tout à coup devenue une ville de trouble, de désordres, inquiète, tourmentée de son obscurité, et aspirant à imiter Wittemberg. Elle était riche, commerçante, et cultivait avec succès les lettres humaines. Son université avait jeté quelque éclat dans le monde savant. Elle aimait l'antiquité, la Grèce surtout, dont elle avait interprété ou élucidé les poëtes. C'était toute sa passion, jusqu'au temps où ses portes s'ouvrirent à des disciples du Saxon; alors cette cité demi-grecque, demi-latine, par ses mœurs et ses instincts, se jeta dans la dispute théologique, et ses professeurs abandonnèrent l'étude de Cicéron et d'Homère pour commenter les livres saints. Dieu sait que de choses nouvelles ils trouvèrent dans ces saints livres que n'avaient jamais enseignées nos prêtres! Donc toutes les divinités classiques s'en vont de Munster à la fois, comme les hirondelles au printemps, mais pour n'y plus revenir; et à leur place une scholastique pointilleuse y vient troubler le repos des écoliers, des maîtres et du peuple.

C'est le moment où apparaît un prétendu restaurateur de la parole évangélique. Bernard Rothmann, desservant de Saint-Maurice Hors-des-Murs, avait commencé depuis quelque temps à prêcher les doctrines de Luther. Le sénat, qui redoutait la parole entraînante de l'orateur, lui donna l'ordre de quitter la ville et d'aller à Cologne étudier la théologie, qu'il n'avait guère pratiquée.

---

(1) Meshovius, lib. VI.

Rothmann partit, emportant une somme assez forte qu'il avait reçue pour achever ses études, et qu'il dépensa sur la grande route. Il prit le chemin de Wittemberg, où il vit fréquemment Luther. De retour à Munster, il rentre dans son église, et recommence ses conférencses religieuses, cette fois pour attaquer beaucoup moins la doctrine que la personne du prêtre catholique. Le franciscain Jean de Deventer avait prêché le jour de Saint-Lambert sur le purgatoire : au sortir du sermon, Rothmann ameute les passants contre le religieux, qu'il traite de mécréant et de fils de Satan. L'évêque l'interdit, mais Rothmann se rit publiquement des menaces du prélat, et se met à tracer trente articles symboliques que tout chrétien doit adopter s'il veut gagner le ciel. Le curé de Saint-Maurice fait fermer les portes de l'église à ce prédicant furieux; mais à côté du temple était un charnier, où, à l'aide de quelques planches vermoulues, Rothmann a bientôt improvisé une chaire, du haut de laquelle il se met à tonner contre les images. A peine le prêtre avait-il terminé son dithyrambe, que ses auditeurs se précipitent dans les églises, dont ils brisent les autels.

Mais Rothmann avait été séduit surtout par Carlstadt.

C'était un véritable fanatique du sens tropique révélé au curé d'Einsiedlen. Pour décrier le dogme catholique, il mêlait dans un même plat du pain et du vin, dont il faisait une sorte de potage qu'il distribuait à ses communiants. Un jour pour prouver que le corps du Christ n'est pas sous les

espèces du pain et du vin, il prit une hostie qu'il brisa et foula aux pieds, en s'écriant, où donc sont la chair et le sang? Si Dieu était là, vous le verriez s'élever de terre, et se poser sur l'autel (1).

Ordinairement le soir, Rothmann et quelques-uns de ses disciples se réunissaient dans les jardins du syndic Wigger, pour discuter les articles de la symbolique nouvelle qui devait régir la Jérusalem céleste, dont Dieu allait livrer l'empire à son prophète. Parmi les auditeurs était la femme du syndic, qui se prit d'une véritable passion pour Rothmann, qu'elle épousa après avoir empoisonné son mari (2).

Cependant quelques anabaptistes chassés de diverses parties de l'Allemagne, vinrent se réfugier à Munster; c'étaient des disciples de Melchior Hoffmann le prophète de Souabe, qui promenait depuis quelque temps ses folies extatiques en Belgique et en Hollande (3). Ils eurent plusieurs conférences

(1) Anfangs hatte er Semmel und Wein in eine große Schüssel gethan, und die Communicanten daraus zugreifen lassen. Nachmals hielt er das Abendmahl mit Oblaten, war aber so eifrig dabei die Lehre von der leiblichen Gegenwart zu widerlegen, daß er wohl die Oblaten zerbrach und mit den Worten zur Erde warf: Seht, wo ist hier Blut und Fleisch? Wenn das Gott wäre, würde er sich wohl von der Erde aufheben und an den Altar stellen. — Dorpii, Wahrhaftige Historie wie das Evangelium zu Münster angefangen. 1536.

(2) Habebant conjugem mirabilem quæ cœpit insanire amore Rotmanni, quapropter et virum veneno interemit. Locorum communium collectanea à Johanne Manlio excerpta, p. 483.—M. Ranke, dans le tome III de son histoire de la Réformation, p. 557, note, trouve une grande analogie entre la doctrine religieuse que Rothmann professe dans son : Von tidliker und irdischer Gewalt, et celle que Robespierre proclamait le 8 juin 1794.

(1) Ranke, l. c., t. III, p. 531.

avec Rothmann qui, vaincu par leurs arguments, ou peut-être irrité contre Luther qui venait de condamner les troubles de Munster, se convertit à l'anabaptisme dont il devint l'un des apôtres les plus fervents. Mais cette nouvelle apostasie fit tort à sa fortune. Jean Bockelsohn, tailleur à Leyde, et Jean Mattys, brasseur à Harlem, arrivés tout récemment à Munster, et qui se vantaient hautement d'un commerce intime avec la divinité, devinrent bientôt l'idole de la populace. Comme Hoffmann, de retour depuis quelques semaines à Munster, avait la parole facile, ornée, qu'il improvisait, et connaissait assez bien les livres saints, Bockelsohn qui prit bientôt le nom de Jean de Leyde, le choisit pour son orateur et son secrétaire. Henri Rulle, moine de Harlem, donna le signal de ces scènes d'épilepsie, où les malheureux habitants de Munster devaient voir si longtemps des manifestations divines. Il se roulait à terre, se tordait les bras, rugissait, écumait, et de ses lèvres souillées de bave, appelait le Christ : le Christ, au dire des fanatiques, ne tardait pas à descendre du ciel. La crise cessait, et le démoniaque annonçait que Dieu venait de lui apparaître, et que le moment était venu de faire pénitence. Faire pénitence, c'était démolir les églises, raser les monastères, briser les images, fondre les vases sacrés, pour en distribuer le produit aux pauvres ; piller les riches, et hâter le règne de la Jérusalem céleste, où les enfants de Dieu partageraient le même pain et la même femme. Un autre prophète tomba bientôt la face contre terre, et du ruisseau où il se roulait,

annonça que Dieu ordonnait au peuple de Munster de se choisir pour chef Jean de Leyde; et Munster eut son monarque (1).

Jean de Leyde eut bientôt une maison royale; devant lui marchaient deux jeunes gens de famille, l'un portant la couronne, l'autre l'épée nue de sa Majesté : sur la place publique s'élevait un trône couvert de drap d'or où elle s'asseyait pour rendre justice.

Le 27 février les anabaptistes s'étaient réunis à l'Hôtel-de-Ville. Pendant qu'ils priaient à genoux, le prophète paraissait plongé dans un profond sommeil; tout à coup Jean de Leyde se réveille, et jetant un regard effaré sur la multitude, déclare que Dieu vient de lui révéler sa céleste volonté : arrière les enfants d'Esaü, s'écrie-t-il, l'héritage du Seigneur appartient aux enfants de Jacob. Alors la multitude, comme si elle eût reçu un message d'en haut, crie d'une seule voix : Arrière les enfants d'Esaü, et tous les anabaptistes descendent précipitamment les degrés de l'Hôtel-de-Ville, enfoncent les portes qu'on fermait sur leur passage, et chassent devant eux tous ceux qui refusent de se faire rebaptiser. Kersenbroik, témoin oculaire de ces affreuses violences, accomplies au moment où un chaud soleil venait de faire fondre la neige qui couvrait le sol, nous montre de pauvres petits enfants donnant la main à leurs pères, des mères qui tenaient dans les bras leur nouveau-né, des vieillards appuyés sur leur bâton, auxquels on arrachait à la

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. II, p. 92.

porte de la ville leur dernier liard, leur dernier morceau de pain (1).

Les anabaptistes étaient maîtres de Munster.

Un édit parut qui enjoignit, au nom du Christ et de son évangile (2), de raser toutes les églises. Le peuple obéit. On vit une multitude qui se disait pleine de l'esprit de Dieu se ruer sur les portes des temples, les briser à coups de hache, incendier les orgues et les chaires, traîner sur la place publique les statues et les tableaux où un vaste brasier les réduisait bientôt en cendres, tirer les reliques de leurs châsses, jeter au vent les os des anciens martyrs, boire dans les vases sacrés, et finir, à la lumière des cierges allumés, par accomplir dans le saint lieu le précepte donné à nos premiers pères, de croître et de multiplier.

Ce jour de profanation, Munster fut surnommé la nouvelle Sion, et un rescrit affiché par ordre de Jean de Leyde, décida qu'il n'y avait désormais qu'un livre nécessaire au salut, la Bible, et qu'il fallait brûler tous les autres comme inutiles ou dangereux. Deux heures après périssait dans les flammes la bibliothèque de Rodolphe Lange, presque toute composée de manuscrits grecs et latins (3).

Après cette double victoire sur les vivants et sur les morts, les anabaptistes songèrent à organiser la commune. Un ordre du prophète affiché et crié

(1) Kersenbroik, Historia anabaptistica, mss.
(2) Catrou, Hist. des Anabaptistes, lib. II.
(3) Meshovius. — Catrou, Hist. des Anab., lib. V, p. 104.

dans toutes les rues enjoignait à chaque habitant d'apporter à l'Hôtel-de-Ville tout ce qu'il possédait d'or et d'argent : on obéit sans murmurer. Personne ne pouvait plus rien posséder en propre dans la nouvelle société : tous les biens étaient communs, la femme était considérée comme un trésor dont chaque membre avait la jouissance. Les titres de serrurier, de tailleur, de cordonnier, se donnaient comme des charges honorifiques. A midi et le soir de vastes tables étaient préparées où l'on mangeait en commun. A chaque table étaient attachés à tour de rôle un frère et une sœur qui servaient les convives, pendant que du haut d'une chaire en bois on faisait lecture de la Bible (1).

Cependant quelques vieux restes de bourgeoisie essayèrent sous la conduite d'un orfèvre nommé Mollenhœch, d'organiser une opposition aux prophètes. Ils eurent d'abord quelque succès, mais le peuple, les ouvriers surtout, qui avaient goûté des douceurs d'une vie sans travail, se réunirent, attaquèrent et défirent après une lutte sanglante, les partisans de Mollenhœch. La vengeance du prophète fut terrible. Knipperdolling fut chargé du rôle de bourreau : chaque matin il coupait la tête de quelques vaincus (2).

---

(1) Ordinatio politici regiminis à 12 senioribus recens introducta. (§ 9) Ut in rebus administrandis legitimus servetur ordo, præfecti hujus rei, officii sui memores, ejusdem generis fercula usi hactenus, fieri consuevit singulis diebus fratribus soribusque in disjunctis et disparatis mensis modesti et cum verecundiâ sedentibus apponent. — Kersenbroik, p. 218.

(2) Pœnæ executio Knipperdollingo committitur qui singulis diebus

Mais Dieu prit enfin pitié de sa vieille église de Munster. Elle avait pour évêque un homme jeune encore, plein d'un mâle courage, au besoin prêt, comme son chapitre lui en faisait une loi, à revêtir la lance du soldat pour défendre la foi de ses ouailles. A la vue de ces prélats allemands armés de pied en cap, et que nous rencontrons si souvent dans l'Allemagne féodale, chevauchant sur un cheval de bataille, notre surprise est grande. Cet étonnement cesserait si nous avions étudié la constitution de l'empire germanique : nous saurions alors qu'à la voix du chapitre, l'évêque qui, dans ces temps éloignés, bénissait et se battait, avait dans ses écuries un cheval toujours sellé, des armes toujours prêtes, pour défendre jusqu'à l'effusion du sang les droits de ses administrés. Le nouvel évêque était le comte de Waldeck qui vint mettre le siége devant Munster.

Les assiégés qui se croient illuminés d'en haut obéissent à Jean de Leyde comme à un autre Moïse. Jean de Leyde les réunit sur la place publique et leur présentant un morceau de pain : — Prenez, leur dit-il, et annoncez la mort du Sauveur. Et hommes, femmes et enfants se jettent à genoux, mâchent le pain que leur offre le prophète, boivent le vin qu'une de ses femmes leur distribue, se relèvent et crient : — Nous voici ! — Voulez-vous obéir à la parole de Dieu? — Oui! — Eh bien! l'ordre du père céleste est que vingt-huit docteurs partent sur-le-

---

aliquos pro arbitrio suo productos et tandem ad unum omnes capite plectit. — Kersenbroik, l. c.

champ pour aller enseigner les nations. Et six choisis sur les mille qui se présentent se mettent en route pour Osnabruck, six pour Warenbourg, huit pour Susat et huit pour Coiffeld; et pris, mis à la torture et conduits à l'échafaud, meurent en vomissant des blasphèmes contre tous les mécréants.

La ville était pressée : le peuple manquait de pain. Une des femmes de Jean de Leyde s'émut et murmura. Jean de Leyde la mène sur la place du marché, la fait mettre à genoux et lui coupe la tête, puis entonne un cantique d'actions de graces auquel s'unissent les autres reines (1).

Munster était aux abois, la garnison décimée par la faim se vit bientôt réduite à manger les plus vils animaux; des hommes étaient chargés de traquer les rats. Tout malade qui mourait était aussitôt dévoré : on en vint à tuer des enfants dont on se partageait les restes (2).

Le printemps avait fait naître un peu de verdure sur les remparts et dans les jardins de la ville. Jean de Leyde l'avait fait couper et distribuer à ses soldats; mais un vent violent, accompagné de neige et de gelée, faucha ces brins d'herbe; les assiégés, sans une sortie heureuse qu'ils firent malgré l'ordre de leur prophète, allaient mourir de faim. Au-

(1) Sleidan, l. X.—Chytræus, l. c., lib. XIV.—Conr. Heresbach, Hist. Anab. — Van de Vornaemste Hoost-Ketteren. Lyden, 1608.

(2) Scio pueros comesos ibi esse, id quod ab iis auditum mihi est qui in reliquias quasdam captâ urbe ejus rei testes inciderunt. — Corvinus ad Spalatinum.

cune voix cependant, parmi ce peuple de cadavres, ne s'élevait pour crier merci. L'évêque qui pressait le siége eut pitié de ces malheureux. Il envoya à Jean de Leyde un soldat pour le sommer, au nom de Dieu, de rendre la place. — Il ne fut point écouté. Les anabaptistes s'encourageaient à mourir : un d'eux, monté sur un cheval semblable à celui de l'apocalypse, sonnait de la trompette et annonçait à haute voix que les morts allaient sortir de leurs tombeaux et venir au secours de la ville. Les morts dormirent de leur sommeil éternel. Le canon battait vainement depuis un mois les murailles de la ville rebelle ; la trahison en ouvrit les portes. L'armée épiscopale s'avança jusqu'à la grande place. Il ne restait plus que trois cents anabaptistes, qui, retranchés derrière des charrettes, mouraient en chantant des cantiques. La faim leur fit tomber les armes des bras : on les reçut à merci (1).

Jean de Leyde combattait encore ; la lance d'un soldat le renversa. On se jeta sur le prophète, qu'on étreignit de cordes et de chaînes, et qu'on traîna aux pieds de l'évêque. Le prélat était à cheval, sur un tertre d'où son œil pouvait découvrir la ville tout entière, et son oreille entendre les derniers gémissements des mourants. — Voilà ton ouvrage, dit-il à Jean de Leyde ; vois donc ces églises et ces palais en cendres, ces maisons abattues, cette herbe qui croît dans les rues arrosées

(1) Lamb. Hortensius, tumultuum anabaptistarum liber unus ; dans Schard., Script. rer. germ., t. II.

du sang de tes frères. — Waldeck, répondit l'anabaptiste, quel grand mal ai-je donc fait? ta ville était démantelée, je te la rends fortifiée. Veux-tu que je te propose une excellente affaire qui te dédommagera des trésors que tu as dépensés au siége de Munster? enferme-moi dans une cage que tu promèneras dans toutes les villes de l'Europe, et, à un florin par tête pour voir le roi de Sion, il y aura tant de curieux que tu auras de quoi acquitter toutes tes dettes et augmenter tes revenus. — C'est ce que je ferai, dit l'évêque.

Jean de Leyde et d'autres chefs qu'on destinait au supplice furent conduits au château de Bevergen (1). Le peuple accourait des campagnes afin de voir les vaincus et de les conspuer. Pour étancher leur soif, un homme leur présenta une fiole pleine de sang. Les prédicants luthériens arrêtaient quelquefois le cortége, et, entourés de leurs ouailles, offraient à ces malheureux une dispute en règle. Le prophète en accepta une avec Corvin, un des ministres du landgrave de Hesse; le débat roula principalement sur la pluralité des femmes. — Lisez saint Paul, disait Jean de Leyde: qu'enseigne le docteur? qu'un évêque doit être l'homme d'une femme: donc, du temps des apôtres, qui n'était pas évêque pouvait avoir deux ou trois femmes.

— Mais, répondait Corvin, le mariage est une

(1) Catrou. — Ant. Corv., de miserabili monasteriensium anabaptistarum obsidione et excidio, memorabilibus rebus tempore obsidionis in urbe gestis regis Knipperdolli, ac Krechtingi confessione et exitu. — Epistola Antonii Corvini ad Georg. Spalatinum. — De Wette, 1536.

affaire de police, et la loi civile qui régit la société actuelle n'étant pas celle des temps apostoliques, on ne peut légalement prendre qu'une femme : vous vous damnez.

— J'accomplis le précepte de l'ancienne loi, répondit Jean de Leyde ; si j'écoutais vos enseignements, je serais évidemment perdu dans mon âme.

— Mais, ajoutait Corvin, qui délaissait et l'Église et la tradition pour se réfugier dans le sanctuaire de la législation : l'autorité qui vient de Dieu ayant pouvoir de régler la police extérieure, mieux vaut lui obéir qu'à la loi antique abrogée (1). Puis, comme s'il se fût repenti de glorifier une œuvre tout humaine, il ajouta : — N'est-il pas écrit : L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme ; à sa femme et non à ses femmes : et saint Paul n'a-t-il pas dit : Que chacun vive avec sa femme, et non avec ses femmes ? — Eh ! reprit le roi, saint Paul n'a pas voulu parler de toutes les femmes, mais de chacune en particulier : la première est ma femme, je vis avec elle ; la seconde est ma femme, je vis avec elle ; la troisième est ma femme, je vis avec elle ; cela est bien simple : et puis ne vaut-il pas mieux que j'aie plusieurs femmes que plusieurs concubines (2) ?

Le dernier argument du roi de Leyde est juste-

(1) C'était la doctrine de Luther, qui ne voyait dans le mariage qu'un contrat civil. — Ranke, l. c., t. III, p. 452.

(2) Gespräch oder Disputation Antonii Corvini und Johann Kymei mit Johann von Leiden.

ment celui qu'invoquera bientôt Philippe, le landgrave de Hesse, et auquel ne pourront répondre ni Luther ni Mélanchthon !

Il y avait trois hommes dont le supplice devait effrayer le monde : Jean de Leyde, Knipperdolling et Krechtingk, car Rothmann était mort en combattant. On avait élevé un échafaud sur la place du marché de Munster, en face même du palais où Jean de Leyde paraissait autrefois dans toute la splendeur de ses habits royaux, et entouré d'un sérail de femmes, ses concubines (1). Il était alors entre ses deux complices, plus élevé, afin qu'on le vît de plus loin. Le bourreau avait des tenailles ardentes, dont il lui déchirait les chairs. Jean de Leyde priait. Le supplice dura près d'une heure : on y mit fin par un coup d'épée qui lui perça le corps d'outre en outre. Il rendit l'âme. Ses deux compagnons moururent de la même mort. Une cage de fer était prête, où l'on enferma ce qui restait de Jean de Leyde, qu'on plaça au haut de la tour de Saint-Lambert, pour servir d'épouvante aux anabaptistes. On jeta aux vents les cendres de Knipperdolling et de Krechtingk.

La réforme ne put cacher sa joie à la chute de l'anabaptisme à Munster : elle croyait prendre possession des ruines de cette ville infortunée ; mais le vieux culte, qui avait souffert surtout dans sa lutte avec Jean de Leyde, fut, par une décision de la Diète de Worms, réintégré dans tous ses droits ;

---

(1) Des Münsterischen Königreichs An= und Abgang, Bluthandel und Ende. Samstag nach Sebastiano, Anno 1536.

seulement il dut relever les ruines que l'hérésie y avait faites. Un moment le nom d'anabaptiste fut un signe de réprobation : qui en était marqué ne pouvait trouver asile dans les cités protestantes.

Un des disciples de Rothmann recueillit, en la modifiant sur un grand nombre de points, la doctrine des prophètes de Munster : comme Jean de Leyde, David George ou Joris se vantait d'être en commerce avec l'Esprit saint. Il publiait que l'esprit céleste qui était descendu sur Marie, l'avait également couvert de ses rayons : il était le fils de Dieu en chair et en esprit. David Georges eut de nombreux disciples. Chassé de l'Allemagne, il se réfugia en Suisse, où pendant quelques années il put enseigner en paix ses rêveries. Il avait prédit que le troisième jour après sa mort il ressusciterait du tombeau. Au lever du soleil, le jour annoncé, des âmes simples regardaient joyeusement la tombe du prophète : mais la tombe ne s'ouvrit pas (1).

L'anabaptisme cite encore aujourd'hui les jours d'orage où sa constance lassa le bras du magistrat, comme des temps d'épreuve que Dieu faisait lever en faveur de son Église de prédilection. Il rappelle avec orgueil le nom de quelques-uns de

(1) David Georgen aus Holland, des Erzketzers, wahrhaftige Historie. Regensburg, 1560, in-4°. — Aufgedeckte Larve Davids Georgii, von M. Fried. Jessen. Kiel, 1670, in-4°. — Laur. Surius, Chr. ann. 1556, p. 254. — Nicol. Blesdikius, in Historiâ D. Georgii, edita per Jacob. Revium, p. 15 et suiv.

ses confesseurs, qui aimèrent mieux souffrir la prison, l'exil, et la mort même, que de renier le verbe de Jésus : il a des chants pour ses premiers martyrs, et des paroles de pitié méprisante pour le moine saxon, qui, en 1528, dans son livre *de Cœnâ Christi* (1), et dans un autre traité, *Contrà Pædobaptismum*, avait d'abord si énergiquement défendu la liberté de conscience. Et, pour toute vengeance, il rappelle les larmes que le Saxon répandit un jour, quand Balthazar Hubmayer, un de ses frères, fut conduit au supplice par ordre de Ferdinand d'Autriche, et ses paroles, plus éloquentes encore que ses pleurs, dans une épître à ses paroissiens (2) : « Au nom de Dieu, point de flammes ni de gibet, point de sang parmi nous ! que chacun croie en liberté au cri de sa conscience. N'est-ce donc pas assez des feux de l'enfer, des feux éternels pour punir l'hérétique? pourquoi des peines dans ce monde, s'il n'a commis d'autre crime que d'errer dans sa foi (3) ? »

Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Allemagne, si Luther l'eût pris sous sa protection, et

(1) Op. Luth., t. III. Ienæ, p. 458, a.

(2) Op. Luth., t. IV. Ienæ. p. 319. — Cochl.. in Act., p. 198.

(3) Cuilibet permittendam esse libertatem credendi quod lubet. Quod si quisquam de fide non rectè sentiat, eum in inferno satis habiturum supplicii, ubi sit ignibus sempiternis cremandus.

Brenz pensait, comme Mélanchthon et Luther, qu'on pouvait employer contre les anabaptistes le fer et la flamme. Voyez Unterricht Philipp Melanchthons wider die Lehre der Wiedertäufer. Ob eine weltliche Obrigkeit mit göttlichem und billigem Recht möge die Wiedertäufer durch Feuer und Schwert vom Leben zum Todt richten lassen. Johann Brenz 1535.

eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs visions. Au point de vue catholique, la question est tout autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité, est un enfant révolté que les lois peuvent punir; mais aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un anabaptiste? tout au plus un chrétien qui se trompe, et non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa raison, et que la lumière de son intelligence éclaire chacune des interprétations des textes controversés. Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms.

A Worms, Luther a pu se faire entendre devant un tribunal catholique : à Augsbourg, Luther impose silence à Rothmann (1).

---

(1) Consulter : Der Wiedertäufer Lehre und Geheimnisse aus Heiliger Schrift, widerlegt durch Justum Menium, dans les OEuvres de Luther. Wittemb., t. II, p. 262. — Daß weltliche Obrigkeit den Wiedertäufern mit leiblicher Strafe zu wehren schuldig sey. Etlicher Bedenken zu Wittenberg. 1536.

Neue Zeitung, wie die Stadt Münster erobert und eingenommen durch die Landsknechte, am Freytag nach Johannis, zu Mitternacht, mit einem Anfall. Hermann von Mengeriffen. 1535.

Widerlegung der Münsterischen neuen Valentinianer und Donatisten Bekenntniß. An die Christen zu Oßnabrück in Westphalen. Durch D. Urbanum Regium. Mit einer Vorrede Dr. Martin Luther's. Wittenberg, 1535.

Widerlegung etlicher unchristlicher Artikeln, welche die Wiedertäufer fürgeben. Wittenberg.

Etliche Propositiones wider die Lehre der Widertäufer, gestellt durch Phil. Melanchthon. 1535.

CHAPITRE XX.

DERNIÈRES TENTATIVES DE LA PAPAUTÉ. — 1535—1541.

Tentatives de Clément VII pour rendre la paix à l'église d'Allemagne. — Paul III envoie Vergerio à Luther. — Entrevue de Luther et du nonce. — Le moine se moque du légat. — Diètes de Schmalkalde et de Ratisbonne. — Vains efforts des catholiques pour réconcilier le protestantisme avec l'Église. — Mélanchthon lutte inutilement contre l'obstination de Luther. — Emportements du moine contre Charles-Quint et le duc Éric de Brunswick. — Mort de Georges, duc de Saxe.

A la Diète d'Augsbourg, l'empereur s'était engagé à solliciter du pape la tenue d'un concile, pour ramener, s'il était possible, les dissidents à l'unité (1). Les catholiques, âmes simples, se faisaient illusion, et pensaient qu'une réunion œcuménique des évêques étoufferait les derniers germes de la révolte. Luther ne cessait d'en appeler au concile. Que de fois, depuis ses thèses, il avait proclamé à la face de son pays qu'il était prêt à rendre compte de sa foi dans un synode national! Les réformés, qui ne connaissaient pas ces tabagies où chaque soir le docteur venait rire de ce qu'il avait enseigné la veille, croyaient à la sincérité de sa parole. L'empereur avait de grandes pensées. Au moment où il allait se mettre en devoir de les réaliser, il trouvait sur son chemin un

(1) Osiander, Hist. Eccles., lib. II.

moine qui l'empêchait de passer. Pour en finir avec le schisme qui grandissait d'heure en heure, il avait essayé de son autorité impériale, qu'on avait méconnue, et des bourreaux mêmes, dans les Pays-Bas, qu'on avait bravés. Il restait encore une voix à faire parler, celle de l'autorité dans un concile universel. Il voulait que ses Allemands l'entendissent, dans l'espoir qu'elle opérerait quelques miracles, ainsi que dans la primitive Église. Il y a vingt ans, quand Luther s'emportait contre les indulgences, peut-être que cette parole souveraine eût été toute-puissante ; aujourd'hui elle retentissait trop tard : ne demandait-elle pas la restitution des biens du clergé? or, princes et sujets, tout le monde avait dérobé le bien d'autrui. Le commandement le plus difficile n'était pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais à César ce qui appartient à César. Luther lui-même n'aurait pas été écouté, car la noblesse germanique avait déjà vendu les chevaux des évêques, les tapisseries des églises, les vases sacrés, les tableaux, les statues, et, pour vivre, elle attendait que la réforme allât en avant et fît de nouvelles ruines. C'était le vœu sincère de la papauté, que la tenue d'une de ces grandes assises, où l'Église pourrait faire entendre sa voix, montrer au monde chrétien tout ce que son chef visible sur cette terre avait, depuis près de vingt ans, dépensé de conseils et de larmes, pour ramener des enfants rebelles au giron de l'autorité (1).

---

(1) Toutes les opinions, dans le catholicisme, étaient unanimes

Si la tiare a jamais été honorée, c'est par Clément VII; pape sans préjugés et sans passions, d'un cœur doux et élevé, ami sincère des lettres, savant dans des sciences où jamais pontife ne l'avait été, mécanicien, ingénieur et architecte! Et pourtant il ne fut pas heureux. Sa politique fut timide et soucieuse : il eut peur de la France et peur de Charles-Quint. Le rêve qui le tourmentait sans sans cesse était d'user l'Empire par la France, et la France par l'Empire. Il se jetait dans les bras de Charles quand l'étoile de François semblait briller de trop d'éclat, et dans ceux de son rival quand l'astre impérial l'empêchait de regarder la France. Il mourut de chagrin; comme vicaire de Jésus-Christ, n'ayant aucun reproche à se faire, et s'endormant dans le Seigneur après une vie pure; mais comme prince temporel, pleurant sur cette politique à deux faces qu'il avait adoptée dans l'intérêt de sa couronne terrestre (1). Et voyez, dit ici Ranke, de quelle vitalité puissante est doué le catholicisme! il semble qu'il eût dû s'éteindre ou s'affaiblir dans les mains débiles de ce pontife, et il se relève avec des splendeurs nouvelles sous Paul III, son successeur. A peine est-il monté

à demander un concile œcuménique. Cochlée, cet ardent adversaire de Luther, disait au pape, en lui dédiant son traité De Matrimonio serenissimi regis Angliæ : — Si quando dederit nobis Sanctitas tua generale concilium, id quod omnes pii ac fideles christiani longis desideriis, magnisque gemitibus et suspiriis abs te petunt et efflagitant, etc. 1525, in-4°.

(1) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, in-4°, p. 123, 131 et suiv.

sur le trône, que les peuples et les souverains sont également en admiration devant ses manières nobles, aisées, son élégance sans faste, et sa douceur sans faiblesse. La papauté grandit à cette noble réponse de Paul à l'empereur, qui lui demandait le chapeau de cardinal pour ses deux petits-fils : — Je le donnerai quand on m'aura prouvé qu'on a fait des cardinaux à la bavette. Clément laissait à son successeur une grande tâche à remplir. Voici ce qu'il avait à faire : vaincre le protestantisme, ou du moins poser une barrière à ses envahissements, restaurer l'édifice catholique, lui rendre ce qu'il semblait avoir perdu de vie et d'éclat aux yeux des hommes, lui imprimer de l'unité ; contre le septentrion protestant, soulever le midi ; à une ligue réformée opposer une ligue catholique, et, quand cette œuvre serait accomplie, précipiter l'Europe contre la Porte Ottomane, et éteindre les dernières querelles des princes amis du saint-siége, qui faisaient tort au christianisme, en réconciliant la France et l'Espagne. Presque toutes ces belles pensées écloses et nourries dans son cerveau, il eut la gloire d'en poursuivre l'achèvement. Le temps, plus fort que ce pontife, l'empêcha de triompher partout également ; mais sa grande œuvre, celle qui l'a comblé d'honneur aux yeux mêmes des protestants de bonne foi, c'est le concile qu'il ouvrit à Trente (1), et dont

(1) Fessler a célébré également l'importance du concile de Trente. Auch das Werk der zu Trient versammelten ehrwürdigen Patres war die durchaus folgerichtige Festsetzung der katholisch-kirchlichen Glaubenslehre ausgemittelt aus der H. Schrift und Apostolischer Ueberlieferungen.

le nom s'associera à jamais à l'illustration de son pontificat. Si à Trente une barrière insurmontable s'éleva entre les deux cultes, le catholicisme se retrempa, prit de nouvelles forces, en étreignant d'un lien indissoluble toutes les nations qui lui appartenaient. Le nord put se détacher du faisceau; mais la chaîne qui liait le midi fut à jamais scellée. Après le symbole d'Athanase, il n'y a pas de livre plus révéré parmi les catholiques que celui qui porte pour titre: *le Catéchisme du concile de Trente*, qui n'est lui-même que le développement lumineux de ce symbole: c'est là que l'inviolabilité du dogme, la suprématie pontificale et l'unité chrétienne ont été mises à l'abri de toute tentative d'erreur et de nouveauté. Ranke, que nous aimons à citer, remarque avec raison que le marteau saxon croyait avoir brisé jusqu'à la dernière pierre de la Babylone moderne, mais qu'à Trente on vit bien que l'édifice catholique n'avait pas été entamé. C'est alors que, pour compenser la défection des nations allemandes, surgissent tout à coup ces ordres religieux qui s'en vont, dans toutes les parties du globe, conquérir des âmes au saint-siége, combler les places où la réforme laissait des vides, et porter au bout du monde le nom glorieux de Rome. Tout ce qu'il y a de grand, dit le même écrivain, est dans l'histoire moderne, l'ouvrage de ces ordres et des jésuites surtout, république qui égale en puissance, en habileté, celle de Romulus. Si Luther enleva à Rome deux millions de chrétiens, Ignace de Loyola lui en donna dix.

Paul III, de la famille des Farnèse, était venu

pour opérer une œuvre de conciliation que des événements imprévus avaient empêché ses prédécesseurs d'accomplir. Vergerio, son légat, eut ordre de partir pour l'Allemagne et d'annoncer à Charles-Quint, à son frère Ferdinand et aux princes de la chrétienté, que le concile que les peuples demandaient depuis si longtemps s'ouvrirait enfin à Mantoue.

Vergerio arriva dans les premiers jours de novembre 1535 à Wittemberg, et manifesta tout d'abord le désir d'entretenir Luther. Le docteur attendait le légat, et riait de l'ambassadeur avec ses amis : —Voici qu'on m'annonce un révérendissime cardinal, écrit-il à Mélanchthon, un légat qui ressemblera à tous les autres, un escroc, un voleur, le diable en personne. Je voudrais qu'il y eût beaucoup de rois comme Henri VIII d'Angleterre, qui sait si bien se défaire de cette canaille (1).

Un vieil écrivain réformé de l'époque nous a conservé le récit de l'entrevue :

— Aussitôt que le docteur Martin Luther connut l'heure du rendez-vous, il fit appeler son barbier : —Mon maître lui dit le barbier, que veut dire ceci, que vous m'appelez de si bonne heure pour vous faire la barbe ? Le docteur lui répondit : C'est que je dois être reçu par l'envoyé du Saint-Père, et vois-tu, il faut si bien me faire le poil, que je ressemble

(1) Utinam haberent plures reges Angliæ qui illos occiderent. Melanchthoni, 1535. Im Dezember. Martin Luther's Leben von Gustav Pfizer, p. 703. — Historia de Vitâ Martini Lutheri, p. 515, Aut. Ulenbergio.

à un Adonis, et le légat pensera : Diable, si Luther encore jeune nous a fait passer d'aussi mauvaises nuits, que fera-t-il donc dans la force de l'âge? Quand maître Heinrich l'eut savonné et barbifié, Luther mit son plus bel habit et se passa autour du cou un collier d'or : — Mais c'est pour vous moquer, dit en étouffant de rire le barbier. — Tu as raison, reprit le docteur ; ils se sont assez moqués de nous, c'est à notre tour de les faire enrager. C'est ainsi qu'il faut traiter les renards et les serpents. — Allez en paix, ajouta le barbier, et dans la paix de Dieu ; que le Seigneur soit avec vous et les convertisse par votre bouche. — Je n'en ferai rien, reprit Luther, mais cela pourrait se faire, et je me propose de lui laver la tête.

Cela dit, il monta avec Pomer dans le char que le légat lui avait envoyé en signe d'honneur, et prit le chemin de la citadelle. En mettant le pied dans la voiture, il éclata de rire, et dit à son compagnon : — Vois donc, le pape des Allemands et le cardinal Pomer assis côte à côte, c'est un vrai miracle!

Luther se dispensa des hommages ordinaires qu'on rendait aux légats du pape. Il se fit annoncer ; le légat le prit par la main, et l'introduisit dans son appartement. Après quelques paroles indifférentes, Vergerio mit la conversation sur le concile. — Bah! fit Luther en secouant la tête, dérision que votre concile : si le pape en tient un, ce sera pour traiter de capuchons de moines, de tonsures cléricales, de viandes et de vin, et d'autres niaiseries de cette force ; mais de

la foi, de la pénitence, de la justification, du lien de charité qui doit unir tous ceux qui vivent de la même vie, rien, rien absolument : graves et solennels enseignements dont la réforme s'est occupée jusqu'à ce jour, illuminée par la lumière de l'Esprit-Saint ! Qu'avons-nous donc besoin, nous autres, de votre concile, qui n'est bon que pour les pauvres nations que vous tenez en captivité ? Vous autres papistes, vous ne savez même pas ce que vous croyez. Marchez, marchez ; si vous voulez, assemblez votre concile ; j'irai, je vous le promets, même quand je saurais qu'on m'y destine le feu ou la potence.

Le légat ne récrimina par aucune parole amère : il inclina la tête en signe de satisfaction, comme s'il eût obtenu tout ce qu'il venait solliciter de Luther... — Mais dites-moi, docteur, demanda-t-il, et où voudriez-vous que se tînt le concile ? — Moi, reprit le Saxon en riant, où vous voudrez, à Mantoue, à Padoue, à Florence, peu m'importe. — Et à Bologne ? ajouta le légat... à Bologne ! — A qui appartient cette ville, dit Luther ? — Au pape, répondit le légat. — Bon Dieu ! dit tout haut le docteur, encore une ville que le pape a volée. Va pour Bologne ; j'irai. — Et le pape lui-même viendrait à Wittemberg, reprit le légat, si le salut des âmes l'exigeait. — Oh ! par Dieu ! qu'il vienne, dit Luther, nous le recevrons de notre mieux. — Et comment voudriez-vous qu'il parût, demanda Vergerio, avec des hommes de guerre ou sans soldats ? — Comme il voudra, interrompit brusquement Luther, il sera toujours le bienvenu.

La conversation changea. Le légat demanda à Luther s'il se faisait des ordinations parmi les réformés. — Certainement, nous ordonnons, puisque le pape défend aux siens de nous conférer le sacerdoce. Et tenez, monseigneur, dit-il en montrant du doigt Pomer, voilà un évêque de notre façon, le docteur Pomer, qui a reçu la consécration épiscopale.

Tout cet entretien ne fut qu'une raillerie insolente (1), où Luther traita le nonce du pape en « escroc et en fripon. » Quand Vergerio monta à cheval pour quitter Wittemberg, il eut le courage de tendre la main à Luther en lui rappelant la promesse qu'il lui avait faite la veille. — Adieu, monseigneur, dit Luther : j'irai, et j'y porterai ma tête et mes épaules. Le lendemain il contait à Mélanchthon et à Justus Jonas son entrevue avec le légat.

— Notre légat est parti : il n'a fait que paraître en cette ville. Cet homme vole et ne marche pas. Il m'avait invité, ainsi que Pomer à déjeûner; j'avais refusé son souper. J'ai mangé à sa table. Il n'appartient pas à bouche humaine de raconter ce qui s'est dit entre nous; j'ai fait le Luther pendant tout le repas (2).

Il est certain qu'il voulait s'amuser aux dépens des catholiques, et qu'il n'avait pas l'intention de

(1) Pallavicini, lib. III.

(2) Justo Jonæ, 10 nov. 1535. Vergerio trahit depuis le catholicisme, et le jour de son apostasie, fut rangé parmi les hommes de foi et de lumière. — Maccrie, Histoire de la Réforme en Italie.

tenir la promesse qu'il lui faisait d'assister au concile. Ce concile à ses yeux n'était qu'une œuvre du diable dont il refusait d'être complice. Les pamphlets qu'il publia à cette époque témoignent assez qu'il ne voulait à aucun prix de réconciliation avec la papauté (1).

Les princes réformés venaient de se donner rendez-vous à Schmalkalde pour s'opposer à toutes les tentatives que Rome essayerait dans l'intérêt de la paix des consciences. A l'instigation de l'électeur de Saxe, Luther, Juste Jonas, Gaspard Creuziger, Jean Bugenhagen (Pomer), Nicolas Amsdorf, Mélanchthon, Jean Agricola, s'étaient réunis à Wittemberg pour dresser un formulaire de foi, qui devait former désormais la base invariable de la doctrine de la nouvelle église (2).

Luther examina l'un après l'autre chacun des 24 articles du symbole protestant, qu'il approuva et transmit à Spalatin qui le fit passer à l'électeur Jean.

Mélanchthon signa le formulaire, mais avec cette réserve positive que si le pape voulait reconnaître l'Évangile (3), il admettrait la primauté pontifi-

(1) Locus ex jure canonico de Donatione Constantini Magni. — Epistolæ aliquot J. Huss. — Narratio de Johanne Chrysostomo.

(2) Dan. Laur, Salthenius, de Art. Smalk., p. 15.

(3) Ego Philippus Melanchthon hos articulos suprà positos probo tanquam veros. Ad pontificem autem quod attinet sic sentio : Si admittere velit Evangelium, quod tunc pacis et publicæ concordiæ gratiâ propter christianos qui sub ipso jam sunt et futuris temporibus esse forsan possunt, superioritas in episcopos, quam alioquin habet, jure humano per nos illi sit quoque concedenda. — Opera Luth. Ienæ, germ., fol. 522.

cale sur les évêques. Il y avait quelque courage de la part du professeur à reconnaître, même dans les termes qu'il posait, la juridiction spirituelle d'un évêque que ses collègues les plus modérés regardaient comme l'antechrist.

Luther malade partit alors pour Schmalkalde afin d'y soutenir la dogmatique saxonne (1), œuvre humaine imposée à la conscience de tout ce qui portait le nom de réformé, mais qu'au delà du Rhin on s'apprêtait à repousser comme un attentat aux droits de la pensée.

Luther cette fois ne voyageait plus à pied : il avait des chevaux (2) à lui, qu'il prêtait à Bugenhagen et à Mélanchthon qui l'accompagnaient.

Le 2 février 1537 les voyageurs arrivèrent à Altenbourg, où Spalatin les traita splendidement : Luther paya l'hospitalité du moine (3) en vers médiocres. A Weimar, il prêcha le 4 février, dimanche de la sexagésime, un sermon plein d'emportements contre les rois et les évêques qu'il accusait en chaire de conspiration contre la parole de Dieu ; à l'entendre le pape était pire que le Turc, il voulait étouffer l'Évangile (4). Les nonces

(1) Laurent Reinhard, Comm. de Vitâ Jonæ, c. 7, § 4.

(2) Und zwar mit seinen eignen Pferden, Lingke, l. c. — Luther's Sämmtliche Schriften. Halle, t. XXI, p. 392.

(3) Ut tua sunt Christo gratissima facta, Georgi
Sic sit grata cohors hæc peregrina tibi.
Tendimus ad celebrem pro nostro Chalcida cœtu ;
Magna Dei cogit causa per istud iter.
Tu quoque nostrarum pars magna, vir optime, rerum,
Nobiscum venies duxque comesque viæ.

(4) Er klagte daß die Könige und Bischöfe gegen das Evangelium in den

de Sa Sainteté écoutèrent sans les pouvoir réprimer les insolences du moine.

Le 15 février, Luther était à Schmalkalde où se trouvaient un grand nombre de personnages de distinction, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les ducs Ernest et Franz de Lunebourg, le duc Ulrich de Wurtemberg, les princes Wolf, George et Joachim d'Anhalt, les comtes Gebhard, et Albert de Mansfeld, les comtes de Nassau et de Beichlingen, le duc Henri de Mecklenbourg, les princes Rupert des Deux-Ponts et Philippe de Grubenhagen. On citait parmi les théologiens réformés, Gabriel Didyme, Urbanus Regius, Frédéric Myconius (Mecum), Brenz, Jean Lange, Martin Bucer, Paul Fagius, Boniface Wolfart, Jean Fontanus, Ambroise Blaurer, qui presque tous devaient déserter ou du moins altérer des doctrines qu'ils venaient défendre à la Diète (1).

Mathias Held, vice-chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui de Gènes se préparait à passer en Espagne, partit de Vienne au mois de janvier, et le 15 février ouvrit la Diète par un long discours. Aux plaintes et aux demandes formulées par les ordres depuis la dernière Diète, sur la question de la liberté de conscience et exprimées si énergiquement par certaines populations allemandes;

---

größern Haß hätten, als die Türken, welches die Gefährten des päpstlichen Nuncii mit anhörten. — Lingke, l. c., p. 234. — Melanchth. Ep., lib. V, p. 40.

(1) Lingke, l. c., p. 236-237. — Acta Hist. Eccl., t. II, p. 372 et suiv

il répondit que l'empereur son maître aviserait ; qu'en attendant il demandait qu'on observât la trêve signée à Nuremberg. Il ajoutait que bientôt, au concile convoqué par le pape on pourrait traiter des affaires religieuses, et que l'intention de Sa Majesté était d'assister en personne à ce concile, afin de donner à ses sujets une garantie de son amour pour leurs libertés (1).

Nous retrouvons à Schmalkalde, Mélanchthon aux timides paroles, essayant, mais en vain, d'inspirer des désirs de paix à tous les théologiens possédés de l'esprit de Luther. Mélanchthon ne rejetait pas un concile ; il reconnaissait que le pape avait le droit de le convoquer, mais il refusait au pontife le titre de juge souverain. Ses adversaires objectaient, pour rejeter ses avis, qu'une réconciliation avec les papistes était impossible. Alors Mélanchthon faisait comme toujours, il retournait à son logis, l'œil en pleurs, le cœur chagrin, le cerveau malade, et se consolait en répandant dans le sein d'un ami ses douleurs et ses craintes (2).

Cependant le saint-siége, d'accord avec l'empereur, tentait encore un rapprochement entre les deux cultes. On espérait, à l'aide de la parole, de

---

(1) Sleidan, Hist. de la Réformation, t. II, p. 4-5. — Christ. Münde, hist. Vorbericht zu den Schmalkaldischen Artikeln.

(2) Nostra sententia semper fuit ne simpliciter recusaretur synodus : quia etiamsi papæ non liceat esse judicem, habet tamen jus indicendæ synodi, deindè judicium constitui à synodo. Sed homines acutiores disputabant has meas rationes argutas quidem esse et veras, sed inutiles... Periculum esse video ingentis motûs, nisi Deus succurrerit. — Epist. ad Camerarium, p. 279. — Ulenberg, Vita et Res. gestæ Ph. Melanchth., l. c., p. 135-137.

réunir des partis que la parole avait divisés. L'empereur multipliait les Diètes, le pape changeait à chaque instant de nonces pour arriver à une réconciliation. A la Diète de Ratisbonne, les orateurs catholiques sont tous ou des théologiens consommés ou des orateurs brillants. C'est Faber, c'est Nausea, c'est Jean d'Eck qui sont chargés de défendre l'autorité. Tous arrivent par des chemins divers au lieu du rendez-vous. En même temps, on voit partir de Wittemberg le bien-aimé de Luther, Mélanchthon, qui, sans murmurer, et après avoir embrassé tendrement son père, se remet en route pour accomplir une œuvre impossible. Si vous le regardez en face, vous le verrez amaigri par les souffrances du cœur, de toutes les plus cruelles, l'œil éteint, la barbe blanchie et inculte, le corps marchant péniblement : c'est au martyre qu'il s'achemine. A Wittemberg, un homme est resté, un mauvais ange, qui d'avance a fait son thème à ce messager réformé : point de paix avec l'impie, lui a-t-il dit, et de peur qu'à Ratisbonne il ne se laisse séduire, il lui dépêche presque chaque jour un nouveau courrier porteur d'ordres écrits : ces ordres sont impitoyables : on souffre en les lisant.

« Arrière de César, » écrit-il, c'est mon avis : hâte-toi de quitter cette Sodome, car à la fin la colère de Dieu tombera sur nos têtes.... c'est assez de prières pour l'empereur : s'il rejette notre bénédiction, eh bien qu'il soit maudit ! Il n'y a pas que ce diable de Mayençais de coupable ; César ne vaut pas mieux, c'est un hypocrite qui fait la sourde oreille, et feint d'avoir porté à Ratisbonne des débats qu'il

n'a pas l'intention d'écouter; comme si, dans l'intérêt de la religion, il n'était pas forcé quelquefois de manger et de faire pis (1). »

A Ratisbonne, la dispute sur l'eucharistie recommença. Calvin est venu de Genève se mêler à la controverse pour faire triompher son symbolisme et convertir, s'il est possible, Mélanchthon au système figuratif qu'il a fait prévaloir en Suisse: esprit de ruse aux allures du serpent, et qui n'est jamais plus joyeux que lorsqu'il emprisonne son adversaire dans les replis d'un argument captieux. Mélanchthon est comme enlacé. S'il se débat, c'est que l'œil de son maître le regarde, et qu'il a plus peur de la colère de son père que de l'astuce du réformateur génevois. Il est aisé de s'apercevoir en lisant la formule qu'il apporte au colloque sur la présence réelle, que la figure ou le trope le tourmente. Si dans ce moment Luther mourait, Wittemberg aurait une nouvelle apostasie à déplorer.

Charles-Quint qui préside la Diète, voit souvent Mélanchthon, qui revient de chacun de ses entretiens avec l'empereur, toujours plein d'un respect plus vif pour les qualités du prince. Il l'admire, et

(1) Spero vos avocari à principe, id enim consului... Cogitate et festinate egredi ex istâ Sodomâ, venit ira Dei super nos in finem.— Oratum est satis pro Cæsare; si nolit benedictionem, ferat maledictionem. Non potest esse culpa solius diaboli Moguntini, si ipse non esset purus hypocrita. Tot querelas hausit surdâ aure, fingens se religionis causâ isthuc deferre, quas nunquam cogitat audire, quasi pro religionis causâ non interim etiam comedere cogatur, aut cacare. — De Wette, t. V, p. 340, 369. — Melanchthoni Epistola.

il est bien près de l'aimer. Aussi Luther qui sait combien Philippe est faible, n'oublie-t-il rien pour ruiner le prince dans l'esprit des envoyés wittembergeois, et de son cher enfant surtout. Il n'y a qu'un moment il menaçait de maudire l'empereur. Cinq jours après, il ne s'agit plus d'interrompre une prière commencée en faveur de Sa Majesté, le châtiment ne serait pas assez efficace : c'est de sa haine qu'il le menace, et de son bras, et de l'épée de tous les siens.

« Le peuple, écrit-il à Mélanchthon, ne pourra bientôt plus supporter les lâchetés de César : Je hais ce César qui gâté par nos louanges nous tourmente chaque jour de plus en plus. Je ferai contre lui tout ce que j'ai fait pour lui (1). »

A la vue de ces outrages à la royauté de Charles-Quint, quelques princes séduits d'abord par les théories de Luther, finissaient par abandonner ses doctrines et par retourner au catholicisme, comme Érich II, duc de Brunswick, qui peu content de faire une rude guerre aux princes réformés, attaqua dans un écrit dont le ton aurait pu sans doute être plus modéré, l'électeur de Saxe, Jean, et le landgrave de Hesse, Philippe, tous deux ardents protecteurs du moine Saxon (2). C'était montrer du courage que de pleurer comme le fait le duc Érich, sur cette vieille foi de ses aïeux qu'on déchire et salit en plein jour, dans cette Alle-

(1) Ego planè odium concepi in Cæsarem verè... et agam, si qua potero, contrà eum, quanta pro eo feci. — De Wette, l. c., p. 372.

(2) Sleidan, Hist. de la Réform., t. II, p. 120, in-4°.

magne que le catholicisme sauva des ténèbres du paganisme. Il savait bien le châtiment que Luther lui préparait, mais il disait comme son père Brunswick Calemberg : Ma conscience est au-dessus du Poltesberg, et Dieu au-dessus de ma conscience. Luther se vengea ; mais qui oserait dire en quels termes ?

Courage pour courage, celui de Luther est plus étonnant : Il ose écrire des lignes que jusqu'à la fin des temps nulle plume ne laissera tomber.... « Mon petit duc, disait-il, mais nous avertissons que nous affaiblissons l'image ; avant d'écrire, tu devrais bien poser ton nez sur le derrière d'une vieille truie, ouvrir la bouche, aspirer, et t'écrier : Merci, charmant rossignol, voici un son qui me servira de texte (1). »

Puis vient le tour du père, mort récemment. Le mosaïste de Pompeï n'aurait jamais osé traduire sur la muraille les images dont se sert le moine de Wittemberg. Par pitié pour la muse latine, nous ne voudrions pas la forcer de les reproduire : chargeons-en donc la langue allemande. Au moins n'outragerons-nous pas les morts (2).

---

(1) Du Herzog von Braunschweig solltest nicht ehe ein Buch schreiben, du hättest denn ein Forz. von einer alten Sau gehört, da solltest du dein Maul gegen aussperren und sagen : Dank habe, schöne Nachtigall, da höre ich einen Text der ist für mich. — Op. Luth. Ienæ, t. VII, fol. 428.

(2) Ein schönes Ebenbild deines englischen Vaters ; dieser verzagte Schelm... wäre besser ein Frauenhut, der nicht thun soll, denn wie ein Eunuckus, das ist ein Frauenhut, stehend in einer Narrenkappen mit einer Kugelwedel, und den Frauenhüten, und des davon die Frauen heißen, wie es die groben Teutschen nennen... Ienæ, t. VII, fol, 438, 439, 441. —

Vous rappelez-vous ce brave catholique qui à la Diète de Worms envoie à Luther, épuisé de fatigue, une énorme canette de bière que le moine avale d'un trait? C'était ce duc Erich de Brunswick.

Il revient à Érich II, et cette parole qui se vautrait dans la boue, se trempe dans le sang. A tous ceux qui portent le nom de chrétien, elle crie : « Heintz ne mérite pas le nom de prince, ce n'est pas de vin que Heintz s'ingurgite, mais de démons : Heintz a été condamné de Dieu dès cette vie comme un voleur, un sicaire, un incendiaire, un bourreau. Si dans cette vie il échappe à la corde ou au feu, qu'on se garde de rien avoir de commun avec une peste semblable.

Au bruit de ce manifeste, les princes protestants s'unissent pour chasser celui que Luther appelait « un chien enragé, » s'emparent de Wolfenbuttel sa citadelle la plus importante, puis de ses États où ils abolissent le culte catholique (1).

Quand les vieilles royautés teutonnes tombent ainsi sous les coups d'un moine allemand, est-ce qu'aucun prince ne se présentera pour en prendre la défense? Le duc Georges de Saxe était mort. Il était mort comme il avait vécu toute sa vie, sans peur ni reproche. Peu de temps avant d'expirer il reçut une longue lettre où Georges d'Anhalt le conjurait d'abandonner les superstitions papistes

---

Nuremb., fol. 425, 426, 428. — Altenb., t. VII, fol. 465, 466, 468. Ann. 1662.

(1) Ulenberg, Vita Mart. Luth., p. 588-590. — Osiander, lib. II, cap. 48.

et de se convertir à la doctrine évangélique. Le duc pensa que ce n'était pas assez pour lui d'avoir pratiqué soixante ans la foi de ses pères ; il crut qu'un catholique de sa trempe devait finir la plume à la main puisqu'il ne pouvait plus servir son Dieu de son épée. Il lui répondit : « Je veux mourir fidèle à mon Sauveur. Un mot ajouté au texte de Saint-Paul, *sola*, a jeté mon pays dans un abîme de maux : Luther répondra du sang qu'il a fait verser. Je suis vieux, je m'en vais, et vous le savez, les chiens âgés sont indociles : Alte Hunde sind übel händig zu machen (1). Le vieux chien saxon mourut reconnaissant en léchant la main de celui qui l'avait élevé et nourri et caressé. Au moment où la mort lui apparaissait en face, il se leva sur son séant, l'œil plein d'une clarté céleste, et cherchant le prêtre qui veillait près de lui : Seigneur, mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi, par votre sang et votre mort, et il retomba sur son chevet pour ne plus se relever ! Prince admirable, modèle de vertus, de savoir et de courage, qui ne broncha pas une seule fois devant une injure de Luther ou une menace de ses ennemis, parce qu'il avait appris de Jésus-Christ à mépriser l'une, de ses ancêtres à mépriser l'autre (2).

Le landgrave de Hesse, pour échapper au joug de l'empereur, s'associait à toutes les mauvaises

---

(1) Seckendorf, l. c., t. III, p. 212.

(2) Seckendorf, l. c., t. III, p. 510. Seckendorf a dit de ce prince : Hunc finem habuit Georgius, princeps multis virtutibus inclytus, sed ob spretam lucem evangelicam infelicissimus, l. c., p. 212.

pensées de Luther. Il payait ainsi, par ses condescendances envers la réforme, l'autorisation qu'elle venait de lui accorder d'être à la fois le mari de deux femmes (1).

---

(1) Consulter sur les diètes et les questions religieuses de l'époque : — Acta in conventu Ratisbonensi, etc., cum præfatione Phil. Melanchthonis. Witt., 1541. — Von der Concilien Gewalt und Autorität, durch Ant. Corvinum. 1537. — Dialogus, ein lustig und nützlich Gespräch vom zukünftigen Concilio zu Mantua, durch Urbanum Regium. Wittenb., 1537. — Pasquillus novus, Romæ his diebus loco solito exscriptus, hic festinanter veniens de rebus Caroli. Witt., 1537.— Consideratio articulorum Lutheri quos nomine suo vult consilio proponi. J. Cochlæus. — Epistolæ. R. D. cardinalis Jacobi Sadoleti ad Joh. Sturmium. — Epistola Cochlæi ad Mauritium ab Hutten, cathedralis eccl. Herbipolensis præpositum. Misnæ, 1539. — Vom Tag zu Hagen an, und wer verhindert habe, daß kein Gespräch von Vergleichung der Religion daselbst fürgangen. Auch was aus Billigkeit man den Protestirenden der Kirchen Güter Restitution oder in getraute Hand-Erlegung, oder Bewilligung im Rechten begehret hat. Durch Waremundi Luitholden. 1540.

CHAPITRE XXI.

BIGAMIE DU LANDGRAVE DE HESSE. — 1539-1540.

Mœurs du landgrave. — Lettre à Luther, où le prince demande que les réformateurs wurtembergeois légitiment sa bigamie future. — Motifs qu'il fait valoir pour prendre deux femmes. — Consultation et réponse des membres de l'église évangélique. — Mariage du landgrave de Hesse avec une des filles d'honneur de sa femme Christine. — Repentir de Luther.

Philippe était depuis seize ans uni à Christine, fille du duc Georges de Saxe, et père de huit enfants. Ce mariage n'avait pas été heureux : le duc était emporté, violent, débauché et superstitieux (1). Il fut atteint, lors du synode religieux de Francfort, d'une de ces maladies qu'on ne nomme pas (2). Comme tous les réformés, il aimait à lire la Bible, qui ne quittait pas son chevet. Il l'ouvrit au chapitre du Nouveau-Testament où saint Paul menace du feu éternel les fornicateurs, et il eut peur. La santé revenue, il continua son genre de vie ordinaire ; mais la sentence apostolique était toujours là qui le remplissait de terreurs. Il prit le parti de renoncer à la communion. Le repos ne revint pas.

---

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I.

(2) Le prince l'avait gagnée à Schmalkalde. — Melanchth. Epist., ep. II, lib. XIV.

Il aimait alors avec passion Marguerite de Saal, fille d'honneur de sa sœur Élisabeth. La jeune femme, belle, coquette et dressée aux manéges des cours, résistait; et les désirs du landgrave devenaient de plus en plus violents. Il ne dormait ni ne mangeait, et avait oublié jusqu'à ses amours de corps-de-garde. Christine souffrait, et se plaignait ouvertement. Les courtisans qui trouvaient leur profit aux amours adultères du prince l'entretenaient dans la débauche. A tout prix il lui fallait Marguerite.

Il relut la Bible, et cette fois elle s'ouvrit au chapitre V du livre de la Genèse, et il lut: *Or Lamech dit à ses femmes.* Philippe crut à un avertissement du ciel, et, à l'instar des patriarches de l'ancienne loi, il voulut prendre deux femmes.

Il fallait légitimer cette bigamie. Le landgrave tenait à ce qu'une haute parole étouffât en son âme jusqu'aux germes du remords, et bannît ces visions qu'il redoutait presque autant que la mort. Il connaissait ce qu'il avait fait pour l'œuvre évangélique, et savait que s'il retirait son bras, cette œuvre courrait de grands dangers. Les chefs et les apôtres de la réforme vivaient de ses bienfaits: aux uns il avait donné publiquement de l'argent, aux autres des vases d'église, à plusieurs des mitres d'évêques pour se marier. Il n'eût eu besoin que d'appeler dans son palais, et il n'aurait pas manqué de courtisans prêts à l'absoudre, et au besoin à chanter son adultère; mais il voulait l'approbation du docteur de Wittemberg et de ses disciples.

Un prêtre catholique, dominicain d'abord, puis

luthérien, puis zwinglien, se chargea de rédiger le mémoire que le prince voulait adresser à l'église saxonne.

Philippe voulut écrire lui-même. Sa lettre était courte, hautaine et pleine de cynisme : il disait qu'il avait besoin de femme, et qu'à défaut de Marguerite, si on la lui refusait, il saurait en trouver d'autres (1).

Luther s'irrita de cette insolence, accoutumé qu'il était à plus d'obséquiosité de la part des puissances. Il témoigna dans sa réponse l'intention que la question fût examinée mûrement par le clergé de la Hesse. Le landgrave voulait aller tête levée, et il lui fallait une autre approbation que celle de ce bas sacerdoce qui ployait sans murmure à tous ses caprices, mais dont le peuple méprisait l'ignorance.

Bucer vint encore en aide au landgrave. C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie et au ton mielleux (2), un véritable serpent qui changeait de croyance comme l'animal de peau, à chaque printemps. Bucer avait trahi le couvent où il avait sucé ce qu'il savait de théologie; trahi les pauvres prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais dans son enfance; trahi le catholicisme qui l'avait fait prêtre; trahi Luther qui l'avait recueilli, vanté et produit dans le monde; trahi Carlstadt, dont il avait embrassé la foi; trahi les sacramentaires dont il avait

(1) Menzel, l. c., t. II, p. 181.
(2) In Bucero calliditas vulpina. — Just. Jonæ Epist. ad Reiffenstenium.

colporté les doctrines. Revenu à Luther, il venait récemment de le renier pour passer aux Strasbourgeois. Cette bouche, souillée de tant de parjures, prononcera le vœu le plus épouvantable qui soit sorti des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité (1).

Bucer, qui ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait dormir sur aucun oreiller, aimait l'argent. Le landgrave, qui le jetait à ses filles de joie, traita Bucer comme une de ses maîtresses, et Bucer rédigea une instruction aux grands théologiens de Wittemberg, qu'il se chargea de porter et de défendre lui-même.

C'est une confession de soldat (2).

« Or, reconnaissant qu'avec ma femme je ne puis m'abstenir de filles, il faut m'attendre, si je ne change de vie, à la damnation éternelle.

» Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par inclination, ni par désir des sens. On pourra consulter sur son tempérament, sur ses charmes, sur son penchant pour le vin, les officiers de ma cour et ses filles d'honneur.

» Je suis d'un tempérament chaud. Accoutumé à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre sans femmes. — Je n'ai pas gardé plus de trois se-

---

(1) Calvini Epist. Farello, t. II, p. 9.

(2) Instructio quâ Martinus Bucerus apud D. M. Lutherum et Ph. Melanchthonem sollicitare debeat, et si id ipsis rectum videbitur, postmodùm apud Electorem Saxoniæ. — Bossuet, Hist. des Variations, t. I, p. 281.

maines la fidélité conjugale. Mes pasteurs voulaient que j'approchasse de la sainte table, mais j'y trouverais mon jugement, parce que je ne veux pas changer de vie.

» Si je dois combattre pour les intérêts de la confédération, un coup d'épée ou d'arquebuse peut me tuer, et alors je me dis : Tu iras droit au diable.

» J'ai lu l'Ancien Testament : de saints personnages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu plusieurs femmes, tout en croyant au Christ promis.

» Ni Dieu dans l'Ancien Testament, ni le Christ dans le Nouveau, ni les prophètes, ni les apôtres ne défendent à un homme d'avoir deux femmes; jamais prophète, jamais apôtre n'a blâmé ni puni les bigames, et saint Paul n'a jamais placé parmi ceux qui ne possèderont pas le royaume des cieux l'homme à deux femmes. Les apôtres, en traçant aux nations leur règle de conduite, ce qu'elles devaient pratiquer, ce qu'elles devaient éviter, dès qu'elles avaient reçu la foi, comme on peut le lire dans les Actes qui portent leur nom, n'ont jamais défendu d'avoir deux femmes. Quand saint Paul nous dit si clairement que l'évêque doit être le mari d'une femme, il aurait fait le même commandement au laïque, s'il avait voulu que le laïque fût monogame (1)....

» Je sais du reste que Luther et Mélanchthon ont conseillé au roi d'Angleterre de ne pas renvoyer

---

(1) Cet argument est volé par le landgrave à Jean de Leyde. — Voir le chapitre qui a pour titre : *Les Anabaptistes*.

sa première femme, mais qu'il en prît une seconde : *Præter aliam ipsam; præter*, c'est un conseil.

» Mais qu'ils ne croient pas que, parce que j'aurais une seconde femme, j'aille maltraiter la première, cesser de cohabiter avec elle, ou lui témoigner moins d'amitié qu'auparavant : comme autrefois je me résignerai à porter ma croix, à lui rendre toute espèce de devoir, même les devoirs conjugaux; qu'ils m'accordent donc, au nom de Dieu, ce que je leur demande, afin que je puisse vivre et mourir gaiement pour l'honneur de l'Évangile et en bon chrétien; tout ce qu'ils demanderont de juste, de raisonnable, je le leur accorderai, même les biens des monastères ou d'autres choses semblables.

» Du reste, je ne veux et ne demande que deux femmes? Qu'importe ce que dira le monde. Il n'y faut pas faire attention, c'est Dieu qu'il faut voir dans tout cela, ce qu'il prescrit, ce qu'il défend, ce qu'il permet. L'empereur et le monde me permettraient d'entretenir des concubines, mais deux femmes, jamais; ce que Dieu permet, ils le défendent. »

Le landgrave était pressé; la consultation des prêtres de l'Église de Wittemberg ne se fit pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles (1).

L'article 21 est ainsi conçu :

« Si Votre Altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous l'avons dit à l'occasion

(1) Bossuet, Hist. des Variations, t. I, p. 289.

de la dispense qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable ; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité. — On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons.

» Votre Altesse a donc dans cet écrit non-seulement notre approbation, dans tous les cas de nécessité, sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites. »

Cette consultation est signée des noms de Luther, P. Mélanchthon, M. Bucer, Ant. Corvin, Adam, F. J. Leningen, J. Vinthert, D. Mélander, c'est-à-dire de toutes les gloires de la réforme wittembergeoise et hessoise.

Le contrat de mariage entre Philippe et Marguerite de Saal fut rédigé sans doute par un docteur luthérien ; le notaire n'y paraît que pour apposer sa signature; le théologien, pour justifier la bigamie du landgrave (1).

Son Altesse y déclare qu'elle ne prend pas Marguerite à la légère, ni par curiosité, ni par mépris du droit civil, mais par l'entraînement de cer-

(1) Instrumentum copulationis Philippi Landgravii et Margaritæ de Saal. — Bossuet, l. c., p. 306.

taines nécessités de corps et d'âme, et parce qu'il lui serait impossible de vivre selon Dieu et de mériter le ciel sans deux femmes.

Tout ce qu'il y avait d'âmes honnêtes dans la réforme s'émut de douleur à ce grand scandale. L'électeur de Saxe, Jean, se couvrit la figure quand il aperçut pour la première fois Bucer à son retour de Wittemberg. — Si le landgrave avait besoin de filles, disait-il en haussant les épaules, il y en avait assez à la cour !

Bucer, en homme habile, laissa cette colère s'exhaler. Il fit ensuite l'éloge de la piété du prince, de son amour pour les siens, et au nom de Philippe, promit à l'électeur les secours dont il avait besoin pour tenir tête à l'empereur, et finit par lui montrer un écrit où la landgrave elle-même donnait son assentiment à ce mariage. L'électeur resta inflexible et Bucer en fut pour sa honte (1).

Le mariage se célébra le 3 mars 1540, à Rothenbourg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens. On voulait garder le silence sur cette bigamie; mais la jeune fille et sa mère, tentées par le démon de la vanité, divulguèrent le secret. La famille du prince, le duc Henri de Dresde et sa sœur étaient irrités, moins dans l'intérêt de la morale que de ces vaines considérations mondaines qui parlent si haut en Allemagne. La mère de Marguerite à Dresde fut en butte aux risées et aux humiliations d'une cour orgueilleuse qui voulait lui faire expier l'élévation de sa fille,

(1) Menzel, t. II, p. 179 à 192.

par tout ce qui peut briser le cœur d'une mère et d'une femme.

Le landgrave avait fermé sa Bible, et, en paix avec Dieu, sa conscience et son église, il marchait le front haut, donnant le bras à ses deux femmes pour aller au prêche, s'asseyant à table au milieu d'elles, les présentant à la fois à ses courtisans, et la nuit passant souvent du lit de l'une au lit de l'autre : heureux de la fécondité de ses deux compagnes, qui le rendirent père : Christine de deux garçons et d'une fille, Marguerite de six garçons qui portèrent le titre de comtes de Diez.

L'église réformée resta muette. Elle aurait voulu jeter un voile sur cette couche impudique, trop heureuse qu'aucune main catholique ne vînt le déchirer.

Mélanchthon avait gardé le secret; mais les indiscrétions et les apparences parlèrent; et vers le mois de juin de la même année, le bruit courut que l'ancienne fille d'honneur de la reine venait d'accoucher. Lauterbach, pasteur de Pirna, tout ému, se hâte de demander à Luther non pas si un nouvel enfant est né réellement au landgrave, mais si le mariage du prince avec la jeune fille n'est pas une fable. La réponse de Luther est curieuse autant qu'embarrassée.

« Mon cher Antoine, je ne puis rien vous dire de précis sur le mariage du landgrave : j'ai entendu dire seulement qu'une des jeunes filles de la reine est accouchée d'un garçon : cela est-il vrai ? Dans tous les cas, si le père reconnaît l'enfant, s'il veille à l'entretien du nouveau-né et de la mère, il fera

bien. Si le bruit de l'accouchement se répand, c'est que probablement il y a eu quelque chose de vrai; ce que je sais, c'est que l'acte officiel du mariage ne m'a jamais été montré (1). »

C'était manquer de franchise, mais Luther châtiait fort adroitement la curiosité de Lauterbach, qui paraissant ne pas comprendre la punition, recommença ses questions indiscrètes et obtint toujours la même réponse : *Je n'en sais rien* (2).

Il y avait une honte plus grande à dérober aux regards: c'était celle des deux astres de la réforme, Luther et Mélanchthon, donnant leur autorisation à la bigamie du prince, et au nom de Dieu, lui disant: Dors en paix, approche quand tu voudras de la table eucharistique; mange la chair et bois le sang de ton Dieu. C'était cette page qu'ils auraient voulu anéantir à tout prix, et qu'un moment ils étaient venus à bout de faire disparaître, quand Dieu permit qu'on la tirât des archives de la Hesse : c'est une main protestante qui mit ainsi en lumière le déshonneur de la secte (3).

---

(1) De novis nuptiis Landgravii quod petis nihil possum scribere, mi Antoni. Hoc quidem audivi esse natum puerulum ex virginalibus de Sala. An sit verum nescio, et si verum esset, et ipse agnosceret se esse patrem et matrem et prolem aleret, jure videretur facere. Si hinc natus est rumor, non sine causâ est rumor. Tantum scio, et publica testimonia nuptiarum non sunt mihi ostensa. Venerabili Antonio Lauterbach, pastori in Pirna. 2 jan. 1540. — De Wette, l. c., t. V, p. 290, 291.

(2) Voir De Wette, l. c., p. 304.

(3) Daphnæus Arcuarius (Laurent Berger) a le premier fait con-

Du reste, la réforme a pris son parti ; elle s'est unie au catholicisme pour flétrir la lâcheté de Luther et de Mélanchthon, dont la main eût dû se dessécher plutôt que de signer cet acte scandaleux. Tous deux portèrent dès cette vie le châtiment de leur faute : Mélanchthon frappé d'une maladie soudaine, qu'il subit comme une expiation ; Luther, en reniant en quelque sorte son œuvre, et en proclamant en toute occasion l'indissolubilité du mariage !

Car, comme il s'était trouvé une âme assez vile pour défendre le landgrave dans un pamphlet qui parut sous le nom de Huldrich Neobulus, le docteur de Wittemberg jeta loin de lui ce livre infâme, et s'écria : — Polisson que tu es ! Que le diable serve un bain de feu dans le fin fond de l'enfer à qui t'écoute et est tenté de prendre plus d'une femme ; c'est mon opinion bien arrêtée ; et quand toi, mauvais garnement, toi et tous les diables viendriez m'enseigner une autre doctrine, je ne

---

naître l'instruction de Bucer, les consultations des docteurs de Wittemberg, le contrat de mariage dans un ouvrage qui parut en 1679 sous le titre de : Kurze, doch unpartheiische und gewissenhafte Beurtheilung des in dem Natur- und göttlichen Recht gegründeten heiligen Ehestandes, in welcher die seither streitigen Fragen vom Ehebruch, der Ehescheidung, und sonderlich von dem vielen Weibernehmen, mit allem beiderseits gegebenen Beweißthumb dem christlichen Leser vorgestellt werden. On le trouve, en latin, dans l'Histoire des Variations de Bossuet, in-12, t. I, 1730, p. 281-312. M. de Wette a donné la consultation dans son recueil de lettres de Luther, t. V, p. 237, 242. C'est cette version, comme plus exacte que celle de Bossuet, que nous reproduisons aux *Pièces justificatives* de ce volume. On la trouvera encore dans l'édition d'Altenbourg, t. VIII, p. 977, de Leipzig, t. XXII, p. 469 ; de Halle, t. X, p. 886.

vous écouterais pas : je tiens qu'un homme ne peut pas quitter sa femme, à moins de flagrant adultère (1).

Il ne se rappelait donc plus qu'il avait dit autrefois — qu'aucun texte biblique ne défendait la polygamie !

---

(1) Wer diesem Buben und Buche folget... dem gesegne der Teufel das Bad im Abgrunde der Höllen.

CHAPITRE XXII.

CHAGRINS ET SOUFFRANCES DE LUTHER.

Luther tombe malade à Schmalkalde. — Ses souhaits contre la papauté. — Il n'a jamais su prier. — Mort de son père. — Dietrich son serviteur. — Mort de Magdeleine. — Soins pieux du père pour son enfant. — Testament de Luther.

La vieillesse vint pour Luther avant le temps. A ses derniers jours étaient réservés les plus grands chagrins qu'il eût encore éprouvés : la mort de son père et de sa mère, qu'il aimait si vivement ; la perte de deux de ses filles, surtout de Magdeleine, qu'il pleura toute sa vie ; l'exil de quelques-uns de ses amis ; l'apostasie de plusieurs de ses disciples ; la dégénérescence de son œuvre, et des maladies incessantes. Ces coups du ciel qui se succédaient à de courts intervalles jetaient dans son âme une sorte de désespoir qui s'exhale parfois en plaintes où l'on a peine à reconnaître « l'enfant du Christ. » En 1537, malade de la pierre à Schmalkalde, où à chaque instant il s'attendait à mourir, il se sent assez de force pour se lever sur son séant et adresser à Dieu une prière dont il n'a certainement pas trouvé le modèle dans les livres saints : — Maître du ciel, mon Dieu, mon seigneur, s'écrie-t-il, je vais mourir, moi l'ennemi de tes ennemis, l'effroi et

le supplice de l'antechrist; tu vas prononcer notre sentence. Au pape des peines et des douleurs sans fin ; à moi, ta pauvre créature, qui proclamai ton nom et ta majesté, la gloire et le bonheur éternels (1)! Ce lit de mort, qui ordinairement inspire des vœux si tendres pour tout ce qui doit rester après nous sur la terre, est pour Luther une chaire d'où s'exhalent des souhaits de haine. Au milieu de baisers de paix qu'il envoie de sa couche à celle qui l'a toujours « servi comme une bonne servante », à ses domestiques, à ses disciples de Wittemberg, à tout ce qu'il a chéri dans cette vie, il trouve à placer le nom du pape, et c'est pour le maudire! — Je suis donc près de mourir, écrit-il à Pomer, quand il plaira au bon Dieu, mon Sauveur; mais que je puisse vivre seulement jusqu'à la Pentecôte pour flétrir à la face du monde cette bête romaine, qu'on appelle le pape, lui et son royaume! Cette bête romaine se nommait Clément VII! Ses douleurs étaient si cuisantes, qu'il dit un jour à sa garde-malade : — S'il y avait là un Turc pour me tuer (2)! Ses amis ne croyaient plus le revoir, ils célébrèrent son retour à Wittemberg comme un miracle; les médecins eux-mêmes désespéraient du malade.

Luther n'a jamais su prier. Prier, c'est aimer, et il a voulu haïr. Du sein de ses effusions à Dieu

---

(1) Dieser dein Feind und Widerchrist zur ewigen Schmach und Pein; ich aber deine arme Creatur, zur ewigen Gloriä und Herrlichkeit. — Gustav Pfizer.

(2) Wenn nur ein Türke da wäre, der mich schlachtete. — Ibid.

s'élève toujours quelque odeur de vieil homme qui trouble la pitié qu'on se sentirait disposé à prendre à ses souffrances. Comment cette prière qui sort d'abord en pur encens de ses lèvres, se change-t-elle si vite en absinthe? « Mes péchés, la mort, Satan et tous ses anges ne me laissent aucun repos! Que me reste-t-il, ô mon Dieu, pour consolation et espérance? Votre grâce! Ah! qu'elle n'abandonne pas le plus misérable des hommes, le dernier des pécheurs. »

Ne semble-t-il pas que le ciel va s'ouvrir, et que cette miséricorde qu'il sollicite si amoureusement descendra sur l'aile d'un ange? mais le ciel est d'airain, parce que celui qui l'implore a tant de fiel dans le cœur que la haine en déborde. — O mon Dieu, ajoute-t-il, que je voudrais qu'Érasme et les sacramentaires pussent un moment éprouver à leur tour les tourments dont vous m'accablez; alors je deviendrais prophète et j'annoncerais leur repentir et leur conversion! N'aimez-vous pas mieux la prière de Thomas de Cantorbéry, qui tombant sur l'autel frappé par ses assassins, lève les yeux au ciel et murmure en mourant : — Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font? Et pourtant ce Thomas est un papiste que Luther a plus d'une fois damné!

C'est à Cobourg que Luther apprit la mort de Hans, son vieux père (1). Sa femme, pour l'aider à

(1) Il mourut le 29 mai 1530. Voir dans De Wette, t. III, p. 32-33, deux lettres que Luther écrit à ce sujet à Linck, le 5 juin, à Mélanchthon le même jour. Hans Luther était mort dans la foi de son

supporter ce coup affeux, avait, dans une lettre toute pleine de consolations, enfermé le portrait de leurs enfants. Luther en la lisant regarda le ciel, essuya quelques larmes qui roulaient dans ses yeux. Il avait foi dans le Seigneur, et la vue de ce firmament où il espérait que reposait son père avait suffi pour faire taire sa douleur; car il aimait son père comme un bon fils. Et Hans, comme il était fier de Martin, comme il en parlait avec feu!

Nous trouvons dans la lettre que son domestique écrivit à cette occasion à Catherine quelques détails remplis d'intérêt.

— Ma chère et bonne dame, ma maîtresse bien-aimée, consolez-vous, ne soyez pas en peine de votre mari, le docteur. Grâce à Dieu il se porte bien, et il a reçu la nouvelle de la mort de son père avec courage. Dès qu'il eut décacheté la lettre de Hans Reinicke, il se tourna vers moi et me dit : Voilà mon pauvre père mort! Alors il prit son livre de psaumes et se retira dans sa chambre et se mit à pleurer, à tant pleurer, que le lendemain il en avait la tête toute grosse ; et puis il n'y parut plus rien (1).

Quelques semaines avant sa mort et dans ce lit qu'il ne devait plus quitter, Hans avait reçu la dernière lettre de son fils.

« Jacques mon frère m'a déjà dit que vous étiez bien malade (2) ; l'air, la saison, tout me fait peur.

---

fils. Gaudeo sanè vixisse eum in hæc tempora ut lucem veritatis videret, dit Luther à Mélanchthon.

(1) Gust. Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 676.

(2) Gust. Pfizer, p. 676.

Dieu à la vérité vous a donné un corps robuste et une santé de fer; mais votre âge me tourmente. Aucun de nous n'est sûr d'une heure de vie. J'aurais eu tant de joie à vous aller voir, bien que mes amis ne me conseillassent pas de me mettre en voyage, et de tenter Dieu; vous savez comme m'aiment les nobles et les paysans! Ce ne serait rien que d'aller vous voir, mais revenir, voilà le danger. J'aimerais mieux, si cela était possible, qu'on vous amenât vous et ma mère auprès de moi; ma Kétha le désire dans les larmes. »

Luther, matin et soir, recommandait à Dieu dans sa prière son père, sa mère et ses amis. Mélanchthon surtout, et son excellent et vieux Veit Dietrich.

C'était un serviteur dévoué, qui avait pour son maître une sorte de culte, veillait à tous ses besoins, nettoyait avec un soin extrême les vêtements du docteur, les raccommodait au besoin, époussetait les livres, mettait en ordre les papiers dont la table de travail était toujours chargée. Au sermon Veit Dietrich se plaçait en face du prédicateur, l'écoutait dans un silence d'admiration, témoignait de l'humeur quand la porte de l'église s'ouvrait avec trop de bruit, et retenait avec une merveilleuse mémoire ce que son maître avait prêché (1). Luther l'admettait volontiers à sa table, c'était un disciple plus qu'un serviteur. Dietrich avait soin de remplir les verres épuisés; il possédait l'art de verser la bière en véritable buveur allemand, jusqu'au bord des verres sans que la liqueur

(1) Mathesius.

s'échappât jamais. Dietrich, à force de s'asseoir à la table où s'asseyaient Luther, Mélanchthon, Jonas, Aurifaber, avait fini par s'imprégner de l'atmosphère théologique au milieu de laquelle il passait depuis dix ans chaque soirée. Il dissertait donc lui aussi sur les indulgences, sur le purgatoire et les matières ecclésiastiques. Il aimait à attaquer quelque servante de curé catholique qu'il se vantait d'avoir mise au sac, *ad saccum reducere*, parce qu'il lui avait lavé la tête de ces épithètes d'antechrist, de paillarde, d'âne, de théologastre, de thomiste, qui tombaient à chaque rasade des lèvres des buveurs. Luther l'avait séduit comme tous ceux qui étaient à son service. C'était un de ces bons Allemands comme on en trouve dans les romans d'Auguste Lafontaine, qui vouent à leur maître un amour que le trépas ne rompt même pas; car à la mort du maître, le valet cesse de servir, et vit dans quelque coin retiré où il pleure et bénit son bienfaiteur.

Dietrich écrivait donc à Mélanchthon..... — De grâce, je vous prie de ne pas lire légèrement les lignes que vous a écrites le docteur. Je ne saurais assez admirer sa constance, sa foi, son espoir dans ces mauvais jours où nous vivons; ce sont des dons qu'il gagne sans doute par la prière. Il n'y a pas de jour, voyez-vous, où il ne passe trois longues heures à marmotter entre ses dents. Je l'ai vu prier, moi, j'ai eu ce bonheur. Mon Dieu! que de foi, que d'âme dans chacune de ses paroles; c'est comme un fils qui s'adresse à son père.... — Ah! oui, Seigneur, prie-t-il, je sais que tu es notre père et notre

sauveur bien-aimé; c'est pourquoi j'ai confiance en toi; j'espère fermement que tu feras surmonter la tentation à tes serviteurs; et, quand tu ne le permettrais pas, quoi qu'il arrive, c'est que tu l'as voulu, nous devons nous soumettre à ta volonté (1).....

» La première fois que j'entendis la voix forte du docteur prononcer ces belles paroles, tout mon cœur s'émut et s'enflamma d'une sainte joie. Je ne doute pas que sa prière n'ait été pour nous d'un grand secours dans cette triste Diète d'Augsbourg. »

Cette prière, qu'a recueillie un zélé serviteur et qu'il doue d'une si grande puissance, ne pouvait cependant calmer les tourments de celui qui l'adressait à Dieu. C'est une chose bien remarquable que l'oraison, ce baume pour toutes les plaies d'un cœur chrétien, n'ait jamais versé une goutte de rosée dans celui de Luther. C'est lui-même qui nous apprend cette inexplicable stérilité de la prière. Il était donc abandonné de Dieu, puisqu'il n'était pas écouté? Est-ce que ce n'est pas là la marque d'une conscience qui cherche Dieu, mais qui ne peut le trouver, parce qu'elle fuit la lumière dont le Seigneur cherche à l'inonder?

L'épreuve la plus poignante qu'il eut à subir fut la mort de sa petite Magdeleine.

Luther supporta ce coup du ciel avec un admirable courage. Il aimait tendrement sa petite fille : mais, disait-il en levant les yeux au ciel, mon Dieu, si vous voulez me l'enlever, que votre vo-

(1) G. Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 677, 678.

lonté soit faite ! — Un jour qu'elle souffrait, il s'approcha du lit de l'enfant, et, prenant ses petites mains toutes décharnées qu'il couvrait de baisers : — Ma petite Magdeleine, ma bonne petite fille, disait-il, tu sais bien que tu as un bon père ici-bas ; mais au ciel il en est un qui t'attend, qui est bien meilleur encore. N'est-ce pas que tu dis oui ? — Oh oui, petit père, répondit la malade, père de mon cœur, que la volonté de Dieu soit faite ! — Pauvre amie, ajoutait Luther ; la chair cède, mais comme l'esprit est fort ! oh que je t'aime !

Et, se tournant vers un de ses amis qui cherchait à le consoler : — Voyez-vous, il n'est pas d'évêque au monde que Dieu ait traité aussi magnifiquement que moi ; mais je m'en veux de ne pouvoir reconnaître ses bienfaits !

Cependant l'agonie approchait. La figure de la jeune fille se couvrait d'ombres : on sentait arriver la mort. Quand le docteur aperçut ces signes funèbres, il se jeta à genoux, croisa les mains et pria, en versant un torrent de larmes. L'enfant avait perdu connaissance, puis s'était penchée dans les bras de son père, où elle venait de s'endormir pour l'éternité. Catherine était dans un coin de la chambre, n'osant lever les yeux sur le lit de sa fille. Ce cruel événement arriva, à neuf heures du matin, le mercredi de l'an 1542.

Alors le docteur posant doucement sur l'oreiller cette tête encore belle : — Pauvre enfant, murmura-t-il, tu as un père dans le ciel.... O mon Dieu, que votre volonté soit faite !

On l'enterra le lendemain. Luther accompagna le corps jusqu'au cimetière. Comme on le descendait dans la fosse : — Adieu, dit-il, Lennichen, adieu ; au revoir, chère petite étoile, tu ressusciteras et tu brilleras au ciel comme un diamant, comme un beau soleil ! Le fossoyeur avait fait la fosse trop petite :—Ton lit de chair est bien étroit, dit Luther, pauvre enfant, mais là haut ta couche sera bien plus belle !

Le peuple, qui se pressait dans le cimetière, prenait part à la douleur du père, et cherchait à le consoler en disant :—Pauvre ami, vous souffrez bien ! — Merci de votre pitié, répondait Luther, merci ; j'ai dépêché un ange vers le ciel, un bel ange ; je vous souhaite à tous une pareille mort, et à moi aussi.—Amen, reprit un assistant....

A quoi le docteur Martin Luther répondit : —La chair est chair, et le sang est le sang ; de la joie intérieurement, au dehors de la tristesse ; c'est la chair qui pleure et se plaint.

D'autres s'approchaient pour l'encourager : — Non, non, je ne suis pas triste, disait le docteur, mon bel ange est au ciel. Des ouvriers venaient chanter sur le bord de la tombe : — Que Dieu ne se ressouvienne plus de nos iniquités passées. — Seigneur, Seigneur, ajoutait Luther, ni de nos péchés du jour, ni de nos péchés du lendemain.

Au moment où le fossoyeur jetait de la terre sur la bière : — Voilà, s'écria le docteur, la résurrection de la chair : ma fille est au ciel corps et âme, c'est l'ordre et la promesse de Dieu ; de quoi nous plaindrions-nous ? N'est-ce pas sa volonté qui

s'accomplit ? Nous sommes les enfants de l'éternité, j'ai enfanté une sainte au Seigneur.

Quant la bière eut été recouverte de terre, on plaça sur la tombe une petite pierre qui portait le nom de la jeune fille, son âge et le jour de sa mort, et une sentence tirée des livres saints. Plus tard, lorsque Luther put se remettre au travail, il composa pour placer sur le cippe funèbre, cette inscription latine, si pleine de douce mélancolie et de résignation à Dieu.

Dormio cum sanctis hic Magdalena LUTHERI
Filia, et hoc strato tecta quiesco meo;
Filia mortis eram, peccati semine nata,
Sanguine sed vivo, CHRISTE, redempta tuo.

« Moi, Magdeleine, la fille de Luther, je dors ici avec les saints, et je repose dans ma couche : enfant de la mort, engendrée du péché, mais rachetée par le sang immortel du Christ (1). »

Nous avons cherché cette tombe dans le cimetière de Wittemberg, et nous ne l'avons pas trouvée.

Cette mort frappa Luther au cœur. Il la regarda comme un avertissement du ciel : c'était un autre coup de foudre : le premier lui avait enlevé son ami d'enfance, le jeune Alexis ; le second lui ravissait la joie de ses vieux jours, une fille adorée. A partir de cette époque, le moindre de ses billets est empreint d'une indéfinissable mélancolie : l'aile de la mort s'étend sur toutes ses pensées.

A la réception d'une lettre de l'électeur qui lui promet de longs jours encore, il secoue la tête,

(1) Tisch-Reden, p. 495-496.

et répond à son noble ami : — La cruche est allée bien souvent à la fontaine, elle finira par se briser (1).

Un jour qu'il prêchait, il tira les larmes des yeux de tous les assistants en leur annonçant sa fin prochaine : — Le monde est soûl de moi, disait-il, et je suis soûl de lui : le divorce se fera bientôt. C'est un voyageur qui dit adieu à son hôtellerie.

Depuis longtemps il avait voulu régler ses affaires de famille. Enfermé dans sa cellule; il avait écrit son testament.

« Moi, Martin Luther, docteur, par les présentes, signées de ma main, je donne et lègue à ma chère femme Catherine, pour en jouir sa vie durant, et suivant son bon plaisir : 1° ma petite propriété de Zeilsdorf, telle que je l'ai achetée, meublée et agencée ; 2° la maison de la fontaine (zum Brunnen), dont j'ai fait acquisition, sous le nom de Wolf ; 3° mes gobelets, mes joyaux, mes bagues et chaînes, mes joyaux d'or et d'argent qui peuvent valoir environ 1000 gouldes.....

» Je fais ces dispositions :

» 1° Parce qu'elle m'a toujours aimé et chéri, qu'elle s'est toujours conduite en digne et honnête femme, et que, par une grâce particulière du Seigneur, elle m'a donné et m'a élevé cinq enfants, encore vivants, que Dieu conserve ;

» 2° Afin qu'elle se charge d'acquitter mes dettes,

(1) Der Krug ist zum Brunnen getragen worden, und wird auf einmal brechen.

si je ne le puis avant ma mort, lesquelles peuvent bien s'élever à 450 gouldes, et peut-être davantage ;

» 3° Et surtout parce que je veux qu'elle ne dépende pas de ses enfants, mais ses enfants d'elle, suivant le précepte de Dieu...

» Je prie tous mes bons amis de servir de protecteurs à ma chère Kétha, de la défendre contre les mauvaises langues qui l'accuseraient de garder pour elle de l'argent caché au détriment de mes pauvres enfants; car à l'exception desdits gobelets et joyaux, j'affirme que je n'ai trésor d'aucune espèce. Cela est bien facile à comprendre; car il n'est pas un petit grain de mes revenus qui n'ait passé en bâtisses, en achats, en entretien de ménage, et c'est même une grande bénédiction du ciel que j'aie pu suffire à tous mes besoins sans faire d'autres dettes.

» .... Je demande enfin que, si je n'ai pas employé dans ce testament les formules de droit, on veuille bien reconnaître ici la main d'un homme suffisamment connu au ciel, sur la terre et dans les enfers, et à qui on doit foi et croyance beaucoup plus qu'à aucun notaire. Si Dieu a bien voulu se fier à moi, pauvre créature toute chargée de souillures et de péchés; s'il m'a donné d'annoncer l'évangile de son cher fils; s'il m'a béni dans ma fidélité; si, grâce à moi, beaucoup d'âmes ont embrassé cet évangile et m'ont tenu pour son apôtre, malgré les excommunications des papes, des empereurs, des rois, des princes et des moines, et la colère du diable; on peut bien croire à mon témoi-

gnage dans ces dispositions de si peu d'importance, surtout quand ma signature est si connue. J'espère qu'il suffira qu'on puisse dire : — Ceci est de la main de Luther, notaire de Dieu et témoin de son évangile (1). »

(1) Seckendorf, lib. III, p. 651.

CHAPITRE XXIII.

TENTATIONS ET DOUTES.

Le doute, la plus cruelle des tentations auxquelles Luther est en proie.— Prostration psychologique du docteur. — Révélations à ce sujet, extraites de ses lettres intimes. — Ses adieux à Rome.

De toutes les souffrances que Luther endura, la plus cruelle ce fut le doute. Il y a comme deux grandes époques dans l'existence du réformateur, l'une qui part du jour où nous le voyons afficher ses thèses sur l'église de Tous les Saints à Wittemberg, et se continue jusqu'à la révolte de Carlstadt, son premier apôtre; l'autre qui commence au berceau de l'anabaptisme, et finit à Augsbourg. Dans la première moitié de cette vie de combats sans relâche, il n'a pour adversaires que des papistes, et, comme d'avance, il les a damnés dans ce monde et dans l'autre, il ne s'émeut guère de leur critique ou de leurs arguments; ce sont autant de mauvais anges. Dans l'autre période, il a pour antagonistes ses fils mêmes, ceux qu'il croit avoir engendrés à son Christ. C'est seulement alors que le doute, avec ses angoisses de corps et d'âme, vient le tourmenter incessamment. De là ces tempêtes morales qu'il a décrites avec une si poignante vérité.

En vain essaye-t-il de donner le change à l'Allemagne sur la nature de ses affections; c'est le doute qui le cloue dans le lit. A chaque nouvelle néologie qui se produit dans le monde religieux, on voit qu'une main invisible remue autour de sa couche des nuages qu'il cherche vainement à écarter. Il faut le voir au moment où les Denck, les Hetzer, les Kautz viennent s'insurger contre les dogmes qu'il n'a cessé de défendre : la divinité du Christ, la justification par la foi, la rédemption par le sang du Christ. Tant d'audace, dont la source repose dans le rationalisme auquel il ouvrit les portes, lui fait presque perdre l'usage des sens. Il est là sur son lit, frappé de stupeur, incapable de lire ou d'écrire. Justus Jonas et Bugenhagen, qui sont à son chevet, pensent l'avoir consolé, mais ils ignorent la cause de ce prodigieux affaissement de la matière et de l'esprit chez leur ami commun; ils traitent le corps, et c'est l'âme qui languit. Luther, en deux lignes, va nous donner la cause de sa prostration psychologique : « J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli (1). »

A tous ses amis, présents et absents, il demande alors des prières. Les prières ne manquent pas, mais elles ne montent pas au ciel. Il est des instants où, retombant affaissé sur sa couche qu'il inonde de larmes, il semble reconnaître qu'il a

(1) Amisso ferè toto Christo agebar fluctibus et procellis desperationis et blasphemiæ in Deum. — Melanchthoni, 2 aug. 1527. — De Wette, t. III, p. 189.

torturé le sens de divers passages de l'Écriture. « En vérité, écrit-il à Nicolas Hausmann, ce n'est pas un simple soldat, mais le monarque des enfers que j'ai pour antagoniste, tant son pouvoir est grand, tant sa science des livres saints est redoutable. Si je n'avais, pour me défendre, des armes étrangères, ma connaissance de la parole biblique (1) me serait inutile. » Il est tellement accablé, qu'il est prêt à jeter loin de lui la Bible, et à cesser d'écrire; car, dit-il à Linck, Satan veut que je brise ma plume, et que je le suive aux enfers (2). Alors un voile épais tombe de ses yeux, il lui semble que ses doctrines sont réprouvées de Dieu, et que ses disciples apostats ont trouvé la vérité. « Oh mon Dieu! murmure-t-il à l'oreille de Brisger, c'est prodigieux comme Satan se transfigure en Christ : si je cède, si j'ai si souvent obéi à Satan, j'espère que le Seigneur me pardonnera (3). En ce moment il ne compte plus sur le sang du Rédempteur, Satan va lui arracher son Christ (4). Qu'est donc devenue cette perle qu'il avait découverte dans le fumier de

---

(1) Ego sanè suspicor non gregarium aliquem, sed principem istum Dæmoniorum in me insurrexisse, tanta est ejus potentia et sapientia scripturis in me armatissima, ut nisi alieno verbo hæream, mea scientia in scripturis non sit satis. — Nicol. Haussmann, 27 novemb. 1527. — De Wette, t. III, p. 222.

(2) Satan agit et vellet ut nihil ampliùs scriberem, sed secum ad inferos descenderem. — De Wette, t. III, p. 225.

(3) Etiamsi multa feci et facio quæ Satanæ sunt, ipse enim misericors est et ignoscit. — 27 novembris 1527. — De Wette, t. III, p. 225.

(4) Nam Satan solutus in me mihi Christum eripere tentat. — Brenzio, 28 nov. — De Wette, t. III, p. 230.

son monastère, et qu'il a nommée la Foi, aux rayons de laquelle il devait arriver au ciel? « Moi, dit-il, qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi (1) ! » Étrange aveu ! Il a donc cessé de croire, ou sa perle a perdu sa vertu rédemptrice; il ne sait plus même quelle idée attacher à son grand mot : La foi. Ici la foi est une croyance cachée, incompréhensible; plus loin, la foi c'est la vraie espérance et la confiance du cœur; ailleurs, c'est la dialectique et l'espérance, la rhétorique; ce qui fait de la première quelque chose de spéculatif, et de la seconde quelque chose de purement pratique (2). C'est que malgré tous ses efforts, il glisse sur la pente où il s'est posé d'abord, et qui doit l'amener fatalement à l'abîme, c'est-à-dire au rationalisme où sont tombés déjà la plupart de ses disciples. Écoutons-le cherchant à sonder la parole de l'Apôtre : « Car comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ. (I Corinth., ch. XV, v. 22.) » Mais « c'est une homélie ridicule que saint Paul nous donne là avec sa mort et sa résurrection par Adam et le Christ. Aux yeux de la raison, c'est une dérision que le genre humain tout entier soit enveloppé dans la faute d'un seul homme ! Il semble injuste et absurde de supposer que Dieu ait joué une comédie semblable, et que, pour une pomme qu'Adam a mangée, il ait condamné à la mort éternelle les générations des gé-

(1) Ego alios salvos feci, me ipsum non possum salvum facere ! Germ. Vitokam. 1 jan. 1528. — De Wette, t. III, p. 24.

(2) Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 200, note 2.

nérations. Mais Adam n'est coupable ni de meurtre, ni d'adultère, ni de vol, ni de blasphème. Il a mangé une pomme, séduit par sa femme, qui s'est laissé tromper par le tentateur. Quoi! pour une pomme, tout le genre humain est voué à la mort, jusqu'aux saints, jusqu'aux prophètes, jusqu'au fils de Dieu! Encore, si ce n'était que la mort, mais c'est la souffrance, c'est la damnation que nous encourons tous tant que nous sommes, pour la faute d'un autre. Injustice qui soulève le cœur! cruauté gratuite dont nous rendons coupable un Dieu de justice et de bonté! Telle est l'énigme incroyable que nous propose saint Paul, en affirmant que la mort et la vie dépendaient d'un seul homme; en sorte que pour éluder la sentence, tout reste impuissant, sagesse, vertu, bonnes œuvres. Rien ne pourra le racheter ou le préserver, ni la piété des moines, ni les sacrés enseignements des apôtres, ni le sang des martyrs.

» Quand on y réfléchit cela semble bien étonnant; cela m'a bien souvent surpris; cela est bien difficile à persuader au cœur humain! Aux yeux de tout ce qui existe, une doctrine semblable est un mensonge : personne qui ose croire que Dieu ait été assez fou, assez injuste, que pour un seul homme il ait damné tous les autres; que pour un seul homme il ait sauvé tous les autres qui n'ont rien fait pour mériter leur sort! Le bon sens nous dit que chaque créature ici-bas doit vivre ou mourir en vertu même de ses œuvres. Mais soutenir qu'un seul homme comptera pour tous, que tous nous sommes appelés à vivre et à mourir en vertu

des actes des autres, c'est une ironie aussi cruelle que ridicule (1). »

Et vous le voyez bientôt passer en revue tous les dogmes du christianisme, et à chacun d'eux se révolter dans son âme. La Trinité lui apparaît comme un grand scandale; trois dieux qui n'en forment qu'un : un d'eux, le Fils qui naît comme homme dans le sein d'une Vierge, et cet homme qui souffre sans que le Père et le Saint-Esprit, comme Dieu, éprouvent dans leur être aucun changement! Et l'incarnation, et la résurrection du Christ, magnifiques railleries encore jetées à la raison, et que personne ne peut comprendre sans une grâce du Saint-Esprit; personne, pas plus que lui, qui si souvent a perdu Dieu et le Christ.

Il faut qu'il soit bien troublé par ces tentations, puisqu'il est prêt à pardonner à ses frères dissidents. « Comme si, dit-il, dans un accès de pitié qui dénote en lui une désorganisation complète, il serait juste de punir ceux qui pensent autrement que nous; comme si l'enfer n'a pas assez de feux pour tourmenter de pauvres âmes, sans les livrer aux mains des bourreaux (2). »

---

(1) Voir le passage en entier dans l'édition de Walch, t. VIII, p. 1290. M. Carl Hagen l'a cité pages 412, 414 de son ouvrage sur l'Esprit de la Réforme, t. I. et il remarque à ce sujet que Luther a dans ses écrits diverses pages où il adopte les idées rationalistes de ses adversaires. Aus diesen Anfechtungen Luther's sind nun manche Stellen in seinen Schriften entsprungen, wo er sich in die Ansich en der Gegenpartei in die Vorstellungen des gesunden Menschenverstandes so gut hineindenckt, daß wohl keiner dieselben besser hätte wiedergeben können, p. 4 2.

(2) 14 juillet 1528. — De Wette, t. III, p. 347. Planck a reconnu

A partir de la Diète d'Augsbourg, ces grands orages qui viennent assaillir si souvent Luther, semblent s'apaiser. Aguerri contre les assauts du doute, il ferme volontairement, et presque sans effort, les yeux à la lumière. Tous ces grands coups dont Dieu le frappe encore par intervalles, il ne veut pas les comprendre. Il jouit d'une quiétude qu'il regarde comme un don de la miséricorde divine, et qui n'est pourtant que le châtiment d'un aveuglement volontaire. Il est certain que dans cette somnolence providentielle il a perdu de sa force d'esprit primitive : quand il saisit cette plume qui versait du feu, ses doigts ont peine à la tenir ; il cherche à secouer son cerveau, mais sa tête est froide ; il veut passionner son style, mais sa colère est sans poésie.

Tout à coup, en 1545, matière et intelligence, en lui tout a rajeuni. Il vient de reprendre sa plume, et c'est pour écrire son testament de mort.

Le voilà à son pupître, travaillant à ses adieux à Rome (1). Paul III tente en ce moment de récon-

---

qu'assailli par de cruelles maladies, Luther tomba plus d'une fois dans l'erreur et l'injustice. Und der Mäßigung hinaus riß, sondern selbst in mancher Verletzung der Wahrheit und Gerechtigkeit verleitete. — Geschichte der Entstehung rc., p. 33.

(1) Nous connaissons un beau livre imprimé en Allemagne sous le titre de : Seitenstück zur Weisheit Dr. Martin Luther's, aufgestellt von einem Katholischen, zum Jubeljahr der Reformation Luthers. 1817, in-8. — C'est un commentaire des dernières pages de Luther : Contrà Pontificatum à Diabolo fundatum ; l'auteur y montre toutes les fautes grossières où le réformateur est tombé dans son œuvre touchant l'histoire, la chronologie, le droit civil et canonique, et l'Écriture sainte.

cilier des enfants égarés avec leur vieille mère. Luther s'est armé : il veut mourir en guerre avec Rome. Recueillons les derniers accents de cette voix qui va s'éteindre au milieu des blasphèmes.

« L'âne qui porte ses sacs au moulin et vit de chardons peut juger ce qu'est Rome ; car l'âne sait qu'il est âne, et non vache ; il sait qu'il est mâle, et non femelle. La pierre sait qu'elle est pierre ; l'eau, qu'elle est eau, et ainsi de chaque créature. Mais ces furibonds de papes-ânes ne savent pas qu'ils sont ânes, ils ignorent s'ils sont mâles ou femelles... Or sus, au nom de tous les nôtres, je vous demande si vous êtes hommes ou femmes. Si vous êtes hommes : *Ostendite testes !!* à nous, hérétiques ; si vous êtes femmes, je vous dirai avec Paul : Femme doit se taire à l'église. A Rome, que trouve-t-on ? Rois et reines qui vivent là sont des hermaphrodites, des androgynes, *cynœdi et pœdicones*... Or sus, empereurs, rois, princes et seigneurs, mettez-moi la main sur le pape ; que Dieu ne bénisse pas les mains paresseuses ! Enlevez-lui Rome, la Romandiolé, Urbin, Bologne, et tout ce qu'il possède : c'est un détenteur de mauvaise foi... il a volé l'empire. Pape, cardinaux, racaille romaine, pendez-moi tout cela, et arrachez-leur la langue comme à des blasphémateurs, et hissez-les à un gibet, comme ils y plantent leurs bulles.

» Vraiment, si j'étais empereur, je sais bien ce que je ferais. De toute cette canaille de pape, de cardinaux et de famille papale, je ferais un paquet,

que je coudrais dans un sac. A Ostie, pas loin de Rome, à trois milles, est une toute petite rivière, qu'on nomme *Mare Tyrrhenum*, bain merveilleux pour guérir plaie, pustule, et toute espèce de maladie papale. Là tout doucettement je les plongerais. S'ils avaient horreur de l'eau, car énergumènes et fous sont hydrophobes, je leur adjoindrais une pierre, celle sur laquelle leur Église est fondée, et puis les clefs qui leur servent à lier et à délier tout ce qui est dans le ciel et sur la terre... A leur cou je suspendrais les décrets, les décrétales, les clémentines, les extravagantes, les bulles, les indulgences, le beurre et le fromage, et je réponds qu'en une demi-heure ils seraient guéris de toutes leurs souillures...

» Gloire à Dieu, j'ai démontré que le pape, qui se vante d'être le chef visible de l'Église, le vicaire du Christ, n'est que le prince de l'Église maudite, des garnements de ce monde, le vicaire de Satan, l'ennemi de Dieu, l'adversaire du Christ, le docteur de mensonges, de blasphèmes et d'idolâtrie, un archi-voleur, un régicide, un souteneur de mauvais lieux, l'Antechrist, l'homme du péché, le fils de perdition, l'ours-loup.

» Que Dieu me soit en aide. Amen (1) ! »

---

(1) Si imperator forem, scirem profectò quid essem acturus. Scelestos nebulones, papam, cardinales, et universam papæ familiam, unà simul omnes, colligarem et cingerem, nec ultrà tria ab Urbe Româ milliaria distantia Tiberina Ostia ducerem (nam non cincti et non ducti, ituri non essent, quò nollent) ibidem est aquula quæ latinè Mare Tyrrhenum dicitur, pretiosum valdè balneum contra omnem luem, vulnus, morbum pontificiæ sanctitatis, omnium

Nous ignorons qui dans ce moment lit ces lignes

cardinalium, et totius Sedis. Huic vellem eos sensim immitere et balneare. Quod si horrerent aquam (nam communiter energumeni et fatui aquas horrent) eis pro securitate adderem petram, super quam eorum Ecclesia fundata est; uti et claves, quibus omnia ligare possunt et solvere, quæ sunt in cœlo et in terrâ; ut aquis possent imperare. Jungerem et pedum pastorale clavamque, qua aquæ faciem valerent percutere, ut sanguinem per os et nares emitteret. Postremò et pascua secum ducant pro haustu refocillatorio et exhilaratorio in balneo. Omnia quoque decreta, Decretales Sexti, Clementinæ, Extravagantes, bullæ, indulgentiæ, butyrum, caseus cum Epistolis lactearibus, è collo suspendantur, ut undique essent securi : quid valet, si horæ unius dimidium in salutifero hoc balneo transegissent, omnium eorum luem, vulnera et morbos essent cessaturi ? Pro ea re me prædam sisto, et Dominum meum Christum oppignoro.....

Tam clarè et potenter demonstravi, papam non esse caput christianorum, ut, laus Deo nulla boni christiani conscientia aliter credere possit, quàm quòd papa nec sit, nec esse possit caput Ecclesiæ, nec vicarius Dei aut Christi; sed sit caput maledictæ Ecclesiæ, omnium pessimorum nebulonum terræ; vicarius dæmonis, inimicus Dei, adversarius Christi, dissipator Ecclesiæ Christi, doctor omnium mendaciorum, blasphemiarum et idololatriarum; Ecclesiæ archifur, Ecclesiæ expilator, clavis omnium bonorum, tam ecclesiasticorum, quàm sæcularium; latro regum, incitator ad omnigenam sanguinis effusionem, leno omnium Lenonum, ac omnigeni etiam innominabilis lenocinii; Antichristus, homo peccati, filius perditionis, verus ursolupus. Hoc qui nolit credere pergat, quò velit, cum suo Deo, papa. Ego tanquam vocatus doctor et prædicator Ecclesiæ Christi, qui ad dicendam veritatem obstringor, feci mea. Qui vult fœtere, fœteat : qui perire vult, pereat · sanguis ejus super caput ejus. Asino-papa vult esse Ecclesiæ dominus, quamvis non sit christianus, nihil credat, nihil ampliùs possit, quàm crepitus ventris edere instar asini. Petrus papæ est, sub nomine S. Petri, dæmon infernalis; sicut Christus papæ est, sub nomine Christi, mater diaboli.

Papa-asinus furit in suis dreckelis. Est spectrum diabolicum, blasphemus, auctor totius idololatriæ, homo peccati, filius perditionis, cujus opera sunt opera diaboli. Propterea quilibet infans in baptismo est constitutus judex non solius duntaxat papæ, sed et papalis

de Luther. S'il a reçu l'eau sainte du baptême, il

Dei, diaboli. Hinc præceptum est baptizato quòd judicare debeat et possit papam, diabolum, et omnem ejus appendicem, eum condemnando, declinando, fugiendo, conculcando, juxta Psal. 91. Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem, etc.

Est aperta veritas, papam, cardinales, universam aulam romanam et turmam, aliud non esse, quam stabulum plenum magnis, crudis, rudibus probrosisque asinis, qui nihil intelligunt in S. Scriptura; qui ignorant, quid sit Deus, quid Christus, quid Ecclesia, quid episcopus, quid verbum Dei, quid Spiritus, quid baptismus, quid sacramentum, quid claves, quid bona opera. Hujus ignorantiæ testes sunt sat fortes, eorum libri, decreta, decretales, Sextus, Clementinæ, Extravagantes, bullæ, et libri innumeri.

Testantur juristæ publicis verbis, jus canonicum fœtere meram ambitionem, honorem et violentiam, ac canonistam esse asinum; et utrumque est verum. Juristæ hoc judicium habent ex humanâ et naturali ratione, quòd papa sit ambitiosus, superbus, insatiabilis helluo, servus ventris et Mamonæ, facto et doctrinâ à dæmone obsessus et actus. Magister fidei, regula Ecclesiarum, hoc est, doctor Mamonæ, avaritiæ et merissimæ idololatriæ, doctor luxuriæ.

Naturalis asinus, qui saccos in molendinam asportat, et spinis vescitur, potest S. Aulam Romanam judicare, quin et creaturæ omnes cum ipso. Etenim asinus novit, quòd sit asinus, et non vacca; idem novit se esse masculum, et non fœmellam: lapis scit se esse lapidem; aqua est aqua, et sic deinceps per omnes creaturas. Ast furibundi papæ-asini Romani nesciunt se esse asinos; quin imo nesciunt, an mares sint, an fœminæ. Summa: nihil possunt, nisi fundationes monasteria, et bona mundi vorare, reg bus coronam furari et præ.ari, meraque innaturalia opera perpetrare: propter quæ omnis creatura perterretur, tremit, concutitur, et vociferatur super hoc stabulum asinorum ad eum, qui illam huic exitiali servitio addixit. Rom. 8. ut liberet eam.

Sufficit nobis nôsse papa-asinum à Deo ipso, ab omnibus angelis, ab omnibus christianis, ab omni intelligentiâ, ab omnibus creaturis, à propriâ conscientiâ suorum, ab omnibus quoque diabolis esse condemnatum: ut nos ab ipso, et ejus idololátriâ et blasphemiâ liber, jucundâ conscientiâ contrà eum valeamus docere et orare, ac eum conspuere, declinare et fugere veluti ipsum dæmonem, et ex toto corde deponere, et in abyssum inferni demergere, et doctrinam

est impossible que son cœur, comme le nôtre, ne

---

ejus maledictam, quâ clamat (qui Romanæ Sedi non obedit, non potest fieri salvus) evertere, et contrarium ponere : Qui obedit papæ, non potest salvari : qui vult salvus esse, declinet, fugiat, damnet papam, velut dæmonem, cum omnibus operibus et substantiâ ejus ; prout nos sanctum baptisma nostrum docet et hortatur.

Provoco et appello omnium nostrûm nomine ad sanctam Sedem Romanam, illam scilicet, in quâ explorantur papæ, an sint viri vel mulieres; si sunt viri ostendant testes contrà nos hæreticos. Si sunt mulieres? dicam illud Pauli : Mulier in ecclesiâ taceat. Hoc facere cogit vulgata fama per omnem jam veterem Europam, quæ mores extirpat honestos. Reges enim et reginæ in curiâ Romanâ dicuntur ut plurimum esse palàm hermaphroditæ, androgyni, cynœdi, pædicones et similia monstra in naturâ. At illis non competit judicium de hæreticis facere. Hæc verba non ausus est inverecundissimus impostor germanicè scribere, sed latinè ; ne, dum quis suorum tam nefanda et evidentia legeret mendacia ac convitia, compelleretur ad detestandum eorum auctorem.

Hic etiam papa à suis theologis judicatur et reprehenditur velut mendax, quòd nos dicat hæreticos : illi autem negant. Nec ego judico et reprehendo papam, ohn daß ich sage, er sey vom Teufel hinten ausgebohren, voller Teufel, Lugen, Gottes-Lästerung, Abgötterey, Stifter derselben, Gottes-Feind, Widerchrist, Verstöhrer der Christenheit, Kirchen-Räuber, Schlüssel-Dieb, Hurn-Wirth und Sodomä-Vogt. Das heißt aber nit geurtheilet, gericht, noch verdammt, sondern seynd eitel Lobe-Sprüche, und Ehren-Wort, damit niemand zu ehren ist ohne der Satanissimus der Papst, und wäre fein, daß er sie müste an seiner Cron und Stirn begraben und gebrandt tragen, das solt seiner Satanitati viel ehrlicher anstehen (weil es die lauter reine Wahrheit ist) denn daß er ihme die Füß küssen läßt. Hoc est : Nec ego jùdico et reprehendo papam, quin dicam, eum ex posterioribus diaboli natum esse, plenum dæmoniis, mendaciis, blasphemiis, idololatriis, auctorem earum, inimicum Dei, Antichristum, turbatorem christianitatis, Ecclesiæ expilatorem, furem, clavium, lenonem, et præpositum Sodomæ, et cætera plura, quæ superiùs dicta sunt. Hoc autem non est judicare aut condemnare ; sed sunt meri tituli honoris et encomia, quibus nemo exornandus est, nisi solus papa satanissimus; pulchrumque foret, si ea deberet coronæ et fronti suæ insculpta et inusta portare : idque suæ Satanitati multò honestius accideret (cùm sit pura purissima veritas) quàm osculum pedum.

batte d'effroi à ces accents d'un mourant qui prêche ainsi la spoliation et le meurtre!

Ait papa : Non ita intelligo pascere. Liebes Jungferlein Bäpstlein, wie verstehest du es denn? Dilecta virguncula papissa, quomodo ergo intelligis? Sic intelligo, ut sub nomine S. Petri vellem omnes reges et totum mundum perterrefacere, ut se mihi pascendos, et ad mihi serviendum traderent, egoque inde dominus mundi evaderem, atque ita antiquam Romanorum monarchiam Romæ restituerem, eamque potentiorem et majorem, quàm fuerit temporibus Augusti, seu Tiberii : egoque verus Romanorum imperator appellarer : dominus omnium dominantium, et rex omnium regum, Apoc. 19 prout mei mihi prophetæ dicebant. Ja, ja, Jungfer Bäpstlin, bist du da zerrissen, so flicke dich der Teufel und seine Mutter. Ita, ita, virgo papissa, hìc ne lacerata es, ergo resarciat te diabolus, et mater ejus.

Eia! Injiciant manus papæ, imperatores, reges, principes et domini, ac quicunque injicere potest! Deus pigras manus non fortunet! Et quidem primò auferatur papæ Roma, Romandiola, Urbinum, Bononia, et omnia quæ quà papa possidet; est enim possessor pessimæ fidei : mendaciis et dolis omnia acquisivit. Quid dico : mendaciis et dolis? blasphemiis et idololatriâ cuncta acquisivit, et imperio furatus et prædatus est, sibique subjecit. Pro mercede autem ad æternum incendium innumeras per idololatriam suam animas traxit; prout ipse gloriatur. Sic papa Christi regnum dissipavit : unde vocatur abominatio desolationis, Matth. 24. Post hæc papa, cardinales, et universa ejus idololatriæ ac papalis sanctitatis colluvies arripiantur, eisque ceu blasphemis linguæ per cervicem eripiantur, et in patibulo per ordinem suspendantur, sicut ipsi sigilla sua bullis per ordinem affigunt. Et hoc totum nimis leve est blasphemiarum et idololatriarum papalium supplicium. Deinde permittantur concilium, vel plura, quotquot velint, celebrare in patibulo, vel inter dæmones in inferno.....

Plaçons ici le jugement que l'Église réformée de Zurich portait sur Luther en 1545 :

Neminem unquam mortalium Luthero vel fœdiùs, vel inciviliùs, vel inhonestiùs idque præter omnes christianæ modestiæ ac sobrietatis terminos in negotio illibatæ religionis nostræ et aliis magnis et arduis disputationibus scripsisse luce clariùs constat, nec à quoquam etiam negari potest. In omnium manibus enim versantur Lutheri Heinzius anglicus, contrà regem Angliæ editus, et alius nescimus

quis Heinzius cum Meinzio quodam in spurco suo libro quem Hanns-wurst appellari volunt. Accedit his ejusdem contrà Judæos liberè ubi fœda et spurcissima quædam deblaterat. Existat præterea ejus Schembamphoras liber prodigiosus, porcorum frequenti mentione, et oleti ac sterquilinii crebrâ ac fœdâ commemoratione spurcus ac fœtens, quem si fortè subulcus aliquid scripsisset aliquam fortassis, quamvis non adeo splendidam excusationem mereretur. — Orthodoxa Tigurinæ Ecclesiæ ministrorum confessio, in-folio. 1545, p. 10.

CHAPITRE XXIV.

DERNIERS MOMENTS DE LUTHER. 1546.

Querelle dans la famille des comtes de Mansfeld. — Luther part pour Eisleben afin de les apaiser. — Incidents du voyage. — Luther pour la dernière fois à table avec ses disciples. — Sa prophétie touchant la papauté. — Derniers moments et mort de Luther. — Convoi du docteur.

Les haines divisaient la noble famille des comtes de Mansfeld. Ces haines prenaient leur source dans de misérables questions de territoire. En 1545, le comte Jean Georges, dans un voyage à Wittemberg, avait prié Luther d'user de son influence pour réconcilier les princes. Luther avait promis sa médiation; mais Albert l'avait repoussée comme offensante. C'était un spectacle désolant pour la réforme, que ces querelles qui survivaient à toutes les exhortations. L'électeur de Saxe, qui voulait la paix, conjura le docteur de partir pour Eisleben: noble mission que Luther eût pu refuser, car sa santé était mauvaise. Quelques jours auparavant il écrivait au pasteur de Brême : — Me voilà vieux, décrépit, paresseux, fatigué, grelottant, et n'y voyant plus que d'un œil; je croyais au repos pour mes derniers jours, et je succombe à la peine (1).

(1) Seckendorf, Comm. hist. de Luth., lib. III, sect. 36, § 153, p. 634 et seq.

Il se mit en route, le 23 janvier au soir, par un temps froid et pluvieux (1).

Luther tremblait pour sa symbolique. Un homme seul pouvait la soutenir : c'était Mélanchthon, dont les incessantes mobilités l'effrayaient. Il lui disait en soupirant : Frère, je m'en vais, et l'œuvre de Dieu va reposer tout entière sur toi. Si l'Église retombe dans le papisme, ce sera ta faute. Tout ce que nous aurons édifié ensemble, périra, et malheur alors aux pauvres âmes que nous avons eu tant de peine à racheter (2) ! Mélanchthon restait muet.

Luther n'avait guère de confiance aux médecins : jamais il n'avait voulu suivre leurs conseils. Son état devint à la fin si violent, qu'il ne pouvait pas faire un pas sans crainte de tomber ; alors ses yeux étaient voilés, son front chaud comme un charbon ardent. Il fut forcé de se laisser poser un vésicatoire à la jambe gauche. Les vertiges cessèrent, sa tête redevint libre, sa parole facile, sa pensée lumineuse et abondante.

En quittant Wittemberg, il oublia les prescriptions de l'art, et laissa se fermer le cautère qu'on avait pratiqué pour dévier les humeurs, ainsi que s'exprimait alors la science. Ses tempêtes de tête revinrent, accompagnées de tout ce cortége de

---

(1) Lingke, l. c., p. 277.

(2) Wenige Tage vor seinem Tode sagte Luther zu Melanchthon in ermahnenden Tone : Bruder Philipp, ich sterbe bald, und die Sache Gottes beruht auf dir. Wirst du die Kirche wieder unter des Papstes Gewalt bringen, so ist deine Schuld. Alles was wir gearbeitet haben, ist dann verloren, und die Seelen die kaum aus dem Elende heraus sind, werden unglücklich. — Effner, l. c., t. I, p. 95.

malaises qu'il endurait depuis douze ans : la matière peccante reflua vers le cerveau. La maladie dont Luther était affecté, était une érosion du ventricule.

A Landsberg est une petite chapelle que la piété des catholiques avait construite sur le sommet d'une montagne, d'où l'œil, après que le cœur s'était élevé jusqu'au trône de Dieu, avait pour spectacle les merveilles d'une création toute parée de verdure. Luther gravit cette colline, entra dans la petite chapelle, s'agenouilla, et traça sur une colonne de marbre cette prière à Dieu :

Dieu qui règnes dans l'éternité,
Aie pitié de la chrétienté ;
C'est le soupir qu'ici pousse
Martin Luth. D. (1)

Le temps était froid, un vent violent régnait. Halle, vers laquelle il s'acheminait, était enfermée comme dans une ceinture de glaçons ; car la Mulda était débordée et ses eaux répandues coulaient chariant d'énormes morceaux de glace qui arrêtaient la marche du bateau où le docteur était assis. Luther regardait d'un air tranquille cette nature irritée. Sous chacun de ces glaçons il voyait tantôt l'épaule de Satan, qui les soulevait pour abîmer la barque de l'ecclésiaste, tantôt le bras de quelque

(1) Lieber Gott von Ewigkeit,
Erbarm dich deiner Christenheit :
So seufzet mit Hand und Mund
Martin Luther. D.

Sächs. Priesterschr., t. II, p. 685.

anabaptiste qui aurait bien voulu administrer une seconde fois l'eau purificatrice à celui qui avait fait aux prophètes une si rude guerre. Il a raconté à sa femme, avec une gaieté pleine de charme, et qui rappelle celle de Sterne, cette guerre des éléments contre sa petite nacelle (1).

A Halle, il dîna à la table de Justus Jonas, qui avait invité au repas le bourgmestre Beyer, Joachim Uhlemann, Grégoire Pareit. Chaque convive apportait un livre, où Luther traça quelques pensées d'adieu et de souvenir (2).

Après avoir été retenu près de trois jours à Halle, à cause de l'inondation de la Sal, Luther quitta la ville. Il était accompagné de Justus Jonas et de ses trois enfants ; sa femme malade n'avait pu le suivre. Comme ils traversaient la rivière, le bateau, battu par les flots, inclina ; les enfants effrayés se jetèrent dans les bras de leur père. Luther se prit à sourire : — Avouez, Jonas, dit-il, que le diable rirait bien si Luther, ses enfants et le docteur Jonas se noyaient dans la Sal (3).

---

(1) Es begegnete uns eine große Wiedertäuferinn, mit Wasserwogen und großen Eisschellen, die das Land bedeckten, die droheten uns mit der Wiedertaufe; so konnten wir auch nicht wieder zurück kommen von wegen der Mulda, mußten also zu Halle zwischen den Wassern stille liegen. — Walch, t. XXI, p 506.

(2) Laur. Reinhard, de Vitâ Jonæ, c. 10, § 8. Unschuld. Nachrichten, ann 1712, p. 945 953.

(3) Cùm non procul ab urbe abesset horridis ventis eum afflantibus, questus est vehementer, se lœdi sævitiâ frigoris et ventorum et sentire se periculosas angustias pectoris. Adfuit Melchior (Kling), qui dicit eum quoque vix recreatum sumptis aromatis. — Melanchth. Ep., lib. III, p. 176.

Les princes de Mansfeld étaient venus l'attendre aux portes de la ville avec un appareil militaire: les bannières de la ville déployées, plus de cent cavaliers sous les armes; le canon et les trompettes retentissant comme à l'arrivée d'un dignitaire de l'empire.

A peine avait-il aperçu les clochers de son cher Eisleben, qu'il fut saisi d'une sorte de pamoison: son cœur défaillait; il croyait mourir, et regardait le ciel, comme si sa dernière heure était venue. On se hâta de le transporter dans une maison voisine, où on lui frotta le corps avec des linges chauds pour le rappeler à la vie. Il ouvrit les yeux, et dit aux assistants de ne pas s'étonner de cette syncope, « œuvre du diable, qui jamais n'avait manqué de l'assaillir chaque fois qu'il avait quelque grande mission à remplir. »

Le lendemain de son arrivée, il avait oublié ses douleurs; montait en chaire dans l'église de Saint-André, et, en présence d'une foule accourue de loin, répétait contre le pape et les évêques toutes les vieilles injures qui traînaient dans ses livres depuis près de vingt ans.

Il avait cru, en chassant les juristes auxquels les princes avaient remis leurs intérêts, ramener la paix dans la famille de Mansfeld; mais ses efforts échouèrent.

Les princes le reçurent magnifiquement, et dépensèrent à le fêter les meilleurs vins du Rhin et le gibier le plus fin des forêts voisines. Luther fit honneur à ses hôtes, et but cette fois en véritable

Allemand, sans cependant perdre la tête (1).

Il avait retrouvé sa verve juvénile dans ces larges coupes, qu'il vidait comme dans son adolescence : on le croirait à Wittemberg, au bon temps de Prierias et de Miltitz. Gai convive, il épanche son humeur en sarcasmes contre ses ennemis naturels, le pape, l'empereur, les moines, et le diable aussi, qu'il n'oublie pas : — Mes chers amis, dit-il, il ne nous faut mourir que lorsque nous aurons vu Lucifer par la queue..... Je l'aperçus hier matin, qui me montrait le derrière sur les tours du château (2). Alors se levant de table, il détacha de la muraille un morceau de craie, et d'une main tremblante traça sur la paroi ce vers latin :

Pestis eram vivus, moriens tua mors ero, papa.

«Vivant, j'étais pour toi la peste, pape! mort, je serai ta mort (3). »

Et il vint se rasseoir, aux rires bruyants des convives, qui croyaient que Dieu venait d'écrire la sentence de la papauté. Mais le masque tomba bientôt, et la figure de Luther prit une indicible expression de terreur. Il pressentait qu'il allait bientôt en finir avec le monde. Il disait à ses compagnons, qui parlaient des longs jours que Dieu

---

(1) Cibo atque potu hilariter usus est et facetiis indulsit.—Seckendorf. Relatio Justi Jonæ, p. 636, l. III.

(2) Wir müssen so lang leben, daß wir dem Teufel in den Arsch sehen und in den Schwanz. — Tisch-Reden. Eisleben, p. 67.

(3) Razebergius, in Hist. mss. Seckendorf., lib. III, sect. 36, §134.

lui promettait : — Les hommes ne vieillissent pas comme autrefois.

— Maître, interrompit Jonas, nous reconnaîtrons-nous là-haut ? — Adam, répondit le docteur, réveillé de son sommeil, ne dit pas à Ève, qu'il n'avait jamais vue : D'où viens-tu? qui es-tu? mais : Voilà les os de mes os et la chair de ma chair. D'où savait-il donc que cette femme ne sortait pas d'une pierre? de l'esprit saint dont il était rempli. Et nous, nous revêtirons dans l'autre vie une vie nouvelle, et nous reconnaîtrons nos parents et nos amis. — A vous, Jonas, ajouta Luther, qui s'apercevait de la tristesse de son ami ; à votre santé, et, lui présentant un verre rempli de bière, il improvisa ce vers latin, allusion anacréontique à la brièveté de la vie :

Dat vitrum vitro Jonæ, vitrum ipse Lutherus (1).

Un des convives, pour changer de conversation, se mit à parler à son voisin du style des Écritures. Luther l'interrompit : — Grande et difficile chose que d'entendre les Écritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les Géorgiques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affaires pour voir clair aux épîtres de Cicéron, cent ans avec les prophètes Élie, Élisée, Jean-Baptiste, le Christ, les apôtres, pour déguster les livres saints... Pauvre humanité (2) !

Comme on se levait de table, vint un de ses

(1) Ulenberg, p. 643.
(2) Colloq. Mens., f. 4, a et b, f. 290, ab.

disciples de Francfort, qui apportait, tout joyeux, la nouvelle de la mort du pape Paul III ; c'était une rumeur qui s'était répandue à Francfort. — Voilà le quatrième pape que j'enterre, dit gaiement Luther ; j'en enterrerai bien d'autres. Si je meurs, vous verrez venir un homme qui ne sera pas aussi doux que moi pour la monacaille. Je lui ai donné ma bénédiction : il prendra une faucille, celui-là, et la tondra comme un épi (1).

— Avez-vous remarqué, dit Cœlius à Jonas au sortir de la table, comme l'œil de notre père brillait d'un feu sombre, et comme sa poitrine était oppressée? La chaire le tuerait inévitablement. On fit comprendre à Luther qu'il devait, par un temps si froid, renoncer à prêcher. Il ne voulait pas d'abord écouter les conseils de ses amis; mais les instances du comte de Mansfeld étaient si pressantes, qu'il dut céder. Il cessa donc dès ce moment de se montrer en public.

C'était le 17 février 1546. Luther, enveloppé dans une large robe de chambre fourrée, se chauffait auprès du poêle, ses trois enfants assis à ses pieds. Cœlius et Jonas s'entretenaient avec lui de la vie future, et riaient du « papisme » dont la dernière heure venait de sonner.

Luther les interrompit en secouant la tête. — Si je sors d'Eisleben, dit-il, ce sera pour m'enterrer tout vif dans la tombe, et donner le moine à

(1) Florimond de Rémond, liv. III, c. 2, fol. 287. — Bozius, de Sign. eccl., lib. XXIII, c. 3. — Ling., in Vitâ Luth., fol. 4.

manger aux vers (1). En ce moment, le docteur éprouva de vives douleurs; sa figure se crispa. Survint Aurifaber, dont il serra affectueusement la main en la portant sur son cœur. — Mon père, dit Aurifaber, la comtesse Albert possède un excellent remède pour apaiser les douleurs de poitrine; c'est une potion formée d'eau-de-vie et de corne pilée ; si vous le désirez, je vais aller au château. — Luther fit signe qu'il voulait bien. En attendant, Cœlius et Jonas faisaient chauffer des linges, qu'ils appliquaient sur l'estomac du malade.

Le comte Albert ne tarda pas à arriver avec la potion. Le danger était passé : l'état du docteur ne donnait plus d'inquiétude. Luther exprima à voix basse toute sa reconnaissance. Le comte s'en alla. Aurifaber, Cœlius et Jonas restèrent auprès de leur père. On fit boire la potion à Luther, qui respira doucement et demanda à dormir. — Vous verrez, dit-il, qu'un peu de sommeil me fera beaucoup de bien. Il était neuf heures du soir. On étendit plusieurs oreillers de plume dans le fauteuil. Le malade ferma bientôt les yeux ; ses enfants dormaient auprès du poêle. A dix heures la cloche du château le réveilla. Il regarda près du lit, et vit ses amis qui sommeillaient. — Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous coucher, leur demanda-t-il ? Jonas répondit qu'ils devaient veiller et avoir soin de leur maître.

Le malade voulut se coucher. Le lit était tout prêt; on l'avait bassiné. Luther se leva et refusa

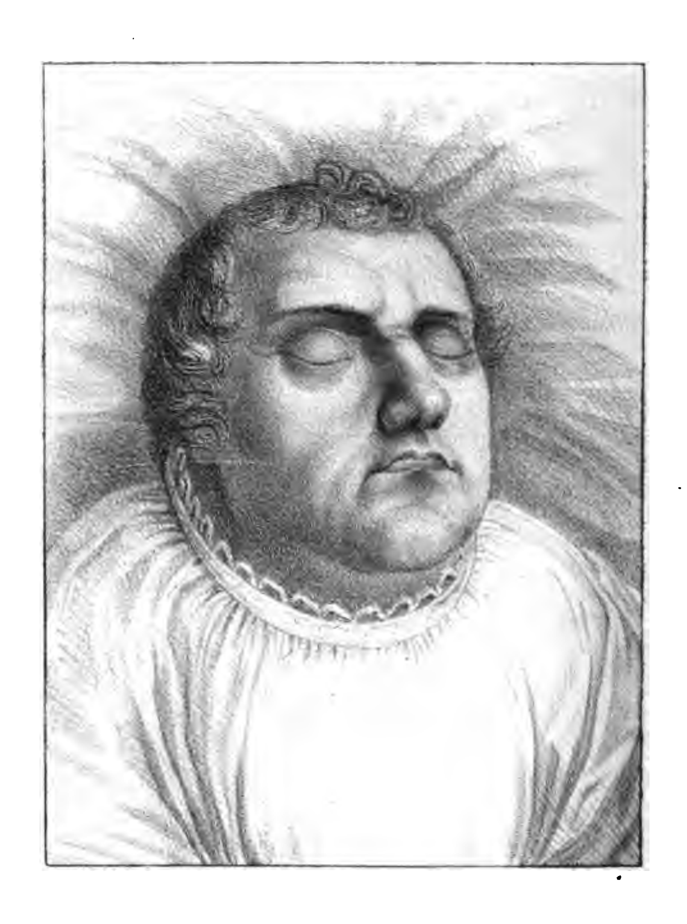
---

(1) Ulenberg, l. c., p. 646.

le bras de ses disciples. A la porte de son appartement, il dit d'une voix étouffée : — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; et, se tournant vers ses amis, dont il cherchait la main : — Docteur Jonas, maître Cœlius, priez pour notre Dieu et pour notre Évangile, car la colère du concile est allumée. Les assistants se rangèrent autour du lit du Saxon : Cœlius à droite, Aurifaber et Jonas à gauche du chevet ; aux pieds les trois enfants ; dans le fond, sur des chaises, les domestiques et quelques conseillers du prince Albert.

Luther dormit. A une heure après minuit il se réveilla, se leva sur son séant, et s'informa si la chambre à feu était chauffée, parce qu'il voulait retourner à son fauteuil. Jonas lui demanda s'il souffrait toujours : — De vives douleurs, répondit Luther. Ah ! mon ami, mon cher docteur, je vois bien que je mourrai à Eisleben, où je suis né et où j'ai reçu le baptême. — Révérend père, reprit Jonas, invoquez Jésus-Christ, notre Sauveur, notre père, notre médiateur, que vous avez confessé. Vous avez sué, Dieu vous soulagera. — Sueur froide, reprit Luther en passant la main sur son front, prodrome de la mort ; je m'en vais : *In manus tuas, Domine.*

Son front et sa face étaient devenus froids. On le posa dans son fauteuil : il ne parlait plus. On alla en toute hâte chercher le médecin et avertir le comte Albert, qui accourut avec sa femme ; le comte de Schwartzbourg était déjà près du mourant. Ses amis, ses disciples murmuraient : — Mon père ! Luther n'entendait plus. La comtesse lui



LUTHER SUR SON LIT DE MORT.

Histoire de Luther par M.r Audin.

Imp. d'Aubert & C.ie

frottait les tempes, approchait des narines des aromates et des sels : aucun signe de vie. Le médecin souleva la tête de l'agonisant, lui desserra les dents, et lui versa dans la bouche quelques gouttes de liqueur forte... Luther ouvrit les yeux. — Mon père, dit Jonas d'une voix étouffée, mourez-vous dans la foi et la doctrine que vous avez prêchées ? — Oui, murmura Luther, qui se tourna sur le côté gauche et s'endormit. La comtesse Albert souriait en signe d'espoir ; mais le médecin, découvrant les draps, montra les pieds, que le froid de la mort avait déjà saisis, et la face qui bleuissait. La noble dame espérait encore : elle frottait le corps, qui se glaçait sous ses mains ; et la poitrine qui rendait un râle caverneux. En ce moment les lèvres du mourant s'entr'ouvrirent, et il s'en exhala un léger souffle qui fit pâlir ses amis, et interrompit le travail pieux de la princesse : — le réformateur était devant le tribunal de Dieu (1).

Le corps, enseveli, fut porté en grande pompe dans l'église Saint-André d'Eisleben. Justus Jonas prononça l'oraison funèbre. Les gémissements des assistants interrompirent souvent l'orateur, qui pleurait à chaudes larmes. Dix citoyens veillèrent la nuit auprès du catafalque. Le lendemain, 20 février, le corps fut posé sur une voiture de deuil, qui prit le chemin de Wittemberg. Sur toute la route que parcourait le cortége, le peuple accou-

(1) Nous avons fait graver le portrait de Luther sur son lit de mort, d'après le tableau de Cranach.

rait la tête découverte, en chantant les prières des morts (1).

D'après les ordres de l'électeur, l'université, le clergé, le sénat, la bourgeoisie de Wittemberg, vinrent recevoir le corps à la porte d'Elster, et l'accompagnèrent jusqu'à l'église, en passant par la rue du Collége et le marché, au milieu du bruit des cloches de toutes les églises. Le cortége marchait dans l'ordre suivant : Le clergé, composé de quatre diacres, le docteur Pomer ; les officiers de la maison de l'électeur, tous à cheval ; les deux comtes de Mansfeld, leurs serviteurs et leurs écuyers. Le corps était enseveli dans une bière d'étain, recouverte de velours noir, et traîné sur un char à quatre roues. Le char était suivi de la veuve de Luther et de quelques dames dans une petite voiture découverte, de ses trois fils, de son frère Jacques, des deux enfants de sa sœur, Georges et Syriaque le marchand, du chevalier Magnificus, de Philippe Mélanchthon, Justus Jonas, Gaspard Creuziger, Jérôme Schurf, d'autres professeurs, docteurs et maîtres, enfin de conseillers, d'étudiants, de bourgeois, de femmes nobles, de jeunes filles, d'enfants, qui tous fondaient en larmes. La foule était grande ; elle se pressait dans les rues et sur les toits des maisons. Quand le corps fut arrivé à l'église du château et qu'on l'eut déposé au pied de la chaire, on entonna des cantiques funèbres, et Pomer prononça un discours qu'il in-

(1) Balthazar Mentz, syntagma epitaphiorum Wittenbergensium, lib. I, p. 76 et sep.

terrompit souvent par des larmes et des sanglots. Il compara Luther à l'ange de l'Apocalypse, et rappela la prophétie de Huss au milieu des flammes, et la voix du « martyr » qui annonçait la venue du docteur Martin. Il parla de la mort chrétienne, des souffrances, de la maladie de Luther, et des vœux qui s'étaient échappés de ses lèvres à demi fermées, et dont le Seigneur hâterait l'accomplissement. Il montra la main de Luther écrivant sur la muraille : « Vivant, j'étais pour toi la peste ; mort je serai pour toi la mort ; » et il comptait sur ses doigts les jours qui restaient encore à la papauté !

Mélanchthon le remplaça, et retraça dans un long discours les travaux de « l'apôtre de l'Allemagne. »

Les chants recommencèrent. Quand ils eurent cessé, on descendit le corps dans le caveau fraîchement ouvert en face de la chaire, puis le caveau fut fermé et scellé, et recouvert d'une plaque de cuivre où l'on avait gravé l'inscription latine qui suit :

Martini Lutheri S. Theologiæ doctoris corpus h. l. s. e. qui anno Christi MDLVI, XII Cal. Martii Eyslebii in patria S. M. O. C. V. ann. LXIII M II D X (1).

---

(1) Dr. Franz Volkmar Reinhard's sämmtliche Reformationspredigten, t. III, p. 441.

Mélanchthon avait proposé pour la tombe de son maître l'inscription suivante :

Qui Christum docuit purè et bona plurima fecit
Lutheri hâc urnâ molliter ossa cubant.

Quelques années plus tard Wittemberg assiégé fut pris. Charles-Quint voulut voir le tombeau du réformateur. Les mains croisées sur la poitrine, il lisait l'inscription, lorsqu'un de ses officiers lui demanda la permission d'ouvrir la tombe et de jeter au vent les cendres de l'hérétique. L'œil du monarque s'enflamma : — Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre aux morts; j'ai bien assez des vivants, et il quitta le temple.

Lors de la prise de Wittemberg par les Français, en 1813, l'église du château fut changée en écurie, et les tombeaux des deux réformateurs subirent de funestes dégradations (1).

---

(1) C. F. Hempel, Geschichte der Reformation für den protestantischen Bürger und Landmann. Leipzig 1817, in-8, p. 120.

CHAPITRE XXV.

CATHERINE BORA. — SOUVENIRS DE LUTHER

Détresse de Catherine Bora. — Sa mort. — Souvenirs de Luther à Eisleben, à Erfurt, etc., etc.

Les princes réformés oublièrent bien vite la veuve de Luther : après quelques années, Catherine Bora, délaissée, manquait de pain pour nourrir ses enfants. Elle était réduite à mendier quelques aumônes pour la veuve du réformateur ; mais ses prières ni ses larmes n'étaient entendues. Mélanchthon, dans une lettre à son ami Justus Jonas, se lamente sur la dureté des grands de la terre. — Ils s'élèvent contre nous, dit-il, ou nous oublient. Un seul a pris pitié de nous, c'est le roi de Danemarck, qui vient d'envoyer une petite somme à la veuve du bienheureux (1).

Il paraît que la pitié du monarque se lassa bientôt. Une lettre de Bugenhagen adressée à Christiern III resta sans réponse : elle était bien pressante, cependant. — Que Votre Majesté daigne jeter les yeux sur le sort d'une pauvre veuve qui n'a pas de quoi nourrir et élever ses enfants ; nous

(1) Epist. 93, Just. Jonæ.

l'en conjurons au nom de Luther, dont le souvenir vivra éternellement (1).

Catherine résolut alors d'émouvoir le cœur du prince. Elle lui écrivit une lettre où, reconnaissante du secours de 50 thalers qu'elle en avait reçu il y avait peu d'années, elle appelait de nouveau la pitié du roi sur le sort d'une veuve que les malheurs du temps avaient réduite à la dernière misère, et qui n'avait pas de pain pour nourrir sa famille.

Cette lettre, qui porte la date du 6 octobre 1550, ne fut pas plus heureuse que celles de Mélanchthon et de Pomer (2). Catherine se rappela douloureusement la prophétique parole de Luther sur l'abandon où les princes laisseraient ce qu'il avait de plus cher au monde.

En 1547, Wittemberg fut assiégé par les troupes de l'empereur Charles-Quint. Bora était malade et souffrait de la faim : personne ne vint lui donner du pain, qu'elle demandait. La peste la força de quitter la ville où reposaient les cendres du docteur.

En 1552, le jour de Saint-Thomas, on affichait à la porte de la cathédrale de Torgau l'avis suivant, signé du recteur Paul Eber :

« Catherine Bora vient de mourir. Cette noble dame était réservée à toutes sortes d'afflictions. Ce fut pour elle une grande peine de ne pouvoir ni assister son époux dans sa dernière maladie, ni lui

(1) Relat. manusc. omnis ævi, Joannis Petri de Ludewig.
(2) Danisch. Bibl., p. 160.

fermer les yeux, ni lui rendre les derniers devoirs... Vint la guerre, qui la força de s'exiler, et un fléau plus douloureux pour son cœur, l'ingratitude de ses concitoyens. La peste la surprit, et, pour échapper à la mort qui la menaçait, elle, pauvre veuve, prit ses enfants et partit pour un autre pays. En route, ses chevaux s'effarouchèrent; le char qu'elle montait fut renversé; elle tomba dans une mare d'eau, où la peur, plus encore que la chute, détermina bientôt une maladie, qui, au bout de trois semaines, la mit au tombeau. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle se consola en Dieu et dans sa parole, soupirant doucement après une autre vie, recommandant ses enfants au Seigneur, et conjurant l'esprit saint de rétablir cette unité d'enseignement, objet des efforts de son pieux époux, et qui, depuis sa mort, avait été si malheureusement troublée.

» L'enterrement aura lieu aujourd'hui à trois heures; nous prions donc vivement nos paroissiens de se rassembler en la demeure de la veuve, dans la rue qui aboutit au château, pour rendre à cette digne femme les derniers devoirs (1). »

Les restes de Catherine reposent dans l'église paroissiale de Torgau. Une pierre les recouvre, sur laquelle la compagne de Luther est représentée de grandeur naturelle, tenant en main une Bible ouverte. Au-dessus de la tête, à droite, sont les armes de Luther; à gauche, celles de sa femme,

(1) Meyer, in Intimationibus Wittemb., anno 1553. — Nas, t. I, Scriptorum publicè propositorum. Wittemberg., p. 441.

un lion dans un champ d'or, et dans le heaume une queue de paon. Sur les quatre bandes, on lit en langue allemande cette inscription :

« L'an 1552, le 20 décembre, s'est endormie dans le Seigneur, à Torgau, la veuve du docteur Martin Luther, Katharina de Bora (1). »

Les *Petites Affiches* d'Altona du 15 novembre 1837, contenaient une annonce sous le titre de : *Les Orphelins de Luther*.

« Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, né à Erfurt le 11 novembre 1792, et rentré au giron du catholicisme. Il était mort en Bohême.

» M. Reinthaler, administrateur de l'institution de Saint-Martin, élevée à Erfurt à la mémoire de Luther, a recueilli ces orphelins.

» Le 6 mai 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien couvent des Augustins. Instruit dans les principes de la réforme, il fit sa première communion aux fêtes de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébéniste ; Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques d'auberge ; Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. »

M. Reinthaler avait fait un appel à la pitié de ses coréligionnaires pour les descendants de Luther. La souscription n'a pas été heureuse : Francfort-

---

(1) Anno 1552, den 20sten December, ist in Gott selig entschlafen allhier zu Torgau, Herrn Dr. Martini Lutheri selige Wittwe, Catharina von Bora. —Bredow, dans l'Almanach (Minerva) de 1813, a donné une notice détaillée sur la vie de Catherine.

Cette pierre tumulaire a été gravée dans le livre de Juncker : Ehrengedächtniß Lutheri, p. 247.



Maison de Luther. Ecole Lutherienne. Eglise de St Pierre et St Paul, à Eisleben.

Imp. d'Aubert & Cie

sur-Mein et Leipzig ont envoyé 50 thalers, et c'est tout.

Le vieux Schœpfer, dans un livre qui a pour titre : *De l'Incombustibilité de Luther* (1), parle de sept grands incendies qui éclatèrent à Eisleben au dix-septième siècle. Six fois la maison où naquit le docteur fut préservée, dit-il, par un véritable miracle du ciel. En 1693, le conseil municipal de la cité autorisa dans tous les cercles évangéliques une souscription dont le produit fut destiné à racheter la maison du réformateur.

Sur la porte de la petite chambre où Luther vint au monde, on lit l'inscription suivante :

« Consacré dans l'éternité des âges au grand homme qui y vit le jour (2). »

Parmi les objets de curiosité qui garnissent le grand salon, on distingue le pupitre, soutenu par un cygne, et qui servit à l'enfant ; un cahier de quarante et une pages, et qui porte pour titre : *Du Mariage du docteur Martin Luther ;* son portrait, « miraculeusement sauvé des flammes. »

Longtemps après sa mort, on montrait à Eisleben le lit où couchait Luther et sa table de travail. On venait de loin pour toucher ces reliques : chaque dévôt au réformateur en emportait quelque parcelle pour la guérison des maux de dents et de tête (3).

---

(1) Première partie, p. 100.

(2) Die Stätte, wo ein großer Mann die Welt betrat,
Bleibt eingeweiht für jetzt und immerdar.

(3) De Reliquiis Lutheri diversis in locis asservatis, à Georg. Henr. Gœtzio. — Fabricius in Centifolio Lutherano I.—Joh. Kraus, In den curiosen Nachrichten, p. 3, § 28, 39.

Arnold, qui fit le pélerinage d'Eisleben, au dix-septième siècle, vit les parois de la chambre qu'occupait le réformateur, grattées dans mille endroits par des disciples superstitieux, qui en détachaient quelques grains de poussière auxquels ils attribuaient des vertus extraordinaires. Le pélerin protestant, à la vue de ces témoignages d'un culte idolâtrique, ne put s'empêcher de s'écrier : Que Dieu dévore cette maison de Luther, où la superstition s'est introduite (1) !

Christ. Juncker, dans un ouvrage consacré à la mémoire de Luther, parle le plus sérieusement du monde d'un portrait du réformateur, à Ober-Rossla, dont le front se couvrit de sueur au moment où le ministre s'apitoyait sur le triste sort des études en Allemagne (2); et d'un autre portrait du docteur qu'on voyait à Artern, dans le comté de Mansfeld, et qu'on trouva intact sur les cendres de l'appartement dont il faisait le plus bel ornement.

Le voyageur qui vient à Erfurt, visite le vieux couvent des Augustins où Luther entra le 27 juillet 1505, où, deux ans plus tard, il fut ordonné par Jean de Lasphe, et qu'en 1508 il quitta pour aller professer à l'université de Wittemberg. Les lieux comme les temps ont bien changé ! Il n'y a plus de moines dans l'ancien couvent des Augustins, mais

---

(1) In der Kirchen- und Ketzer-Historie, part. II, lib. XVI, cap. 5, § 22, p. 501.

(2) Ehren-Gedächtniß Luthert, 1707, cité par Fréd. Keyser dans le Reformations-Almanach, 1817, p. 76.

de pauvres orphelins qui chantent en allemand les louanges du Seigneur; et un gymnase évangélique où l'on enseigne d'autres doctrines que celles du réformateur.

La petite cellule du Saxon existe encore presque dans son état primitif. Les murs ont été blanchis, et, sur le plâtre, la main des pélerins a tracé une foule de sentences bibliques, d'hymnes en vers et en prose en l'honneur de l'hérésiarque. A droite, en entrant, pend le portrait de Luther, de grandeur naturelle, avec cette inscription latine :

Martinus Lutherus S. Theolog. D. Natus Islebiæ, anno 1483, ibique in Christo obiit anno 1546, d. 18 Feb. et Wittenbergæ sepultus est, ætatis 63. M. L. Northusanus, P. (1).

Le moine est peint à la fleur de l'âge. Son œil est ardent, ses lèvres légèrement contractées par le sourire. On dirait qu'il achève d'écrire une de ses lettres si pleines d'emportement contre la papauté. L'artiste, dont on ignore la patrie, s'est plu à peindre le contentement intérieur d'une âme ulcérée qui vient de se venger (2).

La relique la plus précieuse sans contredit de l'oratoire d'Erfurt, c'est le nécessaire de voyage de Luther; petit meuble soigneusement conservé

---

(1) Voir la gravure dans l'Atlas.

(2) Sur la porte de la cellule on lit ces deux distiques :

Cellula divina magno habitata Luthero,
Salve, vix tanto cellula digna viro,
Dignus erat regum qui splendida tecta subiret
Te dedignatus non tamen ille fuit.

dans toute sa fraîcheur, et où il enfermait à la fois son argent et deux trésors inestimables : de l'encre et une plume. « Encre d'or, suivant l'expression d'un de ses admirateurs, telle qu'un chimiste n'en inventa jamais, où Luther trempa sa plume pour tracer ces caractères qui brillent comme le soleil depuis trois siècles, et qui ne s'éteindront qu'avec cet astre : plume de diamant qu'il décochait comme un trait contre le lion qui régnait alors, et qui jeta bas de son front la triple couronne dont il était ceint (1). »

Voici l'histoire de ce nécessaire, que le docteur portait en voyage, à la diète d'Augsbourg, et dans sa visite aux princes et aux légats.

Quand Luther, au mois de février 1546, partit pour Halle, il emportait avec lui son écritoire toute pleine d'encre, mais bien légère d'argent. Il logea au palais d'or du directeur des salines, Joseph Tentzner, dans la rue nommée Schmeerstrasse, et il oublia en s'en allant son nécessaire et son bâton de voyage, des lettres de famille et des feuilles volantes où il avait jeté quelques pensées incomplètes. Luther mourut à Eisleben : la guerre survint, et ses héritiers ne songèrent pas à redemander ces objets sans valeur, qui restèrent en possession de la famille Tentzner, comme *res derelicta*, suivant le droit allemand.

Martin Hessen, qui avait épousé une Tentzner, réduit à la misère, fut obligé de vendre l'écritoire à un maître d'école de Lutzendorf nommé Schu-

(1) Friedrich Keyser's Reformations-Almanach, p. LXXX.

Adam

pr

Weil Adam gesundiget
der Tod d[illegible] stirbt
(das ist ger[illegible]
[illegible]en den Tod
[illegible]

[illegible]rtinus Luther D

1543

ler. On voit ensuite cette relique passer dans les mains de Joh. Georges Zeidler, employé à l'université de Halle, puis dans celles de Buttner, conseiller à Weissenfels, qui la cède à la société des sciences naturelles, et enfin venir se placer dans le musée cellulaire d'Erfurt, comme un véritable diamant, en 1754, où depuis cette époque on la montre à la curiosité des voyageurs.

Quand on a longtemps contemplé cette écritoire et subi les exclamations du cicérone, on passe à une autre merveille : c'est l'Ancien Testament traduit par Luther, exemplaire dont plusieurs feuilles de papier attachées au volume renferment des autographes de Luther, de Mélanchthon, de Bugenhagen, de Creuziger, et de Ph. Agathon. Ce sont des textes bibliques avec une courte exégèse. Voici celle de Luther sur un verset de l'épître aux Corinthiens :

1 Cor. XV (55).
Absorpta est mors in victoriam
Isaiæ XXV (8).

« Avec Adam qui vit, c'est-à-dire pèche, la mort absorbe la vie; mais quand Christ meurt, c'est-à-dire justifie, la vie absorbe la mort. Louange à Dieu, parce que le Christ est mort et a opéré la justification. Martin LUTHER, D. 1543.

L'autographe est aujourd'hui sous verre, pendu comme un tableau à la muraille de la maison. A côté en est un autre de Mélanchthon : une paraphrase du 21[e] verset, chapitre LIX d'Isaïe. Ceux qui veulent que le caractère de l'homme se révèle

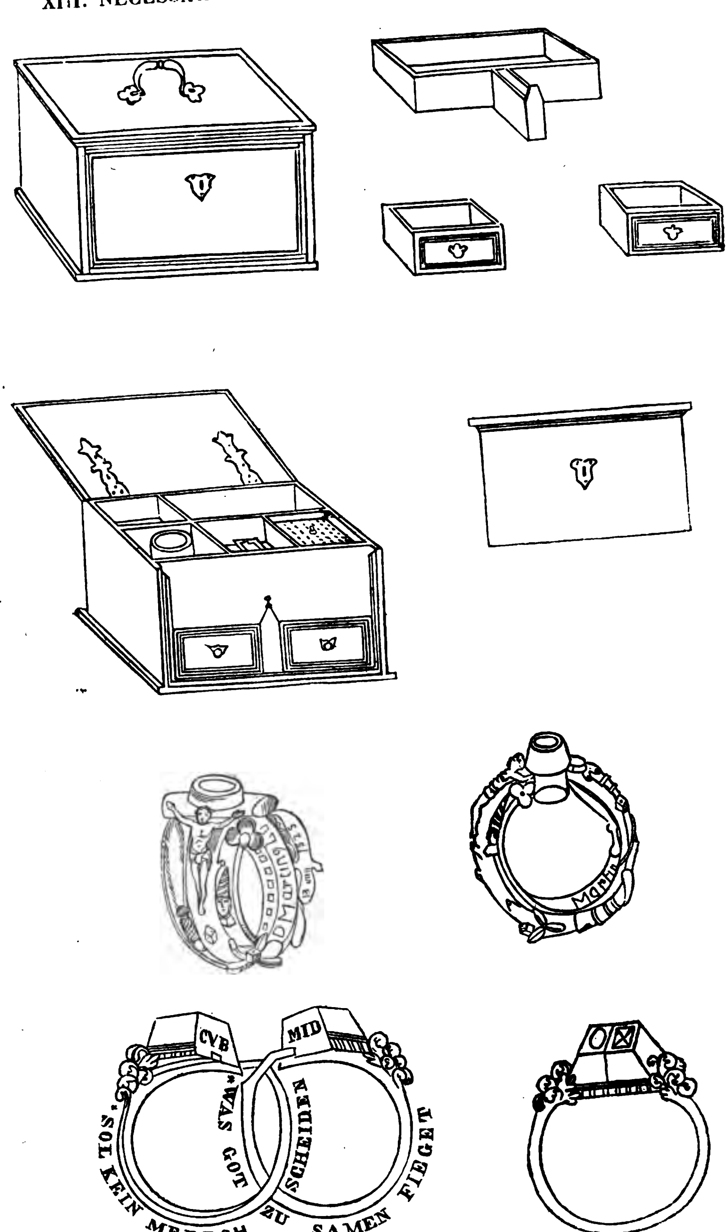
jusque dans les signes muets qui servent d'instrument à sa pensée, pourraient trouver à appuyer leur système sur la forme diverse de l'écriture des deux réformateurs : celle de Luther, ferme, droite, dure, et toute d'un trait ; celle de Mélanchthon, indécise, molle, et où la main incertaine quitte et reprend le même trait.

On a eu longtemps la pensée d'enrichir ce musée luthérien d'une merveille qui eût effacé toutes les autres, de ses deux anneaux ; l'un, connu sous le nom d'anneau des fiançailles, l'autre sous celui d'anneau des noces, bien que la noce et les fiançailles aient eu lieu le même jour ; mais les possesseurs de ces deux bijoux ont résisté à toutes les séductions et aux offres brillantes qu'on leur faisait.

La bague des fiançailles appartient à un riche particulier de Leipzig ; elle est en or, ornée d'un rubis, et entourée d'images de la passion ciselées avec beaucoup d'art : des dés, du roseau, de la croix où est attaché l'Homme-Dieu ; en dedans on lit le nom de l'époux et la date des fiançailles, 13 juin 1525. Croirait-on qu'il existe de longues dissertations sur cette bague, que la science allemande traite aussi prolixement qu'elle eût pu faire d'un texte biblique ou de quelques vers d'Orphée (1)? Ce brillant appartenait à Catherine

(1) Junker's Ehren-Gedächtniß, p. 285. — Reformations-Almanach, p. LXXI. — H. de Hardt, Annulus Lutheri doctoralis et pronubus. Helmstædt, 1704, in-4°.

XIII. NÉCESSAIRE DE VOYAGE ET BAGUES DE LUTHER.



Bora, qui, manquant de pain, l'engagea pour ne pas mourir de faim.

La bague de mariage s'ouvrait en deux, et était surmontée d'un rubis et d'un diamant. En dedans étaient les initiales des époux, C. V. B. — M. L. D.; en dehors était gravée en creux la devise allemande :

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a réuni. »

On ne sait ce qu'elle est devenue.

La famille Mesen, de Zittau, conserve un verre en cristal qui servit à Luther, d'un beau travail et qu'elle acquit dans le dix-septième siècle au prix de 60 thalers.

A Dresde on montre la cuiller du docteur, qui appartint à J. And. Gleich. Elle est en argent. Sur le manche on lit : *Da Gloriam Deo*. Au milieu est le millésime 1540, et les lettres unies D.L.

Dresde conserve encore la bague que Luther reçut le jour de sa promotion au grade de docteur et la médaille que Catherine Bora portait au cou.

A Francfort-sur-le-Mein on montre à la bibliothèque les souliers et le bâton de voyage du réformateur.

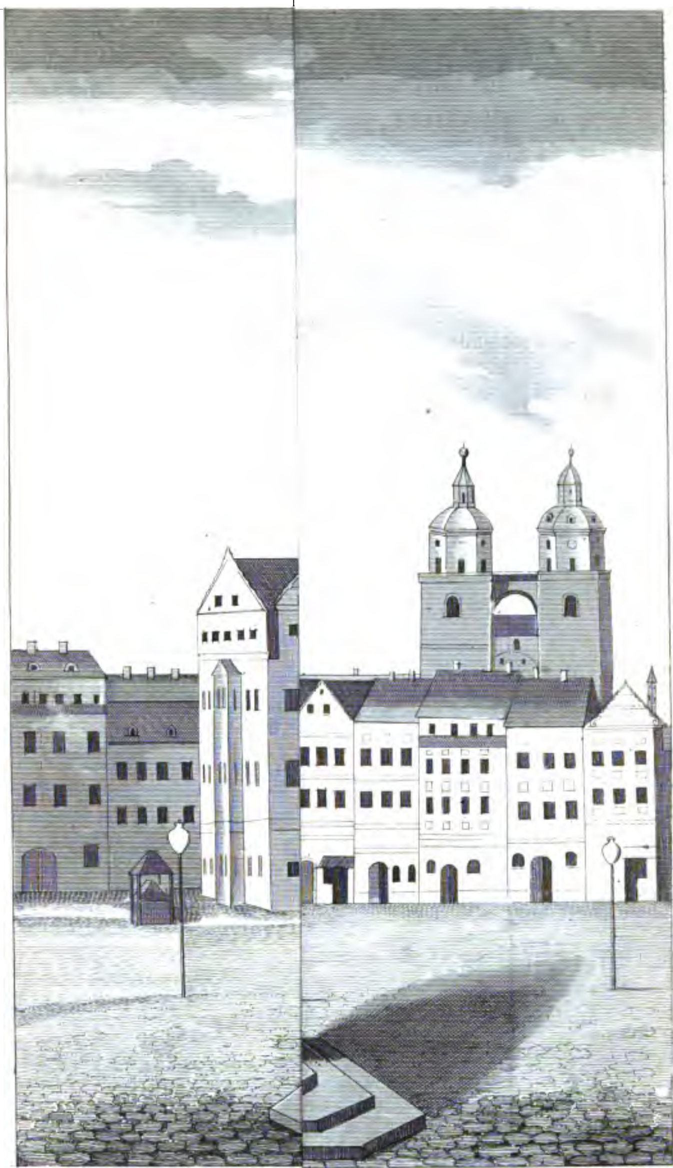
Nous n'avons pu retrouver le cachet qu'il a décrit dans une lettre à Spengler, et où il avait fait graver une croix noire, symbole de sa foi en Jésus-Christ, et de la vie d'épreuve du chrétien; et un cœur enflammé au milieu d'une rose blanche, dans un champ d'azur entouré d'un cercle d'or, emblèmes de la paix dans la foi et de l'aspiration aux félicités éternelles.

A Wittemberg au centre de la ville, s'élève la statue de Luther en pied, l'évangile à la main. A gauche du monument on lit : « Si l'œuvre est de Dieu, elle vivra, si elle est de l'homme elle périra (1). »

A Wittemberg, de la dogmatique Saxonne, on n'a gardé que l'article où le pape est transformé en antechrist.

---

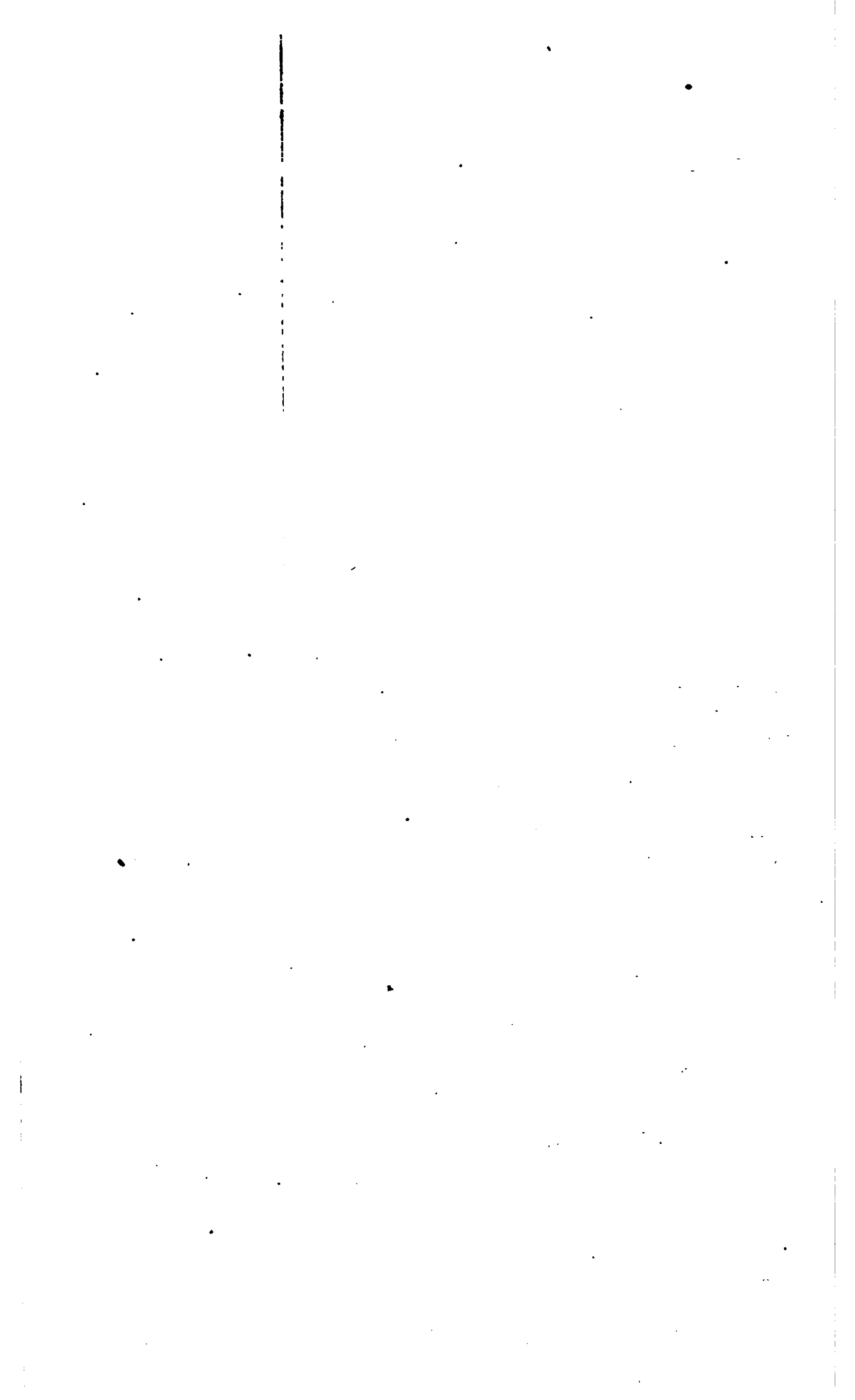
(1) Nous avons fait graver le monument. — Voir l'atlas.



Histoire de Luther par M. Audin — *Publié par L. Maison, Paris*

R

1821.



CHAPITRE XXVI.

LUTHER ORATEUR, ÉCRIVAIN, MUSICIEN, TRADUCTEUR.

Luther orateur : c'est le grand prédicateur de la réforme. — Idée de sa manière en chaire.— Ses Haus postilles.— Luther écrivain.— Musicien. A-t-il, comme on le dit, imprimé quelque progrès au chant religieux? — Luther traducteur. — Sa version de la Bible.

Dans la sphère des lettres allemandes, Luther tient une grande et belle place. Dès qu'il fut reçu docteur en théologie, l'exégèse devint sa persévérante occupation. Pour féconder ses recherches, il n'avait pas encore les ressources que lui offrit plus tard l'intelligence des lettres grecques et hébraïques. Il avait commencé par l'étude de l'idiome latin, à l'aide duquel il s'essaya d'abord à surprendre le sens si souvent obscur des livres saints. Ce n'était pas un simple glose qu'il cherchait, mais une divination des mœurs, des coutumes, de la discipline, et de la tradition de l'église chrétienne, avec l'idée préexistante de mettre en contradiction la lettre ancienne avec la lettre nouvelle. Ses commentaires du texte saint ont la forme de la prédication familière du curé de campagne. Ses leçons orales se produisaient sans règle et obéissaient à tous les caprices de l'imagination de l'orateur : c'était le sermon du missionnaire. Plus tard Luther

aux richesses latines mêla les trésors des langues orientales. On comprend les merveilleuses conquêtes que lui valut cette parole, qui, pour séduire, s'inspirait d'Homère, de Cicéron, de David et de saint Paul. De peur que les diamants qui tombaient des lèvres du prédicateur ne se perdissent, il y avait au bas de la chaire d'habiles ouvriers qui les ramassaient un à un pour les monter et les enchâsser ensuite sous l'œil de l'artiste. Au sortir de l'église, quand le souvenir de la parole du maître était dans toute sa fleur, des néophytes évangéliques se hâtaient de répandre sur des feuilles volantes, qui passaient dans les mains de l'imprimeur à mesure qu'elles étaient remplies, les improvisations de Luther. C'est ainsi que la Postille sur l'épître aux Galates fut recueillie et parut dans le monde, où elle obtint un grand retentissement. Luther corrigeait les épreuves. En tête de l'épître de saint Paul est une préface où il explique l'apparition de cette œuvre, pour laquelle il conserva toujours une prédilection marquée : « Je m'émerveille en ce jour, dit-il, et j'ai peine à croire que j'ai noyé dans un aussi grand déluge de paroles l'épître de saint Paul. La voilà pourtant cette épître où je retrouve toutes mes pensées rassemblées avec un soin si pieux par quelques-uns de mes frères : ils auraient pu être plus verbeux encore. Quoique je ne me sois pas fait faute de paroles, je trouve que de ces enseignements si hauts, si profonds, si larges du livre de sagesse, je n'ai donné qu'une image infidèle, vide et sans âme. De cette riche mine d'or que j'avais à exploiter, je n'ai tiré que

des miettes de pain. En vérité j'ai quelque honte à placer à côté de l'inspiration de ce magnifique apôtre mes stériles commentaires. »

Luther ne tirait ni vanité ni profit de ses écrits : il leur préférait de beaucoup ceux de Mélanchthon, cet écrivain si poli, mais si froid, en qui vous ne surprenez aucune inspiration ; ce rhéteur aux belles formes de style, qui n'improvisait pas, mais qui restait à composer une prière autant de temps que son maître à faire un livre. Pour Mélanchthon, la parole était une jouissance intime dont il abusait. Luther la prenait telle qu'elle lui venait sur les lèvres, sans s'inquiéter de son origine, de sa parenté ; sans prendre souci de la faire valoir ; semblable à ces vieux chefs allemands du temps de Hermann, qui se précipitaient avec des troupes en désordre sur leurs ennemis, et déroutaient la tactique de Polybe. Ne demandez pas à sa phrase la draperie savante de la statue grecque. Il fait fi de l'art ; il parle parce qu'il a besoin de parler, et, s'il revoit son travail, ce n'est pas pour écarter un mot tombé de mode qui blesse l'oreille, ou bien une répétition qui accuse son insouciante paresse. Il traite sa langue comme un papiste. Pourvu qu'il frappe le moine, il ne s'inquiète guère où ni comment ; pourvu qu'il remue son auditoire, qu'importe s'il manque aux règles de la grammaire ou aux préceptes de la rhétorique ?

Luther est le grand prédicateur de la réforme. Il eut presque tous les dons de l'orateur : une inépuisable fécondité de pensées, une imagination aussi prompte à recevoir qu'à produire ses impressions,

une abondance et une souplesse de style inexprimables. Sa voix était claire et retentissante, son œil brillant de flamme, sa tête antique, sa poitrine large, ses mains d'une rare beauté, son geste ample et riche. Il n'avait pas négligé la forme extérieure : sa robe était toujours d'une exquise propreté, nouée jusqu'au cou; ses cheveux qu'il ramenait en arrière, tombaient en flots noirs sur ses épaules. Il avait un soin extraordinaire de ses dents, qu'il conserva blanches jusqu'à la fin de ses jours. Chez lui c'était la pensée qui engendrait la parole : la pensée était-elle grande ou vulgaire, l'expression suivait noble ou familière. Comme il avait eu besoin pendant sa vie de vivre avec le peuple, parce qu'il avait deviné que toute révolution durable sort des masses; il avait emprunté aux métiers divers de l'ouvrier une langue technique qui saisissait la multitude, et au vieil idiome allemand des artisans une foule de locutions d'une naïveté piquante. C'était à la fois Rabelais et Montaigne; Rabelais avec sa verve drôlatique de style, Montaigne avec ses tournures qui burinent et cisèlent.

Il arriva souvent à Luther de prêcher trois fois par jour : jamais il n'était pris au dépourvu. On le voyait monter en chaire, se recueillir un instant, les yeux baissés, ouvrir le Nouveau-Testament, et, du premier verset qui tombait sous son œil, tirer le texte d'une improvisation qui étonnait par tout ce qu'elle avait de soudaineté dans l'expression et de richesse dans les développements. — Je croirais faire injure à la Providence, disait Sterne, si je pensais en prenant la plume à ce que je vais écrire.

Luther faisait comme Sterne. N'attendez pas de lui un discours conforme aux règles de l'art; ce n'est point une prédication qu'il annonce, mais un entretien familier, où les préceptes de la rhétorique seront peut-être violés, mais où brillera la flamme de l'inspiration; où tout sortira du cœur et rien des lèvres; où la phrase n'aura pas besoin de déguiser la stérilité de l'écrivain sous des ornements vulgaires; où l'orateur ne courra jamais à la nouveauté, et où cependant tout ce qui tombera de sa bouche aura la fraîcheur d'une idée neuve (1).

Son sermon ressemble souvent à l'ode pour le désordre : la parole qu'il prend pour texte ne l'enchaîne pas comme le prédicateur catholique. A peine a-t-il fait un pas dans la matière, qu'il l'oublie et va se jetant sur toute idée qu'il trouve sur son chemin; un mot est un éclair qui lui laisse entrevoir une voie nouvelle où il mène son auditeur, sauf à l'abandonner un instant après, quand quelque jet inattendu de lumière vient luire à son regard. Il fallait à ses disciples une grande habitude de sa parole, ou une attention sévère d'esprit pour le suivre à travers tous ses caprices. Du ciel il aime à descendre sur la terre. Quand son regard tombe sur l'Allemagne et se mouille de pleurs à la vue des misères qui la déchirent, il est impossible de rester froid; le cœur se serre, et on se prend à pleurer avec l'orateur. Le Saxon est alors d'une mélancolie ineffable; on voit qu'il a médité Jé-

---

(1) Nie dem Reize der Neuheit nachjagend, und doch immer neu und frisch. — Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, p. 828.

rémie et qu'il connaît le langage du sentiment.

Citons quelques fragments de ses discours en chaire qui donneront à la fois une idée de sa manière, et peut-être des mœurs de son auditoire.

« Dans mon enfance les riches mêmes buvaient de l'eau et faisaient maigre chère ; à trente ans c'est à peine si on avait bu du vin : c'est autre chose aujourd'hui, on en donne aux enfants et du vin du midi encore, même du vin distillé et brûlé.

» Nous autres allemands nous sommes de véritables panses à bière, Bierbäuche, compagnons joyeux, faisant goguette et ripaille, et buvant et buvant toujours. Boire en Allemagne, c'est boire non-seulement à la façon des Grecs qui ne soignent que leur ventre, mais s'en donner jusqu'au gosier et rendre ensuite tout ce qu'on a bu et mangé.

» Chaque pays a son démon : l'Italie a le sien, la France a le sien, l'Allemagne a le sien : la bouteille ; on appelle boire se gorger de vin et de bière : nous boirons, j'en ai peur, jusqu'au jour du jugement dernier. Les prédicateurs crient en chaire, et en appellent à la parole de Dieu, les seigneurs font des ordonnances, la noblesse quelquefois même prend de belles résolutions ; le scandale, le désordre, des maux de toute espèce, dans le corps et dans l'âme, viennent à leur tour comme enseignements : rien n'y fait : l'ivrognerie, notre Dieu, marche, marche, semblable à la mer qui a beau boire les courants, et a toujours soif.

» Je voudrais bien aujourd'hui vous parler des funestes penchants à l'ivrognerie de nos pauvres Allemands ; mais où trouver une parole assez

puissante pour chasser loin de nous cette lèpre d'enfer, qui chaque jour s'étend de plus en plus dans toutes les classes de la société, en haut, en bas, de façon que prédications, instructions, sont tout à fait inutiles. Qu'en dire, quand nous la voyons, cette fille du diable, se glisser du peuple des grandes cités dans la cabane des paysans, des tabagies dans le ménage? Dans mon jeune âge s'enivrer aux yeux de la noblesse passait pour un scandale; aujourd'hui le noble boit plus encore que le rustre. Les princes et les grands ont reçu d'excellentes leçons de leurs chevaliers, et ils boivent sans rougir : boire est une vertu princière. Noble, bourgeois, qui ne s'enivre avec eux comme un goujat, est un homme méprisable; qui ribotte avec ces chevaliers de la bouteille, gagne en cuvant son vin ses armes et ses éperons (1).

» Paysans, bourgeois, nobles en font de toutes sortes à leur ministre. Le prédicateur n'est guère mieux traité, il ne peut pas se plaindre; s'il le fait on ne l'écoute pas. Ils lui donnent ce que bon leur semble, et lui volent son blé et ses fruits; les nobles en font un frère bourreur de poële, un coureur de poste, un facteur, et lui volent ses revenus avec lesquels il doit se nourrir lui et ses enfants (2). »

Quelquefois on dirait notre Menot en chaire;

---

(1) Kirchenpostille, Luther's Werke, Walch, XIIe vol., p. 784. La traduction est ici impossible.

(2) Doppelte Hauspostille. Pour avoir une idée de la société sous la réforme, on pourra consulter : Luther's Schilderung der sittlichen Verderbniß der Teutschen zu seiner Zeit, aus Luthers Schriften zusammengestellt, von D. Bretschneider.

comme dans ce passage de son sermon sur la trompette du jugement dernier :

« Quand Sodome et Gomorrhe furent englouties en un clin d'œil, tous les habitants de ces villes, hommes, femmes et enfants tombèrent morts et roulèrent dans les abîmes de l'enfer. Alors on n'eut pas le temps de compter son argent ni d'aller courir la pretantaine avec de mauvaises filles; mais en un instant tout ce qui existait tomba mort. Ce fut la timbale et la trompette du bon Dieu, c'est ainsi qu'il fit son poumerlé, poump! poumerlé, poump! pliz, plaz! schmir, schmir! Ce fut le coup de timbale de notre Dieu, ou, comme dit saint Paul, la voix de l'archange et la trompette de Dieu. Car lorsque Dieu tonne, cela fait presque comme un coup de timbale, poumerlé, poump! Ce sera le cri de guerre et le taratantara du bon Dieu. Alors tout le ciel retentira de ce bruit : kir, kir, poumerlé, poump (1)! »

Luther avait coutume de rassembler le dimanche ou les jours de fêtes, autour de son beau poirier, ou quand il pleuvait, dans sa chambre d'étude, sa femme, ses enfants, ses domestiques et un petit nombre d'amis privilégiés pour lesquels il improvisait quelques instructions pieuses. Ces épanchements intimes n'étaient pas perdus : Veit Dietrich les a recueillis sous le titre de Hauspostille. Le réformateur, en les publiant, en 1545, les faisait précéder d'une préface où il expliquait le motif de

(1) Flögel, Geschichte der komischen Literatur, t. I, p. 258, cité par M. Peignot, Prédicatoriana, p. 105.

leur impression : « Voici, disait-il, des homélies de famille ; c'est un grand-père qui a voulu instruire ses enfants et ses domestiques et leur enseigner à vivre chrétiennement ! Dieu veuille qu'elles aillent non-seulement à leurs oreilles, mais à leur cœur ! J'aime à espérer qu'elles porteront des fruits et à répéter avec Isaïe : — Que ma parole ne retourne pas en arrière..... Les patriarches avaient coutume de prêcher ainsi. Comment Veit Dietrich, mon ancien compagnon de table, a-t-il rassemblé ces postilles ? c'est ce que je ne saurais dire, en vérité ; moins encore je comprends comment elles pourront se répandre parmi le peuple. Il fallait les condamner à l'oubli, c'est mon opinion. Que ceux qui les liront y trouvent le pain de vie et la manne céleste. Dieu soit loué : voici que la Bible gagne du terrain. Le proverbe dit : la vache a de l'herbe jusqu'au ventre : nous aussi, hommes de notre temps nous avons trouvé dans la parole de Dieu de gras pâturages : que Dieu nous accorde d'y chercher notre nourriture avant que le jour du Seigneur arrive, et que la colère du ciel punisse nos infidélités. Puissions-nous n'être pas condamnés à broyer de nouveau la pierre sous nos dents, comme autrefois dans le papisme (1). »

Luther avait prophétisé la décadence de la chaire réformée, mais sans en assigner les causes. Il ne pouvait prévoir qu'un jour la parole de l'orateur protestant tremblerait de se prendre au dogme, et que le ministre évangélique n'oserait remuer la

(1) Gustav Pfizer, Martin Luther's Leben, p. 831.

conscience de son auditoire en étalant à ses yeux ces grandes images qui portent le trouble dans l'âme et la font passer de la terreur au repentir. C'est un secret que le ministre réformé a laissé au prêtre catholique. Écoutez le prédicateur luthérien, et dites si vous vous sentez ému. Luther avait conservé les vieilles traditions. Il n'avait pas peur de parler du jugement dernier, de la colère de Dieu, de l'éternité des peines. Il était éloquent souvent à la manière de Bridaine; l'injure qu'il jetait aux pécheurs du haut de la chaire était passionnée et impétueuse.

Il aimait à discourir sur un art où, malgré ses semblants de modestie, il savait qu'il excellait. A table, son Sunium, son jardin académique, sa tribune aux harangues, on le voit souvent interrompre une conversation commencée, et traiter de la poétique de la prédication. Alors l'attention redouble, le silence est profond, les verres pleins de bierre restent sur table; Mélanchthon, Justus Jonas, Dietrich, Amsdorf, penchent l'oreille, attentifs à ne rien perdre de ce qu'ils vont entendre. Ce jour-là on se retire de meilleure heure au logis pour rappeler des souvenirs tout frais et qu'on se hâte de reproduire sur une feuille de papier, de peur qu'ils ne soient perdus pour la postérité.

Luther disait donc :

— Prêcher le Christ est chose difficile et périlleuse; si je l'avais su plus tôt, je ne m'en serais jamais mêlé, et comme Moïse, j'aurais dit à Dieu : « Envoie qui tu veux ; » personne ne m'eût contraint à cette dure besogne.

Un jour qu'il était assis sous son grand poirier, il demanda à son voisin, Lauterbach, comment il trouvait le métier de prédicateur. Et voilà Lauterbach qui se met à se plaindre de ses infirmités, de ses tentations, de ses ennuis et de ses frayeurs.

— Eh mon cher, lui répond Luther, tu contes là toute mon histoire : la chaire me fait autant de peur qu'à toi ; mais il faut se résigner, il faut prêcher ; c'est un devoir auquel nous sommes contraints. Tu veux être maître de prime saut, plus savant que moi et les autres ; tu cherches peut-être la gloire, et tu es tourmenté de tentations. Attache-toi à prêcher Dieu notre Sauveur, et ne t'inquiète pas de ce que le monde pensera de toi.

— Que m'importe, ajoutait-il, qu'on dise de moi que je ne sais pas prêcher? ma seule crainte est que devant Dieu je ne passe pour ne pas avoir parlé comme il faut de sa grande majesté et de ses œuvres royales. Un prédicateur éclairé, sage, prudent, doit dire la parole de Dieu avec simplicité ; proportionner ses enseignements à l'intelligence des enfants, des servantes et des pauvres gens ; les traiter comme une mère son enfant, qui le caresse, joue avec lui, lui donne du lait pour breuvage, au lieu de vin de Malvoisie ; ainsi doit faire l'orateur évangélique.

— Je n'aime pas à voir Mélanchthon à mes leçons ou à mes prédications ; je me signe alors, et je me dis : Voilà Philippe qui disparaît ! Je me rengorge, et je pense que je suis le premier orateur de la chrétienté.

— En descendant de chaire, je crache parfois sur ma robe d'orateur : pfui! comme tu as prêché; tu as parlé longtemps et tu n'as rien dit de ce que tu voulais dire d'abord. Le peuple émerveillé crie miracle et dit que depuis longtemps il n'a jamais entendu si beau sermon; c'est qu'il est bien difficile de s'en tenir au texte qu'on se proposait de développer.

Quand Luther monte en chaire, un spectre se lève menaçant, c'est l'image du pape qu'il voit, comme Macbeth l'ombre de Banco, partout où un œil de chair et de sang ne saurait l'apercevoir. Ces incessantes apparitions lui fournissent d'abondantes images.

Quand il doit juger une majesté prévaricatrice, à ses yeux, il est d'une splendide éloquence.

Alors se passe un drame où l'âme chrétienne conviée croit assister au jugement des morts. Le juge est là, l'œil enflammé, d'une main tenant la Bible, de l'autre la plume qui doit écrire la sentence. Le pécheur couronné est venu dans toute la pompe de ses vêtements et de ses insignes, que Luther lui ôte un à un : d'abord le diadème, puis le manteau, ensuite la main de justice, le sceptre, et finalement l'épée. Du monarque, il ne reste plus qu'un corps d'argile et de boue, qui a péché dans sa chair, et dont l'orateur dévoile les iniquités et jusqu'aux plus secrètes pensées. Le roi de l'ancien monde se cache la figure, mais il faut qu'il boive le calice jusqu'à la lie. Il crie pitié; mais Luther remue l'absinthe. La langue du moine resplendit, jette des flammes et se répand en lamentations qui

troublent et attendrissent qui les écoute. Le rêve a besoin de finir, car c'en est un, autrement vous seriez séduit et fasciné.

Luther a écrit en allemand et en latin; mais on voit que sa langue maternelle a plus d'attraits pour lui. A mesure qu'il avance en âge et que son œuvre s'édifie, il délaisse l'idiome latin, qui lui rendit pourtant de si grands services dans ses luttes avec le catholicisme, pour revenir à l'allemand. Quand il se met en colère, cela lui arrive souvent, il a besoin de vocables d'ateliers, de carrefours, de corps-de-garde qu'aucun lexique romain ne pourrait lui fournir, et la langue allemande est là qui ne lui fait pas défaut. Elle a des mots pour toutes ses indignations, des images pour tous ses emportements, des figures pour toutes ses fureurs.

La phrase latine du réformateur n'a ni l'élégance, ni l'harmonie, ni la mélodie de celle des écrivains classiques; elle est heurtée, pénible, diffuse comme celle des couvents; elle tient tour à tour de saint Thomas et de Scot, et descend même jusqu'à la barbarie. Quand il veut lutter avec les humanistes de la cour de Médicis, comme lors de sa querelle avec Léon X, alors pour ne pas parler un langage commun, il entasse des épithètes, enfle ses périodes de termes redondants, et croit avoir trouvé des images quand il est tombé dans la bouffissure. C'est Claudien devenu théologien, ou Lucain ouvrant une grande bouche pour chanter des choses vulgaires. La colère seule lui porte bonheur; mais alors il cesse de parler latin, et se fait une langue qui n'appartient ni au siècle d'Auguste, ni à la décadence sous

Quintilien, ni à l'école scolastique, ni à la renaissance; semi-saxonne, semi-romaine, et, ressemblant à ce soldat germain qui, après la conquête, met la saie sur la toge. Luther a des expressions qu'on ne trouve dans aucun écrivain antique; que Ducange, avec sa patience lexique de trente ans, n'a pu rencontrer nulle part, et qu'il n'aurait du reste pas osé introduire dans son glossaire. Il abaisse son expression à proportion des grandeurs de son adversaire : s'il porte diadème ou tiare, comme Henri VIII ou Léon X, sa parole se traîne et se roule dans la fange.

Jamais dans un aussi court espace de temps plus grande fécondité ne fut donnée à une intelligence humaine. Trois cents écrits dont la plupart peuvent passer pour des traités complets sur la matière, sont l'œuvre de trente ans de travail; et, parmi ses compositions, nous ne rangeons ni sa correspondance, ni ses discours de table, qui formeraient un bagage littéraire suffisant même pour la gloire d'un savant de la renaissance. Cette abondance s'explique : Luther n'a rien écrit sans passion, il a répandu son âme dans chacune de ses œuvres. Chez lui point de souci ou de crainte d'œil humain; son front n'a pas besoin d'excitation ni son cerveau de repos; sa plume a peine à suivre le torrent de ses idées. Voyez ses manuscrits : nulle part on ne surprend la fatigue ou l'hésitation; point d'embarras ou de ratures, point d'épithète rebelle, d'expression indocile; et dans les signes matériels de sa pensée, une harmonie constante qui accuserait plutôt le copiste que l'homme inspiré. Il est vrai

que tant de sources lui étaient ouvertes où il pouvait puiser : les pères, les docteurs de l'église et de l'école, les écrivains de Rome et d'Athènes, Moïse et saint Paul, et le cœur humain, son livre de prédilection, mais où il déchiffrait souvent ce qui n'y était pas écrit, surtout quand ce cœur appartenait à une poitrine catholique. Toutefois, malgré cette inouïe consommation d'encre, vous ne sauriez lui reprocher l'uniformité ; tout au plus retombe-t-il dans le même péché, la colère, quand il doit parler de moine, d'évêque ou de pape, et il en parle toujours. Le pape, depuis le jour où Léon X fulmina contre lui la bulle *exsurge*, est toujours un âne ou un antechrist; le moine un paillard et un ignorant; l'évêque un homme sans foi et sans Dieu, et ses ennemis des sots et des vauriens. Mettez un ange déchu, s'il y consentait, à la place de Luther, et il sera condamné à tourner dans le même cercle de feu : tout au plus pourra-t-il, comme le réformateur, coller ses injures à des cadres d'ébène, d'or ou de pierres précieuses. Pour varier les ornements, Luther a des tournures neuves et hardies, des saillies qui feraient rire un catholique, des alliances insolites de mots, des archaïsmes pittoresques qu'il jette sur le papier comme d'autres font de la poussière d'or. L'âge ne le corrigea pas : quand il avait un pied dans la tombe, que Dieu l'avertissait pas divers signes de sa fin prochaine, et qu'il prophétisait lui-même sa dernière heure, il écrivait, à l'instigation de ses amis, et surtout de l'électeur, un pamphlet où il ne fait pas même grâce au successeur vivant de saint Pierre du démon obligé qui

entre dans le corps du pape le jour où il ceint la tiare (1).

Ses amis, Mélanchthon entre autres, s'affligeaient de cette monomanie de sectaire qu'aucune remontrance n'avait pu guérir. Luther lui-même laissait échapper quelquefois des regrets et des repentirs : il disait à Mathésius : — Mes écrits bruissent comme de la giboulée, je voudrais qu'ils tombassent en pluie douce comme ceux de Philippe et de Brenz ; et encore : — J'ai souvent quitté la grande route ; le pater noster, dont je me sers en guise de pont, est trop caillouteux ; ne m'imitez pas, restez dans le chemin battu (2).

On peut louer presque sans restriction les cantiques qu'il traduisit du latin en allemand, et qu'il composa pour les besoins de sa communion. Il ne travestit pas la parole sainte. Il est grave, solennel, simple, splendide, et s'étudie à reproduire l'image latine, qu'il ne défigure jamais sous des ornements capricieux.

Ce recueil eut un prodigieux succès : les chants latins cessèrent tout à coup, et dans le service divin on n'entendit plus que les stances musicales du réformateur, car Luther était à la fois le poëte et le musicien d'un grand nombre de ses chants ; mais la part du poëte est toutefois plus grande que celle du musicien. Il arrangea beaucoup plus qu'il ne composa ; ses plus beaux airs sont des réminiscences

(1) Das Papstthum, vom Teufel gestiftet.

(2) Daß seine Schriften so rauschten, wie der Platzregen, und er habe gewünscht, daß er so fein sachte, und lieblich könnte regnen wie Philippus und Brenz.

catholiques : il n'est pas même certain que le chant qu'il entonna en entrant à Worms avec ses compagnons de voyage : Ein' feste Burg ist unser Gott! soit tout entier de sa composition. C'est une mélopée sacrée qu'il a dû emprunter à la vieille église saxonne, comme il lui emprunta ses hymnes et ses proses latines.

On peut envisager la question des progrès que Luther imprima, dit-on, au chant religieux, sous le double rapport de l'harmonie et de la mélodie (1).

Comme harmoniste, Luther, qui n'était qu'imparfaitement initié, de l'aveu même de ses biographes, à la science du contre-point, ne saurait être mis en parallèle avec les compositeurs catholiques, ses contemporains ou ses prédécesseurs immédiats. En Belgique, Josquin Deprez, qui mourut en 1515, et Roland de Lassus, en 1593; en France, Claude Goudimel, directeur de la chapelle pontificale, maître de Palestrina, et qui mourut en 1572; en Espagne, Christophe Moralès, chanteur de la chapelle papale, qui florissait vers 1540, sous le rapport de la science harmonique, sont infiniment supérieurs au père de la réforme.

Luther, on le sait, entendait si peu l'harmonie, que la plupart de ses chorals ont été mis en parties par Jean Walther, son ami, et par Louis Senfel, maître de chapelle du duc Louis de Bavière.

---

(1) Nous devons à M. l'abbé Jouve, chanoine de Valence et auteur de divers compositions sacrées d'un haut mérite, cette appréciation de Luther, considéré comme musicien.

Quant à la mélodie, les titres de Luther, moins contestables, sont cependant inférieurs à ceux de ses rivaux. D'abord le réformateur n'est le créateur réel que d'un petit nombre de phrases mélodiques, parmi toutes celles qu'on lui attribue gratuitement. Il en puisa plusieurs dans la liturgie catholique elle-même, et s'inspira souvent de chants populaires que l'enfant allait à cette époque répétant sous les fenêtres des riches, pour gagner son pain quotidien. C'est un de ces chants, empreints d'une douce mélancolie, qu'il entendit un jour sous ses fenêtres, et qu'il fit entrer dans son cantique : Es ist das Heil uns kommen (1).

Mais l'antique gravité du chant religieux gagnat-elle à l'introduction dans le culte divin de ces airs profanes adaptés à des paroles pieuses? Nous ne le pensons pas, et nous ne saurions partager l'opinion de quelques écrivains qui voient un progrès dans une innovation malheureuse, qui de nos jours encore, imprime au service luthérien une physionomie différente de celle de notre office divin.

Nous avons dit que la plupart des mélodies de Luther avaient été des réminiscences de musiciens qui l'avaient précédé. En effet, qui ne sait que Rupf Selneccer, Speratus, Hermann, et d'autres encore, lui ont fourni de nombreux motifs qu'il introduisit dans ses chants laïques, sans même en remercier les compositeurs. Il n'est pas jusqu'à son ami Walther, qui ne régularisât les mélodies que com-

---

(1) Mortimer, der Choral-Gesang zur Zeit der Reformation. Berlin, 1821, in-4°, p. 3.

posait et que lui chantait Luther, avant d'y adapter une harmonie fort soignée du reste (1).

Il résulte de ce qui précède : 1° que Luther n'était pas en état d'imprimer un mouvement heureux à l'harmonie chorale ; 2° qu'il avait emprunté la plupart des mélodies qu'on lui attribue, ou à des chants catholiques déjà existants, ou à des airs populaires, ou aux inspirations personnelles des compositeurs qui l'avaient précédé, ou qui vivaient à son époque ; 3° que, par une conséquence forcée de ses tendances religieuses, il supprima, au détriment de la musique chrétienne, un grand nombre de chants d'une beauté réelle, notamment ceux de l'office des morts et de l'office du saint sacrement, et qu'il en remplaça d'autres par des cantiques en langue vulgaire.

Or on se demande si, à de telles conditions, Luther peut passer pour le restaurateur du chant religieux ?

Pour être juste, il faut reconnaître que le réformateur, doué d'une belle voix, avait étudié avec succès la musique sacrée, et que plus d'une fois on rencontre dans ses mélodies d'heureuses inspirations. Il avait fréquemment à son couvent des réunions musicales, où l'on exécutait les œuvres des plus célèbres compositeurs catholiques, de Josquin Deprez entre autres. Mais on peut assurer

---

(1) Luther selbst war ein Liebhaber und Kenner der Musik, und hatte tüchtige Gehülfen an Walther, Rupf, Selneccer, Nic. Hermann und andern mehr.

Mortimer, der Choral-Gesang zur Zeit der Reformation. Berlin, 1821, in-4°, p. 3.

que sans la vogue extraordinaire qui s'attachait à toutes les œuvres du réformateur, sa réputation comme musicien n'eût pas dépassé les limites de la Haute-Saxe. Et même, en faisant à ses admirateurs enthousiastes toutes les concessions possibles, en supposant que Luther ait été un musicien de génie, son influence sur les destinées de l'art religieux, et sa gloire comme compositeur, auraient-elles jamais égalé celle d'un Palestrina, d'un Allegri, et d'autres maîtres célèbres dont les inspirations toutes romaines n'ont rien eu de commun avec les siennes?

Placé entre les grands compositeurs religieux catholiques qui l'ont immédiatement précédé ou suivi, et dont les œuvres ont entre elles une liaison intime et présentent une succession graduée de transformations et de progrès, il ne pouvait ni arrêter, ni accélérer le mouvement de transformation et de progrès qui s'effectuait sans lui, et auquel il n'aurait contribué que pour sa part individuelle, quand même il aurait été de force à se mesurer avec les grands maîtres du chant romain. Par conséquent la régénération du chant qu'on lui attribue exclusivement est une de ses erreurs historiques qui ne sauraient soutenir un examen sérieux.

Nous avons, dans plusieurs chapitres de cet ouvrage, considéré sous le point de vue littéraire plusieurs écrits du réformateur. Nous ne pouvions point oublier celle de ses œuvres dont se glorifie à juste titre l'Allemagne, le plus beau monument qu'il ait élevé à son pays, sa Bible allemande. On

nous pardonnera de revenir sur ce travail, qui occupa une partie de son existence.

A peine eut-il conçu la pensée de traduire la Bible en langue vulgaire, qu'il se mit avec une ardeur de jeune homme à l'étude du grec et de l'hébreu (1).

Ce fut dans la solitude de la Wartbourg, de ce château « où il respirait comme l'aigle », qu'il commença la traduction du Nouveau Testament : dix ans plus tard parut la version complète des livres saints. En 1522, il écrivait de sa prison à Amsdorf : « J'ai dessein de traduire la Bible, bien que ce soit une entreprise au-dessus de mes forces. Je connais maintenant le métier de traducteur, et je comprends pourquoi jusqu'ici personne n'a voulu attacher son nom à l'œuvre biblique. Je ne me hasarderais jamais à publier l'Ancien Testament, si je ne pouvais compter sur votre assistance. Ah ! si j'avais un tout petit coin bien caché à vos côtés, vous aidant, j'achèverais mon travail ; j'ai l'espoir de doter mon Allemagne d'une version préférable à la version latine. C'est un grand ouvrage qui mérite d'occuper notre intelligence, et qui doit servir à notre salut commun. »

Luther nous initie à toutes les confidences de ses tourments de traducteur : on sent bien qu'il doit se récrier sur la difficulté de l'original, car l'homme passe toujours avant le chrétien, et la foi ne fait pas taire la vanité.

(1) Th. Eckard a écrit une dissertation sur les manuscrits grecs dont Luther se servit pour traduire la Bible (Lipsiæ, 1723, in-4°). — Voir à ce sujet : Jani lib. hist. de Luthero studii bib. instauratore. Hallæ, 1732, in-8.

— J'achève enfin, écrit-il en 1528, la deuxième partie de l'Ancien Testament, j'en suis à la plus merveilleuse. Nous travaillons maintenant à faire parler allemand aux prophètes : grand Dieu ! quel labeur ! employer la violence pour contraindre les poëtes hébreux à s'exprimer en allemand. Ils regimbent et ne veulent pas oublier leur belle langue pour parler notre barbare idiome. C'est comme si on voulait obliger un rossignol de cesser ses ravissantes mélodies et de chanter à la façon du coucou.

Mélanchthon, Justus Jonas, Amsdorf, Spalatin, doctes hébraïsants, vinrent tour à tour lui offrir le tribut de leur science. Luther ne fait pas le riche avec ses amis, il leur emprunte quand il a besoin, et il ne cache ni ses dettes ni le nombre de ses créanciers : — Voilà le Nouveau Testament achevé, écrit-il à Spalatin, Philippe et moi nous allons nous occuper de polir l'œuvre ; elle sera belle, si Dieu le veut ; nous avons besoin pour cela de votre aide, afin de donner la traduction exacte de quelques termes. Il nous manque certains mots usuels ; des mots de cour ou de château nous n'avons nul besoin ; que cette traduction soit claire et à la portée de toutes les intelligences ! Et pour commencer, d'abord, donnez-moi le nom et la couleur des pierres précieuses décrites dans l'Apocalypse. Votre cour, si Dieu le veut bien, vous aidera, vous aurez le modèle sous les yeux. » Dans une autre lettre écrite encore à Spalatin, Luther s'enquiert aussi du nom et des espèces de certains animaux, de quelques oiseaux de nuit, de certains hôtes des airs dont il ne trouve pas d'analogues en allemand.

Il ne comprend pas ce que le texte a voulu désigner sous l'appellation de Tragelaphe, Pygard, Orix, Caméléopard.

Il avait divisé la grande épopée biblique en plusieurs parties, dont chacune comprenait un chant particulier, qu'on pouvait considérer comme une œuvre complète. A chaque fragment de cette composition qu'il publiait, il joignait toujours une préface, où il examinait l'original en rhéteur, et sa traduction en grammairien. Dans l'avant-propos des Cinq Livres de Moïse, il s'exprime ainsi : *Je recommande au Christ tous mes lecteurs, et je les prie d'obtenir pour moi de Dieu que j'accomplisse heureusement ma tâche, rude tâche que de traduire l'Ancien Testament! La langue hébraïque n'est ici que d'un faible secours ; les Juifs eux-mêmes ne l'entendent pas toujours, et j'ai éprouvé qu'il était quelquefois dangereux de se fier à eux. Si la Bible doit être reproduite, ce ne peut être que par des chrétiens, qui possèdent l'intelligence du Christ, sans laquelle la science lexicologique n'est rien absolument. Si je ne puis me flatter de réunir tous les dons nécessaires au traducteur d'une œuvre si divine, j'ose dire que cette Bible allemande est plus claire, plus sûre que la Bible latine. Si la paresse ou l'inhabileté des imprimeurs ne vient gâter mon œuvre, je suis sûr qu'elle sera préférable à la version des Septante. Maintenant la boue va s'attacher à la roue, et il n'y aura pas de cuistre qui ne voudra se donner des airs de maître et m'en remontrer. Qu'ils fassent leur métier! Je m'attendais bien à trouver des détracteurs. Si quelqu'un se vante*

d'être plus savant que moi, voici la Bible, qu'il la traduise, et il me montrera ensuite son travail; s'il vaut mieux que le mien, pourquoi ne le préférerait-on pas? Je me suis cru de la science. Je pensais que je pourrais, grâce à Dieu, donner des leçons à toutes les hautes écoles de sophistes, et aujourd'hui je m'aperçois que je ne sais pas même ma langue maternelle : j'affirme que je n'ai encore vu ni livre ni lettre où l'allemand soit écrit avec pureté. Qui sait parler le bon allemand? personne, et moins que tout autre, messieurs de la chancellerie : grands prédicateurs, poupées d'écrivains, qui se laissent persuader qu'ils ont le pouvoir de changer la langue et d'inventer chaque jour des mots nouveaux! En somme, quand nous réunirions tous nos efforts, les uns leur intelligence, les autres leur parole, la Bible, pour être mise en lumière, nous donnerait assez de besogne. De grâce donc, trêve aux dénigrements; qu'on vienne à mon aide et qu'on me serve d'auxiliaire dans mon travail. Refuse-t-on, qu'on prenne la Bible et qu'on traduise; car tous ceux qui clabaudent et me déchirent de leurs petits ongles, ne sont ni assez pieux ni assez instruits, eux qui ne sont bons à rien, pour priser un texte épuré de la Bible; seulement ils veulent trancher du maître dans une langue étrangère, quand ils ne savent pas même la leur.

Job lui offrit de si grandes difficultés, qu'il fut souvent sur le point d'abandonner son travail; cependant il s'était adjoint deux grandes capacités, Mélanchthon et Aurogallus; malgré le secours de ces deux vigoureux taureaux, comme il nommait

ses collaborateurs, la terre qu'ils creusaient était si dure qu'à peine pouvaient-ils faire trois à quatre pouces de sillon par jour.

Quelquefois dans ces petites préfaces, tout en dehors des idées théologiques de la réforme, on est heureux de ne rencontrer que l'homme d'art et de poésie. Dans ces légères ébauches, modèles de style, le génie du traducteur sait se teindre des couleurs de l'original. Il est des pages qui coulent desa plume, pages toutes spontanées, toutes d'inspiration, où vous diriez entendre le prophète lui-même : par exemple, dans cette appréciation des psaumes, un des livres qu'il aimait avec passion.

— Le cœur de l'homme est un vaisseau sur une mer déserte, battu par la tempête. Ici c'est la crainte et le souci de l'avenir qui le poussent; là c'est le chagrin et la douleur du mal présent qui l'assaillent : tantôt c'est l'espérance ou le désir du bien à venir qui le remue; tantôt la joie des biens du monde qui l'agite : toutes ces secousses sont une grave leçon pour l'homme, qui doit apprendre à s'ancrer sur une parole sérieuse, à déferler hors de cette vie vers une terre de salut. Dans ces luttes tempêtueuses, quel nautonnier meilleur que le Psalmiste? Où trouver ailleurs des paroles plus suaves que dans ces chants qu'exhalent la louange et la reconnaissance; c'est là que nous apparaissent tous les saints, comme dans un jardin, comme dans le ciel même qui nous serait ouvert, et leurs pensées comme autant de douces fleurs qui s'épanouissent et volent vers Dieu leur créateur! Où trouver une tristesse plus vive, plus attendrissante que dans les cantiques de

douleur du Psalmiste? c'est là que nous pouvons lire dans le cœur des saints, comme dans la mort; là que la face de l'Éternel se couvre d'un voile sombre de colère. S'agit-il d'exprimer l'épouvante ou l'espoir? nul peintre n'a une palette chargée de si brillantes couleurs, et Cicéron envierait de semblables trésors d'images et d'éloquence. Voulez-vous voir l'église chrétienne dans toute la pompe de la vie et de ses parures, mais dans un cadre rétréci? prenez et lisez le Psalmiste, miroir fidèle où se réfléchira le christianisme; voulez-vous connaître, et Dieu, et ses créatures? prenez encore le Psalmiste... (1).

Il ne se dissimulait pas tout ce qu'il valait, et sa parole haute et magistrale donnait en passant des leçons à ses critiques : — « C'est moi, disait-il, qui leur ai dévoilé l'art de traduire, moi qui leur ai enseigné à écrire; ils me volent maintenant mon beau langage, et, au lieu de se montrer reconnaissants, ils me déchirent; je leur pardonne. Il m'est doux d'avoir appris à parler à mes ennemis; Dieu m'est témoin que je n'ai pas mendié pour moi une vaine gloire; que je ne me suis souillé d'aucune pensée terrestre; que je n'ai demandé ni reçu un seul thaler pour mon œuvre : j'en atteste le Seigneur.

Si Luther fut injuste envers quelques critiques catholiques, qui, comme le D. Emser, relevaient

(1) Toutes ces petites préfaces ont été placées dans l'édition choisie des œuvres de Luther, publiée à Hambourg par Frédéric Perthes. Mais pour avoir une idée du réformateur, il ne faudrait pas consulter un recueil semblable : l'éditeur en a retranché toutes les expressions colériques, insolentes. C'est Luther comme il écrirait au dix-neuvième siècle.

dans le travail du traducteur un grand nombre de fautes, qu'on voyait disparaître dans une nouvelle édition, quand la colère contre son adversaire allait grandissant; il faut convenir qu'il ne repoussait pas les lumières amies qui voulaient venir à lui; il les sollicitait et aimait à rehausser la gloire modeste d'un pauvre écolier qui, pour trouver une glose nouvelle, restituer un mot, placer plus heureusement une virgule, deviner une parole obscure, se privait souvent de nourriture et de sommeil.

Mathésius a raconté tout ce que Luther fit pour l'amélioration de son œuvre.

— Quand la Bible fut terminée, le docteur reprit son travail, le revit, le lut page à page, conférant les textes, priant et méditant longuement. Et, comme le fils de Dieu a promis qu'il serait partout où on s'assemblerait en son nom, Luther résolut d'instituer une espèce de sanhédrin, formé d'amis de choix, qui se réunissait chaque semaine pendant quelques heures avant le souper dans le cloître de l'artiste. Ces amis étaient le docteur Jean Bugenhagen, le docteur Justus Jonas, le docteur Creuziger, Philippe Mélanchthon, Mathieu Aurogallus et Georges Roerer, et quelquefois des docteurs et des savants étrangers (1).

---

(1) D'après une lettre de Luther à Spalatin, trois presses de Hans Lufft tiraient par jour dix mille feuilles (Bogen) du Nouveau Testament : ou il y a là une erreur, ou l'ouvrier faisait un miracle. Chaque exemplaire se vendait un thaler. De 1534 à 1574, Hans Lufft aurait imprimé cent mille exemplaires de la Bible complète.— Effner, l. c., part. I, p. 101, note.

En attendant, Luther ne se donnait ni paix ni repos ; il interrogeait des rabbins, des hébraïsants, des hellénistes, des Allemands qui connaissaient tous les mystères de la langue maternelle ; il entrait quelquefois dans la boutique d'un boucher, où il faisait dépecer devant lui un agneau, afin de connaître le nom de chaque partie de l'animal, et il arrivait ensuite au consistoire tenant sous le bras sa version nouvelle. Mélanchthon venait avec les Septante, le docteur Creuziger avec la Bible en hébreu et en chaldéen, le docteur Pomer avec la Vulgate ; d'autres professeurs apportaient des commentaires rabbiniques. Quand ces exégètes étaient en présence, le président choisissait un verset des livres saints, qu'il lisait à haute voix, et chaque assistant à son tour donnait son interprétation. Si quelque glose heureuse était trouvée, on la notait soigneusement, et plus tard elle venait se placer dans la Bible imprimée, en marge du texte qu'elle expliquait ou commentait.

Ce sont toutes ces petites miettes tombées de ce banquet de savants, que Luther amassait avec soin qu'il appelait une manne céleste, et que les interprètes catholiques ont souvent repoussées comme du poison. Pourquoi donc auraient-ils eu plus de respect pour ces glossules que le réformateur n'en montrait pour les commentaires des docteurs catholiques ? Ces docteurs aussi accomplissaient le précepte divin, se réunissaient dans des couvents après avoir imploré les lumières de l'esprit saint, et travaillaient en commun à élucider la parole de Dieu, à l'exemple du sanhédrin réformé !

Luther comparait les critiques catholiques « aux mouches, qui jamais ne s'abattent dans les parties nobles d'un animal, mais se logent, pour le tourmenter, dans quelque coin honteux » ; ainsi font-ils avec moi : ils vont fouillant mon œuvre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place où leur aiguillon puisse s'enfoncer jusque dans la chair. La comparaison eût été plus complète, s'il eût ajouté que de sa crinière et de sa queue de lion il savait bien trouver l'insecte. Cet insecte importun qui le déchirait jusqu'au sang et qui souvent lui faisait crier merci, c'est Emser qui s'abattait sur la plaie et ne s'en allait que repu de sang. — « Papiste, tu es un âne, avait beau crier le docteur ; si c'est une faute, qu'elle y reste, c'est ma volonté. » La faute était dévoilée, et, plus tard, il fallait bon gré mal gré qu'elle fût effacée.

Quand Luther avait dépouillé la robe de traducteur, qu'il rentrait dans la solitude claustrale, au milieu de ses disciples, et que Kétha, sa doctorine, lui apportait sa Bible in-folio, reliée en vélin ; alors il confessait tout bas les imperfections de son travail.

Après trois siècles, voici ce qui est arrivé : la langue allemande a passé du grammairien au poëte et au philosophe, qui l'ont traitée chacun suivant ses caprices. Elle s'est altérée, régénérée, transformée, elle a vieilli et rajeuni, en sorte que l'Allemagne se plaint aujourd'hui de l'insuffisance de la version luthérienne (1). On en est venu à traiter

(1) Rœssler (Carolus Godofredus philos. D. et diaconus), De

le travail du moine comme le moine faisait de la pensée catholique ; on veut une réforme. Il y a longtemps que les doctrines de Luther ont eu le sort qu'on réserve à sa traduction.

Scripturæ sacræ versione à Lutheri temporibus indè ad nostra tempora usque in ecclesiâ evangelico-lutheranâ constanter usitatâ, cautè passim emendandâ. Lipsiæ, 1837.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1, p. 153.

Epithalamia Martini Lutheri Wittebergensis Johannis Hessi Vratislaviensis.

HYMNUS PARANYMPHORUM.

Io, Io, Io, Io, Dulces Lutheriaci cum jubilo
Gaudeamus cum jubilo; cascus cascam ducit.

Io, Io, Io,
Gaudeamus cum jubilo
Dulces Lutheriaci
Cum jubilo.

Noster pater hic Lutherus,
Nostræ legis hic sincerus,
Nuptam ducet hodie
Cum jubilo.

Qui cum sacrâ sacer junctus,
Quæ docebat est perfunctus,
Et confecit omnia
Cum jubilo.

Io, Io, Io,
Gaudeamus cum jubilo

Dulces Lutheriaci
Cum jubilo.

Tali namque jactâ basi
Nuptiantur nostri rasi
. . . .
Cum jubilo.

Sed imprimis noster Hessus,
Cui spirat ut cupressus
Uxor. . . . . .
Cum jubilo.

Noster est et Pellicanus
Osiander, Pomeranus,
Zwingel cum Dominico,
Cum jubilo.

Et tu, bone Spalatine;
Nostræ simul es farinæ
Inclite Pomilio;
Cum jubilo.

Noster luscus Gabrielus,
Et cellensis Michaelus,
Straus et Carlostadius
Cum jubilo.

Lynck et Mizisch ventricosus,
Lang et Frizenhaus pannosus,
Et Œcolampadius,
Cum jubilo.

His magistris licet nobis
Omne nefas : licet probis
Omnibus obstrepere;
Cum jubilo.

Conculcare jura, leges;
Infamare licet reges,

Papamque cum Cæsare;
Cum jubilo.

Sed et ipsos irridemus
Christi sanctos, et delemus
Eorum imagines;
Cum jubilo.

At Priapum Lampsacenum
Veneramur, et Sylenum,
Bacchumque cum Venere;
Cum jubilo.

Hi sunt veteres coloni
Nostri ordinis, patroni
Quibus ille militat
Cum jubilo.

Septa claustri dissipamus,
Sacra vasa compilamus,
Sanctus ante suppetat,
Cum jubilo.

I cuculla, vale cappa,
Vale Prior, Custos, Abba,
Cum obedientiâ,
Cum jubilo.

Ite vota, preces, horæ,
Vale timor cum pudore
Vale conscientia,
Cum jubilo.

N° II, p. 159.

Lettre d'Érasme à Daniel Mauch.

Amantem non redamare, Daniel optime, vix ferarum est. Amas Erasmum ex litteris cognitum. Ego redamo Danielem ex humanissimis modestissimisque litteris non ignotum.

Dictus est Daniel vir desideriorum. Quid itaque mirum, si Desiderius Desiderium desideras? Sed quid narras? cæteri quietis desiderio relinquunt principum aulas, et tu velut è fluctibus temet in aulam, velut in portum tranquillum contulisti? Nausea sui similis est, tantum me faciens ubique suis laudibus, quantum esse me immodicè amanti persuasit amor. Montini lepidissimis litteris nescio an vacet nunc respondere. Nunciabis illi rem lætam. Lutherus, quod felix faustumque, deposito philosophi pallio, duxit uxorem, ex clarâ familiâ Bornæ, puellam eleganti formâ, natam annos 26, sed indotatam, et quæ pridem desierat esse vestalis. Atque ut scias auspicatas fuisse nuptias, pauculis diebus post decantatum hymenæum nova nupta peperit. Jocatur ille in crisin sanguinis; verùm ea crisis Orco dedit agricolarum plùs minùs centum millia. Nunc remisit paroxismus, et Nausea si venerit, reperiet malum aliquantò moderabilius. Benè vale, et meus esto, debes autem, si Nauseam diligis. Datum Basileæ 6 d. oct. anno 1525. Eras. Rot. tuus.

N° 111, p. 218.

Sur les Tisch-Reden.

En 1566, Jean Aurifaber, un des disciples de Luther, fit paraître à Eisleben les propos de table du docteur, *Tisch-Reden*. Aurifaber dédia ce recueil aux bourgmestres et conseillers des villes impériales de Strasbourg, Augsbourg, Ulm, Nuremberg, Lubeck, Hambourg, Lunebourg, Brunswick, Francfort-sur-le-Mein et Ratisbonne.

Dans la préface de l'ouvrage, qui forme un vol. in-folio de 1254 pages, Aurifaber nous apprend qu'il a rassemblé pour l'édification des lecteurs tout ce que Luther avait improvisé à table : interrogations, réponses, historiettes, jugements, pensées, prophéties, consolations, propos joyeux; trésors précieux qui ne devaient pas rester enfouis et qu'il publie pour la gloire et le triomphe de l'œuvre chrétienne, METS CÉLESTES tombés de la table du docteur, et qui serviront de nourriture à ceux qui ont faim de la parole divine; source

de consolation et d'enseignement pour tous les chrétiens.

Jean Aurifaber compare son maître à Moïse, à Élie, à saint Paul, et les larmes aux yeux se plaint du discrédit où tombe chaque jour de plus en plus la doctrine de Luther : c'est le règne des phrases, dit-il, des disputes de mots, *bellum grammaticale*. Nos universités s'en vont et nos écoles aussi, la scolastique relève la tête. Voici venir les politiques, les juristes, les hommes de cour, qui veulent régenter l'église, prendre la place des pasteurs, et gouverner le monde évangélique à leur guise. Luther était prophète... Il disait : Je vous annonce que d'épaisses ténèbres succéderont à la pure lumière de l'Évangile ; l'Evangile cessera d'être prêché, le jour approche. Luther était prophète. Son enseignement est méprisé à l'heure qu'il est, l'Allemagne est soûle de lui, son nom fatigue l'oreille (1).

Ainsi donc, c'est dans l'intérêt des âmes, c'est pour avancer le règne des lumières, c'est pour faire triompher l'Évangile, que le disciple pieux a recueilli et publié ces pages dont nous n'avons cité que d'imparfaits lambeaux.

Les villes impériales auxquelles Aurifaber a dédié son travail avaient toutes reçu la lumière évangélique. Luther n'a cessé de vanter dans sa correspondance leur zèle et leur amour pour la vérité. Pas une qui réclame à l'apparition des *Tisch-Reden* contre le recueil d'Aurifaber : toutes sont édifiées des conversations de table, et du zèle du disciple qui a eu tant de peine à les rassembler. Aurifaber nous apprend qu'il a rédigé les *Tisch-Reden* d'après les notes prises par les commensaux habituels de Luther : Lauterbach, Dietrich, Besoldi, Schlagenhauffen, Jean Mathesius, Rörer, Jean Stols, Jacques Weber. En 1566, époque où parut le recueil de Jean Aurifaber, quelques-uns des convives de Luther vivaient encore, aucun d'eux n'essaya de protester contre cette publication, ou d'accuser d'infidélité le disciple de Luther.

(1) Hierinnen ist nu Doktor Martinus Lutherus ein wahrhaftiger Prophet gewesen, denn seine Lehre ist jetzt also verachtet, man ist ihrer auch also überdrüssig, müde und satt worden im deutschen Lande, daß man seines Namens schier nicht gerne hört gedencken.

Frédéric Mecum, pasteur à Gotha, écrit à l'éditeur d'une réimpression des *Tisch-Reden* : « A mon avis, vous avez fait œuvre de bon chrétien, en reproduisant ces conversations si consolantes, si affectueuses, que notre bien-aimé tint à table, et qu'il faut répandre parmi le peuple. »

Or ce Frédéric Mecum, Myconius, était un des amis de Luther ; Seckendorf a vanté sa science et sa piété.

En 1567, deux nouvelles éditions des *Tisch-Reden* parurent, l'une in-8, l'autre in-folio, à Francfort. En 1568, une quatrième réimpression dans la même ville. En tête de cette dernière est un avis d'Aurifaber, qui se félicite du succès que son travail a obtenu.

Les *Tisch-Reden* continuent de se vendre dans toute l'Allemagne réformée, les disciples de Luther travaillent à les répandre, les libraires les étalent à la foire de Francfort-sur-le-Mein, les moines apostats les colportent dans les couvents, les relieurs les enchâssent dans de riches vêtements, comme l'exemplaire que nous possédons, et dont la peau de vélin offre aux regards les bustes de Jean Huss, d'Érasme et de Luther. Écoutez tant que vous voudrez, vous n'entendrez à cette époque aucune voix s'élever contre l'audace ou l'infidélité d'Aurifaber.

C'est qu'Aurifaber vit encore, et qu'il en appellerait au besoin au témoignage d'une foule d'habitués de cette tabagie wittembergeoise, qui le soir, à la lumière d'une petite lampe, ont entendu de leurs oreilles tous les propos qu'un des commensaux a rapportés fidèlement. En tête des nouvelles éditions du recueil, toujours l'épître dédicatoire aux villes impériales de l'Allemagne réformée : les villes impériales se taisent comme tout le monde.

En 1569, Jean Finck donne une nouvelle édition des *Tisch-Reden*, avec un appendice. Le livre est dédié au conseil de la ville de Rauschembourg, dans une épître datée du 24 mars 1568. A la suite on trouve, « *Propheceyen*, Prophéties du docteur Martin Luther, pour rappeler et exhorter à la pénitence chrétienne, réunies avec ordre et avec grand soin, par maître Georges Walther, prédicateur à Halle, en Saxe. »

Les *Tisch-Reden* sont le livre à la mode : l'édition de Fink est bientôt épuisée.

En voici deux autres, toujours in-folio, qui paraissent à Eisleben, en 1569 et en 1577, et que Fabricius a signalées dans son Centifolium Lutheranum, p. 301.

L'Allemagne garde toujours le même silence, et continue de faire sa lecture favorite des Propos de table.

Un des continuateurs des Centuries de Magdebourg, Stangwald, trouve un jour un exemplaire de l'édition originale des *Tisch-Reden*, annotée sur les marges par Joachim Merlin, un des amis de Luther. Il en publie deux éditions à Francfort, en 1571, chez les héritiers de Thomas Rebart, et une autre en 1590, dédiée au conseil de Mulhouse. Dans sa préface, Stangwald promet, sous le bon plaisir de Dieu, de donner une autre partie des colloques de table : cette suite n'a pas paru.

Le texte de Stangwald, revu, corrigé, car l'édition d'Aurifaber est très-fautive, fut publié à Iéna en 1603, et à Leipzig, en 1621, in-folio : mais l'éditeur effaça la préface de Stangwald pour rétablir celle d'Aurifaber.

En 1700, André Zeidler publie à Leipzig une nouvelle édition des *Tisch-Reden*, avec les prophéties de Georges Walther, et les deux préfaces d'Aurifaber et de Stangwald. Zimmermann et Gerlach reproduisent les Propos de table, toujours en allemand, en 1723, sous la rubrique de Dresde et Leipzig.

Un contemporain de Luther, Nicolas Selneccer, mort en 1592, et que Mélanchthon compta parmi ses disciples, voulut à son tour donner une édition plus soignée des conversations de Luther. Il avait pour le docteur autant d'admiration que de reconnaissance. En tête de son travail, qui parut en 1577, est la biographie de l'ecclésiaste de Wittemberg, qu'il regarde comme un homme envoyé du ciel, un autre saint Paul.

Le travail de Selneccer est regardé comme supérieur à celui d'Aurifaber.

La langue allemande ne pouvait assez populariser les Propos de table; le latin fut chargé de faire connaître ces con-

fidences de cabaret aux savants d'outre-Rhin, auxquels la langue teutonne n'était pas familière.

C'est un ministre de l'Évangile, Rebenstock, pasteur à Eschersheim, qui publia le premier une édition assez complète des Propos de table en langue latine. Rebenstock s'aida dans son travail de la *Silvula sententiarum reverendi Martini Lutheri ac Philippi Melanchthonis*, publiée par Etriceus en 1566, in-8., Francfort. L'ouvrage de Rebenstock forme deux volumes qui ont pour titre : *Colloquia*, *meditationes*, *consolationes, consilia, etc.*, *D. Martini piæ ac sanctæ memoriæ in mensâ prandii et cœnæ et in peregrinationibus observata ac fideliter transcripta*, 1571 ; travail curieux qui ne reproduit qu'en partie celui d'Aurifaber, mais qui renferme des pages qu'on ne trouve pas dans le texte allemand, le fameux conte du taureau, entre autres.

Rebenstock partage la dévotion d'Aurifaber pour Luther. Il appelle ces propos qui tombaient de la bouche du docteur des mets divins, des eaux vives où le chrétien doit aller puiser comme à une source sacrée la pure parole de Dieu (1).

Pendant plus d'un siècle, les Propos de table continuèrent de circuler en Allemagne sans que personne s'avisât d'en contester l'authenticité. Seulement, à mesure que l'oreille devenait plus chaste, le texte original d'Aurifaber, le plus complet, subissait de la part des éditeurs luthériens de singulières mutilations. Weislinger a signalé dans son Friß Vogel oder stirb, quelques curieuses altérations qu'on a infligées au texte primitif.

Dans l'édition de Francfort, c'est celle que Weislinger avait sous les yeux, on lit, page 330 : Ich wil inhen die nehrlichsten Wort geben und sie heissen Marcolphum im Ars lecken. Et dans l'édition de Dresde, folio 619 : Ich will inhen die närrischten Wort geben, und sie heissen Marcolphum in der lateinischen Kunst lecken : *Lambere Marcolphi clunes,* disait Luther,

(1) Lutherus in mensâ Dei verbum thesaurum pretiosissimum fideliter docuit suisque distribuit.

cela s'entend au moins, et le pudibond réformé écrit quelque chose d'incompréhensible : *Lambere Marcolphum in latino sermone.*

Dans l'édition d'Eisleben, fol. 360, Luther dit du pape : « Quand le pape serait saint Pierre lui-même, nous devrions le tenir pour un polisson et un diable. » La proposition, à l'aide d'une incise, est tout à fait changée dans l'édition de Dresde : « Quand le pape serait saint Pierre lui-même, nous devrions le tenir pour un polisson et un démon, tant qu'il persévérerait dans ses pratiques idolâtriques. »

Voulez-vous savoir ce qu'étaient les apôtres, Luther va vous le dire dans l'édition d'Eisleben (1566), p. 133 : « C'étaient des pécheurs et de francs vauriens, gute, grobe, grosse Schälk; » mais dans l'édition de Dresde, 1723, les trois épithète sont été rayées d'un seul trait de plume : « les apôtres ne sont que des pécheurs ordinaires. »

Et les juristes? Des fripiers, des tailleurs de soupe, comme vous pourrez le voir pages 557, 559, 561, 562 de l'édition d'Aurifaber; mais dans l'édition de Dresde, fol. 781, 782, les juristes ne sont plus que des exécuteurs de hautes œuvres, parce qu'à Dresde, comme à Francfort, ce que nous nommons le bourreau, est un magistrat.

Et la femme? Ce qu'il y a de plus doux sur la terre, quand on peut lui plaire, comme bien vous l'apprendrez dans l'édition d'Aurifaber, p. 442.

Quand on peut lui plaire, oui? Mais, ajoute l'édition de Dresde, p. 679, in Gottes-Furcht, *in Dei timore*, dans la crainte du Seigneur.

L'Angleterre a comme l'Allemagne imprimé les *Tisch-Reden* du docteur de Wittemberg; la traduction parut en 1652, in-fol., sous le titre de : *Luther's divine discourses at his table.* Henri Bell en est l'auteur. Bell avait, comme il le raconte dans sa préface, un ami en Allemagne du nom de Gaspard von Sparr, qui avait trouvé dans les fondements d'une maison habitée par ses ancêtres, les *Tisch-Reden* enfermés soigneusement dans une toile épaisse. Il les ouvrit et les envoya secrètement à son ami, fort versé dans la langue allemande, en le priant de les traduire en anglais. Six semaines après, entre minuit

et une heure, un beau vieillard à barbe blanche apparut tout à coup dans la chambre du capitaine, le tira par l'oreille en lui disant : « Drôle, pourquoi n'as-tu pas le temps de traduire ce beau livre qui te vient de l'Allemagne? Je saurais bien t'en donner le loisir, » et la vision disparut.

Quinze jours après, dit M. Brunet, Bell était mis en prison. Pendant cinq ans qu'il y demeura, il s'occupa de traduire les Propos de table. L'archevêque Laud ayant voulu connaître l'œuvre dont s'occupait le prisonnier, en fit demander le manuscrit, et après avoir lu le livre, il obtint la liberté du capitaine.

En 1646, la chambre des communes ordonna de publier la traduction des *Tisch-Reden*. L'ordonnance était ainsi conçue : « Comme le capitaine Henri Bell a miraculeusement découvert un livre de Martin Luther intitulé : *Divine discourses*, lequel a longtemps été miraculeusement conservé en Allemagne, la chambre veut que ce livre soit publié en anglais. »

Et la traduction parut.

Nous sommes au dix-septième siècle, l'Allemagne n'a garde de réclamer contre le zèle des libraires qui multiplient les *Tisch-Reden*. Quand parfois un catholique essaye de dénoncer au monde les incroyables témérités de ces causeries intimes, le pasteur de Hambourg, Albert Fabricius, se lève et châtie le calomniateur en lui disant : « C'est trop d'effronterie! Dans les Propos de table il n'y a ni grossièretés, ni calomnies contre les princes et les magistrats, ni scurilités, ni antilogies (1). C'est du reste ce qu'a démontré jusqu'à la dernière évidence Jean Gherard, dans ses disputes théologiques (2). »

Et la réforme, qui pourtant avait lu le livre, croyait si bien à la pudeur des convives de l'auberge de l'Aigle-Noir, qu'elle accusait les papes, oui, les papes, d'avoir fait main basse sur tous les exemplaires des *Tisch-Reden* qu'on trou-

(1) Ab his colloquiis quoque abesse spurcitiem, calumnias contrà principes, et magistratus, scurrilitatem, et pugnantia invicem absonaque dicta, ostendit Dr Joh. Gerhardus. — In Centif. Lutherano, p. 1, cap. 88, p. 307.

(2) Disput. theol., p. 1210, 1222.

vait dans le commerce. Accusation étrange sans doute, dont Sparr s'est rendu l'organe, et que le capitaine Bell a reproduite naïvement dans la préface de ses divins discours.

C'est qu'il est bien vrai que les *Tisch-Reden*, malgré de nombreuses réimpressions, sont devenues rares, même en Allemagne! Qui donc a pris soin d'en détruire les exemplaires? La question n'est pas sérieuse.

De nos jours la réforme, plus hardie peut-être qu'à l'époque de Fabricius, de Juncker, de Gherard, essaye de contester l'authenticité des *Tisch-Reden*. Il n'y a pas longtemps que nous lisions dans un journal écrit par des protestants éclairés, le Semeur, que les *Tisch-Reden* étaient apocryphes. Un ministre de l'Évangile, dans la Vendée, n'a pas craint de nous accuser de nous être servi, pour calomnier Luther, d'un recueil de contes fait à plaisir par quelque éditeur sans nom! Fait à plaisir par Aurifaber, qui ferma les yeux au docteur; réimprimé vingt fois par ses disciples chéris, vanté comme un autre Évangile par Rebenstock, glorifié par Fabricius, reproduit par Walch, mais altéré dans sa grande édition de Halle; cité dans ses Leçons d'histoire, par Hagenbach, de Bâle; par de Wette, dans son édition des Lettres de Luther; par Carl Hagen, dans son Esprit de la Réforme!

Mais pourquoi ce désaveu tardif d'un livre qui passa si longtemps pour enfermer les eaux vives de l'Évangile? Est-ce que Mecum, Aurifaber, Mathésius, Fabricius, Albertus, nous trompaient en nous conviant, tous tant que nous sommes, régénérés par le sang du Christ, à raviver notre foi dans un recueil capable de souiller les regards d'un chrétien? Nous concevons alors la pudeur de nos frères : mais en ce cas, qu'ils désavouent donc les œuvres du réformateur lui-même, car il y a là plus de deux mille pages in-folio où nous trouvons tout ce que les *Tisch-Reden* renferment de plus honteux. Qu'ils déchirent donc les lettres du réformateur à l'archevêque de Mayence, son épître à Henri VIII, sa lettre au meurtrier de Dresde, son pape-âne et son moine-veau, son long factum contre le duc Hans Wurtz de Brunswick, et sa papauté possédée du diable, etc. Alors, mais seulement alors, nous dirons les *Tisch-Reden* ne sont pas de Luther!

Nº IV, p. 453.

Consultation des théologiens de Wittemberg, adressée à Philippe, landgrave de Hesse.

Gratia Dei per Dominum nostrum Jesum Christum prævie, Serenissime Princeps et Domine! Postquam Vestra Celsitudo nobis per dominum Bucerum diuturnas suæ conscientiæ molestias nonnullas, simulque considerationes indicari curavit, addito scripto seu instructione, quam illi Vestra Cels. tradidit, licet ita properanter expedire responsum difficile sit : noluimus tamen dominum Bucerum, reditum equo maturantem, sine scripto dimittere. Inprimis sumus ex animo recreati, et Deo gratias agimus, quod Vestram Cels. difficili morbo liberavit, petimusque, ut Deus Cels. Vestr. in corpore et animo confortare et conservare dignetur : nam prout Cels. Vestra videt, paupercula et misera Ecclesia est, exigua et derelicta, indigens probis dominis regentibus, sicut non dubitamus, Deum aliquos conservaturum, quantumvis tentationes diversæ occurrant.

Circa quæstionem, quam nobis Bucerus proposuit, hæc nobis occurrunt consideratione digna. Cels. Vestra per se ipsam satis perspicit, quantùm differat, universalem legem condere, vel in certo casu gravibus de causis, ex concessione divinâ, dispensatione uti : nam contrà Deum locum non habet dispensatio. Nunc suadere non possumus, ut introducatur publicè et velut lege sanciatur permissio, plures, quàm unam, uxores ducendi. Si aliquid hâc de re prælo committeretur, facile intelligit Vestra Cels., id præcepti instar intellectum et acceptatum iri, unde multa scandala et difficultates orirentur. Consideret, quæsumus, Cels Vestra, quàm sinistrè acciperetur, si quis convinceretur hanc legem in Germaniam introduxisse, quæ æternarum litium et inquietudinum (quod timendum) futura esset seminarium.

Quod opponi potest, quod coram Deo æquum est, id omnino permittendum, hoc certâ ratione et conditione est accipiendum. Si res est mandata vel necessaria, verum est,

quod objicitur : si nec mandata nec necessaria sit, alias circumstantias oportet expendere. Ut ad propositam quæstionem propius accedamus : Deus matrimonium instituit, ut tantùm duarum et non plurium personarum esset societas, si natura non esset corrupta : hoc intendit illa sententia : *Erunt duo in carne unâ*, idque primitus fuit observatum. Sed Lamech in matrimonium pluralitatem uxorum invexit, quod de illo Scriptura memorat, tanquam introductum contrà primam regulam. Apud infideles tamen fuit consuetudine receptum : postea Abraham quoque et ejus posteri plures duxerunt uxores. Certum est, hoc postmodum lege Mosis permissum fuisse, teste Scripturâ, Deut. XXI, ut homo haberet duas uxores : nam Deus fragili naturæ aliquid indulsit. Cùm vero principio et creationi consentaneum sit, unicâ uxore contentum vivere, hujusmodi lex est laudabilis, et ab Ecclesiâ acceptanda, nec lex huic contraria statuenda. Nam Christus repetit hanc sententiam : *Erunt duo in carne unâ*, Matth. XIX, et in memoriam revocat, quale matrimonium ante humanam fragilitatem esse debuisset. Certis tamen casibus locus est dispensationi. Si quis apud exteras nationes captivus ad curam corporis et sanitatem sibi alteram uxorem superduceret, vel si quis haberet leprosam : his casibus alteram ducere cum consilio sui pastoris, non intentione novam legem inducendi, sed suæ necessitati consulendi, hunc nescimus quâ ratione damnare liceret.

Cùm igitur aliud sit, inducere legem, aliud uti dispensatione : obsecramus Vestram Cels., sequentia velit considerare. Primùm ante omnia cavendum, ne hæc res inducatur in orbem ad modum legis, quam sequendi libera omnibus sit potestas. Deinde considerare dignetur Vestra Cels. scandalum, nimirum quod Evangelio hostes exclamaturi sint, nos similes esse Anabaptistis, qui plures simul duxerunt uxores : item, evangelicos eam sectari libertatem plures simul ducendi, quæ in Turciâ in usu est. Item principum facta latius spargi, quàm privatorum, consideret : item consideret, privatas personas hujusmodi principum facta audientes facile sibi eadem permissa persuadere, prout apparet, talia facile irrepere : item considerandum, Cels. Vestram abundare nobilitate efferi spi-

ritus, in quâ multi, ut in aliis quoque terris, sint, qui propter amplos proventus, quibus ratione cathedralium beneficiorum perfruuntur, valdè Evangelio adversantur. Non ignoramus ipsi magnorum nobilium valdè insulsa dicta : qualem se nobilitas et subdita ditio erga Cels. Vestram sit præbitura, si publica introductio fiat, haud difficile est arbitrari. Item Cels. Vestra, quæ Dei singularis est gratia, apud reges et potentes etiam externos magno est in honore et respectu, apud quos merito est quod timeat ne hæc res pariat nominis diminutionem.

Cùm igitur hic multa scandala confluant, rogamus Cels. Vestram, ut hanc rem maturo judicio expendere velit. Illud quoque est verum, quod Cels. Vestram omnimodo rogamus et adhortamur, ut fornicationem et adulterium fugiat. Habuimus quoque, ut, quod res est, loquamur, longo tempore non parvum mœrorem, quod intellexerimus Vestram Cels. ejusmodi impuritate oneratam, quam divina ultio, morbi, aliaque pericula sequi possint. Etiam rogamus Cels. Vestram, ne talia extra matrimonium levia peccata velit æstimare, sicut mundus hæc ventis tradere et parvi pendere solet. Verum Deus impudicitiam sæpe severissimè punivit. Nam pœna diluvii tribuitur regentum adulteriis : item adulterium Davidis est severum divinæ vindictæ exemplum : et Paulus sæpius ait : *Deus non irridetur, adulteri non introibunt in regnum Dei :* nam fidei obedientia comes esse debet, ut non contra conscientiam agamus, primo Timoth., et prima Joh. III : *Si cor nostrum non reprehenderit nos, possumus læti Deum invocare :* et Rom. VIII : *Si carnalia desideria spiritu mortificaverimus, vivemus : si autem secundum carnem ambulemus*, hoc est, si contra conscientiam agamus, *moriemur.*

Hæc referimus, ut consideret, Deum ad talia non ridere, prout aliqui audaces fiunt et ethnicas cogitationes animo fovent. Libenter quoque intelleximus, Vestram Cels. ob ejusmodi vitia angi et conqueri. Incumbunt Cels. Vestræ negotia totum mundum concernentia : accedit Cels. Vestræ complexio subtilis et minime robusta, ac pauci somni, unde merito corpori parcendum esset, quemadmodum multi alii facere co-

guntur. Legitur de laudatissimo Principe Scanderbego, qui multa præclara facinora patravit contra duos Turcarum Imperatores Amurathem et Mahometum, et Græciam, dum viveret, feliciter tuitus est ac conservavit. Hic sæpius suos milites ad castimoniam hortari auditus et dicere : nullam rem fortibus viris æque animos demere, ac venerem. Item quod si Vestra Cels. insuper alteram uxorem haberet et nollet pravis affectibus et consuetudinibus repugnare, adhuc non esset Vestræ Cels. consultum ac prospectum.

Oportet unumquemque in externis istis suorum membrorum esse dominum, uti Paulus scribit : *Curate, ut membra vestra sint arma justitiæ*. Quare Cels. Vestra in consideratione allatarum causarum, nempe scandali, curarum, laborum ac sollicitudinum et corporis infirmitatis, velit hanc rem æquâ lance perpendere, et simul in memoriam revocare, quod Deus ex modernâ conjuge pulchram sobolem utriusque sexûs dederit, ita ut contentus hac esse possit. Quot alii in suo matrimonio debent patientiam exercere ad vitandum scandalum? Nam nobis non sedet animo, Cels. Vestram ad tam difficilem novitatem impellere aut inducere. Nam ditio Cels. Vestræ aliique nos ideo impeterent, quod nobis eo minus ferendum esset, quod ex præcepto divino nobis incumbat, matrimonium omniaque humana ad divinam institutionem dirigere, atque in eo, quoad possibile, conservare omneque scandalum removere. Is jam est mos sæculi, ut culpa omnis in prædicantes conferatur, si quid difficultatis incidat, et humanum cor in summæ et inferioris conditionis homnibus instabile ; unde diversa pertimescenda.

Si autem Vestra Cels. ab impudicâ vitâ non abstineat, quod dicit sibi impossibile, optaremus, Cels. Vestram in meliori statu esse coram Deo et securâ conscientiâ vivere, ad propriæ animæ salutem et ditionum ac subditorum emolumentum. Quod si denique Vestra Cels. omnino concluserit adhuc unam conjugem ducere, juramus id secreto faciendum, uti superius de dispensatione dictum, nempe ut tantum Vestræ Cels., illi personæ ac paucis personis fidelibus constet Cels. Vestræ animus et conscientia sub sigillo confessionis. Hinc non sequuntur alicujus momenti contradictiones aut

scandala : nihil enim est inusitati, Principes concubinas alere : et quamvis non omnibus e plebe constaret ratio, tamen prudentiores intelligerent, et magis placeret hæc modesta vivendi ratio, quàm adulterium et alii belluini et impudici actus : nec curandi aliorum sermones, si rectè cum conscientiâ agatur, sic et in tantum hoc approbamus.

Nam quod circa matrimonium in lege Mosis fuit permissum, Evangelium non revocat aut vetat, quod externum regimen non immutat, sed adfert æternam justitiam ad æternam vitam, et orditur veram obedientiam erga Deum, et conatur corruptam naturam reparare. Habet itaque Cels. Vestra non tantum omnium nostrûm testimonium in casu necessitatis, sed etiam antecedentes nostras considerationes, quas, rogamus, ut Vestra Cels. tanquam laudatus, sapiens et christianus princeps velit ponderare. Oramus quoque Deum, ut velit Cels. Vestram ducere ac regere ad suam laudem et Vestræ Cels. animæ salutem.

Quod attinet ad consilium hanc rem apud Cæsarem tractandi, existimamus, illum adulterium inter minora peccata numerare : nam magnopere verendum, illum Papistica, Cardinalitia, Italica, Hispanica, Saracenica imbutum fide, non curaturum Vestræ Cels. postulatum et in proprium emolumentum vanis verbis sustentaturum, sicut intelligimus, perfidum ac fallacem virum esse, moresque Germanici oblitum. Videt Cels. Vestra ipsa, quod nullis necessitatibus christianis sincere consulit. Turcam sinit imperturbatum, excitat tantum rebelliones in Germaniâ, ut potentiam Burgundicam efferat. Quare optandum, ut nulli christiani principes illius infidis machinationibus se misceant. Deus conservet Cels. Vestram. Nos ad serviendum Vestræ Cels. sumus promptissimi. Datum Witenbergæ die Mercurii post Festum Sancti Nicolaï, MDXXXIX.

Vestræ Celsitudinis
parati ac subjecti servi
Martinus Lutherus, Philippus Melanchthon, Martinus Bucerus, Antonius Corvinus, Adam F......, Johannes Leningus, Justus Winther, Dionysius Melander.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.


MER ADRIATIQUE
Altmuhl R.
Danube Fl.
Lech R.
AUGSBOURG 1511-18
Friedberg 1521
ROME 1510
Worms
Opp
50
44
43
42
6
10
11
12
Histoire de L
Publié par L. Maison, Paris.

TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Z

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.





